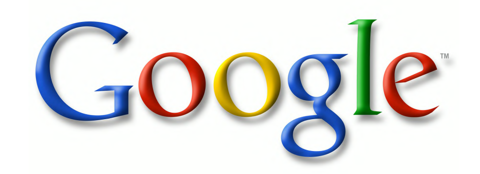
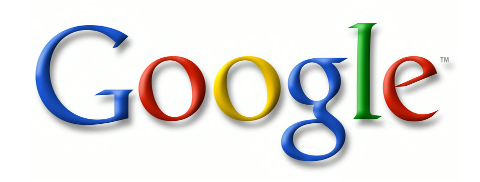




Desor

HISTOIRE

DE LOUIS II,

PRINCE DE CONDÉ.

TOME QUATRIÈME.

HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE DE CONDÉ,
RREMIER PRINCE DU SANG,
SURNOMMÉ *LE GRAND;*
Ornée de Plans de Sièges & de Batailles;
Par *M. DESORMEAUX.*
TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
Chez DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.



SOMMAIRE

DU SEPTIÈME LIVRE.

PRocès du prince de Condé, & sa condamnation. Le duc Charles de Lorraine est arrêté dans les Pays-Bas. Commencement de la campagne de 1654. *Les François assiègent Stenai. Condé propose le siège d'Arras; Arras est investi. Fautes énormes de Fuensaldagne; traits particuliers; la ville d'Arras est pressée; inquiétudes de la Cour de France. Le Roi ordonne à ses Généraux d'attaquer les lignes Espagnoles; préparatifs & succès de l'entreprise. Belles manœuvres de Condé; il sauve l'armée vaincue & arrête les progrès de Turenne. La Reine Christine abdique la Couronne de Suède;*

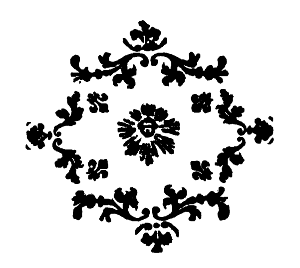
elle écrit à Condé ; elle arrive dans les Pays-bas ; conduite étrange de cette Princesse envers Condé. Campagne de 1655. *Les François assiègent Landrecies ; Condé vole au secours de la place ; il veut livrer bataille ; les Espagnols lui lient les mains ; perte de Landrecies. L'Archiduc se retire dans le Hainaut ; conduite pitoyable de ce Prince. Condé sauve l'armée Espagnole ; Turenne prend les Villes de Condé & de Saint-Guilain. Défection de l'armée Lorraine. Cromwel joint ses forces à celles de la France. L'Archiduc & Fuensaldagne sont rappellés ; D. Juan est nommé Gouverneur des Pays-Bas ; caractère de ce Prince. Campagne de* 1656 *; Turenne & la Ferté assiègent Valenciennes ; Condé & D. Juan marchent au secours de la Ville ; ils attaquent & forcent les lignes Françoises ; Condé prend le maréchal de la Ferté &*

la moitié de son armée ; D. Juan ne sait point profiter de la victoire. Prise de la ville de Condé ; Turenne se retire en Artois ; Condé l'y poursuit ; manœuvres de ces deux Généraux ; retraite des Espagnols ; ils assiègent Saint-Guilain. Belle marche de Turenne ; il attaque la Capelle ; le siège de S. Guilain est levé & la Capelle perdue. Triste situation de Condé. Le Roi d'Angleterre se réfugie à Bruxelles avec ses Frères ; Condé lui fait rendre les honneurs dus au rang suprême. Campagne de 1657. *Le Prince reprend la Ville de Condé ; les Pays-Bas sont attaqués par des forces supérieures. Turenne assiège Cambrai ; Condé lui en fait lever le siège. Siège de Mont-Médi par le Maréchal de la Ferté ; les Espagnols se défendent avec vigueur. Condé forme le projet de surprendre Calais ; l'entreprise échoue ; il propose à D. Juan*

de marcher à Paris ; celui-ci refuse d'y consentir ; il retourne sur les bords de la Meuse ; Mont-Médi capitule ; Turenne assiège Saint Venant. Négligence incroyable de D. Juan ; la Cavalerie du Prince, commandée par Boutteville, défait le marquis de Ciron, & enlève les équipages de l'armée de Turenne. Condé & D. Juan marchent à Ardres ; le Prince veut emporter la place d'emblée ; les Espagnols s'y opposent ; Turenne prend Saint Venant. D. Juan lève le siège d'Ardres & se refugie sous le canon de Dunkerque. Perte de Mardick ; Condé tombe dangereusement malade ; alarmes des Pays-Bas ; la France prend beaucoup d'intérêt à son sort ; la Reine lui envoie le Médecin Guenaud. Convalescence du Prince ; situation critique de la France. Mazarin négocie avec Condé sans succès. La ville

d'Hesdin se donne au Prince ; le maréchal d'Aumont est pris devant Ostende ; conduite audacieuse de Cromwel ; il exige de la France qu'elle assiège Dunkerque ; difficultés de l'entreprise ; Turenne les surmonte. Sécurité de D. Juan ; belle action de Louis XIV. Les Espagnols marchent au secours de Dunkerque. Faute de D. Juan ; Condé tâche en vain de lui inspirer de plus sages résolutions. Témérité du maréchal d'Hocquincourt ; il est blessé à mort devant les lignes françoises. Danger de Condé ; Turenne profite des fautes des Espagnols. Bataille des Dunes. Les François remportent une victoire complette & prennent Dunkerque ; Gravelines, Menin, Ypres tombent entre leurs mains. Désastres des Espagnols ; voyage de la Cour de France à Lyon ; Philippe IV demande la paix ; négociation des Pyrénées ; elles sont ar-

rêtées par rapport aux intérêts de Condé ; grandeur d'ame & désintéressement de ce Prince. L'Espagne obtient enfin son rétablissement ; retour de Condé en France ; le Roi le reçoit en grace.





HISTOIRE DE LOUIS DE BOURBON, SECOND DU NOM, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG, Surnommé *LE GRAND*.

LIVRE SEPTIÈME.

1654.

JUSQU'ICI la Cour avoit suspendu la foudre qui menaçoit depuis si long-temps Condé : elle espéroit que le Prince, vaincu d'un côté 1654.

1654. par les chagrins, les dégoûts & les contradictions; ébloui de l'autre par les offres les plus magnifiques dont on ait jamais tenté l'ambition d'un Sujet, abjureroit enfin des Alliés qui ne savoient pas profiter de ses secours. Il n'en eût pas tant fallu sans doute pour ramener Condé au pied du trône; mais il craignoit d'y trouver Mazarin, & avec lui la disgrace & de nouveaux fers. Après avoir eu le triste & funeste honneur de balancer si long-temps les forces & la fortune de son maître, Condé croyoit ne pouvoir rentrer en sûreté dans sa Patrie que sur la foi d'un traité général. Sa défiance acheva de briser aux yeux de la Cour les liens qui le tenoient encore attaché à l'Etat. Le crime de quelques malheureux influa encore dans la querelle, & porta la haine à son comble entre le Prince & le Cardinal.

Histoire du cardinal Mazarin, t. IV, p. 27 & suiv.

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 43.

Deux hommes qui sembloient n'être venus dans les Pays-Bas que pour attenter aux jours de Condé, furent arrêtés, jugés, condamnés & exé-

:utés. La voix publique, si souvent fausse & injuste, accusa Mazarin de les avoir subornés. Le caractère connu du Ministre suffit pour le justifier. Bientôt après le Cardinal se plaignit lui-même d'une conspiration contre sa vie; deux Officiers expièrent sur la roue leurs desseins vrais ou faux; mais personne ne soupçonna Condé d'avoir trempé dans le complot. Mazarin étoit assez haï pour trouver des assassins dans le Royaume. Cependant le Cardinal, couvrant sa vengeance particulière de l'autorité des Loix, presse la condamnation du premier Prince du Sang au milieu des fêtes consacrées à l'himenée du Second. L'envie d'enrichir le prince de Conti, son nouvel allié, des dépouilles du chef de la branche, n'auroit-elle pas excité le zèle du Cardinal?

1654.

Histoire du cardinal Mazarin, t. IV.

Cependant le Roi, dont il conduisoit la jeunesse, se rendit au Parlement, accompagné du duc d'Anjou son Frère & de presque tous les Grands du Royaume, pour présider au procès criminel. Après

Mémoires de Montglat t. X, p. 30.

les procédures & toutes les formalités prefcrites par la Loi, intervint
1654. un Arrêt foudroyant qui retranchoit Louis, Prince de Condé, de la race immortelle de Bourbon; le privoit de fon nom augufte, de fes biens, de fes honneurs & de la vie qu'il devoit perdre dans la forme & l'appareil qu'il plairoit à Sa Majefté d'ordonner; & qui déclaroit fa poftérité déchue du droit de fuccéder à la Couronne. Mais cette dernière claufe contre les enfans d'un Prince du Sang, déclaré criminel de lèfe-Majefté, étoit-elle au pouvoir du Roi & du Parlement? Ne bleffoit-elle pas le droit public & fondamental de la Nation? C'eft la naiffance & la loi qui donnent à l'infini aux defcendants de Hugues Capet le droit inconteftable à la Couronne. Le Roi n'en eft que le dépofitaire & l'ufufruitier; il ne peut ni deshériter fon fang, ni appeller un étranger à fa fucceffion, ni démembrer fon Domaine. Cette heureufe néceffité eft fans doute la plus noble prérogative de nos Monarques; elle affure la Couronne à leur poftérité

tant qu'il exiſtera un ſeul Prince légitime, iſſu de mâle en mâle de Hugues Capet. 1654.

Cependant dix mille François, à la tête deſquels on comptoit des Montmorenci, des Foix, des Duras, des la Trémoille, des Coligni, des Champagne-la-Suze, compagnons de la fortune de Condé, étoient proſcrits avec lui. Le préſident Viole, Marſin, Perſan & Lenet, accuſés dans l'Arrêt d'avoir ſéduit le Prince, furent traités avec plus de ſévérité; ils eurent la tête coupée en effigie; & ſans doute que le reſpect dû au Sang royal épargna à Condé lui-même un affront qui eût rejailli juſque ſur le trône.

Hiſtoire du cardinal Mazarin, t. X, p. 36.

A la vue d'une pourſuite ſi implacable, les amis du Prince, qui étoient encore nombreux en France, lui écrivirent de ſe ménager davantage dans les hazards de la guerre, & ſur-tout de bien ſe donner de garde de tomber entre les mains de Mazarin. Mais Condé, indocile à des conſeils ſi prudens, n'en pro-

Manuſcrits de Condé.

digua pas moins sa vie dans tout
1654. le cours de la guerre.

Les têtes les plus illustres éprouvoient alors les vicissitudes & les outrages de la fortune. Pendant que

Mémoires du marquis de Beauveau.

la France, étonnée, effrayée, déploroit la perte de son héros, & de tant d'enfans retranchés de son sein, l'Espagne voyoit languir le duc de Lorraine dans les fers.

On prétend que le comte de Fuensaldagne le sacrifia au ressentiment de Condé qui en avoit été abandonné & trahi tant de fois. Mais la conduite imprudente du Duc suffisoit pour le perdre. Il avoit mis le comble au mécontentement de ses Alliés par son avarice, sa bizarrerie, son inconstance, son inutilité, & sur tout par les railleries sanglantes qui lui échappoient contre les Généraux & les Ministres Espagnols. L'année précédente, il avoit

Ibidem.

déclaré qu'il ne se mettroit point en campagne, qu'une Bourgeoise de Bruxelles, qu'il aimoit éperduement, ne l'en vînt prier; & il avoit fallu que le Conseil se rendît en

cortège chez les Parents de la jeune Citoyenne pour l'engager à cette démarche. Un jour que l'Archiduc le pressoit de lui donner des troupes pour une expédition qui demandoit autant de secret que de célérité; Charles lui répondit qu'il en confèreroit avec son Conseil. Au bout de quelques jours l'Archiduc alla savoir chez lui le résultat du Conseil: *Je ne l'ai pas encore consulté*, répondit le Duc, *mais il ne tiendra qu'à vous que je vous donne cette satisfaction sur-le-champ:* en même-temps il appella un vieux cocher qu'il présenta à Léopold : *Voilà mon conseil*, lui dit-il, *je n'en eus jamais d'autre.* Ensuite se tournant vers cet étrange Ministre : *Les Espagnols*, continua-t-il, *me demandent des troupes ; dois-je leur en accorder ? Parle, décide. Oui*, répondit le cocher qui connoissoit le caractère de son maître, *mais à condition qu'ils nous donneront de l'argent. Vous avez entendu*, continua le Duc en s'adressant à Léopold, *ses réponses m'ont toujours servi de loi*, & quoique tous les subsides eussent été payés

1654.

Ibidem.

il fallut encore lui compter une
1654. somme considérable. C'est par ces moyens adroits & les contributions qu'il levoit en Franche-Comté, dans le pays de Liège & les Electorats Ecclésiastiques, qu'il avoit acquis plus d'argent comptant que n'en possédoit aucun Monarque de l'Europe; mais ce qui acheva de le perdre furent les menaces terribles auxquelles il se laissa emporter lorsqu'il apprit que Condé, en vertu de ses traités avec l'Espagne, devoit jouir de toutes les conquêtes que l'on feroit en France, à trois lieues de la frontière. Alors il ne mit plus de bornes à sa jalousie & à sa fureur. Les Espagnols, inquiets & effrayés, n'eurent pas beaucoup de peine à se défaire d'un Allié plus dangereux qu'utile. Condé ne fut informé de sa disgrace que lorsqu'il eût été arrêté. Cependant le Duc enfermé dans la Citadelle d'Anvers, s'abandonnoit à tous les transports de la rage. On connoît ce billet aussi terrible qu'énergique, qu'il trouva le
Ibidem. moyen de faire tenir dans un pain

au comte de Ligneville, Général de son armée : *Qu'il ne soit pas dit que je n'ai à mon service que des coquins & des traîtres; faites voir à toute l'Europe qui je suis ; pillez, brûlez, massacrez, moquez-vous des menaces qu'on vous fera de me faire mourir ; demeurez unis, & ne respirez que pour venger Charles de Lorraine.* 1654.

Mais Ligneville regarda d'un œil indifférent la chûte & la prison de son Maître. Fuensaldagne prodigua l'argent & les promesses parmi les troupes du Duc ; il acheva de les calmer en leur donnant pour chef le duc François, frère du prisonnier, qu'il fit venir de Vienne.

La jalousie sembloit alors héréditaire dans les Princes de la Maison de Lorraine contre ceux de la Maison de Bourbon. Le duc François exigeoit de Condé qu'il lui rendît la premiere visite. Celui-ci traitoit ses prétentions de chimériques. L'aigreur augmenta entre les deux Princes, & le duc François ne tarda pas à donner à Condé des marques de haine.

1654. Le mois de Juin étoit arrivé & les troupes des deux Nations n'étoient pas encore entrées en campagne. Les Espagnols manquoient d'argent & de magasins; les François avoient été retenus par le sacre du Roi, qui dans cette auguste cérémonie ne vit autour du trône d'autre Prince du Sang que le duc d'Anjou.

Cependant Mazarin qui cherchoit peut-être plus à venger ses injures particulières que celles de la France, proposoit le siège de Stenai, seul débris presque de la fortune immense de Condé. Sa volonté servoit de loi au Roi, à la Reine & à tous les Généraux. Une armée de quinze mille hommes, conduite par Fabert, s'avance devant Stenai : une autre de dix-huit mille hommes, aux ordres de Turenne & de la Ferté, couvre le siège, & Mazarin mène toute la Cour à Sédan pour éclairer de plus près les opérations de la guerre.

Histoire du vicomte de Turenne, t. I.

A cette nouvelle, Condé presse les Espagnols de marcher au secours

de Stenai, l'une des Villes les plus fortes de la frontière : mais le duc 1654. François de Lorraine déclara qu'il ne se mettroit point en route qu'on ne lui eût promis de le remettre en possession de cette Ville qu'il réclamoit comme l'une des dépendances de la Lorraine. Le Prince, sans s'amuser à des plaintes inutiles, proposa aux Espagnols le siège d'Arras. La grandeur de l'entreprise les étonnoit : *Que hazardez-vous*, leur dit-il ? *Ou les François abandonneront le siège de Stenai, ou ils le continueront : s'ils prennent le premier parti, vous sauverez une place qui couvre vos frontières ; & s'ils persévèrent dans leurs entreprises, je vous rendrai maîtres d'Arras : en ce cas-là moi seul je perdrai. Il faut savoir sacrifier ses intérêts à ceux de ses Alliés.*

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Il n'y avoit plus que la disette d'argent qui arrêtât le Conseil. Les fonds qu'on attendoit d'Espagne par la voie de Genes avoient manqué. Le génie de Condé suppléa encore à cette ressource. Il fit observer à l'Archiduc que les Peuples de son

Relation du secours d'Arras, par la Mesnardiere.

gouvernement, fatigués des courses
1654. & des ravages de la garnison d'Arras, contribueroient volontiers de tous leurs biens à la prise d'une Ville dont les maîtres perpétuoient chez eux tous les fléaux de la guerre. Fuensaldagne accort, adroit, éloquent, fin, plus propre en un mot à négocier qu'à combattre, ménagea si bien l'esprit des Flamands qu'il en obtint, à titre de subvention volontaire, tout l'argent & toutes les munitions nécessaires au succès de cette expédition, la plus grande que l'Espagne eût entreprise dans tout le cours de cette guerre.

Ibidem.

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 58.

Condé marcha aussi-tôt à la Bassée avec un corps de troupes, comme s'il en eût voulu entreprendre le siège. M. de Bar, Lieutenant-Général, couvroit Arras avec un camp volant. Le Gouverneur de cette Ville avoit fortifié ce corps de toute la Cavalerie de sa garnison, & il paroissoit impossible d'attaquer la place. Mais le Prince prit des mesures si justes qu'il parut devant Arras sans que Bar, qui campoit

pour ainsi dire aux portes, eût eu le temps de se jetter dans la Ville. 1654.
Les dix mille chevaux que Condé conduisoit furent suivis du corps des Lorrains qui montoit à six mille hommes. Le lendemain l'Archiduc & Fuensaldagne arrivèrent au camp avec quatorze mille Espagnols, Italiens & Walons.

Arras, l'une des Villes les plus célèbres du Royaume, en étoit devenu le rempart depuis qu'elle avoit cessé d'en être la terreur. Sa situation sur la Scarpe, sa grandeur, l'étendue des fortifications eût exigé un plus grand nombre de défenseurs & d'assaillants ; mais, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, on faisoit alors de grandes choses avec de petits moyens.

Le premier soin des assiégeants fut de construire des lignes qui avoient six lieues de circuit. Le Prince n'épargna rien pour les rendre redoutables : elles avoient douze pieds de largeur & dix de profondeur. Plus loin, du côté de la campagne, régnoit un avant-fossé, large de neuf

Histoire de Turenne par Ramsai, t. I.

pieds & profond de ſix. Il avoit éta-
1654. bli des redoutes & des fortins de cent pas en cent pas le long des lignes, & les avoit garnis d'artillerie. Le terrein, qui s'étendoit de l'avant-foſſé aux lignes, étoit parſemé de douze rangs de trous diſpoſés en forme d'échiquier, pour fermer le paſſage à la Cavalerie : enfin on avoit tracé une ligne de contrevallation depuis le village d'Onzain juſqu'à la Scarpe, pour arrêter les ſorties de la garniſon. Le camp étoit garni d'épaulements où les troupes devoient ſe mettre à couvert. Ces travaux occupèrent l'armée entière & douze mille Pionniers pendant dix jours & dix nuits.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Telle étoit la diſpoſition des quartiers. Condé ayant ſous lui les François & les Allemands, campoit depuis le ruiſſeau de Crinchon juſqu'au village du Tilloi. L'Archiduc rempliſſoit avec ſes troupes l'eſpace qui règne entre le village du Tilloi & la Scarpe. Plus loin, au-delà de la rivière, les Eſpagnols, commandés par Fuenſaldagne, occupoient le

Mémoires du duc d'York.

chemin de Lens, & joignoient le poſte des Italiens. Ceux-ci communiquoient avec les Lorrains qui s'étendoient depuis le village de Perne juſqu'au quartier de Condé. La Scarpe & les ruiſſeaux qui ſe perdent dans cette rivière étoient couverts de Ponts. 1654.

Cette poſition, munie de tous les ſecours de l'art, paroiſſoit impénétrable; mais M. de S. Lieu, Maréchal de camp, n'avoit pas attendu que toutes les avenues d'Arras fuſſent fermées pour ſe jetter dans la Place, il fondit avec quatre cents chevaux ſur les quartiers du Prince, qui l'arrêta, le combattit & lui tua deux cents hommes. Cependant S. Lieu trouva le ſecret d'entrer dans la Ville avec les débris de ſa troupe. Le lendemain le comte de Montmorenci-Equancourt, Lieutenant-Général de Picardie, ſe fraya un paſſage dans Arras à travers le camp des Lorrains. Cet exploit lui coûta auſſi la moitié de ſon Régiment qui montoit à quatre cents maîtres. Le Chevalier de Créqui *Ibidem.*

eut le même sort en traversant le
1654. poste des Italiens. De treize cents chevaux que M. de Bar avoit destinés au secours d'Arras, il n'en entra que six cents dans la Ville; mais le zèle, la valeur & l'activité de Créqui, d'Equancourt & de S. Lieu furent plus utiles à M. de Mont-de-Jeu, Gouverneur de la Place, que ne l'auroit été un secours de deux mille hommes.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé. Une violente contestation s'étoit élevée entre Condé & Fuensaldagne pour savoir de quel côté on ouvriroit la tranchée. Le Prince vouloit qu'on formât deux attaques à la fois qui embrassassent la partie la plus foible de la Ville & qui partageassent les forces de la garnison. Condé avoit contribué quatorze ans auparavant à la conquête d'Arras; il y avoit fait presque tous les préparatifs de ses campagnes en Flandre; il connoissoit enfin la Place mieux que tous les Ingénieurs de l'Europe. Cependant l'avis de Fuensaldagne l'emporta: on attaqua la corne de Guiche, l'endroit des fortifications

en apparence le plus négligé, 1654.
mais en effet le plus aisé à défendre. Condé ne passa pas un jour du siège sans protester contre la conduite de Fuensaldagne; mais il ne put rien obtenir de l'opiniâtreté de l'Espagnol. Sa présomption coûta *Ibidem.* cher à son maître. Après trente jours de travaux, les assiégeants ne s'étoient empatés que d'un ouvrage peu important, dont ils achetèrent la prise au prix du sang de plus de deux mille hommes.

On n'entreprendra point de donner ici le journal du siège qui ne présenteroit que les mêmes détails & les mêmes fautes. Mont-de-jeu, malgré la foiblesse de la garnison, défendit la Place avec une capacité qui lui mérita le bâton de Maréchal de France. Créqui, Montmorenci-Equancourt, S. Lieu se signalèrent par les sorties les plus vigoureuses sur tous les quartiers de l'armée, il n'y eut que celui de Condé qu'ils respecterent. Le Prince étoit presque toujours sous les armes pour voler au secours de ses Alliés.

Cependant la nouvelle du siége

1654.

Mémoires pour la vie & histoire du prince de Condé, t. II.

d'Arras avoit répandu l'inquiétude & l'allarme dans le Royaume. Arras pris, tous les chemins de la Capitale étoient ouverts à Condé ; la victoire alloit le ramener aux portes de Paris, plus fier & plus terrible ; les factions, plutôt vaincues qu'éteintes, ne renfermoient plus dans le silence leurs plaintes & leurs menaces. La chûte de Mazarin, la paix & la suppression d'une partie des impôts formoient tous les vœux de la multitude. Il est constant qu'une seule disgrace pouvoit précipiter encore une fois le Ministre du faite des honneurs. La plupart des Grands ne respiroient que le retour & les avantages du Prince, qui, mieux secondé de ses alliés, eût enfin triomphé de la fortune de son rival.

Mémoires de Beauveau, Liv. III.

Dans ces circonstances critiques, le Cardinal ordonna à Turenne & à la Ferté d'abandonner les rives de la Meuse pour se rendre sur celles de la Scarpe. Le Prince, informé de leur marche proposa d'aller au-devant d'eux & de les combattre dans

dans les plaines de la Picardie ; ou au-moins, de les attaquer dès qu'ils 1654.
paroîtroient à la vue des lignes, harassés des fatigues d'une longue route. Le comte de Ligneville & le duc de Wirtemberg, qui ne manquoient point d'expérience, appuyoient cet avis ; mais Fuensaldagne le combattit. Il prétendoit que la victoire affoibliroit les assiégeants, & qu'il ne leur resteroit pas assez de monde après la bataille pour s'emparer d'une ville aussi forte qu'Arras. Condé, confondu de tant de contradictions, prit le Ciel à témoin des obstacles que Fuensaldagne apportoit à la conquête d'Arras & à la défaite de l'ennemi. *Votre obstination*, lui dit-il, *coûtera cher au Roi Catholique. Dites-nous quel parti vous prendrez, lorsqu'assiégé dans votre camp par les troupes Françoises, la communication vous sera coupée avec les Pays-Bas : que deviendrez-vous lorsque les munitions de guerre & de bouche vous manqueront ? Pour moi, dont les conseils sont si constamment rejettés, mais dont le zèle ne se démentira point, j'espère trouver les moyens*

de sauver le corps de troupes qui est à
1654. *mes ordres : c'est le seul service que vous ne pouvez m'empêcher de rendre au Roi votre maître.* Cette vive apostrophe ne toucha ni l'Archiduc ni Fuensaldagne. La défiance, la jalousie, ou plutôt l'esprit de vertige, sembloient présider à toutes leurs résolutions.

Pendant ce temps-là les François traversoient les plaines de Picardie & d'Artois, où il étoit si aisé de les accabler. Ils parurent le 19 Juillet à la vue des lignes, & s'emparèrent du poste excellent de Mouchi-le-Preux. Turenne, par sa position, coupoit aux Espagnols les chemins de Douai, de Bouchain & de Valenciennes. Le marquis de Beauveau-Despense, campé auprès de Bapaume, interceptoit tous les convois qu'on tiroit de Cambrai. Le comte de Broglie, qui s'étoit jetté dans Lens, arrêtoit ceux de Lille : enfin le comte de Lillebonne, posté à Perne avec un camp volant, fermoit la communication d'Aire & de S. Omer. Les Espagnols, assiégés

Mémoires de Turenne.

dans leurs lignes, auroient été dès lors réduits à lever le siège sans le passage de S. Pol qui demeura libre par la faute de l'ennemi. Mais les secours qu'on en retiroit se bornoient à quelques sacs de farine & de poudre que les Cavaliers apportoient en croupe dans un camp qui s'affamoit de jour en jour. 1654.

Bientôt le feu des assiégeants cessa, & ils demeurèrent spectateurs immobiles de celui de la garnison & des manœuvres de Turenne. Pour comble de malheur, on apprit que Chamilli, après avoir défendu Stenai pendant un mois entier, avoit rendu la Place, & que l'armée victorieuse accouroit devant Arras sous les ordres du maréchal d'Hocquincourt, auquel s'étoient joints la Maison du Roi & tous les Courtisans en état de combattre. *Mémoires du duc d'York.*

Turenne fut au-devant du maréchal d'Hocquincourt avec toute sa Cavalerie, sans que les Espagnols daignassent profiter de son absence pour attaquer la Ferté. Il conduisit la nouvelle armée jusque sur la Scar-

1654. pe. Hocquincourt paſſa la rivière & fut s'établir ſur une éminence appellée le camp de Céſar, ſituée de l'autre côté de la Ville, c'eſt-à-dire dans l'endroit le plus éloigné de Mouchi-le-Preux, où ſes Collegues s'étoient fortifiés. Il ſe ſaiſit en arrivant de l'Abbaye du Mont-Saint Eloi, où les Eſpagnols avoient jetté cinq cents hommes. Condé formoit le projet de le faire repentir de ſon audace; il avoit tellement concerté ſes meſures qu'il l'eût attaqué, défait & enlevé avant que Turenne & la Ferté euſſent pu arriver à ſon ſecours; en un mot, il répondoit de l'événement; mais Fuenſaldagne s'oppoſa encore à ſon projet. On laiſſa Hocquincourt s'établir tranquillement dans un poſte d'où il achevoit de bloquer les lignes des aſſiégeants.

Relation de la levée du ſiège d'Arras, par la Meſnardiere.

Mémoires de Beauveau, Liv. III.

Il y avoit déjà plus de quinze jours que les deux armées n'étoient éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon, lorſque le vicomte de Turenne, jugea à propos de reconnoître de plus près la ſituation des

lignes Espagnoles, il s'avança avec le duc d'York, le duc de Joyeuse & presque tous les Officiers Généraux, sous l'escorte de quelques escadrons. Il fit lentement le tour du camp : arrivé au quartier de Condé, il en admira la force & le trouva impénétrable. Cependant le Prince qui l'observoit de dessus une hauteur, détache le duc de Wirtemberg avec un corps de Cavalerie pour le combattre. Le Duc attaque les escadrons François & les culbute : le duc de Joyeuse est blessé mortellement, & l'avantage de Wirtemberg eût été plus grand s'il ne se fut arrêté au milieu de la victoire.

1654.

Mémoires de Turenne & du Duc d'York.

Cet échec n'empêcha point Turenne de retourner deux jours après au quartier des Italiens, commandés par D. Fernand de Solis. Il s'en approcha de si près qu'il eut plusieurs hommes tués ou blessés à ses côtés. Ceux qui l'accompagnoient lui représentoient qu'il hasardoit l'armée en exposant si fort sa personne ; mais Turenne, qui connoissoit le caractère des Généraux Espagnols, l'ordre & la

discipline de leurs armées, à la tête
1654. desquelles il n'avoit éprouvé que des défaites & des contradictions, leur répondit qu'il se seroit bien donné de garde de se montrer ainsi devant M. le Prince; mais qu'il étoit bien sûr que Solis n'oseroit rien entreprendre de son chef; qu'il donneroit avis de sa démarche au comte de Fuensaldagne; que celui-ci iroit prendre les ordres de l'Archiduc; que l'Archiduc enverroit prier le prince de Condé de se trouver au Conseil; que cependant il auroit le temps de reconnoître les lignes & de rentrer dans son camp avant que le Conseil eût achevé de délibérer. Tout se passa en effet avec les mêmes formalités & la même lenteur que l'avoit prévu le Vicomte.

Mémoires manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Cependant les Espagnols resserrés de plus en plus ne savoient plus quel parti prendre. C'est alors qu'ils eurent recours au Prince. Il s'agissoit de ravitailler le camp. Condé jetta les yeux sur le comte de Boutteville pour aller chercher un convoi im-

menſe à Douai & le conduire au camp au milieu de trois armées ennemies. 1654.

Le Comte, guidé par les conſeils de Condé, ſort des lignes avec deux mille chevaux, échappe à la vigilance de l'ennemi & ſe rend à Douai. A cette nouvelle, Turenne, la Ferté, Hocquincourt s'ébranlent pour l'enlever ſur la route. Le jeune Boutteville manœuvra avec tant d'adreſſe, de ruſe & de précaution; il fit tant de marches & de contremarches, qu'il ſe joua de tous les efforts de trois Généraux blanchis ſous les lauriers. Il entra dans le camp au milieu des acclamations des troupes, ſans avoir perdu un ſeul homme & un ſeul chariot. Turenne alla décharger ſa colère ſur la ville de Saint Pol, où il ne trouva que trois cents Cavaliers démontés.

Cet exploit ſi hardi & ſi brillant de Boutteville changea entiérement la face des affaires. Les aſſiégeants, juſqu'ici dénués de vivres & de munitions de guerre, n'attendoient

qu'un événement ſiniſtre. Ils redou-
1654. blent alors de zèle & de courage.
Les aſſiégés au-contraire, épuiſés
de veilles & de fatigues, voyoient
avec douleur qu'il ne leur reſtoit
pas aſſez de poudre pour ſoutenir
un ſeul aſſaut. Mont-de-jeu trouva
le ſecret d'informer les Maréchaux
de l'extrémité où il étoit réduit.

Le ſiège d'Arras eſt une des épo-
ques les plus mémorables du dernier
ſiècle. Du ſalut ou de la perte de
cette place dépendoient la paix in-
térieure, le bonheur des Peuples &
la gloire de la France. Le danger
qui la menaçoit augmenta l'audace
des mécontents. On s'aſſembloit
d'une maniere ſéditieuſe à Paris &
dans les Provinces. Le duc d'Orléans,
refugié à Blois, aimoit mieux vivre
dans la ſolitude que dans une Cour
où tout retentiſſoit de plaintes &
d'imprécations contre Condé. Ma-
demoiſelle n'attendoit peut-être
que les progrès de la fermentation
pour ſe mettre à la tête du Parti;
mais le principal inſtrument des
troubles, le Chef ſur qui les Factieux

comptoient le plus, étoit le Cardinal de Retz. 1654.

Ce Prélat, arrêté au Louvre, prisonnier à Vincennes, avoit été transféré au Château de Nantes. Ses Partisans, ou plutôt l'infortune l'avoit réconcilié avec Condé; il agissoit de concert avec lui. Déjà il s'étoit sauvé de sa seconde prison; il prenoit la poste pour se rendre à Paris, recommencer de nouvelles barricades, & inonder sa Patrie de sang & de calamités. La fortune de la France la sauva des fureurs du Pontife, il tomba de cheval, se démit l'épaule, & trouva à peine le moyen de se sauver dans une misérable barque qui le conduisit en Espagne: de-là il gagna Rome où il remua long-temps de secrets & de puissants ressorts. La Religion s'intéressa à ses disgraces; Paris s'émut en sa faveur, & Rome même osa tonner. Il ne sortit de la Capitale du monde Chrétien que pour aller chercher un asyle auprès de ce même Condé qu'il avoit outragé tant de fois, & il ne cessa de menacer Mazarin de ses tristes

Mémoires du cardinal de Retz.

1654. & intrépides regards, jusqu'à ce que la mort l'eût délivré de cet ennemi dont le génie sans doute étoit moins puissant, mais aussi qui le surpassoit en sagesse & en conduite.

Histoire de Turenne, par Ramsai, t. I. Cependant Mazarin, étonné des cris & des murmures qui s'élevoient de toutes les parties de la Monarchie, voyoit la perte de sa fortune dans celle d'Arras. Il presse les Maréchaux de secourir une place si importante. Turenne proposoit de livrer l'assaut aux lignes ennemies; mais elles passoient pour inattaquables dans le camp des François : chaque Soldat en exagéroit la force & la profondeur; prévenu qu'il n'y a que de la honte, des coups & la mort à gagner dans une entreprise si téméraire, il garde un triste & morne silence; le découragement sembloit s'être communiqué aux Généraux mêmes. Hocquincourt vouloit qu'on se retirât après avoir fait une simple tentative pour sauver l'honneur des armes du Roi. La Ferté faisoit une description si effrayante du danger, en présence des Officiers & des

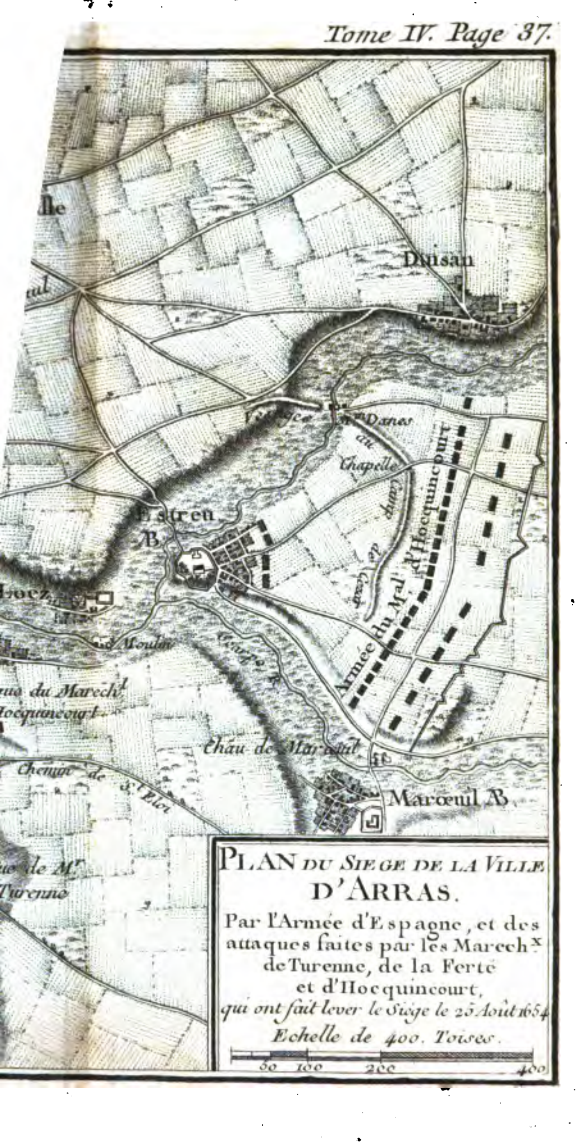
Soldats, qu'il n'en falloit pas davantage pour achever d'abattre la constance des troupes. Turenne avoit beau représenter qu'il étoit impossible à une armée de vingt-six à vingt-sept mille combattants de défendre une ligne de six lieues de circuit; que si l'on faisoit avancer en même temps divers corps, l'un d'eux trouveroit bientôt un poste moins fortifié, à travers lequel les bataillons repoussés ailleurs s'ouvriroient un chemin jusque dans Arras; qu'en choisissant les ténèbres de la nuit on déconcerteroit les Genéraux ennemis; qu'aucun d'eux n'oseroit abandonner son quartier jusqu'à ce que le jour lui permît de discerner les objets, ou bien qu'il secourroit tout au plus son voisin. Le zèle, l'expérience & les lumieres de ce grand homme échouèrent contre les préjugés & la frayeur: la division augmenta dans le camp, & le Roi se vit obligé d'envoyer aux Généraux un ordre absolu de combattre.

1654.

Ibidem.

Cette loi ſuprême du Monarque
1654. dont on ne pouvoit plus s'écarter, réunit enfin les trois Maréchaux. Ils convinrent de fondre, chacun à la tête de ſon corps, ſur le quartier
Ibidem. de D. Fernand de Solis, & ſur la partie du quartier de Fuenſaldagne la plus voiſine de Solis qu'ils regardoient comme les poſtes les plus foibles, parce qu'ils étoient les plus éloignés de Condé. On devoit en même temps former trois fauſſes attaques; la première vis-à-vis du Prince; la ſeconde, vis-à-vis des Lorrains, & la troiſième, en face du camp de l'Archiduc. Les troupes deſtinées à en impoſer à ceux-ci, devoient, dès que l'action auroit été engagée, jetter de grands cris, faire des mouvements rapides, & remplir d'inquiétude & d'alarme les quartiers menacés.

Le combat fut fixé au milieu de la nuit du 24 au 25 Août. Ce jour-là le ſoleil n'étoit pas encore couché que Turenne & la Ferté s'ébranlent du camp de Mouchi-le-Preux &



PLAN DU SIEGE DE LA VILLE D'ARRAS.

Par l'Armée d'Espagne, et des attaques faites par les Marech.x de Turenne, de la Ferté et d'Hocquincourt, *qui ont fait lever le Siege le 25 Août 1654*

Echelle de 400. Toises.

50 100 200 400

traverſent la Scarpe ſur quatre ponts, ne laiſſant à la garde des bagages 1654.
que les convaleſcents des deux armées. Ils arrivèrent avec un ordre & un ſilence admirable au poſte qu'ils avoient déſigné à Hocquincourt pour le point de jonction. Mais celui-ci, établi comme on a vu au camp de Céſar, égaré par ſes guides, n'arriva que deux heures après ſes Collègues.

Juſqu'ici la lune avoit éclairé l'horiſon; mais tout à coup elle diſparoît, l'air ſe couvre de nuages, & il s'éleve des lignes des Eſpagnols un vent frais & aſſez conſidérable pour les empêcher d'entendre le bruit & le mouvement des deux armées qui ne manœuvroient qu'à quatre cents pas des retranchements. Turenne & la Ferté, las d'attendre leur Collègue, jugent à propos de profiter des faveurs de la fortune: ils avancent d'un pas rapide à l'ennemi; chaque armée étoit précédée de cinq bataillons rangés en bataille ſur une même ligne, pour embraſſer

1654. un plus grand front d'attaque. Chaque bataillon avoit à sa tête un grand nombre de Pionniers chargés de fascines, de claies, d'échelles, de pics & de pelles; & en queue un escadron. L'armée du Vicomte enveloppoit le quartier de D. Fernand; à gauche, celle de la Ferté avoit en face celui de Fuensaldagne; Hocquincourt devoit agir à la droite de Turenne. Les troupes Françoises montoient à vingt-six mille combattants, elles égaloient en nombre les Espagnols, & les surpassoient en expérience & en courage. Pour comble de bonheur, une partie des troupes de Solis montoient la tranchée cette nuit-là même.

Il étoit deux heures après minuit lorsque les François, arrivés au pied des lignes, découvrent leur méches. Le feu excité par le vent dissipe les ténèbres & présente aux regards étonnés des Espagnols deux armées qui vont fondre sur eux. Trois coups de canon, tirés consécutivement par ordre de Solis, annoncent à

Relation de la levée du siège d'Arras, par la Mesnardiere.

ſon quartier & aux quartiers voiſins l'ennemi & le danger. En un inſtant 1654.
la ligne eſt éclairée de falots, & on ſe prépare de part & d'autre au combat.

Cependant Turenne précipitoit ſon attaque : il ſurmontoit tous les obſtacles que l'art & l'induſtrie oppoſoient à la valeur. Déjà il s'étoit emparé du premier retranchement ſans qu'il lui en eût coûté de ſang. L'ennemi réſervoit ſon feu pour le charger lorſqu'il ſeroit parvenu à la portée du mouſquet. Les François continuent de marcher au milieu des décharges les plus terribles; ils ſe jettent en foule dans le ſecond foſſé, gagnent le parapet & y plantent leurs drapeaux en criant *Vive le Roi & Turenne*. En un moment les trous creuſés en forme d'échiquier ſont remplis de faſcines & de Gabions. Les paliſſades arrachées préſentent un chemin facile à la Cavalerie qui inonde les lignes. L'Infanterie Italienne, qui d'abord avoit témoigné de la réſolution, enfoncée, diſperſée, aban- *Ibidem.*

peine à croire que Condé, dans une
1654. si grande défaite de son Parti, eût
d'autres pensées que celles de sauver
le corps qui étoit à ses ordres. La
Mémoires du marquis de Beauveau; de Montglat; de Turenne; d'York.
sécurité & l'orgueil de la victoire
manquèrent de leur coûter cher.
Le Prince tombe sur une partie
des troupes dispersées & acharnées
au pillage, & les taille en pièces.
Le Régiment des Gardes qui se présente à lui essuie le même sort : le
maréchal de la Ferté, du haut
d'une éminence, apperçoit l'effroi
& la déroute des siens; il accourt à
leurs secours avec sa Cavalerie :
mais en moins de quelques minutes
il est lui-même repoussé & battu.
C'en étoit fait de l'armée Françoise,
de l'aveu même de Turenne, dans
le désordre ou le pillage & la défaite de la Ferté l'avoient mise : elle
eût été taillée en pieces ou réduite
à fuir dans Arras, si Condé eût été
soutenu de quelques bataillons;
mais les Généraux Espagnols, au-lieu de seconder leur libérateur,
fuyoient. Turenne, après avoir eu
la gloire de les battre, eut encore

celle d'arracher les siens à la honte
& à la mort. Il pénètre avec quel- 1654.
ques escadrons sur la hauteur que
la Ferté avoit abandonnée avec tant
d'imprudence ; il y trouve quelques
pieces d'artillerie, & les pointe contre
le Prince. Ces deux grands hommes
se pressentirent, se devinèrent à leur
brillante manœuvre. Condé s'écrie
qu'il n'y a que Turenne capable
d'avoir réparé si promptement la
faute & le désastre de la Ferté :
Turenne, de son côté, avoue qu'il
n'y a que M. le Prince capable de
s'arrêter au milieu de la poursuite
des vaincus, & de ne pas s'exposer
inutilement & témérairement sur la
hauteur.

Parallele de Condé & de Turenne, par S. Evremont.

Il y avoit plus de deux heures que le Prince tenoit en échec toutes les troupes Françoises, lorsque Mont-de-jeu accourt d'un côté avec sa garnison & Hocquincourt de l'autre avec son armée. Condé, voyant qu'il alloit avoir à combattre toutes les forces ennemies avec une poignée de soldats, songea enfin à la retraite. Il repassa fiérement la Scarpe sans que

Mémoires de Beauveau.

1654. Turenne osât descendre de l'éminence pour l'attaquer. Le marquis de Bellefonds, plus hardi, paya de sa défaite l'honneur de s'être mesuré avec lui. Après avoir mis la rivière entre l'ennemi & son corps, le Prince rallia tout ce qui restoit de troupes Espagnoles, Italiennes & Lorraines, pendant que Marsin repoussoit Hocquincourt. Condé prit ensuite la route de Cambrai à travers de vastes plaines où il étoit si aisé de l'attaquer & de l'accabler. Sans cesse il tournoit la tête, bravant l'armée victorieuse. Toutes les troupes qui osèrent le poursuivre eurent le même sort que Bellefonds & Hocquincourt. Il arriva enfin sur le soir à Cambrai, emmenant avec lui des prisonniers & des drapeaux. Il y avoit plus de dix heures que l'Archiduc, profitant de la valeur du Prince, s'étoit sauvé à Douai avec ses gardes; il traversa le camp de Mouchi-le-Preux où Turenne campoit la veille. Les François demeurés à la garde des bagages le reconnurent, mais ils n'osèrent l'attaquer

Mémoires pour servir à l'histoire du prince de Condé.

à cause de leur petit nombre. Fuensaldagne joignit l'Archiduc à Douai avec un seul escadron. 1654.

Les annales de l'Histoire ne vantent point de retraite plus belle, plus hardie & plus sage que celle de Condé. Elle augmenta sa réputation dans toute l'Europe. Les Habitants des Pays-Bas, qu'une défaite entiere eût rangés sous la domination de la France, conçurent pour leur libérateur la vénération la plus profonde. A Madrid on apprit en même temps les fautes, l'opiniâtreté & la foiblesse de Fuensaldagne ; la prévoyance, les ressources & la gloire de Condé. Philippe IV, sensiblement touché d'un exploit qui lui avoit sauvé ses troupes, & une partie de la Flandre, écrivit en ces termes au Prince : *Mi primo, he intendedo toto estava perdido, V. A. ha conservada toto. Mon Cousin, j'ai su que tout étoit perdu & que V. A. a tout conservé.* *Ibidem.*

Il est vrai que la perte des Espagnols ne montoit guère qu'à trois mille hommes pris ou tués ; mais

toute leur artillerie, composée de
1654. soixante trois pieces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, la vaisselle d'or & d'argent des Généraux & une grande partie des bagages tombèrent entre les mains des vainqueurs.

La France célébra la délivrance d'Arras avec des transports d'autant plus vifs, que sa perte l'eût exposée aux plus terribles malheurs. Les Peuples étoient si mécontens que, même après la victoire, Mazarin se crut obligé de supprimer une partie des droits les plus onéreux. Le jeune Monarque, dans une lettre adressée au Corps Municipal de Paris, ne fait pas difficulté d'avouer que le repos du Royaume n'étoit pas moins dû à la vigilance, à la fermeté & au zèle du Prévôt des Marchands & des Echevins, qu'à la conduite de son Ministre, & aux succès de ses Généraux. *Nous savons très-bien que vous ne vous êtes pas contentés de demeurer inébranlables dans votre devoir dans un temps où plusieurs se laissoient ébranler; mais*

Histoire du cardinal Mazarin, t. X, p. 76.

que vous vous êtes opposés courageusement aux mauvais discours & aux pratiques séditieuses.... La victoire & les fêtes publiques nous font oublier des offenses dont nous eussions été contraints de nous ressentir dans une conjoncture d'affaires moins heureuse. Nous avons de plus ordonné d'abolir, tant dans notre bonne ville de Paris, que dans le reste du Royaume, quelques nouveaux droits dont nous avons appris que la levée incommodoit le plus nos Sujets. Ce langage de la clémence & de la modération, si digne d'un Père de la Patrie, faisoit plus d'honneur au Roi que la victoire même.

1654.

Cependant toute la vigueur de Condé ne pouvoit ranimer celle des Espagnols; ils n'osèrent plus paroître en campagne. Turenne & la Ferté partagèrent leurs forces: le premier s'avança vers le Quesnoi; l'autre alla se présenter devant Clermont en Argone. Turenne réduisit le Quesnoi qui n'étoit défendu que par une garnison de deux cents hommes: il fortifia avec un soin extrême ce poste important; de-là il entra dans

Mémoires de Monglat, t. X.

le Hainaut où il porta le ravage & 1654. la terreur. Condé vola au ſecours de cette Province avec quarante eſcadrons & les Milices du Pays, à la tête deſquelles il harcela, fatigua & reſſerra tellement l'armée ennemie, qu'il la réduiſit à de grandes incommodités. Turenne ſe retira en Picardie en prenant toutes les précautions imaginables pour éviter d'en venir aux mains avec Condé, qu'il ne redoutoit jamais tant, que lorſqu'il ne partageoit point le commandement avec l'Archiduc & Fuenſaldagne.

Mémoires manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Pendant que Condé ſauvoit les Provinces & les Places de ſes Alliés, il perdoit les ſiennes. Le maréchal de la Ferté fit la conquête de Clermont. Il ne devoit bientôt plus reſter au Prince que ſa gloire. Mais au-lieu de trouver chez ſes Alliés la ſenſibilité & la reconnoiſſance qu'ils devoient à tant de ſacrifices & de travaux, il n'en recevoit que des marques d'ingratitude, de jalouſie & de petiteſſe, capables de le ſoulever contre eux, s'il n'eût écouté que ſon reſſentiment. On

On a vu dans les volumes précédents la haute idée dont la Reine de Suéde étoit prévenue en faveur du vainqueur de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue. La priſon & les malheurs de Condé n'avoient fait qu'étendre de plus en plus l'intérêt qu'elle prenoit à la deſtinée d'un ſi grand homme. Elle ne s'entretenoit que de ſa valeur, de ſes exploits & de ſon génie également propre à la guerre, aux ſciences & aux affaires. En un mot, c'étoit peut-être avec Deſcartes le ſeul homme qui excitât ſon admiration en Europe. Le commerce qu'elle entretenoit avec lui étoit ſi vif & ſi étroit, qu'on craignoit à la Cour de France qu'elle ne lui donnât ſa couronne & ſa main, ſi le Prince devenoit libre par la mort d'une épouſe que ſes infirmités & les Médecins ſembloient avoir condamnée depuis long-temps. Mais la conduite de Chriſtine ſurprit toute l'Europe. Cette Reine, auſſi dégoûtée de commander à un peuple de ſoldats, tels qu'étoient alors les Suédois, qu'éloignée de

1654.

Mémoires de Monglat; de Beauveau; de Motteville, &c.

se soumettre à un maître en choisis-
1654. sant un époux, abdiqua la couronne. Ce sacrifice du Trône à la Philosophie, dans une Princesse de vingt-cinq ans, fut regardé par les uns comme sublime, & par les autres comme l'action insensée d'une jeune enthousiaste. Christine dédaigna & méprisa les opinions du vulgaire, dans la classe duquel elle renfermoit presque tous les hommes. Mais le suffrage de Condé étoit d'un prix infiniment glorieux à ses yeux. On connoît cette lettre qu'elle lui écrivit en descendant du Trône, & où l'on voit toute la hauteur de son ame. *Je me tiens autant honorée par votre estime, que par la couronne que j'ai portée. Si après l'avoir quittée vous m'en jugez moins digne, j'avouerai que le repos que j'ai tant souhaité me coûte cher; mais je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une couronne, & je ne noircirai jamais une action qui m'a paru si belle par un lâche repentir; & s'il arrive que vous condamniez cette action, je vous dirai pour toute excuse que je n'aurois pas quitté les biens que*

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

la fortune m'a donnés, si je les eusse cru nécessaires à ma félicité, & que j'aurois prétendu à l'empire du monde, si j'eusse été aussi assurée d'y réussir ou de mourir que le seroit le Grand Condé. 1654.

Cette lettre fut suivie de plusieurs autres, dans l'une desquelles Christine mandoit au Prince qu'elle avoit abjuré la Religion en même temps que le Trône de ses, Ancêtres pour embrasser le culte Romain. Elle ajoutoit, que pressée du desir de le voir & de l'entendre, elle prenoit la route des Pays-Bas; qu'elle le suivroit à la tête des armées & qu'elle combattroit à ses côtés avec l'écharpe rouge. Elle ne cessoit de répéter à tous ceux qui l'accompagnoient dans son voyage qu'elle n'avoit qu'un regret; c'est qu'il n'y eut pas à Bruxelles un logis assez vaste pour contenir son Héros & elle. Après tant de témoignages d'estime & d'attachement de la part d'une Reine qui portoit jusqu'à l'indécence le mépris de son sexe, Condé devoit-il s'attendre à trouver chez elle plus de légéreté, de foi- *Ibidem.*

1654. blesses & de caprices qu'elle n'en reprochoit elle-même aux autres femmes ?

Christine avoit pour compagnon de voyage D. Antonio Pimentel, Ambassadeur d'Espagne en Suède. L'empire qu'elle avoit laissé prendre sur elle à cet Espagnol dégradoit l'héroïsme & la philosophie. Arrivée à Anvers, l'ex-Reine trouva l'Archiduc qui étoit venu lui faire les honneurs des Pays-Bas. Il n'y eut point de déférence qu'elle ne témoignât à ce Prince qu'elle n'estimoit pas. Elle fut le recevoir jusqu'à la descente de son carosse. Cependant Condé de retour de la campagne demandoit le même traitement; mais Pimentel obtint d'elle qu'elle mettroit de la différence entre l'un & l'autre. Un vain cérémonial, l'injustice & la foiblesse, pensèrent mettre une barrière éternelle entre la Reine & Condé.

Cependant un jour que Christine recevoit à Bruxelles les hommages de l'un & de l'autre sexe, Condé cède à la curiosité de voir une femme

ſi célèbre. Il ſe gliſſe dans ſon appartement & augmente le nombre des courtiſans. Ses traits étoient trop profondément gravés dans l'ame de la Reine pour qu'elle les méconnût. A la vue du Prince elle jette un cri de joie & de ſurpriſe, ſe lève & court à lui pour le combler d'honneurs & de diſtinctions. Condé fuit, elle le ſuit juſqu'à la porte ; mais le Prince ſe tournant vers elle : *Tout ou rien*, *Madame*, lui cria-t-il ; & en même-temps il diſparut. 1654.

Cependant tout retentiſſoit à Bruxelles de plaintes contre les Miniſtres Eſpagnols qui, au-lieu de reconnoître les grands ſervices de Condé en augmentant les honneurs dont il étoit ſi digne, ne s'occupoient qu'à le priver de ceux qu'il ne devoit qu'à ſon auguſte naiſſance. Il en eurent honte eux-mêmes, & s'empreſſèrent de réparer leurs fautes en ménageant une entrevue au Mail entre la Reine & Condé ; mais la froideur avoit ſuccédé à l'intérêt. Condé rendit au ſexe, à la philoſophie & à la royauté les hommages *Ibidem.*

qu'il leur devoit; d'ailleurs la con-
1654. versation fut réservée & circonspecte.
En voyant de plus près Christine, l'estime de Condé s'étoit affoiblie, & les écarts de cette Reine dans les Pays-Bas, en France & en Italie, ne contribuèrent pas peu à l'effacer entiérement de son cœur. Il respecta toujours en elle un génie brillant & supérieur, de grands talents, des connoissances rares & profondes, le goût exquis des lettres & des arts; mais il condamna avec toute l'Europe ses caprices, ses singularités, ses excès, sa cruauté, sa vie errante, le déréglement de ses mœurs, & ses aventures plus dignes d'une Héroïne de roman, que d'une Reine qui avoit illustré le Trône.

Le Printemps approchoit & Condé
1655. proposoit d'assiéger le Quesnoi, qui ouvroit une entrée aux François jusque dans le cœur du Hainault. Mais l'élévation du Prince fatiguoit Fuensaldagne. Il combattit ses projets sans ménagement & le réduisit pendant toute la campagne à être spectateur des succès de Turenne.

Pendant qu'on prenoit à Bruxelles des résolutions si foibles, Turenne & la Ferté menaçoient la frontière avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Après bien des marches & des contre-marches, dont l'objet étoit impénétrable, Landrecies se trouva investi. Ce ne fut pas sans peine que le Prince arracha alors les Espagnols de leurs quartiers d'hiver. Il se mit enfin en marche & arriva le 12 Juin sur les hauteurs de Catillon, à une portée de canon des lignes Françoises. Mais Turenne, qui avoit prévu la manœuvre de Condé, s'étoit hâté de faire transporter dans son camp une si grande quantité de munitions de guerre & de bouche, qu'elle ne pouvoit être épuisée en un mois : il continua donc le siège. L'armée Espagnole montoit à vingt mille hommes. Le Prince vouloit attaquer les lignes ennemies, on rejetta son conseil. Il forma alors un projet dont le succès eût sauvé Landrecies : c'étoit de marcher à la Fere où le Roi s'étoit établi, n'ayant auprès de lui

1655.

Histoire de Turenne, par Ramsai, t. I.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 83.

que deux Compagnies des Gardes
1655. Françoises. Il est constant qu'à la premiere nouvelle du péril de la Cour, Turenne eût abandonné son entreprise pour voler au secours de son maître; mais Fuensaldagne traita le projet de Condé de chimérique, & il fallut y renoncer.

Cependant le Prince remplissoit la Picardie de détachements qui portoient par-tout le ravage & la terreur. Un de ces corps s'avança jusqu'à Ribemont auprès de la Fere. Aussitôt le bruit se répand que c'est l'avant-garde de l'armée Espagnole que Condé conduit en personne. La frayeur s'empare de tous les esprits, & le Roi sort de la Fere à neuf heures du soir avec beaucoup de précipitation. Il ne cessa de marcher pendant toute la nuit, & ne s'arrêta qu'à Soissons. Si Mazarin eût écouté les représentations du sage Villeroi, il n'eût pas exposé le jeune Monarque à cette retraite nocturne. Au-
Ibidem. reste, c'est à cette unique alarme que se bornèrent les exploits des Espagnols pendant tout le cours du

siège de Landrecies qui dura plus d'un mois. Dès que la place eut capitulé, ils allèrent chercher un asyle derrière la Sambre & l'Escaut. Louis XIV se rendit alors à son armée ; il descendit le long de la Sambre & pénétra jusqu'à Bavay : mais il s'agissoit de passer la Haine pour établir le théâtre de la guerre dans le Hainaut. 1655.

Des retranchements multipliés, des lignes, des redoutes, des plates-formes, une inondation générale rendoient les bords de la Haine presque inaccessibles. Depuis la ville de Saint-Guilain jusqu'à celle de Condé, on ne pouvoit en approcher qu'à la faveur d'une chaussée longue & étroite. Mazarin, témoin des cris de joie & d'allégresse que la présence du Roi excitoit dans l'armée, vouloit qu'on forçât un passage si dangereux, défendu par toutes les forces ennemies. Mais Turenne avoit formé un plan moins hazardeux pour chasser les Espagnols de leur poste. C'étoit de passer l'Escaut au-dessus de Bouchain, en laissant

Mémoires de Turenne ; d'York ; de Montglat, &c.

Valenciennes à droite : de repaſſer
1655. le même fleuve auprès de Condé, & de ſe porter ſur le flanc droit de l'ennemi qui n'étoit couvert que par un bouquet de bois. Son ſentiment prévalut : le Roi & Mazarin ſe retirèrent au Queſnoi, & l'armée marcha vers Bouchain.

A cette nouvelle l'Archiduc quitte les bords de la Haine, où il laiſſe Condé avec un corps de troupes, & s'avance au-devant des François pour leur diſputer le paſſage de l'Eſcaut. Il choiſit une poſition auprès de Saint-Amand ; la Ville à droite, un bois à gauche, & en front une vieille ligne qu'il négligea de réparer. Condé l'exhortoit à attendre Turenne dans ce poſte, l'un des plus avantageux des Pays-Bas. Il lui repréſentoit qu'une retraite devant un ennemi ſupérieur lui coûteroit une partie de ſon armée & les places qu'elle couvroit. Il ajouta qu'il ne défendroit point les bords de la Haine qu'il ne lui donnât ſa parole d'honneur de défendre ceux de l'Eſcaut. L'Archiduc promit tout ;

mais il étoit réservé tantôt à la lenteur, tantôt à la précipitation, & presque toujours à l'impéritie de renverser les conseils de Condé. En effet, l'Archiduc n'eut pas plutôt appris que les François continuoient leur marche, que tout son courage l'abandonna. Il n'eut pas honte, au mépris des promesses les plus saintes, de décamper, ou plutôt de fuir. Mais la vivacité de ce mouvement rétrograde ne l'eût pas garanti d'une défaite entière en repassant l'Escaut, s'il n'eût imploré le secours de Condé pour couvrir & assurer sa retraite. 1655. *Ibidem.*

Ce n'étoit que dans les dangers les plus extrêmes, & lorsque tout étoit désespéré que l'on avoit recours aux lumières du Prince. Condé, malgré ses menaces, ne vit plus que le péril de ses Alliés : il se chargea d'arrêter, avec sept ou huit escadrons, une armée supérieure & encouragée par le succès. Déjà Turenne avoit formé ses dispositions. Castelnau étoit en marche avec douze escadrons & trois ba- *Ibidem.*

1655. taillons pour attaquer les Espagnols en flanc, pendant qu'il les combattroit lui-même de front, à travers cette ligne imparfaite dont on a parlé. Mais au lieu de trouver l'armée de l'Archiduc dans son poste, Castelnau ne rencontra que Condé qui venoit de prendre le commandement de l'arrière garde. Turenne lui ordonna alors de se porter sur l'ennemi & de l'amuser jusqu'à ce qu'il put fondre sur lui avec le gros de l'armée. Le Marquis exécuta cet ordre avec beaucoup de zèle & de courage; il poursuivit Condé de défilé en défilé sans lui donner le temps de respirer. Le Prince eut besoin de toute sa vigueur pour ne pas succomber dans sa retraite. Il s'arrêtoit de temps en temps, présentant le front à l'ardent Castelnau. Il n'avoit plus que deux ou trois défilés à franchir lorsqu'il se vit sur les bras deux escadrons que d'autres suivoient. Quoique le Prince n'eût alors que trente maîtres auprès de lui, il fait volte face, charge les deux escadrons, les bat & étonne

les autres. Trois fois il repoussa l'infatigable Castelnau ; mais, malgré son audace, Condé comprit qu'il ne pouvoit éviter sa perte s'il ne joignoit la ruse à la valeur. Il ordonna à Coligni de demander une entrevue à Castelnau, & de l'amuser le plus long-temps qu'il pourroit. Pendant que ces deux Officiers s'embrassent & se comblent de caresses, le Prince arrive au pont de Beuvrange & passe l'Escaut presque à la portée du mousquet de l'ennemi. Turenne en arrivant le vit en sûreté de l'autre côté du fleuve.

1655.

Mémoires de Bussy Rabutin, t. I.

Cependant le Vicomte avoit envoyé à Mazarin une relation détaillée de la retraite de Condé qu'il peignoit comme une fuite. Le paquet fut intercepté & apporté au Prince. Son indignation fut extrême en voyant que Turenne se vantoit de l'avoir réduit à se sauver avec beaucoup de précipitation. Le Prince, n'écoutant alors que son ressentiment, écrivit au Vicomte, à la Ferté & à Castelnau. Le fiel & l'aigreur avoient dicté la premiere

1655. de ces lettres. Condé mandoit à Turenne, que s'il n'eût vu son nom au bas de la dépêche, il eût pris cette production pour celle d'un misérable Gazetier; que s'il se fut présenté à l'avant-garde de son armée, il auroit bien vu qu'il n'avoit pas fui, mais que le soin qu'il prenoit de sa conservation ne lui permettoit guerès de se trouver dans les postes où il n'y avoit que des coups à gagner. Il se plaignit à la Ferté de l'injustice & de la mauvaise foi de son Collegue; il le prenoit pour juge de sa conduite, avec d'autant plus de raison qu'il étoit plus avancé vers lui, & qu'il ne savoit pas ménager sa vie comme Turenne. Il louoit Castelnau sur la vivacité & la précision de ses manœuvres, mais il le croyoit trop homme d'honneur pour ne pas avouer que s'il avoit été attaqué avec courage, il s'étoit bien défendu, & avoit exécuté sa retraite en homme de guerre & sans rien perdre. La Ferté & Castelnau élevèrent dans leur réponse la conduite du Prince jusqu'au Ciel; ils

Mémoires de Turenne.

tâchèrent auſſi de diſculper Turenne. Le Vicomte garda un morne & profond ſilence ſur cette aventure ; mais il ſe vengea en prenant Condé & S. Guilain, dont la conquête ne lui coûta pas huit jours.

1655.

Au-lieu de raſſembler ſes troupes, de choiſir des poſitions avantageuſes, de fatiguer l'ennemi & de défendre le Hainaut, l'Archiduc prit le parti de les diſperſer dans les principales Villes & de ſe retirer à Bruxelles ; il laiſſa à Condé le ſoin de défendre le terrein avec un corps de ſix mille chevaux. Le Prince arrêta les progrès de l'ennemi & le battit quelquefois en détail. Il enleva le Régiment de Cavalerie du marquis de Reſnel à Thuin ; quelques jours après il ſurprit & défit la grande garde de l'armée de Turenne : enfin le comte de Buſſi-Rabutin, qui couvroit un fourage vers Valenciennes avec huit eſcadrons, fut entièrement défait. Le Régiment du Roi perdit ſes étendarts. Condé ne put voir ſans douleur ces trophées entre les mains des Eſpagnols ; il les renvoya au

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. I.

marquis de Montpesat, Colonel du
1655. Régiment du Roi, en le priant de les présenter de sa part à S. M. & de lui dire que ce n'étoit point à ces étendarts qu'il en vouloit. Mais
Ibidem. le Monarque les refusa, en disant qu'il arrivoit si rarement aux Espagnols de battre les François, qu'on ne devoit point leur envier les marques de leur victoire.

Pendant que Condé soutenoit à peine la fortune chancelante de l'Espagne, le zèle & l'intrigue combattoient encore en sa faveur dans sa Patrie. La duchesse de Chatillon ne souffroit qu'avec la plus sensible douleur l'exil & la proscription de son amant. Il n'y avoit rien dont elle ne fut capable pour ranimer son Parti. Elle rallioit à Paris, & presque sous les yeux de la Cour, tous les mécontents : enfin elle agit auprès du maréchal d'Hocquincourt avec tant de succès, qu'il promit de livrer au Prince les villes de Péronne & de Ham, les clefs de la France. Mazarin n'apprit qu'en frémissant le nouveau danger qui me-

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

naçoit le Royaume. Il se hâta de négocier, l'or à la main, avec Hocquincourt. En même-temps il rappella du Hainaut l'armée de Turenne pour donner plus de poids à la négociation. Hocquincourt hésite, balance & présente à l'Europe le spectacle de l'audace. Recherché publiquement par les Envoyés d'Espagne & de France, il leur donne des audiences réglées & solemnelles, rapportant sans détour aux uns ce que les autres lui offroient pour les engager à augmenter leurs enchères. Quand il se seroit agi de la vente de son patrimoine, le Maréchal n'en auroit pas traité d'une manière plus réfléchie & plus publique. Les Espagnols lui promettoient la somme de quatre cens mille écus & la Lieutenance générale des Pays-Bas. De si grands avantages, & encore plus son penchant, alloit le décider en faveur du Prince, lorsque Mazarin s'avisa de faire arrêter la duchesse de Chatillon. Il menaça le Maréchal de lui faire éprouver un sort tragique s'il osoit livrer ses

1655.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 94.

places à l'ennemi. Vaincu par l'idée
1655. du danger où étoit exposée la Duchesse, Hocquincourt donna enfin la préférence au Roi. On lui compta deux cens mille écus pour Ham. Son fils aîné eut le gouvernement de Péronne, & la Duchesse fut élargie. Le Maréchal porta dans ses Terres les dépouilles de son Maître, avec la même impunité que si c'eût été celles de l'ennemi.

Histoire de Mazarin.

Condé étoit à peine déchu de ses espérances, qu'il eut la douleur de voir ses Alliés recevoir un échec plus funeste que la perte d'une bataille. Il y avoit plus d'un an que le duc Charles de Lorraine gémissoit dans le Château de Tolede. Ennuyé d'un sort si peu convenable à la dignité d'un Souverain, le Duc proposa à la Cour de Madrid de lui vendre son armée. Il ne demandoit pour prix d'un si grand sacrifice que la liberté & quelques terres. Le traité transpira. Le duc François, qui voyoit dans la perte de cette armée celle de la grandeur de la maison de Lorraine, s'y opposa. Il

Mémoires de Monglat, t. IV, n. 96.

échauffa le Soldat & l'Officier, qui déjà étoient en proie aux remords 1655. de servir un Roi qui détenoit leur Maître dans les fers. Tous protestent qu'ils périront plutôt que de souffrir une incorporation honteuse dans les troupes Espagnoles. Bientôt le marquis d'Haraucourt donne l'exemple de la défection en passant en France avec quatre Régiments de Cavalerie. Fuensaldagne, transporté de fureur, ne connoissoit qu'un expédient digne des Conquérans de l'Amérique ; il vouloit fondre sur les Lorrains & les passer au fil de l'épée. Condé arrêta à peine une exécution si barbare. L'Archiduc écrivit au duc François pour l'engager à se rendre auprès de lui à Bruxelles. Le Prince Lorrain, qui craignoit d'y trouver le même sort que son Frère, eut recours à l'artifice. Il répondit à l'Archiduc qu'il ne pouvoit quitter son armée ébranlée par l'exemple dangereux d'Haraucourt, sans courir risque de lui voir abandonner les drapeaux ; qu'il n'y avoit qu'un moyen de terminer

Mémoires du marquis de Beauveau.

les plaintes & les murmures séditieux du Soldat oisif, c'étoit de l'occuper. Il reçut ordre d'investir Condé; mais au-lieu de prendre la route de cette Place, le Duc prit celle de Landrecies où il arriva avec sept mille hommes qui ne respiroient que la vengeance. Ce désastre ne doit être compté pour rien en comparaison de ceux dont l'Espagne étoit menacée.

1655.

1656.

Cromwel étoit alors au plus haut degré de la grandeur : il ne lui manquoit que le nom auguste de Roi pour achever de couronner le crime le plus heureux & le plus grand que le soleil ait jamais éclairé. Cet Usurpateur, si ferme dans ses desseins, si résolu dans ses entreprises, si jaloux de la gloire de sa Nation, plus touché de la réputation & de la puissance que des titres; éclairé, ambitieux, profond & décisif, couvrant, en un mot, l'ame d'un scélérat des talents d'un grand homme, avoit paru suivre les traces de Henri VIII, & tenir la balance de l'Europe. Londres étoit

Histoire du Cardinal Mazarin, t. IV.

devenu le centre des négociations. L'Eſpagne & la France lui faiſoient 1656.
des avances à l'envi l'une de l'autre. Madrid prodigua tout pour obtenir ſon appui. Mazarin le mérita en diſſimulant les outrages que la France en avoit reçus, & en ſacrifiant à ſes ſoupçons le Roi d'Angleterre & ſes Frères qui avoient trouvé une ſeconde Patrie dans le Royaume. Pendant que Cromwel combloit l'Ambaſſadeur d'Eſpagne de careſſes & de diſtinctions, ſes flottes les plus formidables de l'univers, tentoient la conquête de l'Amérique. Repouſſés à S. Domingue, les Anglois envahirent la Jamaïque, & le Protecteur ſe préparoit à accabler les Eſpagnols dans l'ancien & le nouveau monde, ſans leur avoir déclaré la guerre.

Mazarin ne s'étoit ligué avec l'ennemi des Rois qu'après avoir envoyé offrir la paix à Philippe IV juſque dans ſon Palais à Madrid; mais il exigeoit deux conditions : la première, que le Monarque Eſpagnol donnât au Roi ſa Fille & ſon Héri-

tière Marie Thérèſe; la ſeconde, 1656. qu'il abandonnât Condé. Philippe *Ibidem.* aima mieux combattre juſqu'à la dernière extrêmité que de conſentir à voir ſon immenſe ſucceſſion paſſer dans une Maiſon étrangère & ennemie. Le ſacrifice de Condé, dont le bras ſoutenoit ſon Trône, ne lui paroiſſoit pas moins douloureux. Cependant il étoit attaqué par la France, l'Angleterre, le Portugal & la Savoie, & l'eſprit de vertige le privoit chaque campagne d'une partie des reſſources qu'il auroit trouvées en Condé. Il falloit, en un mot, ſe réſoudre à la perte des Pays-Bas, ou en rappeller des Généraux & des Miniſtres également *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé* incapables & malheureux. L'archiduc fut renvoyé à Vienne où il ne s'occupa que de la muſique. Fuenſaldagne, dont la diſgrace eût éclaté ſans la protection de D. Luis de Haro, alla porter dans le Milanès ſes fautes, ſon opiniâtreté & ſes malheurs. D. Juan d'Autriche & le marquis de Caracene leur furent ſubſtitués. Mais il n'y avoit qu'un moyen

de sauver les Pays-Bas, c'étoit d'en confier la défense, sans réserve & sans restriction, à Condé. On prétend que Philippe lui offrit ce gouvernement, mais que le Prince, qui ne portoit qu'à regret les armes contre sa Patrie, ne put jamais se résoudre à prêter le serment de fidélité à un autre Roi que le sien. Sa fortune en souffrit. Il essuya des contradictions de la part de D. Juan, qui l'empêchèrent plus d'une fois de vaincre.

1656.

D. Juan d'Autriche, fils du Roi d'Espagne & d'une Comédienne, avoit reçu de la nature de grandes qualités, mais abandonné à lui-même à cet âge orageux où l'homme a si grand besoin des lumières d'un sage, son éducation n'avoit pas répondu aux emplois importants dont il devoit être un jour revêtu. Le courage & l'amour de la gloire ne suppléèrent pas toujours à l'expérience & aux connoissances qui lui manquoient. Passé tout-à-coup de l'obscurité & de la misère au comble des honneurs & de la fortune, reconnu fils de Roi

Mémoires du duc d'York.

& traité en Infant d'Eſpagne, ſon
1656. Père lui confia le ſalut de l'Etat. La fortune couronna ſes premiers efforts. Il réprima la Sicile, dompta Naples & reprit la Catalogne; mais il triompha plus par le ſecours des circonſtances & la foibleſſe des ennemis, que par la ſupériorité de ſes talents. Ce jeune Prince, auſſi occupé des vains honneurs de la repréſentation, que des deſſeins d'un grand Capitaine, ne ſe livroit pas aſſez aux travaux pénibles du commandement. Il tranſporta dans le camp la molleſſe, la gravité, l'orgueil & l'étiquette de la Cour de Madrid. Condé, le plus actif des
Ibidem. hommes, ne vit pas ſans frémir ſa deſtinée unie à celle d'un Général invinſible au milieu de ſon armée; qui, au-lieu de porter des regards attentifs ſur la ſituation du Pays, la nature du terrein, la variété des poſtes, la diſpoſition des campements, ſe tenoit preſque toujours
Ibidem. renfermé dans ſa tente. D. Juan eût cru déroger à ſa naiſſance & à ſa dignité, s'il eût été reconnoître lui-

lui-même une place. Il prétendoit qu'un Général ne devoit se montrer 1656.
qu'un jour de bataille. Au-reste, il étoit si jaloux de son autorité, qu'il en eût coûté la tête à un Officier général, s'il eût osé prévenir ou interprêter ses ordres.

Le marquis de Caracene avoit de la valeur, de l'expérience, de la pénétration, de l'honneur & des talents. Il eût eu des succès à la guerre, si la lenteur, l'irrésolution, un flegme outré ne lui avoient souvent fait perdre des instants qu'il *Ibidem.*
n'appartient qu'au génie de saisir. Cependant D. Juan & le Marquis étoient, malgré leurs défauts, les guerriers les plus illustres de l'Espagne. D'après cette disette d'hommes, doit-on être surpris des revers de la Monarchie ? ou plutôt quelle idée ne doit-on pas avoir de Condé qui, presque toujours traversé par de pareils Alliés, ayant en tête Turenne & les troupes les plus aguerries de l'Europe, balança si long-temps la fortune de la France ?

Les succès de la dernière cam-

[redacted] pagne encourageoient Turenne à
1656. frapper des coups plus déciſifs dans
le cours de celle-ci. La frontière
des Pays-Bas, ouverte dans preſque
toute ſon étendue, ne lui laiſſoit que
l'embarras du choix de ſes conquêtes.
Manuſcrits de l'Hôtel de Condé. D'abord il tenta de ſurprendre Tournai; mais un corps de quatre mille hommes que Condé fit marcher ſous la contreſcarpe de cette Ville, renverſa ce deſſein. Une marche également ſage & belle le porta à Valenciennes, qu'il inveſtit la nuit du 14 au 15 de Juin.

Cette Ville, auſſi riche que forte, eſt partagée par l'Eſcaut & entourée de la Ronelle, qui forme preſque par-tout des marais profonds & preſque inacceſſibles, & d'écluſes pour inonder les campagnes voiſines. Une vaſte pleine s'étend de Valenciennes juſqu'à la ville de Condé. Plus loin, du côté de Saint-Amand, s'élève le Mont Azin qui domine l'Eſcaut. L'armée de Turenne montoit à huit mille hommes d'Infanterie & à huit
Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, t. I. mille de Cavalerie. Elle occupoit toute l'étendue de terrein qui règne

depuis l'Abbaye de Saint-Sauve, sur le bord de l'Escaut, jusqu'à la partie du même fleuve qui regarde Bouchain. L'armée de la Ferté, égale en nombre, se fortifioit de l'autre côté de l'Escaut, & on avoit établi au-dessus & au-dessous de Valenciennes des ponts, à la faveur desquels les troupes des deux Généraux communiquoient ensemble. 1656.

Tout sembloit répondre du succès. La foiblesse de la garnison de Valenciennes, qui n'étoit composée que de mille hommes ; la lenteur de D. Juan qui n'avoit pas encore rassemblé ses troupes, dont le nombre, en épuisant les garnisons, n'excédoit pas vingt mille combattants; & les progrès des François. Cependant Condé s'étoit mis en campagne avec un corps de troupes pour inquiéter & harceler l'ennemi. Son premier soin fut de faire ouvrir les écluses de Bouchain pour augmenter les eaux de l'Escaut & les faire refluer dans le camp des François. L'inondation fut si grande, l'espace de mille pas de l'un & de l'autre

Mémoires de Turenne ; d'York ; de

côté du fleuve, que les deux Gé-
1656. néraux se virent obligés d'employer
Montglat, &c. presque toutes les troupes à saigner des réservoirs, à creuser des canaux & à élever des digues. Mais enfin le travail & la patience, victorieux de tous les obstacles, les rendirent maîtres de l'inondation qu'ils rejettèrent vers la Ville, dont un quartier fut submergé.

Pendant ce temps-là, D. Juan joignoit Condé avec toutes ses forces. Ils approchèrent l'un & l'autre des lignes des assiégeants jusqu'à la demie portée du canon. L'armée occupoit les deux rives de l'Escaut, sur lequel elle avoit construit plusieurs ponts.

Cette position mettoit les Généraux en état d'inquiéter tantôt Turenne, tantôt la Ferté. Condé s'approchoit toutes les nuits de l'un ou de l'autre camp, menaçant de l'attaquer. L'ennemi l'attendoit sous les armes. Cette fatigue extraordinaire, jointe aux travaux du siège, le minoit & le consumoit. Ce ne fut qu'après l'avoir ainsi affoibli pendant

huit nuits conſécutives, que le Prince choiſit celle du 9 au 10 pour le combattre. 1656.

Voici les diſpoſitions qu'il fit, de concert avec D. Juan & Caracene, pour le ſuccès d'une ſi grande entrepriſe. Il deſtina ſix mille hommes au comte de Marſin pour tenir Turenne en échec, & ſe réſerva, à lui & à D. Juan, le reſte de l'armée pour fondre ſur les lignes de la Ferté. Il trouva en même-temps le ſecret d'avertir les aſſiégés de lâcher toutes les écluſes à l'entrée de la nuit, & d'augmenter leur feu.

Vie manuſcrite du prince de Condé.

C'étoit le comte de Henin & D. Franciſco de Meneſſes qui défendoient Valenciennes. Juſqu'ici ils avoient repouſſé tous les efforts des François, mais la garniſon, accablée de veilles & de travaux, diminuée ſenſiblement, ne ſuffiſoit pas pour garder tous les poſtes; elle eût ſuccombé dans un aſſaut : il n'y avoit qu'une victoire prompte & ſignalée qui pût arracher Valenciennes des mains de Turenne.

Ce Général pénétra le projet de
1656. Condé, ou par ses espions ou par la force de son génie. Persuadé que le principal effort du Prince tomberoit sur son Collègue, il lui fit offrir la moitié de son armée. La Ferté, également fier, jaloux & présomptueux, reçut les offres de Turenne comme une injure. Tout sembloit dévouer ce Général à la honte d'une défaite inévitable.

Histoire de Turenne, t. I.

Cependant Condé & D. Juan avoient réuni toutes leurs troupes. Ils marchent aux lignes de la Ferté avec beaucoup d'ordre & de silence. Le Prince, après avoir formé son attaque sur le plus grand front possible, arrive au premier fossé sans être découvert, malgré les avis que la Ferté avoit reçus. Aussi-tôt il donne le signal du combat, ou plutôt de la victoire. Il ne fallut que le temps d'approcher des lignes pour les emporter. On doit avouer, à la gloire du maréchal de la Ferté, qu'il prit alors un parti digne d'un grand homme de guerre: Il rassembla sa Cavalerie & fondit

Mémoires


Raismes
D'ESPAGNE
Vieogne
Bonne Esperance
ARMEE
Chemin de Douay
Chemin de Bouchain
Try
Fontenell

ſur les vainqueurs, avec la valeur la plus intrépide. Mais la fortune lui oppoſa Condé qui, après avoir ſoutenu ce choc, l'attaqua à ſon tour, l'enfonça & le repouſſa. Deux Régiments de l'armée de Turenne, qui accouroient au ſecours du Maréchal, eurent le même ſort. Quatre nouveaux Régiments, qui ſuccédoient à ceux-ci, trouvèrent à peine leur ſalut dans la fuite la plus prompte. Cette victoire ſi complette ne coûta pas une heure & cent hommes à l'heureux Condé.

1656.

de Montglat, t. IV; de Buſſi-Rabutin, t. I.

Pendant que l'Infanterie victorieuſe entroit en foule dans Valenciennes; le Prince, à la tête de la Cavalerie, pourſuivoit les François. Les bagages arrêtés ſur les ponts étoient un obſtacle à la fuite. Bientôt les vaincus, preſſés, entaſſés les uns ſur les autres ne virent plus que le fer de l'ennemi & le fleuve dont l'inondation avoit groſſi les eaux. Tout ce qui avoit échappé à la première fureur des Eſpagnols fut tué, pris ou noyé. Le maréchal de la Ferté tomba lui-même entre

les mains de Condé avec tous les
1656. Officiers généraux (excepté le marquis d'Uxelles) les Colonels, quatre cents Officiers & quatre mille cinq cents Soldats. Il ne se sauva de cette armée, deux heures auparavant si florissante, que deux mille hommes qui, ayant jetté leurs armes, se retirèrent à Condé.

Les cris de joie qui s'élevoient de tous les quartiers de la Ville, le son triomphant des cloches apprirent à Turenne la malheureuse destinée de son Collègue. D'abord ce Général repoussa Marsin qui l'avoit attaqué, & marcha au secours de la Ferté à travers une digue de huit cents pas & très-étroite. Mais l'inondation qui augmente & qui a bientôt submergé la digue, l'arrête, & il s'apperçoit que l'armée de la Ferté n'existe plus. Turenne se hâte de retourner à son camp ; il retire les troupes de la tranchée & fait ouvrir les lignes en cinq ou six endroits. Il en sortit d'abord avec beaucoup de confusion & de précipitation ; mais en entrant dans la plaine, il rétablit peu-à-peu

Mémoires de Turenne.

l'ordre. La beauté & la rapidité de sa manœuvre ne l'eût pas encore sauvé, si Condé, qui ne respiroit que la gloire de battre deux armées en une même nuit, eût été secondé par D. Juan. Celui-ci, satisfait d'une victoire qui mettoit entre ses mains l'artillerie, le trésor, les équipages, les drapeaux, le Général & la moitié d'une armée, ne voulut point sortir de Valenciennes. Il abandonna à ses troupes le pillage des deux camps. Le Prince entra le dernier dans la Ville qu'il venoit de sauver, &, quoiqu'il fût très-fatigué, il ne voulut point prendre de repos qu'il n'eût été consoler le maréchal de la Ferté. Il le trouva au lit, abattu, consterné, pleurant moins son malheur que celui de la France. *J'aurois mieux aimé*, lui dit-il, en le serrant dans ses bras, *que la fortune eût mis votre Collègue en mon pouvoir. N'allez pas croire que je le craigne en campagne ; je vous craindrois beaucoup plus que lui : mais puisque vous êtes mon prisonnier, vous jouirez bientôt de la liberté. Je vous renverrois dès aujour-*

1656.

Mémoires pour servir à l'histoire du prince de Condé.

d'hui ſi je n'étois obligé de garder des
1656. *meſures avec les Eſpagnols. Quant à l'argent de votre rançon, je n'en veux point de vous; mais ſi le Roi en offre, ne trouvez pas mauvais que je le reçoive. Ah! je ne le ferois jamais,* ajouta-t-il, *en d'autres circonſtances.* Peu après il le renvoya en France comblé d'honneurs & de careſſes.

Cependant Turenne, au-lieu d'aller chercher un aſyle juſque dans le cœur du Royaume, prenoit les réſolutions les plus fières. Il s'étoit arrêté ſous le Queſnoi, la droite de ſon armée appuyée à un bois, la gauche aux murs de la Ville; il avoit en front une petite rivière. Ses troupes montoient à ſeize mille hommes, ſans compter ſept cents fuyards qu'il avoit recueillis du naufrage de la Ferté. Au-reſte, l'audace de Turenne pouvoit avoir les ſuites les plus déplorables. Son camp n'étoit point retranché, faute d'outils; ſon artillerie ne conſiſtoit qu'en ſix pièces de canon; enfin la frayeur étoit ſi grande dans ſon armée qu'il ſe vit obligé de faire feu ſur de vieux

ſoldats qui décampoient malgré lui.
Il eſt conſtant, d'après le témoignage d'un Officier général qui ſervoit ſous Turenne, que ſi M. le Prince eût paru les deux jours qui ſuivirent la défaite de la Ferté, c'en étoit fait d'une armée qui étoit la dernière reſſource de la France. *Mais*, continue-t-il, *ou D. Juan n'en crut pas ce grand Capitaine, ou plutôt Condé lui-même, par un retour de tendreſſe pour ſa Patrie, très-compatible avec ſon honneur, conniva à la prudence exceſſive des Eſpagnols, pour ne pas la livrer entre leurs mains.*

1656.

Mémoires de Buſſi-Rabutin.

Si Turenne n'eût appréhendé que la perte du Queſnoi & de quelques autres Places frontières, il ſe ſeroit retiré en Picardie. Mais il connoiſſoit l'audace du Prince qui ne l'auroit pas laiſſé reſpirer un inſtant dans ſa retraite. Des mouvements rétrogrades auroient augmenté l'inquiétude & la frayeur des peuples, & peut-être ranimé le courage d'un Parti qui n'étoit pas encore tout à fait anéanti.

Les Eſpagnols ſortirent enfin de

Valenciennes. Ils avoient reçu un
1656. renfort de deux mille Allemands.
Ils parurent sur le bord de la rivière dont on a parlé, & qui étoit guéable par tout. D. Juan s'étoit tellement flatté que l'ennemi ne l'attendroit pas dans un poste ouvert de
Ibidem. toutes parts, qu'il avoit déjà ordonné à trois mille chevaux de le poursuivre dans sa retraite. Sa surprise fut extrême en le voyant tranquille & immobile dans son camp. Il lui supposa des ressources qu'il n'avoit pas, & au lieu de l'attaquer sans lui donner le temps de se reconnoître, il se contenta de le tâter par de fréquentes escarmouches. Turenne les soutint avec fermeté. Le Soldat François, rassuré par ces petits succès, & plus encore par la confiance intrépide de son Général, commença à ne plus tant redouter un ennemi qui ne savoit pas se prévaloir des caresses de la fortune. Enfin D. Juan se défiant de plus en plus de l'événement d'un combat, ne pensa plus qu'à la conquête de
Ibidem. Condé. Quoique cette Place eût

été ravitaillée, quoiqu'elle fût défendue par une garnifon de cinq mille hommes, elle fuccomba en peu de jours. 1656.

Auffi-tôt après la perte de cette Ville, Turenne quitta le Hainaut, paffa l'Efcaut & alla établir en Artois le théâtre de la guerre. Son armée entièrement rétablie égaloit alors en nombre celle des Efpagnols. Turenne s'étoit vanté plufieurs fois que fi l'ennemi marchoit à lui pour le combattre, il lui épargneroit la moitié du chemin. Il n'en fallut peut-être pas davantage pour engager Condé à tenter le hafard d'une bataille. Il vint camper à Fampon, à une lieue de l'armée françoife. Déjà il avoit fait fes difpofitions; il devoit attaquer Turenne, dont la droite étoit appuyée au ruiffeau de Souché & la gauche à Lens. Le Vicomte, qui par fa pofition prêtoit le flanc, attendit à peine le commencement de la nuit du 31 Août pour aller prendre le pofte de la Buffiere. Cette retraite fi précipitée de la part d'un Général, qui jufqu'ici avoit fait des

démarches si audacieuses, étonna
1656. son armée. Condé le suit, passe le défilé de Souché & se poste dans cette même plaine de Lens, où, huit ans auparavant, il avoit remporté une victoire si signalée. Son projet étoit de s'emparer du poste de Houdain, & de couper à l'ennemi les vivres qu'il tiroit d'Arras. Le Vicomte, voyant qu'il alloit être affamé ou réduit à combattre dans un poste désavantageux, prit le parti d'abandonner son camp & de prévenir Condé à Houdain. Il choisit la nuit pour couvrir sa retraite. Ce nouveau mouvement acheva d'effrayer le Soldat. Cependant Turenne n'eût jamais gagné Houdain, si D. Juan eût voulu se prêter à l'activité du Prince. Mais ce Général si lent ne se mit en route qu'avec répugnance: les François étoient déjà sur la hauteur, & il se vit obligé de s'arrêter entre la Bussiere & Houdain.

Ibidem.

Ibidem.

L'armée Françoise remplissoit toute l'étendue de la hauteur, qui est roide & escarpée. On ne pouvoit aborder la droite à cause d'un grand

nombre de ravins ; mais la gauche n'avoit d'avantage que la position des lieux. D'ailleurs le terrein étoit si étroit, si resserré, il y avoit si peu d'intervalle entre les deux lignes de l'armée, qu'il eût été impossible à Turenne de manœuvrer. Condé, qui connoissoit admirablement la situation du pays, & qui d'ailleurs voyoit de grandes marques d'étonnement & de frayeur dans les troupes françoises, presse D. Juan de marcher à l'ennemi, en lui répondant de la victoire. Mais au-lieu d'agir, celui-ci hésite, balance ; il assemble le Conseil de guerre qui dure trois heures. Le temps s'écoule en de vaines contestations ; la nuit survient & Turenne en profite pour retrancher la gauche de son armée. Condé ne désespéroit pas encore de la victoire, mais les Espagnols refusèrent de combattre : tout se réduisit à une canonade & à de vives escarmouches. Cependant les François qui avoient tant redouté l'ennemi absent, se rassurèrent en voyant son incertitude & son inaction.

1656.

Ibidem.

1656. L'instant de combattre s'étant évanoui, D. Juan proposa le siège de Saint-Guilain, pour achever de chasser les François du Hainaut. Condé fut chargé de la retraite qui ne pouvoit être plus périlleuse. Il s'en acquitta avec cette fierté & cette précision qui caractérisent toutes ses actions. Il marcha sur sa gauche & s'arrêta dans une petite plaine avec un corps de Cavalerie, jusqu'à ce que les Espagnols eussent fait une longue traite. Turenne, qui étoit sorti de son camp avec quatre escadrons soutenus de toute sa Cavalerie de la droite, fut réduit à être le spectateur & l'admirateur de la manœuvre du Prince; mais il ne tarda pas à faire oublier cet exploit par un plus beau encore.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Mémoires de Montglat, t. IV.

Les Espagnols n'avoient pas ouvert la tranchée devant S. Guilain, qu'il se mit en marche pour surprendre & attaquer la Capelle. Cette Place paroissoit si peu menacée que D. Juan n'y avoit laissé qu'une garnison de cent hommes. Les moyens dont se servit le Vicomte lui firent

Histoire de Turenne, par Ramsai, t. I.

plus d'honneur encore que le ſuccès.
Un jour de marche eût pu le porter 1656.
de l'Artois devant la Capelle ; mais il s'agiſſoit de tromper l'ennemi qui ſe ſeroit oppoſé à ſon entrepriſe. Il rentre en France, marche pendant trois jours & trois nuits, & après une courſe de trente lieues arrive devant la Capelle.

Le marquis de Chamilli, l'un de ces braves François qui avoient mieux aimé perdre leurs établiſſements en France que d'abandonner Condé, commandoit dans la Ville. Son fils, jeune encore, & depuis ſi illuſtre par ſes talents militaires, trouva le ſecret de le joindre avec ſoixante chevaux. Un renfort ſi foible ne pouvoit reculer la perte de la Capelle. D. Juan fut d'autant plus étonné de cette entrepriſe imprévue de Turenne, qu'il avoit établi ſes magaſins dans la Place. Il fallut lever le ſiège de S. Guilain pour accourir au ſecours d'une Ville que les circonſtances rendoient ſi précieuſe. Mais la fortune ſembloit prendre plaiſir à confondre ſes en-

treprises. Une pluie continuelle & orageuse fatigua tellement l'armée, dans sa marche, qu'elle fut hors d'état de combattre en arrivant. Le lendemain Condé, croyant les troupes rétablies par le repos de la nuit, vouloit les mener à l'assaut du camp ennemi ; D. Juan ne goûta point le projet. Le Prince proposa alors de marcher à Péronne où il entretenoit des intelligences. Au-lieu d'agir, les Espagnols délibérèrent. Pendant ce temps là, la Capelle, dont les dehors avoient été emportés, ouvrit ses portes, & D. Juan ne leva le siège de Saint-Guilain que pour être spectateur de la perte d'une place plus forte.

1656.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Ainsi se termina la campagne, dont la fin couvrit Turenne de gloire. Elle lui valut l'avantage inestimable de ne plus partager avec la Ferté le commandement des mêmes armées. Peut-être eût-il fallu, pour rendre les choses égales entre lui & Condé, que celui-ci eût aussi disposé seul de toutes les forces des Pays-Bas.

Cependant les troupes du Prince manquoient de tout. L'Espagne épuisée ne pouvoit presque plus fournir aux subsides qu'elle s'étoit engagée de lui payer. Une partie des Pays-Bas, redoutant les excès d'une soldatesque réduite à l'indigence, refusoit de la recevoir en quartier d'hyver. Quatorze mille Paysans bien armés, bien aguerris étoient venus se retrancher à Borcklos sur les bords du Jaar, bien résolus de défendre l'entrée de leur Pays. Le comte de Boutteville, chargé de conduire quatre mille chevaux dans ces contrées, attendit les ténèbres de la nuit pour attaquer les Paysans qu'il défit entièrement. Cette victoire fut d'autant plus utile à Condé qu'elle lui sauva un corps de troupes qui eût déserté s'il n'eût trouvé des secours & une subsistance capables de le rétablir des fatigues de la campagne.

1656.

Mémoires de S. Germain.

Mais la joie de ce succès fut troublée par les nouvelles que Condé reçut de France. Le duc d'Orléans, qui jusqu'ici avoit entretenu un com-

Mémoires de Monglat, t. IV.

merce ſecret avec lui, qui avoit
1656. préféré l'exil & la ſolitude à la Cour, vaincu tout-à-coup par le bruit qui ſe répand que le Roi eſt prêt à marcher à Blois pour s'aſſurer de lui, ou le chaſſer du Royaume, s'humilie & recherche l'amitié de Mazarin. Il en obtint le rétabliſſement de ſes penſions & de vaines careſſes. Mademoiſelle n'attendoit que cet exemple pour paroître à la Cour, & la Maiſon royale ſe trouva inſenſiblement réunie, à l'exception de Condé & de ſon fils.

L'Eſpagne éprouvoit de nouveaux malheurs en Italie & en Amérique. Valence, le rempart du Milanès, auſſi mal défendu par Fuenſaldagne que l'avoient été les Pays-Bas, tomba entre les mains des François, & l'Amiral Anglois Blaack prit & coula à fond les galions de l'Amérique auprès de l'iſle de Téneriffe. Ces ſuccès reſſerrèrent les liens de l'alliance entre la France & l'Angleterre. Cromwel couvrit la mer de ſes vaiſſeaux, & il promit au Roi un ſecours de ſix mille Anglois, vieux fanati-

ques, engraissés du sang de leurs concitoyens, destructeurs farouches de la Religion, du Trône & des Loix de leur Patrie, pour lui aider à prendre Dunkerque & Mardick qui devoient lui être remis entre les mains.

1656.

Pendant que l'heureux usurpateur remplissoit l'Europe du bruit de son nom, sa haine implacable poursuivoit les enfants du Roi infortuné qu'il avoit fait périr sur l'échafaud. Les trois Stuarts cherchèrent un asyle dans les Pays-Bas. Ils y furent reçus avec la froideur, l'indifférence & le mépris que l'indigence & l'adversité inspirent au vulgaire des hommes. A peine remarquoit-on à Bruxelles l'existence d'un Roi privé de trois Couronnes, & de ses deux Frères. Condé, sensiblement touché, essaya de les consoler en leur rendant de plus grands respects qu'il n'eût peut-être fait dans l'éclat de leur ancienne fortune. Il croyoit que c'étoit à lui de réparer les outrages du sort, & de faire voir à toutes les Nations qu'il reste aux Rois

Manuscrits pour servir à l'Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé.

détrônés une majesté sainte, un ca-
1656. ractère sacré qu'il n'est point au pouvoir de la fortune de leur ôter. L'exemple de Condé influa. Charles II reçut enfin tous les honneurs dûs au rang Suprême. Il attacha sa destinée à celle de Philippe IV, & lui fournit quelques troupes d'Irlandois fidèles, à la tête desquels les ducs d'York & de Glocestre combattirent pour la querelle de l'Espagne.

1657. Condé croyoit qu'il n'y avoit que des prodiges d'activité, de valeur & de vigilance capables de sauver les Pays-Bas menacés par des ennemis si nombreux & si puissants. Il enflamme D. Juan & l'entraîne en campagne sur ses pas dès le commencement de Mars. Il investit S. Guilain, & le jour même de l'ouverture de la tranchée il en fit attaquer les dehors avec tant de vigueur, qu'il les emporta. Schomberg, qui défendoit la Place, se hâta de capituler; mais c'est à cet unique exploit que D. Juan borna ses efforts. Il renvoya son armée en quartiers

Mémoires du Vicomte de Turenne.

d'hyver, bien réſolu de ne l'en faire ſortir qu'au mois de Juin. 1657.

Cependant deux armées françoiſes étoient aux portes des Pays-Bas. Turenne commandoit la premiere qui montoit à vingt-cinq mille hommes, il s'avançoit vers la Flandre maritime, & la Ferté entroit dans le duché de Luxembourg, ſuivi de quinze mille combattants. D. Juan ne penſoit qu'à rendre la côte de la mer reſpectable. Il dégarnit toutes les autres places de ſon Gouvernement pour fortifier celles de Dunkerque, de Gravelines, d'Ypres, d'Oſtende & de Nieuport. Sa foibleſſe étoit ſi grande qu'il ne laiſſa dans Cambrai, cette Ville ſi importante, que trois compagnies de Mortes-payes.

Auſſi-tôt Turenne forme le projet de ſurprendre & d'emporter Cambrai. *Ibidem.* Mazarin, qui depuis long-temps ſouhaitoit de joindre à ſes titres ceux d'Archevêque & de Prince de Cambrai, l'encourage dans ſa réſolution. Il marche lui-même avec le Roi vers Montreuil, comme s'il n'eût eu d'autres vues que celles d'étendre

les conquêtes de S. M. vers la mer.
1657. Mais tout-à-coup Turenne franchit l'Escaut, marche jour & nuit avec sa Cavalerie & investit Cambrai. Son Infanterie arriva deux jours après. Des mesures prises avec tant de prudence & de dextérité sembloient répondre du succès. Il ne devoit pas lui en coûter quatre jours pour réduire une Ville qu'il avoit surprise sans garnison & sans magasins.

La fortune de son Rival l'emporta. Condé faisoit la revue de sa Cavalerie auprès de Mons. Il rencontre le Courier du Gouverneur de Cambrai qui alloit informer D. Juan de l'arrivée imprévue des François. Sur-le-champ le Prince, ne consultant que son courage, se met en route, suivi de trois mille chevaux & arrive à Valenciennes. Là il fait part aux Officiers généraux qui l'accompagnoient de la nouvelle du siège de Cambrai & de la résolution qu'il avoit prise de secourir la Place. Il part de Valenciennes à onze heures du soir, sans équipages & sans artillerie. Les obstacles qu'il prévoyoit

voyoit paroiſſoient inſurmontables.
Il falloit éviter l'armée de la Ferté 1657.
qui couvroit le ſiège, ou bien ſe *Mémoires*
faire jour au milieu d'elle & forcer *de Montglat; d'Yorck; de*
les lignes de Turenne. Un guide *Turenne; de*
que Condé prit l'égara & le conduiſit *Buſſi-Rabutin, &c.*
dans une forêt ſombre, épaiſſe & preſque impratiquable. On fut obligé de deſcendre de cheval & de traverſer des ſentiers remplis de ronces & d'épines. L'erreur du guide fut utile. Malgré le ſecret de cette marche étonnante, Turenne en avoit été averti. Il s'étoit porté avec toute ſa Cavalerie ſur une avenue où le Prince devoit paſſer ſelon tous les principes de la guerre. Le Prince, après des travaux incroyables, ſe trouva, ſur les deux heures du matin, dans une plaine aſſez large pour contenir ſes eſcadrons. Il les range en bataille ſur trois lignes, donne le commandement de la première à Boutteville, ſe met à la tête de la ſeconde, & confie la troiſième au comte de Marſin.

Il avançoit au milieu des ténèbres avec autant d'ordre que de ſilence.

Bientôt il rencontre les régiments
1657. de Clérembaut & de Mazarin. Au cri de *Qui vive*, le Prince, ſans rien répondre, détache un eſcadron &
Ibidem. lui ordonne de charger. Il ne doutoit point que le bruit du combat n'attirât de ce côté-là toutes les forces de l'ennemi, & que cependant il ne pût pénétrer juſque dans Cambrai, au-milieu des lignes de Turenne, affoiblies & dégarnies. La fortune, d'accord avec la prévoyance, répondit à ſes vœux. En effet, après s'être débarraſſé avec autant de valeur que de préſence d'eſprit d'un Capitaine du régiment de Clérembaut qui penſa le prendre ou le tuer ſans le connoître, il força les lignes ennemies & parvint aux barrières de la Ville. Le Gouverneur s'attendoit ſi peu à un ſecours ſi extraordinaire, qu'il refuſa long-temps de les ouvrir, craignant que ce ne fût un piège de Turenne pour le ſurprendre. Enfin, après s'être bien aſſuré que c'étoit Condé lui-même qui avoit ainſi haſardé ſa liberté & ſa vie pour le ſauver, il le reçut à genoux avec

les Habitants. Peu après, la ville de Cambrai, voulant immortaliser le souvenir de cette grande action, fit frapper une Médaille d'or avec cette inscription latine : *Virgini sacrum & Condæo Liberatori : En l'honneur de la Vierge & de Condé notre Libérateur.* 1657.

Le bruit de l'artillerie, le son de toutes les cloches & les acclamations qui s'élevoient de tous les quartiers de la Ville, apprirent moins à Turenne un événement si surprenant, que l'aspect de Condé & de trois mille chevaux rangés en bataille sur les contrescarpes. Ce Général céda à la nécessité ; il ne s'obstina point à prendre une Place devenue invincible depuis qu'elle avoit le Prince pour défenseur. Il se retira désespéré de la gloire que son Rival venoit d'acquérir à ses dépens. Sa marche de la Capelle, si justement admirée, étoit effacée par une plus belle, & il avoit la douleur de renoncer à une conquête qu'il tenoit déjà, pour ainsi dire, entre les mains. En effet, le comte

Mémoires de Bussi-Rabutin, t. I.

de Salazar devoit abandonner la
1657. Ville pour se retirer dans la Citadelle, le jour même que Condé y entra.

Les Espagnols, qui n'avoient recours au Prince que lorsqu'il n'y avoit plus rien à espérer, lui avoient écrit pour le prier, non-seulement de sauver Cambrai, mais encore tous les Pays-Bas menacés d'une invasion. Condé ne reçut la lettre qu'après avoir rendu le service qu'ils n'osoient espérer. Il se rendit à l'armée de D. Juan, dont les forces réunies ne montoient qu'à dix-huit mille hommes.

Turenne de son côté reçut le secours de six mille Anglois, qui lui avoit été promis. Mais malgré la supériorité de son armée il n'osa fixer le théâtre de la guerre dans la Flandre maritime, dont les Places étoient abondamment munies de troupes & de magasins. Il jetta les yeux sur le duché de Luxembourg.

Le maréchal de la Ferté, fortifié d'un corps de quatre mille hommes d'Infanterie que Turenne lui envoya,

se présente devant Mont-Médi, réputée la clef du Luxembourg. La foiblesse des Espagnols ne leur avoit pas permis de jetter plus de quatre cents hommes dans la Place. Un Régiment qui entreprit de pénétrer à travers les lignes de la Ferté, fut taillé en pieces. Turenne étoit accouru sur les bords de la Meuse pour couvrir le siège, & le Roi à Sédan, d'où il encourageoit ses troupes.

1657.

Mais Condé formoit un projet plus décisif : il vouloit prendre Calais. Il est constant que la conquête de cette Ville, dans un temps où la France & l'Angleterre unissoient leurs forces pour s'emparer de Dunkerque, l'eût couvert de gloire. Il feignit d'abord de ne penser qu'au secours de Mont-Médi. Il part des environs de Mons & gagne la Meuse. Turenne le côtoyoit de près. Mais tout-à-coup le Prince disparoît avec sa Cavalerie; il traverse le Hainaut, la Flandre, l'Artois, & arrive en quatre jours de marche à une lieue de Calais, dont la garnison venoit

Mémoires pour servir à l'Histoire du prince de Condé.

d'être affoiblie par un détachement
1657. qui s'étoit rendu à Ardres.

C'étoit le prince de Ligne qui avoit tout préparé à Gravelines pour le ſuccès de l'entrepriſe. La gloire de l'exécution lui fut réſervée. Il part au commencement de la nuit du 30 Juillet avec quatre mille hommes, il avoit ordre d'arriver aux portes de Calais à l'inſtant même que le reflux de la mer le mettroit à portée d'entrer dans la Baſſe-ville. La perte de deux heures fit échouer un projet ſi bien combiné. Il ſurprit d'abord & enleva la garde établie au Pont-Thierri. Il ſe rendit maître de la Baſſe-ville qui n'eſt ſéparée de la haute que par un quai; mais en attaquant la paliſſade de la contreſcarpe, il éprouva une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas. Le comte de Charots, Gouverneur de la Ville, combattoit en perſonne dans ce poſte avec les principaux Habitants & la garniſon. Le ſuccès étoit indécis lorſque les vagues de la mer, qui déjà s'élevoient & battoient les murs de la Ville, obligèrent les aſſaillants

Mémoires du duc d'York.

de se retirer & d'abandonner les instruments qui devoient faciliter la victoire. 1657.

Le malheureux succès de l'entreprise n'étonna pas Condé. Ce Prince, qui n'étoit jamais las de s'essayer avec la fortune, proposa aux Espagnols de passer la Somme, & de pénétrer jusqu'à Paris, tandis qu'ils avoient encore trois jours d'avance sur Turenne. Il prétendoit, non-seulement effrayer le Royaume dégarni de troupes, par une invasion si soudaine, si imprévue, mais exciter de nouvelles révolutions. Le Roi d'Angleterre, qui servoit dans cette armée en qualité de Volontaire, & le duc d'Yorck, appuyèrent un sentiment si hardi. La grandeur de l'entreprise étonna D. Juan. Il délibéra, & donna le temps à Turenne d'accourir & de couvrir les principales Places du Royaume. Les exploits des Espagnols se réduisirent à des ravages terribles dans le Santerre ; ils regagnèrent ensuite les bords de la Meuse pour tâcher de secourir Mont-Médi, dont la

Mémoires de Condé.

défense savante & héroïque tenoit
1657. toute l'Europe en admiration.

Mazarin s'étoit cru obligé de conduire le Roi à ce siège fameux pour soutenir le courage des assiégeants qui commençoient à se rebuter de tant d'attaques aussi sanglantes qu'infructueuses. La présence du jeune Monarque applanit tous les obstacles; le Gouverneur de la Ville fut tué sur la bréche; le Maire, qui lui succéda, eut le même sort. Les assiégés, réduits à deux cents hommes, se voyant menacés d'un nouvel assaut, envoyèrent des Députés au camp pour obtenir une capitulation digne de leur courage: on la leur refusa. C'est alors que ces braves gens, changeant de langage & prenant celui de la fierté, s'adressèrent au Roi & lui dirent, qu'ils s'étoient en quelque sorte consolés de leur disgrace par l'éclat de leur Vainqueur; mais que, puisqu'on ne vouloit pas accorder à des hommes pleins d'honneur des conditions convenables, ils alloient rentrer dans la Ville, & s'ensevelir sous ses débris.

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 149.

Mazarin, effrayé de cette résolution, envoya après eux le maréchal de la Ferté, avec un ordre secret de les satisfaire. La garnison sortit de Mont-Médi, après s'être défendue pendant quarante-six jours de tranchée ouverte. 1657.

Après cette conquête, la Ferté remit la conduite de son armée à Turenne. Le Vicomte, dépositaire de toutes les forces du Roi, gagna l'Artois & mit le siège devant Saint-Venant.

Cette Ville, située sur la Lys, n'avoit qu'une garnison de trois cents hommes. La marche de Turenne, qui avoit fait vingt-cinq lieues en trois jours, ne lui avoit pas permis de traîner après soi son artillerie & ses équipages. Condé presse D. Juan de marcher au secours de S. Venant avant que l'ennemi ait reçu son canon & fortifié ses lignes; mais les instances les plus vives n'ébranlèrent point le Général Espagnol. Il ne décampa que deux jours après pour se rendre à Calonne sur la Lys. Ce fut là qu'il apprit que l'ennemi

Histoire du vicomte de Turenne, par Ramsai.

1657. avoit mis son camp en sûreté. Il y avoit encore un moyen de sauver S. Venant; c'étoit d'intercepter les convois, sans le secours desquels il étoit impossible aux François de poursuivre le siège.

Il en étoit parti un de Béthune, composé de cinq cents chariots, & escorté seulement de trois escadrons. Nouvelles instances du Prince pour engager D. Juan à décamper de Calonne à la pointe du jour. D. Juan préféroit le repos à la gloire; il ne se mit en marche qu'à midi. Malgré la perte d'un temps si précieux, le duc d'York, qui conduisoit une colonne d'Infanterie, découvre sur les quatre heures du soir le convoi. Il court au prince de Lignes qui commandoit cinq escadrons & l'exhorte à fondre sur l'ennemi. *Je m'en donnerai bien de garde*, lui répondit celui-ci, *il iroit de ma tête si j'osois engager une action sans en avoir reçu l'ordre de D. Juan.* On envoie à D. Juan & à Caracene. L'un & l'autre, étendus dans leur carosse, goûtoient tranquillement les douceurs

Mémoires du duc d'York.

de la ſieſte. Ils étoient environnés d'une nombreuſe troupe de domeſtiques, qui n'étoient occupés qu'à éloigner de leurs Maîtres le bruit & les importuns. Aucun d'eux ne voulut prendre ſur ſoi de les réveiller. Le convoi paſſa, & les deux Généraux n'en témoignèrent pas le plus léger regret. Confondu de tant de molleſſe & de négligence, le duc d'York en témoigna ſon étonnement au prince de Condé. *Ah ! vous ne connoiſſez pas les Eſpagnols*, lui répondit-il, *pour voir des fautes à la guerre, c'eſt avec eux qu'il faut la faire.* On ne remarque ces petits traits que pour donner quelque idée de tout ce que Condé eut à ſouffrir auprès de ſes Alliés. 1657.

Cependant Turenne attendoit le tréſor, les équipages de ſon armée & un convoi immenſe. Il en avoit confié la conduite à Ciron, Lieutenant-Général, qui commandoit un camp volant de huit régiments de Cavalerie & de deux mille hommes d'Infanterie. Le Vicomte ne lui avoit rien tant recommandé que *Ibidem.*

1657. d'éviter le comte de Boutteville que Condé avoit détaché avec quinze cents chevaux.

Boutteville, guidé par les conseils de Condé, après avoir long-temps & inutilement voltigé autour de Ciron, feint de se retirer. L'ennemi se met en route & gagne Lilers, qui n'est qu'à une lieue de S. Venant. Déjà la tête du convoi entroit dans les lignes françoises : Ciron, croyant n'avoir plus rien à craindre, étoit venu lui-même rendre compte à Turenne du succès de ses soins. Mais son récit n'étoit pas encore terminé que son corps de troupes étoit attaqué, battu, dispersé par ce même Boutteville qu'il croyoit bien loin. Turenne, averti du désastre par les cris des fuyards, vole avec l'armée au secours des siens ; mais le trésor étoit enlevé, les équipages pillés & brûlés. Boutteville, presque enveloppé par une armée entière, manœuvra avec tant d'audace & de rapidité, qu'il se retira sans perdre un seul homme. Cette action si belle excita l'admiration de Turenne. Il

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Mémoires de Turenne.

avoue lui-même dans ses mémoires que la perte fut immense. 1657.

Elle l'eût réduit à lever honteusement le siège, sans les ressources qu'il trouva dans sa grandeur d'ame & son désintéressement. Il fit couper sa vaisselle d'argent & celle de tous les Officiers Généraux & la distribua aux Soldats qui manquoient de tout. Ce secours paternel leur fit oublier les incommodités sans nombre auxquelles ils étoient en proie. Tant de zèle & de courage fit juger à Condé que S. Venant étoit perdu. Il pressa D. Juan de se dédommager de cette perte par la conquête d'Ardres. À peine arrivé devant la Place, le Prince va la reconnoître & se prépare à l'emporter d'emblée. Ses dispositions lui assuroient la victoire. La garnison, composée de trois cents hommes, ne pouvoit défendre tous les postes. Mais D. Juan refusa de concourir à l'activité du Prince ; il voulut entreprendre le siège dans les formes, & il en coûta deux jours pour tracer une ligne

Mémoires du duc d'York.

1657. de circonvallation que les circonstances rendoient inutile. L'ardent Condé se déseſpéroit de tant de précautions timides & superflues. On attaqua enfin la Place & on en emporta tous les dehors. Mais l'armée de Turenne, maîtresse de S. Venant commençoit à paroître, & D. Juan aima mieux renoncer à une conquête certaine, que d'être forcé de livrer une bataille d'où dépendoit la destinée des Pays-Bas. Il alla chercher un asyle derrière les rivières d'Aa & de la Colme. Peu après il se réfugia sous le canon de Dunkerque, abandonnant malgré Condé la campagne à l'ennemi. Turenne profita des vaines alarmes des Espagnols pour prendre la Mothe-aux-bois, qu'il fit raser. Il marcha ensuite vers la Colme & attaqua Mardick. Cette Place, moins florissante qu'en 1646, ne fit que très-peu de résistance : il la remit aux Anglois. Ce présent leur fut funeste ; il leur coûta deux mille hommes qui furent emportés en peu de temps par la

malignité & la corruption de l'air.

Les fautes & les revers des Espagnols, la mort du duc de Bourbon second fils de Condé, la défection d'un ami, de Marsin qui l'abandonna pour s'attacher au Roi d'Angleterre, tant d'efforts devenus inutiles par l'imprudence de ses Alliés, & plus encore peut-être le regret de porter si long-temps les armes contre sa Patrie, minoient & consumoient peu-à-peu la jeunesse florissante de ce Prince. Il tomba dangereusement malade au commencement de cette année à Bruxelles. A cette triste nouvelle, l'alarme & la douleur se répandirent dans les Pays-Bas. En France on ne pût s'empêcher de faire éclater le vif intérêt qu'on prenoit à la destinée d'un grand homme, plus malheureux que coupable. Ce sentiment ne doit point étonner. Le Prince n'avoit rien épargné dans tout le cours de la guerre pour faire voir au Roi & à la Nation que ce n'étoit que la défiance qui l'avoit écarté si loin de son devoir. Ses efforts mêmes en faveur de l'Espagne n'avoient ja-

1658.

Mémoires pour servir à l'Histoire du prince de Condé.

mais eu d'autre objet qu'une paix soli-
1658. de, sous les auspices de laquelle il pût recouvrer sa Patrie, sa sûreté & son repos. En un mot, il n'avoit jamais cru les liens sacrés qui l'attachoient à la France dissous & rompus. On doit aussi avouer à la gloire d'Anne d'Autriche, qu'elle ne vit plus dans le Prince malade que le vainqueur de Rocroi. Elle se hâta de lui envoyer le Médecin Guenaut, en qui il avoit une confiance particulière. Mazarin ne témoigna pas moins de zèle & d'empressement. Il vouloit sans doute faire voir à Condé que les nuages formés par l'envie, l'ambition & la cupidité de quelques particuliers avoient eu plus de part à leurs dissensions funestes, que la haine & l'animosité. Condé, après avoir langui quelque temps entre la vie & la mort, se rétablit peu-à-peu. Sa convalescence fut célébrée avec transport dans les Pays-Bas, & la France entière félicita la duchesse de Longueville de le voir échappé d'un si grand danger.

Mémoires de Madame de Motteville, t. V, p. 259.

Cependant tout se préparoit à

l'ouverture de la campagne, la vingt-quatrieme depuis le commencement 1658.
de cette guerre aussi longue, aussi opiniâtre & aussi mémorable que celles dont Rome & Carthage étonnèrent autrefois notre hémisphère. L'Espagne étoit presque sans ressources. La France commençoit à succomber elle-même sous le poids d'un fléau si redoutable. On voyoit éclore dans presque toutes les Provinces des semences de révoltes, dans lesquelles on soupçonnoit les premieres têtes de l'Etat de tremper. On demandoit la convocation des Etats Généraux, la réforme des abus, le retour de la paix & le rappel de Condé. En un mot, les affaires étoient dans une espèce de crise, & le Royaume menacé de grandes révolutions. Pour comble d'inquiétude, Cromwel exigeoit de la Cour qu'elle assiégeât Dunkerque; il menaçoit sur un refus de tourner ses armes contre la France & de lui enlever Calais avec le secours des Espagnols. C'est ainsi que cet Usurpateur, se prévalant des circonstan-

Mémoires de Monglat, t. IV.

ces, faiſoit la guerre à la ſeconde
1658. Monarchie de l'Europe, & bravoit la premiere. Son autorité étoit pleine de vigueur & d'énergie & ſes forces floriſſantes, pendant que celles de ſes voiſins étoient uſées & conſumées par tant de travaux & d'efforts.

Mazarin eut beſoin de toute ſa ſoupleſſe & de ſa dextérité pour ménager un Allié ſi ſuſpect & ſi redoutable. Il remuoit en même-temps de puiſſants reſſorts en Allemagne, pour priver le jeune Léopold de la Couronne impériale, ou au-moins pour obtenir qu'il ne pût ſecourir l'Eſpagne, ni comme Chef de l'Empire, ni comme Archiduc d'Autriche. Peu après il frappa un coup qui n'eût pas été moins déciſif s'il eût été couronné du ſuccès. Il fit preſſentir Condé ſur ſon accommodement particulier. Tout ce qui s'étoit paſſé pendant la maladie du Prince, avoit calmé & adouci ſon reſſentiment. La négociation fut pouſſée très-loin : on convint de tous les articles, & cependant le traité échoua. La défiance d'un côté

Mémoires manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

& la crainte de l'autre, furent ſans doute les ſeuls obſtacles qui les arrê- 1658.
tèrent. Condé ne devoit rentrer dans le Royaume que ſous la protection de la paix générale.

La Ville d'Heſdin, alors l'une des plus importantes de la Frontière, échapoit à la France. Un Major de la Ville, appellé Fargues, menacé de perdre ſon emploi, trouva le moyen de gagner la garniſon & de ſe rendre maître de la Place. Il avoit beſoin d'un appui pour ne pas ſuccomber dans une entrepriſe ſi téméraire : il embraſſa le parti de Condé. En même-temps le maréchal d'Hocquincourt ménageoit au Prince une faction puiſſante en Picardie & en Normandie. Une partie de ces deux Provinces n'attendoit que ſes ordres pour ſe ſoulever. Pour comble de malheur, le maréchal d'Aumont avoit été défait & pris en voulant ſurprendre Oſtende. Des commencements de campagne ſi malheureux étonnoient les Peuples. Sans doute que la fortune avoit réſolu de balancer les ſuccès & les revers juſqu'à

Mémoires de Turenne & de Montglas.

l'événement glorieux qui devoit dé-
1658. cider la querelle en faveur de la France.

Cependant il s'agissoit de prendre Dunkerque ou de perdre l'alliance de l'Angleterre ; mais cette entreprise souffroit des difficultés presque insurmontables. Comment assiéger cette Ville située au milieu du pays ennemi, sans avoir réduit auparavant Bergues, Furnes & Gravelines. Mais si l'ennemi, aussi heureux qu'à Valenciennes, vient à forcer les lignes, il faut donc se résoudre à la perte de l'armée entière qui, n'ayant point de retraite, tombera au pouvoir du Vainqueur. D'ailleurs si l'on forme le siège au Printemps, la Cavalerie ne pourra subsister faute de fourage : si l'on attend plus tard, l'ennemi aura le temps de rassembler ses forces & de couvrir la place. Le Conseil de France ne savoit à quoi se résoudre. Cromwel presse, menace, tonne & on ne peut plus reculer sans honte & sans péril. Turenne enfin eut ordre de marcher : c'étoit à son génie d'applanir les chemins de la victoire.

Relation du siège de Dunkerque, par la Mesnardiere.

Ce Général prit d'abord la route d'Hesdin, comme s'il eût entrepris d'en former le siège. D. Juan, trompé par de fausses démonstrations, envoya un corps de troupes camper sous les murs de la Ville menacée, dont la garnison remplissoit presque toute la Picardie d'épouvante & de ravages. En même-temps il dispersa le reste de ses forces dans les places de l'Artois & de la Flandre, comme s'il n'eût eu rien à craindre pour celles qui sont situées sur la mer.

1658.

Condé entreprit envain de lui ouvrir les yeux. Il lui représenta que Cromwel ne s'étoit ligué avec la France que pour arracher Dunkerque à l'Espagne; que tous les efforts des deux Nations se concentreroient sur cette Place. Le marquis de Leyde, Gouverneur de Dunkerque, où il n'y avoit qu'une garnison & des magasins médiocres, se joignit envain à Condé, il ne put rien obtenir. D. Juan n'attribuoit la perte de Mont-Médi & de S. Venant qu'aux soins superflus qu'il avoit pris la campagne dernière de jetter toutes

Manuscrits de Condé.

1658. auté des insulaires qui vouloient le tuer. Ceux-ci disputent leur victime au Monarque qu'ils ne connoissoient pas : plusieurs compassoient déjà leur méches sur le mousquet pour le faire repentir de son zèle. Un autre, plus emporté, tire l'épée & la porte sur le sein de Sa Majesté. Le comte de Noailles, Capitaine des Gardes, frémissant d'indignation, de crainte & de fureur, alloit tuer l'insolent d'un coup de pistolet. Le Roi lui défend de tirer & rabat l'épée de l'Anglois avec autant de sang froid que de bonheur & d'adresse. Au même instant arrive un Officier de cette nation ; il mit ces malheureux en fuite, en leur criant de toutes ses forces dans sa langue que c'étoit le Roi de France.

Relation du siège de Dunkerque, par la Mesnardiere.

Dunkerque étoit exactement investi, que D. Juan ignoroit encore cette nouvelle. En voyant approcher les François, il avoit cru qu'ils alloient attaquer S. Omer, & il en avoit renforcé la garnison. Cependant il s'agissoit de sauver une Ville dont le salut le touchoit plus que

Ibidem.

Mémoires du duc d'York.

celui

celui d'une Province entière. La précipitation, l'étonnement succèderent à la lenteur & à la confiance. 1658.
Il se mit en marche avec sa Cavalerie & une partie de son Infanterie, sans attendre son artillerie & ses bagages, & arriva à Furnes le 12 de Juin. Aussi-tôt Condé, D. Juan d'Autriche, les ducs d'York & de Glocestre, Hocquincourt, que sa malheureuse destinée avoit amené à l'armée, Caracene, D. Estevan de Gamare, le prince de Ligne & Boutteville s'avancent avec quarante escadrons pour aller reconnoître les lignes des assiégeants. On s'arrête à Zudcotte. Le duc d'York & Caracene sont détachés avec deux escadrons pour examiner la partie du camp des François qui s'étendoit le long de la mer. Pendant ce temps-là Boutteville marchoit avec deux escadrons de Cravates au milieu du chemin qui est entre les dunes & la prairie; il surprit & enlèva la petite garde de l'ennemi; il tomba ensuite *Ibidem.* sur la grande, composée du régiment de Soissons, & la mit en dé-

route; il pénètra jusqu'aux lignes
1658. qu'il reconnût à son aise. Boutteville, satisfait de tant de succès, venoit en rendre compte à Condé à qui il amenoit des prisonniers. Il rencontre Hocquincourt. Celui-ci, aussi jaloux de se signaler que s'il n'eût commencé qu'à porter les armes, presse Boutteville de retourner aux lignes ennemies. Le comte lui représente qu'il a répandu l'alarme dans le camp des François; il lui fait voir les chevaux de ses escadrons fatigués, épuisés, hors d'haleine; enfin il lui prédit qu'il ne peut rebrousser chemin sans s'exposer à être pris ou tué. Hocquincourt fait de nouvelles instances, & Bontteville cède en frémissant. Ils avancent; le Maréchal avec cette ardeur emportée dont il avoit donné tant de preuves pendant sa vie, Boutteville avec cette prudence qui
Ibidem. caractérise la vraie valeur. Arrivés au bord du fossé, quelques-uns des leurs le franchissent: mais à l'instant une Compagnie Suisse, embusquée derrière une petite Dune, fait une

décharge, & le Maréchal reçoit une blessure mortelle. Pendant ce temps-là, Condé, D. Juan & le duc d'York accouroient, soit par une vaine émulation de courage, soit plutôt pour rappeller le Maréchal. Ils le trouverent mourant : eux-mêmes étoient exposés au danger le plus effrayant. Un corps de Cavalerie ennemie étoit sorti du camp à la faveur des Dunes, sans être apperçu, & il s'étoit saisi d'une éminence, d'où il alloit couper les Généraux du gros de leur escorte & les envelopper. 1658.

Le duc d'York & Boutteville se chargerent de la retraite qui ne pouvoit être plus périlleuse. Ils firent volte-face, & présenterent un front intrépide à l'ennemi, pour donner le temps à Condé & à D. Juan de se sauver & d'emporter le malheureux Hocquincourt. Leur résolution étonna les François, qui au-lieu de combattre, hésitent & délibèrent. Cependant Caracene paroît avec des escadrons frais, & sa présence oblige l'ennemi à se ren-

fermer dans ſes lignes. On arriva à
1658. Zudcotte, où Hocquincourt expira entre les bras de Condé avec des regrets & des remords bien capables d'expier ſa faute, ſi quelque choſe
Ibidem. pouvoit expier la défection d'un ſujet envers ſon Roi. Condé donna des larmes à un ſpectacle d'autant plus touchant, qu'il lui rappelloit ſes propres écarts.

La mort imprévue & déplorable du Maréchal répandit la triſteſſe, la défiance & le découragement dans l'armée. Le Soldat la regardoit comme un préſage ſiniſtre; mais c'étoit la conduite imprudente & téméraire de D. Juan qu'il falloit regarder comme le ſeul préſage funeſte.

D. Juan avoit convoqué un grand Conſeil, pour délibérer ſur les moyens de ſauver Dunkerque. Condé dit qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre; c'étoit de camper entre les canaux de Furnes & de Hundſcotte; d'attendre dans ce poſte, où il ſeroit impoſſible à Turenne de les attaquer, leur artillerie & le reſte de leurs forces; & cependant

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du prince de Condé.

de harceler l'ennemi & de lui couper les fourages, dont la disette feroit périr la Cavalerie en peu de jours. D. Juan ouvrit un autre avis : il proposa d'avancer entre les Dunes le plus près qu'il seroit possible des lignes Françoises. Condé représenta à D. Juan qu'il ne seroit pas plutôt engagé au milieu de ces montagnes de sable, que l'ennemi sortiroit de son camp pour le combattre. *Ils auront*, continue-t-il, *de grands avantages sur vous. Le poste que vous voulez occuper n'est favorable qu'à l'Infanterie ; celle des François est plus nombreuse & plus aguerrie. Et moi*, reprit fiérement D. Juan, *je suis persuadé qu'ils n'oseront seulement regarder l'armée de S. M. C.* Il cita l'événement de Valenciennes. *Ah!* répliqua Condé en soupirant, *vous ne connoissez pas M. de Turenne. Jamais Général n'a su si bien se prévaloir des conjonctures, & on ne fait pas impunément des fautes devant un si grand homme.* D. Juan ne répliqua rien, mais il ordonna la marche, & vint se poster entre le canal de Furnes & la mer, au milieu

1658.

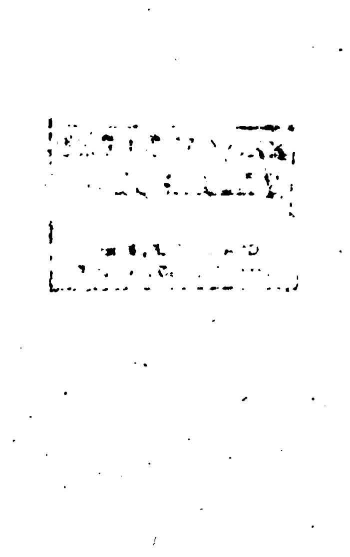
Galleries de Chantilli.

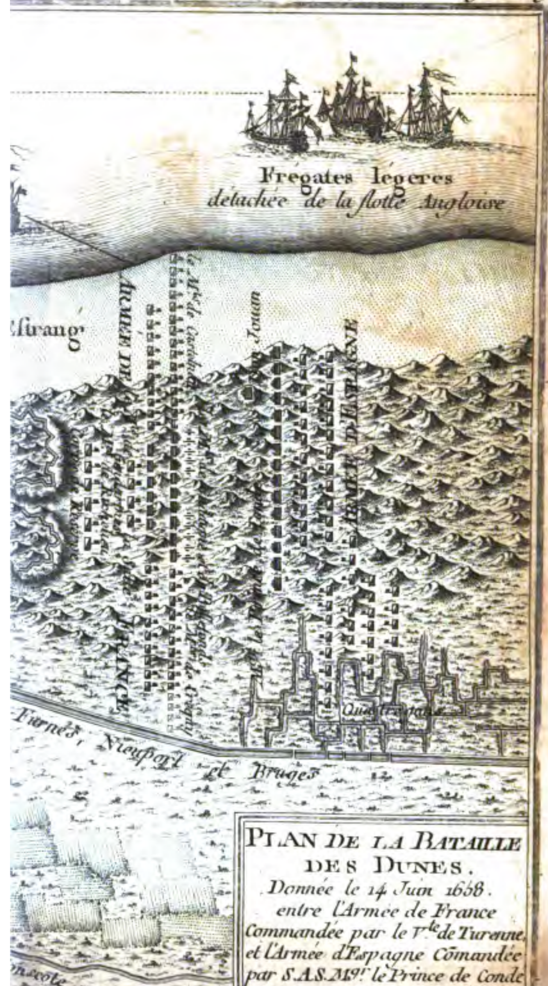
une action générale. *Allez*, répondit
1658. l'Anglois en l'arrêtant, *je m'en fie bien à M. de Turenne; j'entendrai ses raisons après la bataille.* C'est ainsi que les Alliés de la France traitoient avec Turenne. Il s'en falloit bien que son Rival éprouvât la même confiance auprès des Espagnols.

Mémoires de Turenne & de Bussi-Rabutin.

Cette nuit-là même, un Page du marquis d'Humières se sauva de l'armée de D. Juan & gagna le camp des François. Il arriva auprès de Turenne qu'il trouva couché par terre, enveloppé dans un manteau, & en proie à mille pensées diverses. Il lui dit que les Espagnols, ne se défiant point de sa jeunesse & de son inexpérience, l'avoient laissé promener en toute liberté dans leur camp; que leur artillerie & une partie de leur Infanterie n'étoient point encore arrivées, & qu'ils manquoient de poudre. Turenne, dans l'excès de sa joie, fit répéter deux fois au jeune homme des nouvelles si agréables. Il se recoucha ensuite dans la douce espérance d'illustrer à jamais la journée suivante.

Ibidem.




Fregates legeres
detachée de la flotte Angloise
ARMÉE DE FRANCE
D. Jouan
ARMÉE D'ESPAGNE
Furnes, Nieuport et Bruges
PLAN DE LA BATAILLE
DES DUNES.
Donnée le 14 Juin 1658.
entre l'Armée de France
Commandée par le V.te de Turenne,
et l'Armée d'Espagne Cōmandée
par S.A.S. Mg.r le Prince de Condé
et par D. Jouan d'Autriche.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée avança sur deux lignes. 1658.
La première occupoit plus d'une lieue d'étendue, depuis le bord de la mer jusqu'au canal de Furnes. Elle faisoit halte de temps-en-temps pour régler ses mouvements. Les troupes observoient un si bel ordre que, malgré les inégalités du terrein, les deux lignes sembloient avoir été tirées au cordeau. Turenne n'avoit point consulté le tableau dans les emplois qu'il avoit distribués aux Officiers généraux, mais le génie & les talents. Ainsi le marquis de Créqui, jeune encore, avoit le commandement de la droite : Turenne l'opposoit à Condé, dont il redoutoit l'audace & les ressources imprévues. Humieres & Bussi-Rabutin secondoient Créqui à la première ligne, Montmorenci-Equancourt commandoit la seconde ; l'aîle gauche obéissoit au marquis de Castelnau, dont la réputation ne le cédoit qu'à celle de Créqui. On voyoit à la premiere ligne de cette aîle les Anglois commandés par Thomas Morgan, & les Lor-

Mémoires de Turenne.

1658. rains par Ligneville. La ſeconde ligne étoit aux ordres de M. de Varennes; Gadagne & Bellefonds étoient à la tête du corps de bataille. La Sale commandoit un corps de Gendarmes, poſté entre les deux lignes, & le duc de Richelieu la réſerve. Turenne avoit porté la prévoyance plus loin : il avoit placé à une diſtance égale de l'armée & du camp ſix eſcadrons qui étoient à portée de combattre l'ennemi ou d'accourir au ſecours des lignes, ſi la garniſon faiſoit une ſortie.

L'armée françoiſe montoit à près de vingt-deux mille combattants; mais Turenne en avoit laiſſé ſix mille devant la Place. Ce Général ne prit point de poſte; il demeura entre les deux aîles pour obſerver de plus près les manœuvres de l'une & de l'autre armée, & voler partout où la néceſſité l'appelleroit. Condé s'apperçut le premier du mouvement des François; il accourt au galop pour en découvrir l'ordre & les deſſeins : il alla enſuite avertir D. Juan de ſe préparer à l'orage. La

onfiance de ce Général ne ſe dé-
aentit point. Il oſa ſoutenir au 1658.
'rince que Turenne n'avoit d'autre
leſſein que d'enlever la garde avan-
:ée. Condé, ſans s'amuſer à une
:éplique inutile, ſe tourne vers le *Mémoires du*
duc de Gloceſtre & lui demande s'il *duc d'York.*
s'eſt trouvé à quelque bataille : *Non*,
répondit le jeune Stuard. *Eh bien*,
pourſuivit Condé, *vous allez en voir perdre une d'ici à une demi-heure.* En même-temps il s'éloigna, joignit ſon aîle & lui ménagea tous les avantages qui dépendoient de lui.

L'illuſion de D. Juan ne s'évanouit que lorſqu'il vit approcher en même-temps l'armée françoiſe & les frégates, les brulots & les vaiſſeaux plats de la flotte Angloiſe qui rangeant l'Eſtran, ſe préparoient à foudroyer la partie de l'armée Eſpagnole qui étoit appuyée à la mer. A cet aſpect, D. Juan n'oſe porter de la Cavalerie ſur l'Eſtran. Cette faute fut une des principales cauſes de la perte de la bataille. En effet, cette Cavalerie n'eût eu à ſouffrir que quelques inſtants du feu des

1658. frégates Angloises ; elles n'auroient osé tirer dans la mêlée indistinctement sur leurs ennemis & sur leurs alliés ; & ce poste dégarni mit les François à portée de faire couler derrière les Dunes de l'infanterie & du canon qui prirent les Espagnols en flanc & en queue, pendant que le combat étoit le plus opiniâtre.

D. Juan avoit rempli les Dunes de sa meilleure Infanterie ; elle étoit soutenue de la Cavalerie rangée sur deux lignes. Le marquis de Caracene, les ducs d'York & de Glocestre, les princes de Ligne & de Robeque, D. Estevan de Gamare, MM. de Requesens, de la Moterie & de Richebourg commandoient les divers corps de cette aîle. Condé, à la gauche, n'avoit que deux régiments d'Infanterie qui ne composoient qu'une ligne. Il avoit été obligé de ranger sa Cavalerie sur huit lignes à cause de l'inégalité du terrein. Boutteville, Coligni, Foix de Meilles, Champagne-la-Suze, Persan, Guitaud, Chamilli, Rochefort, Lussan, Ravenel, Romain-

Relation de la bataille des Dunes, par la Mesnardiere.

rille & toute cette brave nobleſſe
qui avoit tout ſacrifié pour le ſuivre, 1658.
étoient à la tête de toutes ces brigades. On remarquoit auſſi les étendarts du Prince, ornés de fleurs de lis d'or, avec une frange de ſoie iſabelle & rouge. Le corps de la deviſe étoit une grande flamme pétillante dans du bois, avec ces mots latins, *Splendeſcam, da materiam* : allégorie qui pouvoit tenir lieu de reproches aux Eſpagnols, qui, preſque toujours lui lioient les mains.

Cependant l'artillerie qui précédoit l'armée françoiſe, annonçoit ſon approche par des décharges auſſi rapides que meurtrières. A ce feu redoutable les Eſpagnols n'avoient à oppoſer d'autres armes que la patience. Pour comble de malheur, D. Juan, qui auroit dû combattre avec quatorze mille ſoldats, n'en comptoit pas dix mille ſous ſes drapeaux. La moitié de ſa Cavalerie étoit au fourage : enfin cette armée embarraſſée au milieu des dunes & des ouatergans, incertaine, chancelante, ſurpriſe & découragée,

Mémoires du duc d'York.

n'attendoit que le plus sinistre évé-
1658. nement.

Le combat s'engagea d'abord à la droite des Espagnols qui, plus avancés vers Dunkerque à cause des dunes qu'ils occupoient, se trouvèrent plutôt à portée d'être attaqués. D. Juan & Caracene, honteux de tant de fautes & d'opiniâtreté, cherchèrent à les réparer en donnant des marques de la valeur la plus intrépide. Ils avoient posté sur une dune aussi haute qu'escarpée l'élite de leur Infanterie. C'est-là qu'ils attendent l'ennemi la pique à la main. Les Anglois les attaquent avec une espèce de fureur; ils grimpent sur la dune à travers un feu prodigieux. Le second rang soutient le premier avec la crosse du mousquet; lui-même étoit soutenu ainsi par le rang suivant. Les Espagnols les repoussent, les renversent & les précipitent à coups de piques. On voit les morts & les blessés rouler pêle mêle du haut de la colline, & tomber avec autant de roideur que de pesanteur sur les derniers rangs qu'ils écrasent. Trois

fois les Anglois retournent à la charge, & trois fois ils renouvellent le ſpectacle affreux qu'on vient de décrire. De nouvelles troupes ſe mêlent aux premieres, les bleſſés retournent d'eux-mêmes au combat; ceux à qui il ne reſte qu'un ſouffle de vie menacent encore les Eſpagnols du geſte & de la voix. A la vue de tant d'animoſité D. Juan diſoit que les François combattoient en hommes & les Anglois en démons. Mais on doit ſe ſouvenir qu'il avoit affaire aux fanatiques de Cromwel, à ces vieux ſoldats qui avoient verſé à longs flots le ſang de leurs concitoyens. Cependant la diſpoſition des Eſpagnols & l'avantage de leur poſte les eût enfin fait triompher de tous les efforts des Anglois, ſi Caſtelnau ne leur eût ouvert le chemin de la victoire. Ce Général, voyant l'Eſtran découvert & la marée retirée, tourne rapidement & ſans obſtacle autour de la principale dune, pointe ſon artillerie dans le flanc des Eſpagnols & les met en déſordre. Preſque tout ce qu'il y

1658.

Relation de la bataille des Dunes, par la Meſnardiere.

1658. avoit de troupes sur la dune fut pri ou tué, après des prodiges de valeur. C'est alors que les François, les Anglois & les Lorrains réunis étendent un plus grand front & embrassent à la fois l'attaque de plusieurs dunes. Par-tout le succès couronna leurs efforts. Les Espagnols accablés plient, reculent & prennent la fuite. En vain D. Juan, les ducs d'York & de Glocestre, le marquis de Caracene, les princes de Ligne & de Robeque se jettent dans la mêlée & combattent la pique à la main, le soldat les abandonne & ils sont obligés de se retirer eux-mêmes.

Ibidem.

Autant l'Infanterie espagnole avoit déployé de courage & de fierté, autant la Cavalerie montra d'irrésolution & de foiblesse. Au-lieu de prendre le large & de charger en rase campagne, elle se tint renfermée & pour ainsi dire ensévelie au milieu des dunes pendant toute l'action. Le corps de bataille se retira sans attendre l'ennemi.

Il n'y avoit plus qu'à la gauche

où l'on se battît encore. Un poste désavantageux, le défaut de canon, la disette de poudre, le découragement du soldat, tout faisoit désespérer de la victoire à Condé; mais en jugeant qu'il falloit être battu, il avoit formé le projet le plus noble que Général eût jamais tenté en des conjonctures si affligeantes : c'étoit de secourir Dunkerque. Il vouloit s'ouvrir un chemin dans la Ville à travers l'aîle de Créqui & les foibles lignes du camp, & peu s'en fallut qu'il n'eût la gloire de réussir.

1658.

Mémoires de Bussy Rabutin, t. I.

L'aîle droite des François n'étoit plus qu'à cent pas : son artillerie jettoit déjà le désordre & l'épouvante dans les deux Régiments d'Infanterie qui composoient la premiere ligne de Condé. Le Prince vint les rassurer ; il leur ordonna de ne charger que lorsque l'ennemi seroit en présence. Mais cette Infanterie découragée s'enfuit après une seule décharge. Créqui poursuit son avantage ; il attaque la Cavalerie du Prince & la fait reculer plus de quatre cents pas. Des commen-

cements si funestes, & la triste nou-
1658. velle qu'il apprit en même-temps
que D. Juan étoit entiérement défait
n'étonnerent point Condé. Il se mit
à la tête de ses escadrons rompus,
les mèna à la charge, renversa l'en-
nemi & le poursuivit à son tour plus
Relation de la bataille des Dunes, par la Mesnardiere. de six cents pas. Trois fois Créqui,
Bussi, Humieres, Equancourt lui
opposent de nouvelles troupes, &
trois fois Condé les fait reculer. Il
n'avoit plus que quelques pas à faire
pour achever de percer la droite
des François; rien ne l'empêchoit
plus de secourir Dunkerque. Il
avance plein de confiance & de
joie, lorsqu'il est arrêté par un ba-
taillon du régiment des Gardes Fran-
çoises qui étoit posté sur une dune,
d'où, comme de dessus un amphi-
théâtre, il ne tiroit pas un seul coup
inutile sur cette masse de Cavaliers
qui environnoit Condé. Cependant
Créqui, ayant rallié les siens, re-
vient au combat, plus terrible. Le
feu augmente, & les escadrons du
Prince, attaqués de front & en
flanc, ne peuvent bientôt plus ré-

ster. Condé lui-même eut son cheval blessé. Cet accident ne l'empêcha pas d'avancer & de sauter un grand fossé ; mais son cheval, accablé de ce dernier effort, s'abat & tombe sous lui. Boutteville & Coligni s'empressent de l'arracher du péril en lui offrant le leur ; Condé ne pouvoit se résoudre à acheter son salut au prix du sang de ses amis. Ce combat de tendresse & de générosité manqua d'être funeste aux uns & aux autres. Le Prince accepta enfin le cheval de Groussoles, un de ses Gentils-hommes. Pendant qu'on le remonte, Coligni & Boutteville font face à l'ennemi & se sacrifient pour lui donner le temps d'échapper. Il n'avoit pas un instant à perdre ; il étoit déjà presque enveloppé par les différens corps de Créqui qui se succédoient les uns aux autres. Le régiment de Villequier l'environnoit d'un côté, & un escadron du régiment de Turenne descendoit d'une éminence pour achever de lui couper les chemins de la retraite. Condé vit toute la gran-

1658.

Ibidem.

deur du péril, mais son ame intré-
1658. pide n'en fut point émue. Il donne la main à son cheval & rase le flanc de l'escadron de Turenne au seul moment qu'il le falloit pour ne pas être tué ou pris : il ne s'arrêta qu'à cent cinquante pas. C'est-là qu'il rencontra D. Juan, les ducs d'York & de Glocestre, les princes de Ligne & de Robeque qui venoient combattre avec lui. Ils n'eurent part qu'à la retraite. Condé l'ordonna & l'exécuta en grand Capitaine. Il tourna tête pour donner le temps à D. Juan, dont le cheval étoit tombé mort sous lui, d'en remonter un autre.

Au-reste, Turenne qui croyoit avoir tout à redouter du courage indomptable de Condé, se conduisit avec une extrême circonspection.
Ibidem. Il arrêta la seconde ligne de son armée sur le champ de bataille, & ne permit à la premiere de suivre les vaincus que jusqu'au canal de Furnes. Enfin il passa la nuit suivante à cheval pour être prêt à combattre le Prince, si, malgré sa défaite,

l osoit tenter le hazard d'une seconde action, ou le secours de Dunkerque. 1658.

Pendant que les deux armées combattoient, à la vue de cette Ville, avec un sort si différent, le marquis de Leyde faisoit une sortie & tomboit sur la poignée d'assiégeants qui étoient demeurés à la garde des tranchées. Leyde pénétra jusqu'aux tentes, où il mit le feu; mais bientôt après il fut obligé de rentrer dans la Place.

Tel fut l'événement de la mémorable bataille des Dunes. On pourroit la comparer à celle de Zama en Afrique. Elle termina comme elle une guerre opiniâtre & difficile. Elle fut livrée par des Généraux égaux, en réputation & en talents, à Scipion & à Annibal.

La principale perte tomba sur les Espagnols qui eurent près de trois mille hommes tués, blessés ou pris. Condé n'en perdit guère que cinq cents; mais il eut la douleur de voir presque tous ses amis, qui avoient prodigué leur vie pour le sauver,

tomber entre les mains du Va-
1658. queur. On comptoit sur-tout par-
eux Boutteville, Coligni, Foix-de-
Meilles qui mourut de ses blessures,
Romainville & de Roches, son Ca-
pitaine des Gardes.

Cependant le marquis de Leyde, qui n'avoit plus d'espérance d'être secouru n'en défendoit pas moins la Place avec toute la valeur & l'intelligence dont il avoit donné
Ibidem. tant de marques. On lui annonce qu'un régiment Italien a abandonné son poste. Le généreux Vieillard, quoique malade, le ramene à la charge, en lui faisant quelques légers reproches. Ceux-ci lui avouèrent qu'ils craindroient moins les coups s'ils étoient armés comme lui d'une cuirasse. Aussi-tôt Leyde jette sa cuirasse, prend une pique, marche à la brêche, & donne, à des soldats indignes de porter un si beau nom, l'exemple du courage le plus froid & le plus déterminé. Bientôt il reçut une blessure mortelle dont il expira deux jours après, honoré des larmes de tous ses con-

itoyens. Dunkerque, privé de son 1658.
léfenseur, tomba aux pieds du Roi de France. Louis XIV entra dans la Ville en conquérant; mais ce ne fut que pour la remettre aux Anglois. La perte de Dunkerque fut suivie de celle de Bergues, de Furnes, & de Dixmude, dont les garnisons furent faites prisonnieres de guerre.

Ces revers, joints à une désertion inouie, réduisirent l'armée Espagnole à dix mille hommes. Comment tenir la campagne contre Turenne qui en avoit plus de vingt mille? contre la Ferté qui en conduisoit dix mille? Dans ces circonstances, D. Juan dispersa le reste de ses forces dans les principales Places de son Gouvernement. Condé se jetta dans Ostende où il n'y avoit ni vivres, ni munitions de guerre. D. Juan se chargea de la défense de Bruges; le marquis de Caracene de celle de Nieuport, & le Prince de Ligne alla commander dans Ypres.

Mémoires de Turenne & d'York; de Bussi-Rabutin.

La maladie du Roi de France suspendit les progrès de ses armées. Ce

Prince s'étoit retiré à Mardick,
1658. milieu de la contagion & du ma
vais air. Les instances de la Co
l'obligèrent à se transporter à Calai
C'est-là qu'il fut attaqué d'une fiè
vre maligne qui le réduisit aux der
nieres extrêmités. Personne n'ignor
qu'il descendoit au tombeau sans l
secours de l'émétique. Sa conva
lescence calma les intrigues qui déj
agitoient la Cour, & la France n'ap-
prit qu'avec les transports les plu
vifs que son jeune Roi lui étoit enfin
rendu.

Cependant le maréchal de la Ferté
assiégeoit Gravelines qu'il ne ré-
duisit qu'en trente jours de tranchée ouverte. Turenne, qui avoit couvert le siège, n'osa poursuivre ses conquêtes sur la côte maritime. Il entra dans la Flandre & prit Oudenarde. Condé quitta alors Ostende pour se jetter dans Tournai qui étoit menacé. Le prince de Ligne commandoit un corps de quatre mille hommes, à la tête duquel il devoit renforcer les garnisons des Places de Flandre; mais il fut surpris & en-

tièrement

tièrement défait pour n'avoir pas suivi le conseil que Condé lui avoit donné de mettre la Lys entre lui & l'ennemi. Ce désastre, aussi funeste que la bataille des Dunes, entraîna la perte de Menin & celle d'Ypres, dont la conquête coûta mille hommes aux François.

1658.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Turenne alla ensuite camper aux portes de Tournaï, dont il n'osa entreprendre le siège. Condé, qui n'avoit à ses ordres qu'une poignée d'Infanterie & mille hommes de Cavalerie, ne laissa pas de le fatiguer par ses courses & de lui livrer plusieurs petits combats, dont l'avantage fut presque toujours balancé.

Mais ce n'étoit pas seulement dans les Pays-Bas que l'Espagne succomboit. Elle perdoit en Italie les villes de Trin & de Mortare; & sur la frontière de Portugal, la bataille d'Estremos, qui mit le comble à ses revers. Bientôt après la défection forcée du Roi de Hongrie & de Bohême, du jeune Léopold qui ne put obtenir le vain titre

d'Empereur qu'en abjurant l'Espagne, & en prometrant de ne plus lui envoyer de troupes, acheva de détruire toutes les ressources de Philippe IV.

1658.

1659. La victoire au-contraire affermissoit la fortune de la France, & les mécontens n'osoient plus élever une voix séditieuse. Il est constant que Mazarin eût pu alors réduire les Pays-Bas sous la domination de son Maître; mais en continuant la guerre il craignoit d'augmenter la haine & l'envie contre lui. Cependant ce politique adroit, rusé, fécond en ressources, étoit bien résolu de ne point signer de traité avec l'Espagne, à moins que le mariage du Roi avec l'Infante n'en fût la base. Il s'agissoit d'amener Philippe IV à ce point difficile. Le Cardinal, peu délicat sur les moyens, conduisit la Cour à Lyon & ménagea une entrevue entre le Roi & la princesse Marguerite de Savoie. En même-temps qu'il flattoit la jeune Princesse des espérances les plus douces, il écrivoit au comte de Fuensaldagne,

avec qui il avoit conſervé un commerce étroit, qu'il étoit temps enfin 1659.
que l'Eſpagne optât entre une guerre éternelle & la paix, aux conditions propoſées & rejettées tant de fois.

Les lettres de Mazarin parvenues à Philippe IV, & ſur-tout la nouvelle du voyage de Lyon, le jetterent dans une extrême perplexité. Il étoit avancé en âge, uſé de travaux, de ſoucis & de débauches. Laiſſera-t-il en mourant à ſes enfans encore au berceau, un ennemi tel que Louis XIV, jeune, fier, ambitieux, comblé de tous les dons de la nature & de la fortune? D'ailleurs il faudra donc renoncer au ſceptre de Portugal qui lui eſt échappé, ſi une paix ſolide avec la France ne lui permet d'employer toutes ſes forces pour chaſſer les Bragances d'un trône ſur lequel ils s'affermiſſoient de jour en jour. La naiſſance de deux enfans éloignoit la crainte de voir Marie-Thérèſe porter la monarchie dans la Maiſon de France. D'après toutes ces réflexions, Philippe, qui

croyoit s'être aſſez eſſayé avec la
1659. fortune, dépêcha Pimentel à Lyon, avec ordre d'offrir l'Infante & la Paix. Le Miniſtre fut reçu avec joie. Le Roi l'amena à Paris, & bientôt il y eut des articles préliminaires de ſignés, une ſuſpenſion d'armes arrêtée, & les deux premiers Miniſtres convinrent de s'aboucher ſur les frontières des deux Royaumes, pour achever le grand ouvrage de la paix. Ils le firent avec tout l'éclat & l'appareil convenable à la majeſté des deux premiers Rois de l'Univers qu'ils avoient l'honneur de repréſenter. L'Iſle des Faiſans, inconnue juſqu'alors, attira les regards de toutes les Nations. Mazarin & D. Luis de Haro étoient chargés des intérêts de preſque toute la république chrétienne. Il s'agiſſoit de régler ceux de l'Angleterre qui venoit de perdre Cromwel, du Portugal, de la Savoie, de la Lorraine, de Parme, de Modene, & ſurtout de Condé, dont le ſort ne touchoit guère moins l'Europe, que celui de tant de Souverains & de Peuples.

Hiſtoire du Traité des Pyrénées.

On ne s'étendra pas ici sur ces combats & ces assauts de la politique, dans lesquels l'un & l'autre Ministre déployèrent tour-à-tour la force, la souplesse, la dextérité, la prévoyance, la patience & la constance. On se renfermera dans son sujet. Les intérêts de Condé les occupèrent plus eux seuls que ceux de l'Europe, & on ne sera occupé que de ceux-là. 1659.

D. Luis de Haro, ce Ministre si chéri de son Maître & de sa Nation, aussi recommandable par l'honneur, la probité & la générosité, que par les talents de l'esprit, avoit promis à Condé de le rétablir dans son ancien éclat; & il eût mieux aimé perdre sa fortune & la vie, que de manquer à sa parole.

Cependant les intérêts de Condé avoient été réglés dans les articles préliminaires, & ce n'étoit pas sans peine que le Roi avoit consenti qu'il reviendroit en France, mais dépouillé de ses charges & de ses gouvernements, réduit aux seuls

privilèges de sa naissance. En ac-
1659. quiesçant à cette condition, D. Luis de Haro avoit tendu un piège à Mazarin. Il vouloit l'attirer aux conférences, le montrer en spectacle, & lui demander, à la face de l'Europe, le rétablissement entier de M. le Prince. Si le Cardinal le refuse, s'il ose rompre la négociation, on ne manquera pas d'attribuer sa conduite à la haine & à la crainte. Il lui imprimera sur le front la honte d'une tache éternelle, & le rendra odieux à toute la France qui ne soupiroit pas moins après Condé qu'après la paix : enfin il ébranlera peut-être la fortune & le crédit du Ministre.

Bidon.

Dès la premiere conférence, D. Luis remplit son objet. Il demanda le rétablissement pur & entier du premier Prince du Sang. Mazarin fut d'autant plus confondu qu'il avoit fait dire souvent au Roi, & qu'il s'étoit vanté lui-même plusieurs fois, de n'y jamais consentir. Il répondit que, connoissant le caractère ardent de M. le Prince, sa

complaisance sans bornes pour Madame de Longueville, dont le génie entreprenant avoit élevé tant de tempêtes, il se donneroit bien de garde de le laisser revenir dans le Royaume avec la même puissance & la même autorité. D. Luis justifia Condé, & il ajouta qu'on ne devoit pas appréhender qu'une femme seule pût exciter des troubles. *Ah!* répartit Mazarin, *vous ne connoissez guère nos femmes. Les vôtres ne se mêlent que de l'amour; mais en France elles osent & peuvent tout.* Il lui en nomma trois : Mesdames de Longueville, la Palatine & de Chevreuse, dignes de gouverner un Royaume, & capables en même-temps de le bouleverser. *Puisque vous ne voulez rien accorder à un si grand homme*, poursuivit D. Luis, *c'est au Roi, mon maître, à le dédommager d'une manière proportionnée aux services qu'il lui a rendus.* Le Cardinal prétendit que les intérêts de M. le Prince étoient réglés, & D. Luis n'insista pas davantage.

1659.

Ibidem.

La seconde conférence fut plus

Lettre 11 du

[redacted] vive & plus animée. D. Luis, per-
1659. suadé par Lenet, qu'il n'y avoit qu'à
cardinal Mazarin à Mr. le Tellier. lasser Mazarin, pour en arracher tout ce qu'il voudroit, revint à la charge. Il essuya de nouveaux refus. C'est alors qu'élevant la voix, il déclara d'un ton ferme, que la gloire du Roi son maître, ne lui permettoit point de renvoyer son allié & son appui dépouillé & ruiné ; qu'il étoit résolu de lui accorder, sur la frontière des Pays-Bas, la Souveraineté de Cambrai, d'Aire & de S. Omer, ou bien le duché de Luxembourg ; *& nous verrons*, ajouta-t-il en souriant, *comment vous vous accommoderez d'un voisin si redoutable.* Cette espèce de menace indigna Mazarin ; mais il eut la force de cacher son émotion. Il répondit qu'il agréoit la proposition ; que le Roi rendroit même à l'Espagne toutes les Places qu'il avoit conquises sur elle, à condition qu'elle renonceroit à toutes ses prétentions sur le Portugal. D. Luis répondit qu'il n'y avoit nulle comparaison à faire entre le duc de Bragance & M. le Prince. *Vous avez raison*, répartit Mazarin : *l'un*

Mémoires de Dumont.

n'a rien qu'un corps de troupes, & l'autre est maître de deux Royaumes depuis plus de vingt ans. 1659.

La troisième conférence ne présente que le même objet : même zèle, même feu d'un côté, même refus de l'autre. *Mais*, ajouta D. Luis, *puisque vous craignez si fort de voir M. le Prince établi à vos portes, vous ne pouvez au-moins vous dispenser de consentir que Sa Majesté lui cède les deux Calabres, ou la Sardaigne ; car enfin il n'y a qu'une couronne qui puisse le dédommager & remplir la juste reconnoissance de mon Maître. Si* M. *le Prince*, répliqua Mazarin, *se laissoit éblouir par l'éclat d'une couronne, il faudroit qu'il renonçât entièrement à la France. Il le fera*, continua D. Luis, *pourvu que M. le duc d'Enguien représente sa personne, & jouisse de ses biens & de ses dignités.* Quoique le Cardinal eût peine à croire que l'Espagne pût se résoudre à de si grands sacrifices, il répondit que le Père & le Fils ne faisoient, selon les principes du droit, qu'une même personne ; que ce partage seroit

1659. d'ailleurs contraire aux intérêts de la France; que tout ce que le Roi pouvoit accorder à M. le Prince, étoit qu'il reçût une somme considérable d'Espagne pour acheter de nouvelles terres dans le Royaume. *Au-reste*, ajouta-t-il avec l'air de l'amertume & de l'indignation, *il est bien étonnant que vous témoigniez plus d'attachement à M. le Prince que nous n'en témoignons pour le Portugal.*

Sur ces entrefaites, Condé apprit à Bruxelles que ses intérêts seuls retardoient le salutaire ouvrage de la paix. C'est alors que, déployant toute sa grande ame, il écrivit ainsi à Lenet, son Négociateur. *Vous avez principalement mes intérêts & ceux de mes amis à ménager. Vous trouverez sans doute de grands obstacles au succès; mais si vous êtes dans la nécessité d'abandonner l'un ou l'autre de ces objets, ne balancez point, sacrifiez-moi. N'allez pas croire que je vous écrive ceci pour tromper l'Ambassadeur; c'est ma dernière volonté: préférez les intérêts de mes amis aux miens: je veux absolument qu'ils soient satis-*

Mémoires pour servir à l'histoire du prince de Condé.

faits. Sans cela rien ne peut me plaire, & avec cela tout me plaira. Pour moi je saurai bien suivre ma destinée jusqu'au bout. 1659.

Un trait si magnanime ne fit qu'augmenter la haute idée que D. Luis de Haro avoit du Prince. Il cita, dans la conférence suivante, l'exemple du Prince de Conti & de M. de Turenne qui, après avoir partagé les écarts de Condé & avoir porté les armes contre le Roi, jouissoient de sa confiance & de sa faveur. Il avança même, comme une maxime constante & connue de toute l'Europe, que la rébellion, depuis plus de cent ans, ne passoit presque pas pour un crime en France. Le Cardinal lui répondit qu'il étoit vrai que le prince de Conti & le maréchal de Turenne avoient éprouvé la clémence du Roi; mais qu'ils étoient rentrés dans l'obéissance avec soumission, & sans rien prétendre. Il avoua aussi que les François manquoient plutôt à leur devoir que les Espagnols; mais qu'ils y retournoient plus vîte. Il cita l'exemple de

Histoire du Traité des Pyrénées

Lettres de Mazarin à M. le Tellier.

1659. la Hollande, esclave révoltée de l'Espagne, devenue libre à force de persévérance; au-lieu que la révolte, bien-loin d'avoir fait perdre un pouce de terrein à la France, n'avoit fait qu'affermir de plus en plus l'autorité légitime.

Çette réplique vigoureuse n'empêcha point D. Luis de s'écrier qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il falloit ou voir Condé rétabli, ou le voir Souverain. Le Cardinal répondit d'un ton plus ferme encore, qu'il étoit temps que Condé choisît d'être tout à fait François, ou tout-à-fait Espagnol; que le Roi ne souffriroit jamais qu'il fût décoré d'une couronne qui serviroit de monument à la postérité de sa révolte, & d'encouragement à ceux qui imiteroient son exemple; qu'il lui laisseroit seulement toucher une grosse somme d'argent, pour l'indemniser de ses pertes; que cent conférences n'avanceroient pas plus cette affaire déjà réglée dans les articles préliminaires; en un mot, que si D. Luis insistoit davantage,

il prendroit le parti de retourner à Paris, fortement persuadé que toute l'Europe n'imputeroit qu'à l'opiniâtreté de l'Espagne la rupture d'une paix que les seuls intérêts de M. le Prince avoient déjà fait échouer trois ans auparavant. 1659.

D. Luis n'opposa que le flegme à l'emportement. Il avoit reçu la veille une lettre de Condé dans laquelle il lui témoignoit que ce n'étoit qu'avec la plus sensible douleur qu'il voyoit la paix s'éloigner ; qu'il n'étoit pas juste que la plus belle partie de l'Europe fût désolée plus longtemps à son sujet ; qu'il étoit d'ailleurs las & honteux de disputer plus long-temps le terrein à son Roi ; qu'il aimoit mieux se soumettre & même s'exposer à tout, que de prolonger les maux de la république chrétienne. D. Luis communiqua cette lettre à Mazarin : ensuite prenant la parole : *Puisqu'on ne veut pas*, dit-il, *permettre à mon maître de donner des places à son Allié, il faut en donner au Roi très-chrétien pour l'engager à rendre ses bonnes graces au premier*

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

prince de son Sang. J'offre Avenes & tou-
1659. *tes ses dépendances.* Mazarin n'avoit jamais prétendu exclure Condé de sa Patrie. Il considéroit combien ce Prince, qui n'étoit qu'à la fleur de son âge, pouvoit rendre de services à l'Etat; mais il vouloit qu'il n'y revînt qu'entiérement changé & soumis. C'étoit bien l'intention de Condé; la soumission à son maître ne lui auroit jamais rien coûté, ce n'étoit que la dépendance servile d'un Ministre qui avoit récompensé ses travaux & ses services de la prison, qui importunoit & fatiguoit sa grande ame.

Mazarin se rendit enfin. Il demanda seulement encore que l'Espagne restituât Juliers à l'Electeur Palatin. Il eût fallu donner des Villes pour recouvrer un homme tel que Condé, & Mazarin eut le bonheur & l'adresse d'en obtenir. L'Espagne de son côté faisoit tellement consister sa gloire au rétablissement du Prince que D. Luis déclara qu'il auroit encore donné Cambrai si Mazarin l'eût exigé. Ces combats si longs & si opiniâtres entre les deux Minis-

tres ; ces propositions exorbitantes, d'une part pour récompenser le Prince, & de l'autre pour qu'il ne le fût pas ; la crainte que Mazarin ne dissimula peut-être pas assez de le voir établi aux portes de la France, tout annonce la haute opinion qu'ils avoient de lui. L'article de M. le Prince accordé, le traité de paix ne souffrit presque plus de contradiction : mais lorsqu'il s'agit de rédiger les articles dans le traité général, il s'éleva entre les deux Ministres la contestation la plus violente. Celui d'Espagne vouloit qu'ils fussent conçus en des termes qui sembloient établir une espèce d'égalité entre le Maître & le Sujet. Mazarin fut indigné. Lenet, qui connoissoit les intentions du Prince, consentit que le Roi parlât en maître qui pardonne. Il y avoit huit articles, dont voici la substance : Que M. le Prince seroit rétabli dans ses honneurs, ses biens, ses titres & ses gouvernements ; que M. le duc d'Enguien son fils auroit la charge de Grand-Maître, avec un

1659.

Lettres du cardinal Mazarin à M. le Tellier.

brevet de ſurvivance pour M. le
1659. Prince ; on lui permettoit de recevoir un million d'écus de l'Eſpagne, ſans compter les ſubſides qui lui étoient dus par cette Couronne, & qui montoient à plus de cinq millions. C'eſt à ces conditions qu'il remettoit au Roi les places de Rocroi, du Câtelet, de Heſdin & de Linchamp, dont il étoit encore en poſſeſſion.

Hiſtoire du Traité des Pyrenées.

Tous ceux qui avoient ſuivi ſa fortune furent rétablis dans leurs biens en vertu du même traité, & l'Eſpagne les indemniſa des pertes qu'ils avoient ſouffertes. En un mot, on peut dire que jamais Prince, qui n'étoit pas ſouverain, ne ſortit avec plus de gloire que Condé de l'abîme où les paſſions l'avoient égaré. Le traité fut ſigné le 7 de Novembre.

Pour comprendre toute la joie du Prince, il faut ſe rappeller tout ce qu'on n'a fait qu'indiquer ſur les regrets, les remords & le repentir qu'il avoit de s'être laiſſé ſéduire par mille illuſions qui ne s'étoient

évanouies que depuis qu'il étoit dans les Pays étrangers. C'est avec la plus sensible amertume qu'il avouoit ses erreurs & les condamnoit en présence de son fils & de ses amis. Il faisoit sentir au premier la malheureuse condition d'un Prince du Sang obligé à chercher un asyle dans les Pays étrangers & à dépendre de la protection d'une Puissance ennemie qui se défie toujours de lui, & à qui il n'est jamais permis à lui-même de se fier. De vains honneurs, d'inutiles acclamations, peuvent-ils le dédommager de cette tendre vénération, de cet amour si vrai que la nature a gravés d'une main immortelle dans l'ame des François pour le sang de leur Maître. Il l'instruisoit, par le récit de ses propres malheurs, à redouter les suites des grandes passions, de la haine, de la vengeance & de l'ambition; & lorsque dans le cours d'une si belle vie il en venoit à cette prison fatale, la source de ses infortunes & de celles de la France, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier avec le

1659.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

sentiment de la douleur : *Hélas! je*
1659. *n'aimois, je ne respirois que la gloire*
Ibidem. *du Roi & le bien de l'Etat.* Mais ce qui le soutint dans l'accablement où il étoit, ce fut l'espérance de rentrer un jour dans les bonnes graces de son Maître ; de lui faire oublier, à force de grandes actions, des écarts trop longs. Les Espagnols qui lisoient dans son ame, essayerent en vain d'effacer de son cœur cet amour de la patrie. Ils lui offrirent l'honneur & les avantages de la Souveraineté, s'il vouloit s'attacher à eux par des liens indissolubles. Il rejetta leurs offres avec une indignation secrete. Tout le feu des passions, irrité par une misère profonde, ne fut pas capable de détruire, ni même de diminuer ce sentiment si beau & si noble que l'honnête homme conserve pour les lieux qui l'ont vu naître. Il ne put consentir à acheter une Couronne en renonçant à la douce espérance de revoir sa Patrie. Enfin il aima mieux s'exposer à être toujours malheureux, que d'être toujours infidele.

Réduit à gémir de ses propres succès, sa valeur héroïque, son 1659.
expérience, ses talents, le plus beau don de la nature, après celui d'une belle ame, sembloient lui être devenus odieux. Il eût voulu oublier & faire oublier aux autres tous les exploits qui avoient signalé son bras contre la France. En un mot, Condé avec l'écharpe Espagnole, ne cessa jamais d'avoir l'ame Françoise.

Le sacrifice d'une Souveraineté, si pénible à tant d'ames vulgaires, ne fut pas le plus grand qu'il fit. La Reine de Pologne, Marie de Gonzague, *Ibidem.*
qui devoit principalement à feue Madame la Princesse & à Condé lui-même, l'honneur du diadême, avoit passé du lit du Roi Vladislas dans celui de Casimir son frère & son successeur.

Casimir, Général d'armée, Jésuite, Cardinal & enfin Roi, n'avoit connu sur le trône que l'amertume & l'infortune. Attaqué en même-temps par les Cosaques rebelles & les Suédois, ses mains ne pouvoient

1659. plus ſoutenir un ſceptre preſque briſé. La Reine elle-même, autrefois ſi ambitieuſe, ne regardoit plus qu'avec indifférence une Couronne trempée de tant de ſueurs, de larmes & de ſang. Ils ſoupiroient à l'envi l'un de l'autre après la retraite & le repos. Mais pour ne pas abandonner des Sujets malheureux à la merci des ennemis redoutables qui ravageoient la Pologne, ils jettèrent les yeux ſur Condé pour lui faire tomber la Couronne. La Reine communiqua ſes vues ſecretes aux plus grands Seigneurs de Pologne. Au ſeul nom de Condé, les Palatins ne délibérerent plus. Le Prince avoit un corps d'armée de dix mille hommes, ſecours conſidérable dans de ſi triſtes circonſtances; mais ſon courage & ſon génie valoient mieux encore. La Reine envoya un de ſes Miniſtres juſque dans les Pays-Bas offrir le trône à Condé. Elle ne mettoit qu'une condition à ce grand ſervice; c'étoit que le duc d'Enguien épouſat ſa nièce, la princeſſe Anne de Bavière qu'elle

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

& Casimir avoient adoptée. Condé, agréablement surpris d'un trait si généreux, répondit avec les sentiments de la plus haute reconnoissance ; mais il ajouta qu'il n'accepteroit la Couronne que de concert avec la France, & qu'il aimeroit mieux n'être pas Roi que de l'être à l'insçu de son Maître légitime, & malgré lui. Bientôt après le traité des Pyrénées fut conclu, & Condé retourna en France.

1659.

On ne sauroit croire avec quels regrets le virent partir tous les Peuples des Pays-Bas & la Cour de Bruxelles, dont il avoit fait l'ornement & les délices. Toutes les Villes lui députèrent leurs Citoyens les plus distingués pour lui rendre de solemnelles actions de graces des services & de la protection qu'ils en avoient reçus; ils lui offrirent aussi des présens considérables ; mais Condé n'accepta que les hommages. Il donna en partant à ses créanciers plus de six cents mille livres de billets, qu'il paya dans le cours de

Ibidem.

1660.

l'année ſuivante, malgré le déſordre
1660. de ſes affaires.

Cependant le Marquis de Caracene, accompagné de tous les Grands des Pays-Bas, le ramenoit juſque ſur la frontière. Condé entra en Champagne, n'ayant avec lui dans ſon caroſſe que le duc d'Enguien & les comtes de Boutteville & de Guitaut. Il fut témoin
Ibidem.
ſur ſa route de la joie de tous les Peuples, qui ne marquèrent guère moins de ſatisfaction de ſon retour que de celui de la paix. Par-tout on voulut s'empreſſer à lui rendre les hommages les plus ſincères, mais il déclara qu'il n'en recevroit aucun qu'il n'eût eu l'honneur de voir le Roi. Il ſe rendit à Coulomiers, où le duc & la ducheſſe de Longueville l'attendoient. L'entrevue fut touchante. Madame de Longueville avoit peine à contenir toute la joie qu'elle reſſentoit en voyant ce Frère chéri. Mais ce ſentiment délicieux étoit mêlé de quelques inquiétudes. Les malheurs

& les fautes de Condé étoient principalement son ouvrage. Elle l'avoit abandonné après l'avoir précipité dans un abîme de maux, & elle appréhendoit qu'il ne lui restât dans l'ame quelque trace de chagrin & d'aigreur contre elle. Mais elle ne trouva en lui qu'un ami, un consolateur & un père qui mêla ses larmes aux siennes. Deux jours après, Madame la Princesse arriva des Pays Bas à Coulomiers. Condé avoua que depuis dix ans il n'avoit pas goûté un moment si pur que celui où, rendu à lui-même, il lui étoit permis d'embrasser ses parens & ses amis. Le devoir l'arracha bientôt des bras de l'amitié. Il traversa le Royaume entier, accompagné du seul duc de Longueville, pour aller joindre le Roi qui séjournoit alors en Provence. Cependant, malgré son impatience, il ne put s'empêcher de se détourner de sa route pour aller voir la duchesse de Châtillon. Arrivé à Valence en Dauphiné, il trouva le

1660.

Histoire de la duchesse de Longueville, p. 112.

prince de Conti & le maréchal de Grammont. Il accueillit ce Frère, dont il avoit eu tant à se plaindre, avec la même tendresse que Madame de Longueville. Il continua ensuite sa route vers Aix. Il rencontra à deux lieues de là le cardinal Mazarin qui étoit sorti au-devant de lui. Après l'avoir embrassé, il monta avec lui dans le même carosse; ils descendirent ensemble chez le Roi qui les attendoit seul dans sa chambre avec la Reine sa mère. Le Prince se jetta aux pieds de son Maître qui le releva aussi-tôt. Il n'eût pas plutôt désavoué sa conduite, & prié le Roi d'en perdre le souvenir, que le jeune Monarque lui répondit. *Ah! mon Cousin, après les grands services que vous avez rendus à ma Couronne, puis-je me souvenir d'un mal qui n'a apporté de dommage qu'à vous seul: tout est oublié & pardonné.* Le Prince parut à la Cour comme s'il n'en étoit jamais sorti. Le Roi lui parloit avec la même confiance & la même familiarité de tout

1660. Ibidem.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

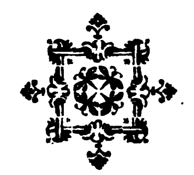
Mémoires de Mademoiselle de Montpensier.

tout ce qui s'étoit passé dans la guerre intestine que s'il n'en eût pas été le principal acteur. Condé, touché jusqu'au fond de l'ame d'un accueil si tendre & si magnanime, déclara tout haut que l'univers s'écrouleroit, que tous les éléments se confondroient, qu'on le verroit toujours inséparablement attaché à son devoir; & il passoit pour si vrai, qu'il ne vint dans l'esprit d'aucun Courtisan de suspecter la sincérité de ses protestations. Pendant huit jours qu'il demeura à la Cour, il fut comblé de caresses & de distinctions. Mazarin lui donna de très-grands repas dans lesquels on acheva d'ensévelir toutes les traces des anciennes divisions. Il n'y eut qu'un trait qui dût lui coûter. Aussi-tôt que le traité des Pyrénées eût été signé, Mazarin fit dire à Condé qu'il lui céderoit la droite chez lui, mais qu'il la prendroit par-tout ailleurs. Il citoit l'exemple de Richelieu qui n'avoit pas rougi d'en user ainsi vis-à-vis de feu M. le Prince. Mais Mazarin avoit-il oublié que ce monument de

1660.

Lettres du cardinal Mazarin.

la témérité & de la tyrannie n'avoit
1660. fait qu'ajouter à la haine qu'on portoit à l'insolent Ministre qui avoit eû l'audace de se prévaloir de la foiblesse de Louis XIII?



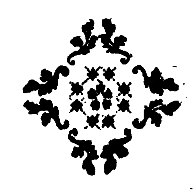
SOMMAIRE
DU HUITIÈME LIVRE.

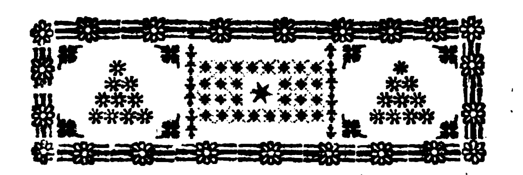
Condé retourne à Paris ; il y reçoit un accueil flatteur. Sagesse de ce Prince ; il va au-devant du Roi jusqu'à Amboise ; il assiste à l'entrée du Monarque dans la Capitale. Conduite de Mazarin à l'égard du Prince, de la Reine-mere & du Roi ; maladie de ce Ministre. Condé dédaigne toutes les cabales pour ne s'attacher qu'au Roi. Mort de Mazarin. La voix publique appelle Condé au timon de l'Etat. Le Roi se charge lui-même du gouvernail. Condé mene une vie privée ; son goût pour les arts ; sa tendresse pour son

Fils ; traits particuliers. Louis XIV règne avec éclat ; mariage du duc d'Enguien. Le Roi entreprend la guerre contre l'Espagne. Campagne de Flandre ; Condé n'est point employé ; chagrins du Prince ; il projette la conquête de la Franche-Comté ; le Roi adopte son plan. Condé joint la ruse à la force ; il trompe les Comtois & les subjugue ; le Roi lui donne le Gouvernement de la Province domptée. Paix d'Aix-la-Chapelle. Le Trône de Pologne est vacant. La France concourt à l'élection de Condé ; elle change de systême. Le Prince renonce à ses prétentions ; suite de cette affaire. On publie à la Diète un Libelle diffamatoire contre le Prince ; il est exclus de l'Election ; sa fermeté. Affaires domestiques ; Gour-

ville les rétablit ; joie de Condé ; traits particuliers. Le Roi visite le Prince à Chantilli. Guerre de Hollande ; Condé est l'ame de cette expédition. Beau trait du Monarque envers le Prince ; il en reçoit un conseil salutaire. Condé prend Wesel & d'autres places ; il propose le passage de l'Issel & ensuite celui du Rhin ; son projet est suivi ; il est blessé au poignet ; sa constance ; le Roi lui rend visite. Succès des François. Louis XIV manque la conquête d'Amsterdam pour n'avoir pas suivi les conseils du Prince ; suite de la campagne ; fautes du Vainqueur. Le Roi se repent de n'avoir pas suivi les conseils de Condé & de Turenne. Le Prince revient en France ; il est chargé de la défense de l'Alsace ; sa belle con-

duite ; son humanité. Le Roi l'honore de toute sa confiance ; il n'en profite que pour lui rendre des services importans. Reconnoissance du Roi. Fin du Livre.





HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND*.



LIVRE HUITIÈME.

1660.

LA France entière avoit eu les regards fixés ſur l'entrevue du Roi & du Prince ; elle applaudit à la 1660.

H iv

générosité de l'un, & à la noble con-
1660. fiance de l'autre. Condé reçut à son retour les honneurs & les hommages dûs à sa naissance & à son rang. La joie éclatoit de toute part; mais plus particuliérement à Paris, cette ville immense qui avoit été si long-temps le théâtre de l'erreur, de l'esprit de vertige & de la révolte. Le Peuple, oubliant tout ce qu'il avoit souffert, en faveur de Condé, pendant la guerre civile, lui donna des marques éclatantes de tendresse & de vénération. La Noblesse & la Magistrature ne désemplissoient point les appartemens de l'hôtel. Tous les Citoyens se félicitoient d'avoir enfin recouvré un Héros qu'ils avoient vu, presque en naissant, les délices, l'appui & le libérateur de l'Etat, & qui depuis en avoit été la terreur. Ils admiroient cette carrière inouie de victoires & de conquêtes, d'infortunes, de fautes & de révolutions qui le rendoient, à trente-neuf ans, l'homme le plus célèbre de l'Europe. Le Prince justifia par sa conduite un intérêt si vif & si

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

universel. Il avoit acquis à l'école de l'adversité des vertus qui lui avoient été inconnues dans l'ivresse des succès. 1660.

Ce changement salutaire, le fruit de l'expérience & des réflexions, avoit échappé à la Cour; la popularité de Condé y causa des ombrages; la sagesse du Prince les dissipa bientôt : il se déroba aux applaudissements de la multitude, & fit un voyage en Bourgogne, où on l'accueillit avec des larmes de joie.

Actions du prince de Condé, par l'Huillier.

Cependant des hommes avides, inquiets, factieux, fondoient des espérances criminelles sur l'avenir, persuadés qu'il étoit impossible que la concorde fût de longue durée entre deux hommes, dont l'un avoit tout envahi, & l'autre presque tout perdu. Ils se préparerent à irriter les soupçons de Mazarin, & à provoquer le ressentiment de Condé. Déjà ils offroient une entremise perfide à l'un & à l'autre; c'étoit ainsi qu'ils avoient égaré autrefois la vertu de Condé : mais il n'étoit pas à se repentir de s'être fié à des Courtisans.

Mémoires du prince de Tarente, p. 230 & suiv.

si dangereux. Il rejetta avec dédain
1660. des avances funestes, & il déclara hautement qu'il ne se serviroit jamais d'autre organe que du sien pour discuter les intérêts qu'il avoit à ménager avec le Ministre.

Ce fut dans des dispositions si sages qu'il sortit de la Bourgogne pour aller au-devant du Roi jusqu'à Amboise; les Courtisans attendoient avec impatience le dénouement de cette seconde entrevue. Condé redoubla de respect & de soumission; le Roi, de son côté, renchérit sur l'accueil qu'il avoit fait au Prince à Aix. Les mécontents se turent, & Condé suivit Sa Majesté à Paris.

L'entrée de Louis XIV dans la Capitale est sans doute le plus beau de tous les triomphes. Il amenoit la paix, la concorde, l'abondance la prospérité & les arts. Une Reine brillante du plus grand éclat sembloit être le gage de la félicité de deux puissantes nations. Les uns admiroient la magnificence, l'ordre & la pompe d'un spectacle si auguste; les autres, plus sensibles,

ne pouvoient retenir leurs larmes en voyant le Roi, entouré des grands, 1660.
recevoir les hommages de ses sujets, au milieu de ce même Fauxbourg de S. Antoine, autrefois souillé du sang de tant de Citoyens. Au-reste, les regards n'étoient pas tellement confondus sur le Monarque & sa jeune épouse, qu'on n'envisageât encore avec le plus vif intérêt Condé auprès du trône, dont il n'alloit plus être désormais que l'appui & le défenseur.

La mort de Gaston, duc d'Orléans, l'en approchoit de plus près; mais il s'en falloit bien que le crédit du Prince augmentât à proportion de son élévation. Il avoit, à la vérité, conservé sa place au Conseil; mais ce n'étoit qu'un titre illusoire depuis que Mazarin ne daignoit plus en tenir. Ce Ministre avoit concentré en sa personne toute l'autorité royale, & il n'avoit garde de la partager avec un ennemi réconcilié. De vains éloges, des égards apparents, une considération extérieure, voilà tout ce qu'il prodiguoit au

1660. Prince, tandis qu'il ſapoit en ſecret tout ce qui lui reſtoit de crédit, de puiſſance & de fortune.

Le Prince avoit ramené dans le Royaume ce corps d'excellentes troupes, à la tête duquel il avoit ſoutenu & ébranlé la Monarchie. Mazarin ſe défioit de l'extrême attachement de ces guerriers à un chef ſous lequel ils avoient vieilli en combattant, & il ſaiſit adroitement l'occaſion de s'en défaire.

Mémoires de Choiſi, p. 104.

La République de Veniſe, qui figure à peine aujourd'hui en Europe, luttoit alors ſeule contre tout le poids de l'empire Ottoman. L'iſle de Candie que les Turcs n'avoient pu lui ravir en vingt campagnes, étoit inondée de ſang chrétien & muſulman. Veniſe, affoiblie par des défaites & par des victoires, invoquoit l'appui de la France. Mazarin ſe prêta avec joie aux beſoins de la République. Il compoſa un corps de cinq mille hommes de tout ce qu'il trouva de plus nerveux dans les troupes du Prince, & il y joignit ſon régiment Italien. C'étoit ainſi qu'il

facrifioit fes amis pour perdre fes ennemis avec plus de décence. Le prince Alméric d'Eft eut la conduite de cette expédition. Les affauts, les forties, les maladies contagieufes, firent périr en fix mois le général & l'armée. 1660.

On démêle dans la conduite du Miniftre un deffein fecret d'affoiblir les privilèges & la dignité du premier Prince du Sang. Non content de s'être arrogé le droit injufte de le précéder, (attentat qui bleffoit la majefté de la nation, qui ne refpecte rien tant après fon maître que ceux qui peuvent le devenir) il fouffroit que les Princes des maifons de Lorraine & de Savoie s'abftinffent de le voir, parce qu'il leur refufoit la main chez lui. Condé fe tut, perfuadé que c'étoit au chef de la Maifon Royale d'en conferver la prééminence. Il étoit difpofé à tout facrifier, excepté l'honneur, pour donner l'exemple du refpect & de la fourmiffion ; il vivoit en particulier fans fe mêler de rien : fon éclat parut s'obfcurcir aux yeux du Courtifan

Mémoires du prince de Tarente, p. 232. & fuiv.

qui n'adore que le crédit & le pouvoir ; mais le rang, la réputation, le mérite donnerent toujours à Condé une considération supérieure à la faveur.

1660.

Il n'étoit rentré en France qu'avec de la gloire & beaucoup de dettes. Mazarin, par un des articles du traité des Pyrénées, avoit trouvé le secret de le dépouiller des sommes considérables dont il avoit secouru l'Etat pendant la minorité. Il fit plus, il encouragea en secret le duc de Lorraine à revendiquer sur lui le Clermontois, dont les revenus montent aujourd'hui à cent mille écus : c'étoit le seul bien dont l'Etat eût récompensé les victoires de Condé. Ce procès, entre le premier Prince du Sang & un Souverain, tint tout le Royaume en suspend. L'éloquence de l'Avocat-Général Talon décida le triomphe de la meilleure cause. Tout le monde applaudit au succès de Condé, & il alla lui-même remercier le Magistrat dont le génie avoit su lui conserver les principaux débris de sa fortune.

Lettres de Guy-Patin.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Si quelque chose eût pu consoler Condé des dégoûts qu'il essuyoit, c'étoit de voir Anne d'Autriche en essuyer de plus grands. Elle languissoit sans crédit, & presque soumise à l'autorité suprême dont elle avoit revêtu un étranger qui la traitoit avec hauteur & mépris. Le Roi lui-même n'étoit pas à l'abri de l'arrogance du Ministre, qui l'avoit presque réduit à n'être que son premier courtisan. Mais il faut écouter un Seigneur, témoin de la foiblesse de la famille royale : c'est le comte de Montglat qui parle. 1660.

Le Cardinal ne venoit jamais chez le Roi, mais le Roi alloit plusieurs fois le jour chez le Cardinal, auquel il faisoit sa cour comme un simple particulier, empêchant lui-même qu'on entrât. Il recevoit le Roi sans se contraindre; à peine il se levoit quand il entroit ou sortoit, & jamais ne le conduisoit hors de sa chambre. Quand le Roi accordoit quelque grace, Mazarin le gourmandoit comme un écolier. Lorsque le Cardinal étoit malade, la Reine-mère l'alloit voir tous les jours;

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 23.

1660. *il la traitoit comme si elle eût été une chambrière, & quand on lui venoit dire qu'elle montoit, il fronçoit le sourcil & disoit en son langage : Ah ! cette femme me fera mourir, tant elle est importune ! ne me laissera-t-elle jamais en repos ? Il ne se contentoit pas de la mépriser, il lui rendoit de mauvais offices auprès du Roi, lui disant qu'elle gâteroit tout s'il lui donnoit de l'autorité. Il poussa si avant son ingratitude & son peu de respect, qu'on disoit qu'on n'avoit jamais vu faire litiere de la Royauté comme il faisoit.*

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI.

Quoiqu'Anne d'Autriche dévorât tout en faveur de la paix que Mazarin avoit procurée à la France, elle eut cependant quelquefois la force de condamner le choix qu'elle avoit fait du Cardinal, pour le mettre à la tête du Gouvernement. Elle déclara qu'elle n'avoit jamais mésestimé ceux qui avoient été d'avis de l'expulser du Royaume. N'étoit-ce pas justifier Condé, les Parlements & la moitié de la Nation ?

Si Louis XIV consentoit à être traité par le Cardinal comme un pu-

pille qui n'eſt pas encore émancipé, c'eſt à la reconnoiſſance qu'il faut attribuer ſa conduite. Elevé dans l'ignorance & la molleſſe, jeune & ſans expérience, entouré de la famille & des créatures de Mazarin, guidé par l'exemple & les leçons de ſa mère, il croyoit ne devoir point mettre de bornes à ſa complaiſance envers un Miniſtre qui prétendoit lui avoir conſervé la couronne. Il laiſſoit donc l'avide & ambitieux étranger régner paiſiblement ſous ſon nom.

1661.

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 253.

Mazarin tomba dangereuſement malade. La Cour étoit partagée en différentes cabales, Condé les mépriſa toutes pour ne s'attacher qu'au Roi. On lui repréſenta envain que tous les partis ſe réuniroient contre lui pour le perdre. Il répondit qu'il n'avoit que trop à rougir d'avoir pris autrefois des meſures déſavouées par la vertu; que quand même tous les partis s'éleveroient contre lui, il trouveroit aiſément les moyens de les détruire l'un après l'autre, avec l'appui de l'autorité

Mémoires du prince de Tarente, p. 237.

royale dont il ne vouloit plus être
1661. que le défenseur. La mort délivra enfin Louis XIV d'un Ministre qui ne pouvoit plus régner qu'aux dépens de la gloire de son maître.

Si la vie de Mazarin avoit été celle d'un politique habile, profond, laborieux & infatigable, sa mort fut celle d'un grand homme. Il envisagea sa fin d'un œil ferme & intrépide : persuadé qu'un premier Ministre doit mourir debout, il travailla & gouverna jusqu'à son dernier soupir. Il ne recommanda rien tant au Roi en mourant que d'écarter sa mère, son frère & les Princes du Sang de l'administration, & sur tout de n'élever jamais personne au poste de premier Ministre, dont l'autorité ne pouvoit être que funeste & redoutable au Monarque & à la Nation. Personne n'ignore que dans ce testament célèbre, où il dispose des principaux emplois de l'Etat, & de plus de cent millions de nos livres d'aujourd'hui, il oublia Turenne, & légua à Condé un diamant de douze mille

Histoire du prince de Condé, par Coste.

écus & un attelage de huit chevaux, foible dédommagement de tous les maux qu'il avoit rassemblés sur la tête du Prince. 1661.

Il ne tenoit qu'à Louis XIV de s'approprier cette fortune immense, le sang du peuple. Les justes & trop tardifs remords de Mazarin la lui avoient offert. Mais, trop heureux d'hériter en quelque sorte du pouvoir suprême, il méprisa l'argent pour ne s'occuper que du rôle pénible & sublime de Roi.

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI, p. 19.

Cependant on ne pouvoit croire qu'un Prince, d'auprès de qui on avoit écarté avec tant de soin le travail, l'application & les connoissances; qu'un Prince, le plus beau & le plus sensible des hommes, eût le courage de se charger, à vingt-trois ans, de la conduite de tant de millions d'hommes; qu'il préférât les épines de l'administration aux attraits de la volupté.

La voix publique appelloit au gouvernail de l'Etat les pilotes qui avoient le plus d'expérience, & principalement Condé. Elle vantoit

en lui la force & l'étendue du génie,
1661. la connoiſſance des intérêts des prin-
Lettres de cipales puiſſances de l'Europe qu'il
Guy-Patin, avoit tour-à-tour combattues & ſer-
t. III. vies; l'art de conduire & de ménager les hommes, art qu'il avoit acquis dans les mouvements convulſifs des factions & des partis; la nobleſſe & la vérité de ſon caractère : en un mot, la nation ne lui connoiſſoit preſque plus que des vertus & des talents, depuis qu'il étoit malheureux.

Le parti que prit Louis XIV étonna & confondit ſes ſujets & ſes voiſins; il s'annonca en Roi & agit en homme qui méritoit de l'être.
Mémoires de Toute la diſtinction qu'il mit entre
Madame de Condé & le reſte de ſa Cour, fut de
Motteville, lui faire part le premier de la réſo-
t. VI, p. 32. lution qu'il avoit priſe de gouverner par lui-même & de tenir ſeul les rênes de l'Etat. Dépoſitaire de ſa propre puiſſance, il n'en fit réfléchir les rayons que ſur trois ou quatre Miniſtres qu'il chargea des détails. On ſçait combien le Tellier, Colbert, Louvois & Lyonne contribuèrent

à la gloire naiſſante de leur maître.
Ici commence un règne nouveau, 1661.
l'époque la plus brillante & la plus majeſtueuſe de l'hiſtoire moderne. Louis XIV ſçut allier les plaiſirs aux travaux, la magnificence à l'ordre & à la diſcipline; la dignité & l'élévation aux graces. Il rétablit les Finances; réforma les abus & créa la Marine. Légiſlateur de ſes Etats, il encouragea les arts, dont le tribut l'immortaliſera plus que ſes conquêtes. Sa puiſſance, préparée par la politique de Richelieu, & les victoires de Condé & de Turenne, le rendit l'arbitre & la terreur de l'Europe. Heureux s'il n'en eût été que le modèle, le pacificateur & les délices!

Cependant les François, qui n'avoient ſupporté qu'en gémiſſant la domination abſolue des premiers Miniſtres, apprirent avec joie qu'ils n'auroient plus déſormais d'autre maître à révérer que celui qu'ils tenoient de la Divinité. Condé rendit grace au Ciel d'avoir enfin vu diſparoître le règne de ces Rois ſubal-

ternes, dont l'orgueil & l'ambition
1661. avoient excité tant de tempêtes. Louis XIV ne l'initia point, à la vérité, au ſecret des affaires; mais les Reines ni Monſieur n'y avoient pas plus de part; & le Monarque, qui ſçut toujours ſe reſpecter lui-même en la perſonne des Princes du Sang, voulut qu'ils gagnaſſent en honneurs & en reſpects, ce qu'ils perdoient en autorité. Condé, de ſon côté, n'aſpira plus qu'à plaire à ſon maître & à le ſervir. Après avoir diviſé le Royaume à la tête d'une grande faction, il dédaigna de prendre part aux petites intrigues qui agitoient la Cour ſans la troubler. Sa modération lui attira des reproches de la ducheſſe de Meckelbourg, autrefois madame de Châtillon. Elle lui demanda s'il ſe ſouvenoit encore d'avoir vu la Cour & les Miniſtres à ſes pieds. *Ah! madame*, lui répondit Condé, *je n'ai pas beſoin qu'on m'excite à faire valoir l'autorité que je crois due à ma naiſſance. Mais ſi vous aviez démêlé comme moi le caractère du Roi; ſi vous ſçaviez combien il eſt délicat, ombrageux & ja-*

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte, p. 347.

loux de son pouvoir, vous ne me donneriez pas des conseils aussi inutiles que dangereux. 1661.

La vie simple, unie & presque philosophique de Condé ne fournira plus d'événements éclatants, jusqu'à ce que la gloire & la défense de l'Etat le rappellent à la tête des armées.

Ce Prince n'eût pu supporter le poids d'une vie privée, s'il n'eût sçu la rendre aussi illustre dans les jeux de la paix que dans les travaux de la guerre. Il n'étoit point de ces guerriers qui croient que rien ne manque à leur gloire quand ils ont forcé des villes, gagné des batailles, ou conquis des provinces. Il avoit acquis tout ce qui peut rendre un homme vraiment grand aux yeux d'une Nation polie & éclairée. Il aimoit avec transport & cultivoit avec succès ces arts nobles & agréables dont l'Italie avoit été le berceau, & dont la France devenoit le temple. Corneille, Molière, Racine, Despréaux, la Fontaine, Bossuet, Bourdaloue, la Bruyère, le Brun, le Nôtre n'avoient guère

Actions mémorables du prince de Condé, par Bergier.

moins de part à la société & aux
1661. carresses du vainqueur de Rocroi, que les Grammont, les Luxembourg, & les la Rochefoucault. Les chefs-d'œuvre en tout genre se multiplièrent : sans doute que l'accueil & les vues de l'héroïsme échauffent autant le génie que les bienfaits du trône.

La nature réservoit à Condé des plaisirs encore plus doux & plus touchants. Il n'y a point de Maison dans l'univers qui offre des exemples plus frappants & plus fréquents de la tendresse paternelle & de la piété filiale, que celle qui règne depuis
Ibidem. si long-temps en France ; point de père & de fils qui ayent porté ce sentiment délicieux plus loin que Condé & Enguien. On disoit du premier que son amour pour son fils avoit surpassé toutes ses autres passions. Mais cet amour mâle & éclairé ne respiroit que la gloire & le bonheur du jeune Prince. Condé avoit eu la force de s'en séparer dans le temps même qu'il étoit presque son unique consolation, pour l'envoyer

au collège de Namur. Ce grand homme connoiſſoit par ſa propre expérience tout le prix & les avantages de l'éducation publique. Il attribuoit la foibleſſe, l'ignorance du cœur humain, le ſtupide orgueil de la plupart des grands, à cette éducation ſolitaire, où ils ne voient ſouvent que des eſclaves dans ceux qui les ſervent, & des courtiſans dans ceux qui les inſtruiſent (*a*). Mais au ſortir du collège il ne voulut s'en repoſer que ſur lui-même du ſoin d'élever l'eſprit & d'aggrandir l'ame de ſon fils. Il auroit cru manquer à la Patrie, s'il ne lui eût formé un héros. Il lui communiqua ce goût exquis des lettres & des ſciences qui lui avoit adouci à lui-même tant de fois les amertumes de l'exil & de l'adverſité. Il lui dévoila ſur-tout les principes de l'art dans lequel il excelloit. Mais il ne s'en

1661.

(*a*) Le duc d'Enguien eut pour Gouverneur le comte d'Auteuil, gentilhomme diſtingué par ſa probité & ſa valeur, dont les deſcendants ſont encore aujourd'hui attachés à la Maiſon de Condé. *Voyez* l'Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huilier.

tint pas à la théorie : dès que la
1661. guerre eût ouvert une noble carrière à l'ardeur du duc d'Enguien, il le mena aux leçons vivantes ; il le conduisoit lui-même par la main à la tranchée : il lui apprenoit à reconnoître une place, à camper une armée, à la ranger en bataille, à la faire manœuvrer avec précision, à tirer d'un poste tous les avantages imaginables. On voyoit alors ce tendre père, qui par-tout ailleurs pâlissoit au moindre danger de son fils, surmonter tous les sentiments de la nature. Le duc d'Enguien, né avec beaucoup de pénétration & toute la valeur des Bourbons, fit des progrès dignes d'un tel maître. Il ne lui manqua que de commander en chef pour acquérir une grande
Ibidem. réputation. Les sentiments du père augmentèrent avec le mérite du fils ; ils parvinrent au point que Condé, ne respirant plus que la gloire du duc d'Enguien, offrit aux Polonois d'aller commander leurs armées contre les Turcs & les Tartares, s'ils vouloient placer son fils sur le

trône. Il ne se mit au rang des Candidats que lorsque cette Nation eût déclaré qu'elle ne pouvoit consentir d'être gouvernée par un Prince de vingt cinq ans. 1661.

L'un des premiers soins de Louis XIV avoit été de rendre sa Cour la plus brillante & la plus magnifique de l'Univers. Il avoit décoré de l'Ordre du Saint-Esprit plus de soixante de ses principaux Sujets, à la tête desquels on voyoit Condé, Enguien & Conti. Sa Majesté porta les égards pour le premier Prince du Sang jusqu'à lui accorder le pouvoir de nommer un Chevalier des Ordres. Le choix du Prince tomba sur le comte de Guitaut son premier gentilhomme. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie & le ressentiment des gens de qualité qui avoient tout abandonné pour le suivre. Coligni, plus irrité, parce qu'il avoit fait de plus grands sacrifices, céda aux transports violents qui l'agitoient. Il alla trouver le Prince, & lui remettant les provisions de la charge de Capitaine-Lieu-

Histoire du prince de Condé, par Coste, p. 350.

tenant des Gendarmes de Condé :
1661. *Non*, dit-il, *Monſeigneur, vous ne méritez point tout ce que nous avons fait pour vous, Boutteville & moi. Quoi! dans la ſeule occaſion que vous aurez peut-être de nous obliger jamais, vous nous préférez un homme tel que Guitaut. Si j'ai jamais des enfants*, ajouta-t-il en fureur, *je leur caſſerai la tête plutôt que de ſouffrir qu'ils s'attachent à d'autres qu'au Roi. S'il commet des injuſtices, on les ſouffre plus patiemment de ſon Maître que d'un autre.* Condé, vif, fier, impatient, peu accoutumé aux reproches, ſçut pourtant ſe contenir : il n'oppoſa que la douceur & la modération à l'emportement. *Si j'ai nommé*, dit-il, *Guitaut préférablement à Boutteville & à vous, c'eſt que j'ai cru que vous obtiendriez l'un & l'autre de votre qualité, ce qu'il ne pouvoit eſpérer de la ſienne. Si j'avois pu prévoir que les choſes ſe fuſſent paſſées ainſi, j'en aurois peut-être uſé autrement. Vous devez être content de cette ſatisfaction; il ne tiendra pas à moi que vous ne le ſoyez encore plus dans la ſuite.* Les excuſes de Condé ne calmèrent point

Coligni ; il se retira l'esprit rempli d'aigreur & d'amertume. 1661.

Au-reste, Guillaume de Pechpuyroux, comte de Guitaut & de Comminge, dont Coligni parle avec tant d'injustice & de mépris, étoit parvenu à la fortune par toutes les voies de l'honneur, du courage & de l'esprit : il avoit versé une partie de son sang pour le Prince ; il passoit en un mot pour un des gentilshommes les plus accomplis du Royaume. Le Favori du grand Condé ne pouvoit être un homme médiocre.

Mazarin étoit mort, mais ses maximes & sa politique régnoient encore à la Cour. Elle conçut une joie maligne de voir Condé abandonné par un homme qui lui avoit été dévoué jusqu'à l'enthousiasme ; & ce fut peut-être autant pour inviter les autres amis de Condé à la désertion, que pour récompenser le mérite de Coligni, qu'elle le combla de caresses, & le nomma général de l'armée qu'elle envoya au secours de l'Empereur contre les Turcs. Coligni ne soutint pas en

Mémoires de Bussi-Rabutin, t. II.

Hongrie la haute réputation qu'il
1661. avoit acquise en Flandre sous Condé. Le comte de la Feuillade eut tout l'honneur de la victoire de Saint-Godard. Coligni se retira disgracié dans ses terres de Bourgogne. Il y mourut en 1686. S'il est vrai, comme on l'a soupçonné, qu'il ne mit tant d'éclat & de hauteur dans sa rupture avec Condé, que pour s'attirer les regards & les bienfaits de la Cour, il en fut bien puni; puisqu'il lui en coûta sa fortune & sa réputation. Condé, ne se vengea de lui qu'en protégeant son fils, & en le faisant Colonel du régiment de Cavalerie de son nom. Ce fils mourut en 1694 sans enfants de Mademoiselle de Lassai; & en lui finit l'illustre & ancienne Maison de Coligni, si féconde en grands hommes (a).

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny, t. III, p. 287.

Moréri, art. Coligni.

La conduite de Condé démentoit

(a) La branche du comte de Coligni, dont il est question, étoit séparée depuis plus d'un siècle de celle de l'Amiral, éteinte en la personne de Gaspard IV du nom, duc de Chatillon, tué au combat de Charenton.

bien les reproches d'ingratitude dont Coligni osoit le noircir. Il n'étoit occupé qu'à ne laisser échapper aucuns de ses amis à sa reconnoissance. Quelque temps avant le trait dont on vient de parler, il avoit reçu quatre cents mille écus de la Cour d'Espagne ; il manquoit lui même du nécessaire & n'avoit plus de services à attendre de ses partisans. Cependant, sans avoir égard à sa situation, il leur distribua la somme entière, & il voulut qu'il ne demeurât d'autres traces d'un si grand bienfait que celles que la reconnoissance imprimeroit elle-même dans le cœur de ceux qu'il avoit obligés. Il n'y eut que le comte de Bouteville qui refusât de s'enrichir des dons du Prince. Condé l'en dédommagea en lui ménageant l'alliance de l'héritière de la maison de Luxembourg ; & il servit depuis ses amis avec tant de zèle & de succès que le collège des Maréchaux de France & celui des Capitaines des Gardes du Corps ne furent presque composés que de ceux qui avoient par-

1661.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

tagé ses fautes & ses malheurs. On
1661. reprocha à Louis XIV d'avoir mieux récompensé les serviteurs du Prince que les siens.

Cependant l'autorité royale s'affermissoit de plus en plus. Condé soumis, qui eût osé lutter contre elle ? C'étoit à qui des Princes & des Parlements signaleroit son zèle avec plus d'éclat. La concorde avoit amené les temps les plus heureux de la Monarchie. Point de jour qui n'éclairât de nouvelles prospérités
1662. & de nouvelles fêtes, plus brillantes que celles dont l'imagination a embelli tant de Romans. Une des plus dignes d'une Cour guerrière fut le Carousel que Louis XIV donna à la Capitale, dans la cour des Tuileries qui en a retenu le nom. Le Monarque lui-même, les Princes, les Héros dont la France étoit remplie, étoient les acteurs de ces jeux de la paix, la plus noble image de la guerre. Les Chevaliers divisés en cinq quadrilles nombreux, représentoient les nations les plus célèbres de l'Univers, les Romains, les

Perses, les Turcs, les Indiens & les Sauvages. Louis XIV, Monsieur, Condé, Enguien, Guise brilloient à la tête de chaque division. En voyant courir Condé & ce Guise, si célèbre par son courage, ses duels, ses amours & ses aventures romanesques, on disoit tout haut : *Voilà les héros de l'Histoire & de la Fable.* 1662.

Siècle de Louis XIV.

Chantilli avoit plus de charmes pour Condé, que la Cour qu'il ne gouvernoit plus. Il vouloit créer en quelque sorte ce lieu agreste qui n'avoit presque point alors d'autres ornements que ceux qu'il avoit reçus de la nature. Mais la possession en étoit précaire entre ses mains. Mazarin avoit réservé au Roi le pouvoir d'acquérir Chantilli par un article secret du traité des Pyrénées ; & Louis XIV s'expliquoit déjà sur le désir qu'il avoit d'en jouir. *Sire,* lui répondit Condé, *vous êtes le maître ; mais j'ai une grace à demander à V. M. : c'est de m'en laisser le Concierge.* Le Roi comprit toute l'énergie de la réponse, & il eut la grandeur

Mémoires de Choisi.

d'ame de facrifier fon goût au bon-
1662. heur de fon Sujet.

Le Roi faifoit des acquifitions plus utiles & plus glorieufes. Il achetoit Dunkerque de l'indigent & prodigue Stuard. Il recevoit la
1663. Lorraine & le Barrois des mains de l'inquiet Charles IV, qui les lui cédoit, à condition que tous les Princes de la Maifon de Lorraine feroient agrégés à la Maifon Royale, & appellés à la Couronne. Ce traité abfurde demeura fans exécution par la fageffe du Parlement qui ne le vérifia, qu'à condition qu'il n'auroit d'effet qu'après qu'il auroit été ratifié par toutes les perfonnes qui y avoient intérêt. Le Donataire lui-même en plaifantoit avec Condé, chagrin de fe voir affocié tant de compagnons : *Vous n'avez jamais fait*, lui difoit-il, *qu'un Prince du Sang dans toute votre vie, & moi je viens d'en faire vingt-quatre d'un trait de plume*. La gloire d'incorporer à la Monarchie deux belles Provinces, du confentement de toute l'Europe, étoit réfervée à Louis le Bien-Aimé.

Mémoires d'Avrigni, t. III, p. 256.

Son Prédéceſſeur ſe vengea de l'inquiétude & des inconſtances du duc de Lorraine en envahiſſant ſes Etats. Il protégeoit en même-temps le Portugal contre l'Eſpagne, l'Empereur & Veniſe contre les Turcs, l'Electeur de Mayence contre ſes Sujets révoltés, la Hollande contre l'Angleterre & l'évêque de Munſter; il attaquoit les Algériens juſque ſur leurs foyers; il conſtruiſoit le canal de Languedoc; il rempliſſoit toute l'Europe de ſon nom & de ſa puiſſance. 1663.

C'eſt au milieu de ces ſuccès que l'Eſpagne & Rome oſèrent l'offenſer en la perſonne de ſes ambaſſadeurs. La ſeule menace d'envoyer Condé & Turenne dans les Pays-Bas terraſſa Philippe IV; il ſe prêta à toutes les ſatisfactions qu'un gendre fier & irrité exigea. Il reconnut, à la face de l'Univers, la prééminence de la Couronne de France ſur la ſienne. Chigi, plus foible encore, oſa lutter plus long-temps; il eût volontiers troublé & armé toute la république chrétienne pour s'épar-

gner la honte d'une réparation qui
1663. lui ſembloit incompatible avec l'orgueil de la Thiare. Mais ces temps malheureux, de ſuperſtition, de fanatiſme & de barbarie, où la voix d'un Pontife ſuffiſoit pour exciter un embraſement univerſel, étoient diſparus; & la marche d'une armée françoiſe, qui deſcendoit les Alpes ſous les ordres du maréchal du Pleſſis Praſlin, arracha enfin du Pape un déſaveu qui fut accompagné des circonſtances les plus humiliantes. Le Monarque fit graver l'inſulte & la réparation ſur l'airain, au milieu de Rome même, étonnée de ſe voir en proie aux mêmes affronts dont elle avoit autrefois accablé les Rois & les nations.

Le Cardinal Chigi, neveu du
1664. Pape, parut en France, revêtu de la qualité de Légat, non pour humilier les Rois comme ſes Prédéceſſeurs, mais pour en être humilié. On s'efforça de le combler d'honneurs pour lui faire dévorer l'amertume d'une démarche inouie. Condé & Enguien furent le recevoir aux

portes de Paris, & le conduisirent aux pieds du trône où il venoit demander pardon. 1664.

Condé goûta cette année la joie la plus pure. Il établit le duc d'Enguien : il ne tenoit qu'à lui d'unir la destinée de son fils avec celle d'une petite-fille d'Henri IV, Mademoiselle d'Alençon. Il préféra les liens de l'amitié à ceux du sang. Le duc épousa la princesse Anne de Bavière, petite-fille de cet Electeur Palatin, qui ne fut décoré du vain titre de Roi de Bohême, que pour devenir le plus malheureux de tous les hommes. Elle avoit pour mère la célèbre Anne de Gonzague, dont on a tant parlé dans le cours de cet ouvrage. Le Roi & la Reine de Pologne adoptèrent la jeune Princesse, & la marièrent comme leur fille unique. Ils la dotèrent des duchés d'Oppelen & de Ratibor, en Siléfie, évalués à plus d'un million d'écus, & de plusieurs autres millions en argent & en pierreries. Le Roi, de son côté, agit en père ; il fit un don considérable au duc

Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, t. V, p. 266.

1666.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Contrat de mariage du duc d'Enguien.

1666. d'Enguien; il voulut qu'on exprimât dans le contrat de mariage tous les sentiments d'estime & de considération dont il étoit pénétré pour M. le Prince. Il assista au repas nuptial avec les Reines & toute la Maison Royale.

Ce mariage devoit avoir encore des suites plus fortunées. Il eût conduit les jeunes époux au trône de Pologne, si la Reine Marie eût été moins haïe. Elle remua envain les ressorts les plus puissants en leur faveur; ses intrigues furent regardées comme un attentat à la liberté de la Nation, & on lui fit un crime d'avoir osé pour un étranger ce qui ne lui auroit pas été permis de tenter pour son propre fils. Rien n'écarta plus dans la suite le duc d'Enguien du trône, que ces efforts prématurés pour l'y placer.

La goutte, dont Condé avoit déjà ressenti quelques atteintes, l'attaqua violemment cette année, & le retint long-temps à Chantilli. Il eut le courage de réduire presque toute sa nouriture au lait, & ce régime lui

conserva la vie encore plus de vingt ans. On le verra bientôt à la tête des armées déployer la même vigueur d'esprit & de corps que dans sa jeunesse. 1666.

Il étoit à peine rétabli qu'il apprit que les Princes & les Héros ne sont pas plus à l'abri des traits de la méchanceté & de la calomnie que le vulgaire des hommes. Il se vit déchiré dans un ouvrage que la voix publique attribuoit à Bussi-Rabutin. Mais ce qui le révoltoit plus que sa propre injure, c'est que l'auteur n'épargnoit pas davantage la duchesse de Longueville, cette sœur qu'il aimoit si tendrement. Il ne put s'empêcher de témoigner combien il étoit surpris & indigné de l'excès de témérité de Bussi. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle d'un de ses Gentilshommes. Il assembla tous les bas-officiers de l'hôtel, les harangua & les arma de l'instrument dont on se sert quelquefois pour imprimer l'affront le plus sanglant. Les préparatifs du châtiment parvinrent à

Histoire de la duchesse de Longueville. p. p. 169.

1666. Madame de Longueville. Transie de frayeur, elle vole chez son frère & tombe à ses pieds, fondant en larmes, en lui demandant la grace du coupable. Condé eut horreur du complot; il fit appeller le gentilhomme, & lui demanda d'un air irrité qui l'avoit chargé du soin de sa vengeance; il lui défendit, sous les peines les plus séveres, de corriger un écrivain qu'il ne vouloit punir que par le mépris. Mais Louis XIV se montra moins indulgent; il en coûta la liberté & la fortune à Bussi; il ne sortit de prison que pour languir presque tout le reste de sa vie dans l'exil, malgré les éloges dont il fatiguoit chaque année son maître.

Le Roi avoit acquis la réputation d'un Monarque politique, ferme, magnanime & magnifique; il aspiroit encore à celle d'un conquérant. Les triomphes de la France pendant sa minorité avoient été l'ouvrage de Condé & de Turenne; ils retentissoient dans toute l'Europe. Mais plus on en vantoit l'éclat, plus

Louis XIV se sentoit dévoré du désir de les égaler. La carrière s'ouvrit enfin à son ambition. 1666.

Philippe IV étoit mort, laissant une Monarchie épuisée, & un successeur au berceau. La Reine, sa veuve, dont l'ame étoit aussi haute que l'esprit borné, ne prit les rênes du gouvernement, que pour les confier à un Jésuite Allemand. La honte d'obéir à un Religieux sans expérience, à un étranger sans génie, indigna les Grands, la Noblesse & les Peuples. La minorité de Charles III ne fut célèbre au-dedans que par des troubles, & au-dehors par des revers. L'Espagne n'existera plus que pour servir de matière aux triomphes de la Maison de Bourbon, jusqu'à ce qu'elle devienne son patrimoine.

Anne d'Autriche modéroit l'ardeur impétueuse du Roi son fils; mais, attaquée d'un cancer douloureux, elle succomba sous l'excès de ses maux. Elle emporta au tombeau les regrets de la Nation dont elle étoit devenue les délices de-

puis qu'elle ne la gouvernoit plus.
1666. Chaque jour de sa vie étoit marqué par des bienfaits, & elle n'approchoit du trône que pour plaider les intérêts de l'humanité. Condé mêla ses larmes à celles de la France : il vivoit avec cette Princesse, depuis son retour en France, dans la confiance la plus étroite. Peut être gémissoient-ils l'un & l'autre de ne s'être pas mieux connus.

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI.

Cependant Louis XIV, délivré d'un frein qu'il avoit toujours respecté, s'observoit moins : son ambition devint plus ardente, sa volonté plus absolue, sa magnificence plus dispendieuse. Le délire de la prospérité, le fanatisme de la fausse gloire, le poison des passions égarèrent quelquefois sa jeunesse. Mais s'il ne fut pas homme & Roi impunément, on apperçoit au-moins jusque dans ses erreurs, tous les traits qui peignent une ame supérieure à celle de tous les Rois, & peut-être de tous les hommes de son temps.

Il avoit déjà rempli l'Europe de

manifestes, par lesquels il réclamoit 1667.
presque tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, en vertu de l'ancien droit de dévolution, qui dans ces Provinces, exclut de la succession paternelle les mâles du second lit, en faveur des filles du premier. Il citoit l'exemple récent des Etats du Brabant qui, en prêtant serment de fidélité à l'Archiducheffe Claire Eugenie, fille du premier lit de Philippe II, la reconnurent en qualité de souveraine, non à cause de la donation de son père, mais en vertu de son droit successif. L'Espagne, de son côté, alléguoit la renonciation de la Reine, mais la dot de cette Princesse n'ayant point été payée, elle rentroit dans tous ses droits. On négocia : Louis XIV consentoit à modérer ses demandes ; la fierté Autrichienne dicta la réponse de la Régente d'Espagne ; elle déclara qu'elle ne démembreroit pas un village de la Monarchie. Le fer décida la querelle.

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny, t. IV, p. 320.

Louis XIV fondit sur les Pays-

Bas, à la tête de cinquante mill
1667. hommes ; il ne daigna pas seule-
ment déclarer la guerre ; c'étoit une
succession ouverte dont il alloi
prendre possession, bien accompa-
gné. Il associa à la gloire de ce
triomphe facile Turenne préféra-
blement à Condé. Il se souvenoit
encore de la révolte & des exploits
du Prince, qui avoit sauvé à l'Es-
pagne les Provinces dont il alloit
entreprendre la conquête. Le trait
étoit demeuré si profondément gravé
dans son cœur qu'un jour, jettant
des regards avides sur plusieurs
villes de la Flandre, il ne put s'em-
pêcher de dire à Condé : *Sans vous
je serois le maître de tout ceci. Ah !
Sire*, répondit le Prince, *vous aviez
promis de n'en jamais parler.*

Mémoires de Madame de Maintenon.

Cependant tout plioit sous les ar-
mes victorieuses du Roi. Tel étoit
l'anéantissement de l'Espagne, qu'el-
le ne put opposer plus de huit mille
hommes à une puissance qu'elle avoit
menacée autrefois d'engloutir dans
ses vastes domaines. Marsin les com-
mandoit : Marsin, le seul ami

que Condé n'avoit pu faire comprendre dans l'amnistie, & le seul grand homme de guerre qu'eût alors l'Espagne. Charleroi, Ath, Douai, Armentières, Furnes, Courtrai, Oudenarde, Alost, dénués de garnisons & de magasins, tombèrent entre les mains du Roi. Lille, défendue par six mille soldats & vingt mille bourgeois, ne tint que neuf jours; Marsin lui-même fut battu: en un mot, la fortune fit tout pour le Roi, mais le Roi manqua à la fortune. Ce Prince croyant en avoir assez fait pour sa gloire & pour celle de l'Etat, quitta l'armée pour voler aux pieds de sa maîtresse, dans un temps où tout lui annonçoit la conquête entiére des Pays Bas. L'Angleterre & la Hollande combattoient pour l'empire de la mer. Léopold respiroit à peine de la guerre contre les Turcs. La Suéde n'employoit que des menaces, & le reste de l'Europe que des vœux & des plaintes en faveur de l'Espagne. L'Histoire ne ménage pas plus Turenne que Louis XIV; elle lui reproche de

1667.

Mémoires de la Fare, p. 70.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 291.

1667. s'être arrêté trois semaines à Charleroi, au-lieu de marcher droit à Bruxelles, dont la prise eût entraîné celle de toutes les Provinces.

L'état de Condé à Chantilli étoit triste & violent. Il ne respiroit que l'instant de réparer ses fautes, & il se voyoit condamné à l'inaction la plus douloureuse. Ne pouvant combattre pour la Patrie, il lui offrit au-moins un autre lui-même, le duc d'Enguien. Ce jeune prince se comporta en digne fils d'un tel père. La gloire qu'il acquéroit dans tous les sièges étoit la seule consolation que Condé fût en état de goûter. Mais Enguien, livré à toute l'ardeur de son zèle, tomba dangereusement malade devant Lille. On le transporta à Douai. Les larmes de Condé n'étoient pas encore taries sur la destinée du prince de Conti, qu'une mort prématurée venoit de lui enlever à la fleur de son âge : on lui annonce le danger de son fils unique, dans un instant où le chagrin, les regrets & la goutte lui avoient abattu le corps & l'esprit. Mais il

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

ouva bientôt des forces dans sa
endresse & son courage. Il vola au- 1667.
rès du jeune Duc, & ne l'aban-
donna point qu'il ne l'eût rendu à la
vie. Il retourna ensuite dans sa re-
traite ; il ne s'y occupa que du soin
d'effacer les exploits de Turenne par
de plus grands, si le génie de la
France le rappelloit au commande-
ment des armées.

Les progrès de Louis XIV avoient répandu l'alarme & la terreur en Europe. Déjà l'Angleterre & la Hollande avoient suspendu leur haine pour mettre un frein à l'ambition du Monarque françois. La Suède se joignoit à elle ; l'Allemagne frémissoit de honte & d'indignation. On ne pouvoit plus pénétrer dans les Pays-Bas sans rencontrer de nouveaux & de puissants obstacles.

Dans ces circonstances, Condé jetta les yeux sur la Franche-comté, pour la donner au Roi en moins de temps que n'en avoit employé Turenne pour conquérir une partie des Pays-Bas. Quoique le Prince ne fût jamais entré en Franche-comté, il en

connoiſſoit mieux la ſituation, les
1667. forces, les places, les paſſages, les loix & les uſages que les Miniſtres & les Généraux d'Eſpagne. Il communiqua ſon projet au marquis de Louvois qui, jaloux de la faveur de Turenne, ne pouvoit lui oppoſer que Condé. Le Roi, touché du zèle & des lumières du Prince, adopta ſon plan, & lui en confia l'exécution.

La Franche-comté, l'une des plus belles & des plus fertiles contrées de l'Europe, a plus de quarante liéues de long, ſur trente de large. Cette Province, plutôt protégée que dominée par l'Eſpagne, ne contribuoit que de ſes vœux au ſalut & à la proſpérité de la Monarchie dont elle étoit une piéce ſéparée, iſolée & inutile. Mais les Comtois, dans le ſein d'un gouvernement ſi doux, ou plutôt de la liberté, au milieu des plus riches préſents de la nature, étoient pauvres, faute d'induſtrie, de commerce, d'arts & de manufactures.

Hiſtoire de la conquête de la Franche-Comté, par Pelliſſon, t. II.

L'autorité étoit partagée entre le Parlement ſiégeant à Dole, & le Gouverneur

Gouverneur de la Province. De là les intrigues, la jalousie, les factions & la discorde, ces fléaux avants-coureurs de la chûte des Etats. 1667.

Le marquis d'Yenne, de la Maison de la Baume, gouvernoit alors la Franche-comté. Il avoit servi sous Condé dans les Pays-Bas ; & il lui étoit resté une si haute idée de son ancien Général, qu'il ne lui demeura que l'impression de la crainte & du respect, lorsqu'il le vit paroître en armes sur la frontière. Jusques-là il s'étoit conduit avec prudence ; prévoyant l'orage dont la Province étoit menacée, il avoit imploré l'appui de toutes les puissances de l'Europe. Il s'étoit adressé au Parlement pour en obtenir des secours ; mais cette Compagnie ne voulut pas même lui délivrer l'argent provenant de la vente des sels qui étoient en dépôt à Dole. Elle se reposoit de la défense de la Patriè sur les Allemands, & particuliérement sur les Suisses qui ne redoutoient pas moins alors le voisinage de la France que les Hollandois. La Noblesse in- *Ibidem.*

dignée cenſuroit avec aigreur la
1667. conduite des Magiſtrats dont elle
ne ſupportoit le joug qu'avec impatience.

Les forces de la Province n'étoient point mépriſables; elles conſiſtoient en deux mille hommes de troupes réglées, ſept mille bourgeois enrégimentés, qu'on appelloit les Elus, établis dans les villes de Beſançon, de Dole, de Salins & de Grai, & neuf mille hommes de milice, diviſés en trois légions qui n'avoient ſans doute que ce beau nom de commun avec les légions Romaines, & quatre cents gentilshommes, obligés de monter à cheval pour voler à la défenſe de la Patrie au premier ſon de la trompette.

Ces milices n'étoient pas, à la vérité, aguerries; mais elles pouvoient puiſer dans l'amour de la liberté un courage indomptable. Les Comtois, ce peuple belliqueux, ſpirituel, impatient, opiniâtre, attaché juſqu'à l'enthouſiaſme au gouvernement & à la religion des Eſpagnols, avoient fait plus d'une fois

échouer, par sa valeur, tous les efforts de la France pour les subjuguer. Il n'y avoit que le secret & la rapidité qui pussent assurer le succès de l'invasion; il falloit joindre la ruse à la force pour conquérir pendant l'hiver une Province qui trouveroit peut-être au Printemps toute l'Europe armée pour sa défense. 1667.

Condé, persuadé qu'il faut plutôt exécuter que consulter les entreprises hardies, ne demandoit que quatorze mille hommes, dix piéces de canon, six semaines & le choix de ses Officiers généraux, pour soumettre une Province qui pouvoit lui opposer plus de vingt mille combattants.

Il se rendit en Bourgogne, sous prétexte de présider aux Etats du Duché, mais en effet pour préparer secrétement l'expédition. En attendant les troupes qui devoient arriver successivement, il envoya en Franche-comté deux de ses gentilshommes, appellés Ricousse & Riviere, pour reconnoître les places & en lever les plans. Ils se dégui- *Ibidem.*

ſerent ſi bien, & ſe conduiſirent
1667. avec tant de ſageſſe & de circonſpection, qu'ils vinrent à bout d'exécuter heureuſement leur commiſſion.

Au milieu des ſoins innombrables dont il étoit agité, Condé ne paroiſſoit occupé que des fêtes qu'il donnoit à la Nobleſſe, & des Etats dont il prolongeoit adroitement la durée pour ne pas rendre ſuſpect aux Suiſſes, aux Allemands & aux Comtois ſon ſéjour à leurs portes.

Déjà le bruit ſe répandoit que les Suiſſes avoient promis un ſecours de quatorze mille hommes à leurs voiſins. Perſonne n'ignore que cette Nation guerriere peut mettre en un jour plus de cent mille hommes ſous les armes. Il falloit donc la prévenir, la tromper, ou acheter ſon inaction; il falloit ſur-tout enchaîner la défiance & la vigilance des Comtois, naturellement inquiets & ombrageux.

Voici le moyen auquel le Prince eut recours. Il envoya à Beſançon le comte de Chamilli qu'il avoit

nourri Page, homme plein de valeur, de zèle, d'élévation & de 1667.
discernement, sous prétexte de quelques affaires domestiques, mais en effet pour reconnoître de nouveau les passages & les places, & sur-tout pour engager le Parlement à solliciter la neutralité de la Province.

Dans les guerres sanglantes qui s'étoient élevées entre les Maisons de France, de Bourgogne & d'Autriche, la Franche-comté avoit eu quelquefois recours à ce moyen pour écarter de son sein les horreurs de la guerre. On voyoit ce coin de terre jouir d'un calme heureux & profond, pendant que tout étoit rempli à ses côtés d'alarmes, de sang & de calamités. Il en coûtoit cent mille écus par an à la Province, mais le Parlement en eût donné volontiers deux cents mille pour conserver la paix & l'empire dont il étoit en possession.

Bientôt le comte de l'Aubespine, Chevalier d'honneur de la Compagnie, & le conseiller Joubelot

vont trouver le Prince à Dijon, en
1667. qualité de Députés de la Patrie.
Mémoires de Monglat, t. IV. Condé les reçut avec beaucoup de grace & d'affabilité : il entra avec eux en négociation ; mais il eut ſoin de la traîner en longueur pour avoir le temps d'achever ſes préparatifs : enfin il exigea cinq cents mille livres & renvoya les députés chercher des pouvoirs plus étendus. Le Parlement ſe ſoumit à tout promptement. Condé qui appréhendoit d'être éclairé de trop près à Dijon fit demeurer les Députés ſur la frontière, en attendant de nouveaux ordres de la Cour.

Cependant les troupes s'avan-
1668. çoient avec autant de diligence que de ſecret ſur les bords de la Saone & du Rhône. On avoit publié qu'elles
Hiſtoire de Louis XIV, par Peliſſon, t. II. marchoient en Catalogne. Condé les arrêtoit à meſure qu'elles arrivoient. Sa correſpondance étoit établie, non avec le Miniſtre de la guerre, mais avec le duc d'Enguien qui concertoit tout avec le Roi, à l'inſçu des Courtiſans & de tout ce Peuple oiſif de politiques, qui n'eſt

occupé qu'à découvrir & à censurer les projets & la conduite du Prince. 1668.

Malgré tant de précautions le mystère transpira. C'est de Paris qu'on apprit à Dole que la Franche-comté alloit être attaquée. La Cour, pour dissiper ces bruits, fit voler les courriers de Dijon ; on ne remit les paquets à la poste que plus de huit jours après ce prétendu accident.

Condé avoit fixé l'invasion au commencement de Février ; il vouloit prévenir les suites d'une Diette générale que la nation Helvétique avoit indiquée pour ce même mois. Il sçavoit que l'éloquence d'un seul homme suffit souvent pour émouvoir un Peuple libre. Il est constant que les Suisses furent si effrayés de la conquête rapide de la Franche-comté, qu'ils ne firent que s'assembler, se fortifier, garder les passages & éprouver le canon, après cet événement. Ils portèrent même le ressentiment si loin, qu'ils poursuivirent criminellement les Officiers de la même Nation qui avoient suivi le Roi dans cette expédition. *Ibidem.*

1668. Cependant les Comtois, éveillés comme d'un ſommeil léthargique, prennent des réſolutions vigoureuſes. Il convoquent les Milices & l'arrière-ban pour le 8 de Février. Ils avoient dépêché en Suiſſe l'Abbé de Watteville, avec ordre d'offrir ſept cents mille écus à la République pour en obtenir une armée, & l'Abbé de Bellevaux à la Diette de Ratisbone, pour effrayer le corps Germanique du fantôme de la Monarchie univerſelle, dont on attribuoit le projet abſurde à la France.

Condé reſpiroit enfin, tout concouroit à lui livrer ſa proie. Le marquis de Ciudad Rodrigo, Gouverneur des Pays Bas, ayant à ſe défendre contre un ennemi tel que Louis XIV, avoit refuſé une trève de ſix mois que le Monarque lui avoit offerte. Il dédaignoit de recevoir comme une grace, ce qu'il eſpéroit obtenir des rigueurs de l'hiver.

Le Prince entra en Franche-comté le 4 de Février, précédé d'un manifeſte foudroyant, par lequel, après

avoir établi les droits de la Reine, il sommoit les Comtois de reconnoître le Roi en qualité de Souverain, sous peine de la vie. Il avoit associé à la gloire de cette conquête Luxembourg & Chamilli. Ils brûloient d'envie, à son exemple, d'effacer aux yeux du Roi des exploits criminels, par des victoires légitimes & décisives. Condé se saisit des portes de Rochefort sur le Doux, de Pesmes sur l'Oignon, & du Château de Marnai. C'étoit un coup de maître; il coupoit la communication entre Besançon, Dole, Salins & Grai qu'il tenoit investis. La Noblesse convoquée, les Légions dispersées ne pouvoient plus s'assembler sans être enveloppées & taillées en pièces. De-là Condé courut à Besançon avec quinze cents hommes, pendant que Luxembourg, encore moins accompagné, prenoit la route de Salins. Ni l'un ni l'autre ne traînoit de canon après soi, tant les chemins étoient rompus par des pluies continuelles.

1668.

Ibidem.

Arrivé aux portes de Besançon,

le Prince se saisit des hauteurs qui
1668. environnoient la place, & s'en servit pour dérober à l'ennemi le petit nombre des siens. Cependant il agissoit comme s'il eût eu une puissante armée. Il fit sommer une ville qui renfermoit dans son sein quatre fois plus de combattants qu'il n'avoit de soldats.

Ibidem.

Besançon parut d'abord disposée à vendre cher sa liberté. On vit l'Archevêque lui-même, la pique à la main, monter la garde à la tête de son Clergé. Mais les Bourgeois, cédants à la frayeur qu'inspiroient le nom & la présence de Condé, consentirent à perdre la liberté, pourvu qu'on leur laissât le Saint-Suaire.

Condé n'avoit garde de les en priver. Il entra le 7 Février dans la Capitale. Ce jour-là même Luxembourg se présentoit devant Salins; il trouva deux mille hommes de milice bourgeoise qui brûloient leurs fauxbourgs. Soudain il les attaque, les enfonce & les poursuit jusque dans la ville dont il s'empare. Les

Ibidem.

forts qui auroient pu résister pendant
plus d'un mois, se rendirent sans 1668.
tirer un coup de canon. Condé avoit
déjà pris une grande quantité de
petites villes & de châteaux, à la
faveur desquels il coupoit tous les
secours étrangers.

Le Roi n'étoit encore qu'à Dijon
lorsqu'il apprit la prise de Besançon
& de Salins. La difficulté de la conquête
entière de la Province, au
milieu de l'hiver, avoit paru si
grande, qu'il avoit cru devoir borner
ses exploits à la réduction de
ces deux places. Mais encouragé par
les promesses de Condé, qui lui
écrivit qu'il n'avoit qu'à se présenter
pour voir tous les Comtois tomber
à ses pieds; il continua sa route avec
le duc d'Enguien, & marcha à Dole,
où Condé & Luxembourg le joignirent.

Le Prince ne pensoit qu'à sauver
à l'armée les dangers & les fatigues
d'un siège qui eût pu la détruire
dans une saison si rigoureuse. Il somma
les assiégés; mais les habitants
de Dole, se souvenant qu'ils avoient

autrefois bravé pendant trois mois
1668. tous les efforts des François, répondirent qu'ils s'enséveliroient sous les ruines de la Patrie & de la liberté. Le Parlement qui alloit perdre l'empire en changeant de maître, les marquis de Saint-Martin & de Messimieu les entretenoient dans des dispositions si magnanimes.

Condé attendit à peine la nuit pour disposer trois attaques. Les circonstances, la saison, le défaut d'artillerie, l'activité de son caractère ne lui permettoient point d'ouvrir des tranchées & d'employer les moyens lènts de l'art. Il falloit vaincre promptement ou périr. Tous les dehors furent insultés & emportés l'épée à la main. Le marquis de Villeroi pénétra, à la tête du régiment de Lyonnois, jusque dans la demi-lune, d'où il arracha un drapeau qu'il envoya au Roi. Condé dirigeoit & modéroit l'audace des troupes; il tenoit son fils par la main, & lui donnoit des leçons au milieu du feu le plus terrible. Après la victoire, ce Condé, si fier dans l'action, alloit

rendre compte au Roi de tous les détails, avec autant d'empreſſement que s'il eût eu ſa fortune & ſa réputation a établir. C'étoit une maxime de ce grand homme, que rien n'honore autant l'inférieur que le reſpect envers le ſupérieur; & que ſi quelque choſe pouvoit combler l'intervalle immenſe qu'il y a entre le Roi & le Sujet, ce ſeroit l'accompliſſement exact & ſcrupuleux de tous les devoirs que la vertu & l'honneur impoſent. 1668.

Ibidem. Les Volontaires étoient ſi empreſſés de témoigner leur courage aux yeux du Roi & de Condé, qu'ils s'expoſoient témérairement & ſans néceſſité. Condé ſe vit obligé d'établir des bornes au-delà deſquelles il n'étoit permis à perſonne de paroître. Il donna ordre aux troupes de garde de tirer ſur les tranſgreſſeurs, mais en écartant le danger des autres, il s'y livroit lui-même tout entier; il viſitoit en plein jour les travaux. Son ardeur applanit tous les obſtacles, & il ſe vit bientôt en état de prendre la place de force.

1668. Mais le Roi ne pouvoit consentir à livrer cette ville florissante aux suites horribles d'un assaut. Il la fit sommer encore une fois ; il demandoit aux habitants s'ils vouloient hazarder leurs vies, leurs biens, leurs privilèges, l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, en faveur de l'Espagne qui les abandonnoit à leur malheureuse destinée. Le péril fit la plus vive impression sur les Magistrats. Ils consentirent à reconnoître le Roi en qualité de Souverain. Les marquis de Saint-Martin & de Missimieu refusèrent hautement de signer une Capitulation qu'ils regardoient comme infâme.

Le lendemain le Roi entra en triomphe dans Dole, ayant à ses côtés Condé & Enguien. Il descendit à l'Eglise où il fit chanter le *Te Deum*. Il trouva dans la ville cent mille écus que le Parlement n'avoit pas voulu confier au marquis d'Yenne, pour fortifier la Province. Cette même Compagnie appuya le serment de fidélité qu'elle fit au Roi d'un arrêt qui dévouoit à la

mort tous les Comtois qui refuse-
roient de se soumettre à leur nou- 1668.
veau Souverain. Deux Conseillers
suivirent l'armée pour faire exécuter
l'arrêt.

Condé étoit déjà devant Grai, ville presque aussi forte que Dole; le marquis de Lullins défendoit la place; il avoit du courage, de la réputation; & il ne répondit qu'à coups de mousquets aux Députés du Parlement qui se présentoient pour l'exhorter à suivre le torrent de la révolution.

Cependant le marquis d'Yenne, au-lieu de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la Province qui lui étoit confiée, s'étoit retiré au château de Joux, sur la frontière de la Suisse, d'où il attendoit le succès des négociations de l'Abbé de Watteville, en Suisse, & de l'Abbé de Bellevaux, en Allemagne. Le marquis de Maupeou, l'assiégea dans cette place qui passoit pour imprenable; non-seulement il se rendit lâchement, mais il consentit d'aller au camp du Roi de-

vant Grai, pour lui faciliter la con-
1668. quête de cette ville.

Ibidem. L'Abbé de Watteville lui avoit donné l'exemple de l'infidélité. Cet homme d'abord Militaire, ensuite Chartreux, puis Musulman & enfin Ecclésiastique, avoit une éloquence mâle & rapide, une politique déliée & artificieuse, qui n'étoit retenue ni par le frein de l'honneur ni par celui de la vertu. Il n'eut pas plutôt vu Besançon entre les mains de Condé qu'il lui écrivit qu'il devenoit François avec sa Patrie. Quoique le Prince se fiât peu aux offres d'un parjure & d'un scélérat qui offroit de vendre son pays, dont il possédoit les meilleurs bénéfices, il ne laissa pas de l'encourager par ses promesses. Watteville, accoutumé de sang froid au crime, va trouver Yenne, & se servant de l'ascendant des ames fortes & déterminées sur les ames foibles, il lui persuada de livrer lui même au Roi les restes malheureux de sa Province. Il l'amena au camp, & Condé acheva d'éblouir par ses carresses un homme

que sa peur avoit déjà subjugué. Le Marquis trouva le secret d'entrer dans Grai avec Watteville. Dès-lors l'autorité de Lullins disparut, & les deux traîtres effrayerent tellement la garnison & les habitants, en leur exagérant les forces du Roi, que la ville ouvrit ses portes. 1668.

Le Roi en fut quitte pour une pension de vingt mille livres dont il récompensa la perfidie du marquis d'Yenne. Il donna le haut Doyenné de Besançon, qui ne lui coûtoit rien, & une somme médiocre, à l'Abbé de Watteville. On ne vit jamais de traîtres vendre leur patrie à meilleur marché. Les Gouverneurs des autres places, aussi vils que leur chef, ne demandoient que de l'argent pour suivre son exemple. Condé, avare des trésors de l'Etat, les réduisit tous en les menaçant du gibet.

C'est ainsi qu'il se rendit maître de la Franche-comté en quatorze jours. Le même courier apprit au Gouverneur des Pays-Bas l'invasion de cette belle Province & sa perte. La pré-

1668. ſomption & l'aveuglement combattirent d'abord en faveur du Prince. La lâcheté & la corruption firent le reſte & lui épargnèrent la moitié du temps qu'il avoit deſtiné à cette expédition. Le Roi admira lui-même ſa fortune & les talents de Condé. L'éclat d'un ſi grand ſervice le toucha au point qu'il ne put s'empêcher de dire au duc d'Enguien : *J'avois toujours eſtimé votte père, je ne l'avois jamais aimé; mais je l'aime aujourd hui autant que je l'eſtime.* Il lui donna le gouvernement de la Province dont il venoit d'agrandir le Royaume.

Mémoires de Montglat, t. IV.

L'Eſpagne, ayant à combattre un Roi ſi puiſſant, ſi heureux, eût entiérement ſuccombé ſans la compaſſion politique de toute l'Europe. Elle implora particuliérement le ſecours de la Hollande. C'eſt un ſpectacle bien frappant de l'inſtabilité des choſes humaines que celui de l'Eſpagne preſque ſuppliante aux genoux de la Hollande, qu'elle avoit cru dompter cent ans auparavant par le ſeul appareil des ſupplices. Les Hollandois, moins tou-

chés des revers de leurs anciens maîtres, qu'effrayés des progrès de la France, cherchoient dans toute l'Europe des alliés qui les aidassent à arrêter la fortune d'un Monarque, dont les Généraux sembloient invincibles. La crainte forma les nœuds de la triple alliance. L'Angleterre, la Suède, la Hollande réunies, osèrent prescrire des bornes aux conquêtes du Roi. Condé & Turenne l'exhortoient à braver des menaces qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre impuissantes. Il avoit trois armées sur pied : la première devoit marcher à Bruxelles, la seconde à Ostende & la troisième en Hollande, sous Condé. Aucune Nation n'étoit préparée à la guerre, & les Pays-Bas eussent été engloutis avant que d'être défendus. 1668.

Louis XIV hésitoit ; il ne s'étoit pas encore essayé à combattre toute l'Europe à la fois. Les Ministres, jaloux de la gloire & de la faveur de Condé & de Turenne, que la guerre rendoit nécessaires, lui arrachèrent les armes des mains, en

1668. lui exagérant les forces de ses voisins. L'Espagne sacrifia toutes les places qu'elle avoit perdues dans les Pays-Bas pour recouvrer la Franche-comté qui lui étoit inutile.

Le crédit de Condé ne déchut point pendant la paix. La naissance d'un petit-fils, la vénération publique, les charmes de l'amitié, de la société & de Chantilli, lui avoient ramené des jours plus sereins. Ce fut dans ces circonstances que le trône de Pologne vaqua par l'abdication du Roi Casimir.

La réputation de Condé s'étoit étendue du midi au nord de l'Europe. Il comptoit autant d'admirateurs en Pologne que dans sa Patrie; & une partie de la Nation ne souhaitoit rien tant que de voir un grand Capitaine retracer la gloire du règne des Jagellons. Condé, plus jaloux de l'élévation de son fils que de la sienne, regardoit le trône d'un œil philosophique. Il conjura Louis XIV, qui avoit paru sensible à la gloire de voir un Roi de plus dans la Maison de Bourbon, de faire tomber la Cou-

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

ronne ſur la tête du duc d'Enguien.

Une foule de concurrents la demandoient en même-temps. Le Czar la ſollicitoit pour ſon fils, âgé de huit ans. Il fondoit ſes titres ſur les deux principaux mobiles de l'humanité, l'eſpérance & la terreur. Il promettoit d'un côté des millions & des places à la république, ſi elle couronnoit un enfant ; de l'autre, il menaçoit de dévaſter ſes plus belles Provinces, ſi elle le rejettoit. Mais on éluda ſes inſtances, & on mépriſa ſes offres. Ragotski, Souverain de Tranſilvanie, ne fut pas plus heureux. Le trône ne fut plus diſputé que par le duc d'Enguien, le prince Charles de Lorraine & le duc de Neubourg. 1668.

Le nom d'Enguien n'étoit point agréable aux Polonois à cauſe des efforts que Caſimir & la Reine Marie avoient faits en ſa faveur. Sa jeuneſſe lui nuiſoit peut-être encore davantage auprès d'une Nobleſſe vénale & corrompue, qui ne regarde les fréquentes vacances du trône que comme un des moyens les plus ſûrs

de s'enrichir. La France proposa alors
1668. Condé. Tout sembloit lui assurer la Couronne. La Pologne, menacée par les Turcs, les Tartares & les Russes; travaillée au-dedans par des factions & des vices intérieurs, avoit besoin d'un grand homme de guerre & d'Etat. Les Concurrents de Condé ne pouvoient lui être comparés. Le prince de Lorraine avoit, à la vérité, le germe de tous les talents; mais il ne failoit que d'entrer dans la carrière de la gloire que Condé avoit parcourue avec tant d'éclat. Le duc de Neubourg, avancé en âge, chargé d'une nombreuse famille, n'ayant que des vertus pacifiques, paroissoit peu propre à gouverner une Nation dont le Roi doit être le premier guerrier.

Pendant qu'on balançoit dans les Diétines le mérite des trois Prétendants, un nouveau Concurrent s'efforçoit dans l'ombre du mystère de leur ravir les suffrages & la Couronne : c'étoit la Reine Christine, qui, ayant à peine abdiqué le trône, s'étoit apperçue qu'un Souverain,

Mémoires de la Reine Christine, t. III, p. 340 & suiv.

sans Etats, n'est qu'une Divinité sans culte. Elle expioit par de longs repentirs la legéreté d'une démarche dont le faste l'avoit éblouie. Son orgueil eût été flatté de se voir rappellé au rang suprême qu'elle avoit foulé aux pieds, par les vœux & le choix d'une Nation qui a tant d'intérêt à ne placer sur le trône que le génie, le courage & la vertu. Son ame sembloit devenir plus grande à la vue d'une perspective si glorieuse. *Si l'on vouloit m'élire Reine*, écrivoit-elle au Nonce du Pape, *à condition que je n'irois point à l'armée pour y commander, je refuserois le trône le plus éminent & le mieux affermi. Sacrifier ma vie pour le salut de la Pologne, & immortaliser mon sexe, voilà où se bornent tous mes vœux. . . . . Sachez que de tous mes rivaux, je ne crains que le prince de Condé. C'est un prodige de science, de valeur & d'intrépidité : il réunit en lui seul toutes les sublimes passions des plus grands hommes.* Mais dans une autre dépêche l'intérêt & la jalousie lui faisoient tenir un langage bien différent.

1668.

Ibidem.

Après avoir déprimé, dans les termes les plus indécents, les ducs d'Enguien, de Lorraine & de Neubourg, elle en revenoit à Condé: *Pour le Prince de Condé*, dit-elle, *il m'est le plus formidable de tous. Sa naissance, qui approche de la mienne, son mérite, son argent, tout cela ne peut être combattu que par la forte aversion que les Polonois ont contre le nom François. Il faut tâcher de le rendre odieux & suspect, & le représenter comme un Prince violent, dont la bile échauffée voudra se venger sur la Pologne de tous les chagrins qu'il a essuyés à la Cour de France. N'oubliez pas de le peindre comme un homme qui, ayant la tête remplie de la vaste puissance du Roi de France, sera peu propre à gouverner un Peuple libre. Son unique but sera d'opprimer la liberté & d'établir son autorité sur le modèle de celle de son Roi, & sur-tout de rendre le trône héréditaire dans sa famille. Ce projet pourroit lui réussir par le puissant appui de sa Patrie qui consacrera toutes ses forces en sa faveur, quand ce ne seroit que pour s'en défaire.* Et plus bas: *Ce*

1668.

Ibidem.

Ce Prince est un grand Capitaine & un grand Soldat, il est vrai, mais très-violent & très avare : il est même douteux qu'il soit aussi grand Roi qu'il est grand homme de guerre, & il est nécessaire de ne pas confondre ces qualités qui sont fort différentes. 1668.

Cependant le nom de Condé triomphoit dans la Diète ; son argent prodigué dans l'ordre équestre donnoit un nouveau lustre à ses grandes qualités. Presque tous les Magistrats, le Sénat entier concouroient à son élévation : *C'est le Héros*, disoient-ils à la Nation, *que tous les Peuples se choisiroient pour Roi, s'ils avoient la liberté de disposer d'eux-mêmes.* Le Primat Prazmoviski ajoutoit qu'il se feroit plutôt mettre en pièces que d'en couronner un autre. Les femmes même, touchées de la gloire du Héros, agitoient puissamment les esprits en sa faveur. On voyoit à leur tête trois Françoises mariées à Sobieski, à Marstein & à Pazzi. Elles avoient porté dans leur nouvelle patrie l'amour de l'ancienne, & elles ne ref- *Mémoires de Chavagnac.*

piroient que la domination d'un
1668. Bourbon. La Maîtresse du Primat s'étoit jointe à elles; les graces, la beauté & l'éloquence leur avoit acquis un empire sans bornes sur le cœur de leurs époux & de leurs amants, & elles ne s'en servoient que pour couronner la valeur.

1669. Déjà le Roi Casimir & tous les Grands écrivoient à Condé que le trône lui étoit assuré, & qu'il se tînt prêt à partir pour le remplir. On dit que le Prince porta la crédulité jusqu'à faire frapper des médailles d'or & d'argent pour transmettre cet événement glorieux à la postérité. Il sollicitoit déjà la liberté du passage dans les Etats des Princes d'Allemagne qu'il devoit traverser pour se rendre à Warsovie.

Annales de Hollande, par Basnage, t. II.

Pendant ce temps-là la politique & la jalousie d'une part, & la calomnie de l'autre, réunissoient tous leurs efforts pour lui arracher la plus digne récompense de la vertu.

Louis XIV préparoit en secret les foudres qui devoient écraser la Hollande. Il n'y avoit point de

moyens qu'il ne tentât pour assurer le succès de cette invasion, & enlever à la République tous ses alliés. La Suède, la Saxe, le Brandebourg insinuèrent au Monarque qu'ils lui abandonneroient la Hollande, pourvu qu'il retirât sa protection de dessus Condé, pour la transférer au duc de Neubourg. Ce Prince avoit promis à chacune de ces Puissances de grands avantages s'il parvenoit au trône. La politique décida Louis XIV; il abandonna un Bourbon en faveur d'un étranger. *Mon Cousin*, dit-il au Prince, *je vous prie de ne plus penser à la Couronne de Pologne; il y va de l'intérêt de mon Etat.* Condé se soumit de bonne grace à un arrêt plus terrible aux yeux de l'ambition que celui de la mort. Il écrivit ce jour-là même à ses amis, qu'il les remercioit de leur zèle, qu'il les dispensoit de leurs promesses, & qu'il renonçoit à l'espérance de régner dans les circonstances où son élévation se trouvoit en contradiction avec les intérêts & les vues du Roi son maître.

1669.

Histoire de Sobieski, t. I, p. 281.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

1669. Mais son parti, persuadé qu'on ne sacrifie pas si aisément un trône, persévéra avec le même zèle à son élévation. Il lui écrivit pour vaincre sa résistance. Les obstacles s'applanissoient de jour en jour. Condé alloit régner sans un libelle infâme fabriqué en latin à la Cour, & sous les yeux de la Reine Christine; les autres disent à Paris, dans les ténèbres. Quoi qu'il en soit, le voici dans toute son étendue. Rien de plus instructif pour la postérité que l'exemple d'un grand homme injustement déchiré, & opprimé par la calomnie.

Histoire de Sobieski, t. I, p. 276.

L'auteur poursuivoit le Prince depuis son berceau jusqu'à la paix des Pyrénées. L'envie, l'imposture & le fanatisme lui avoient prêté le pinceau à l'aide duquel il défiguroit le caractère, les mœurs, le génie & les actions du Héros.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

« Troies, disoit-il, a existé, mais » sa gloire & sa splendeur ont disparu. Condé, plus affaissé par les » excès de sa jeunesse, & le feu dévorant des passions, que par la

» main du temps & les travaux de la » guerre, n'eſt plus que l'ombre de » ce qu'il a été. En proie aux dou- » leurs de la goutte, les nerfs affoi- » blis, n'ayant pas plus de reſſort » dans l'eſprit que dans le corps, il » eſt obligé de ſe faire traîner comme » un vain ſimulacre de ſon antique » grandeur. Si la vigueur de ſon corps » preſque anéantie, ſi le feu de ſon » génie ſe raniment jamais, ce ne ſera » que pour établir le deſpotiſme & » les mœurs de ſa Patrie en Pologne, » & plier la milice Sarmate à la diſ- » cipline Françoiſe ». Le libelle lui refuſoit tout, excepté les vertus guerrieres. « S'il a été, diſoit-il, un » autre Mars dans les combats, Mi- » nerve ne l'a jamais inſpiré dans les » conſeils ». On le repréſentoit enſuite comme un Prince ſans mœurs, ſans foi, ſans reconnoiſſance, ſans humanité : il avoit voulu répudier ſa femme pour épouſer ſa maîtreſſe : il avoit abandonné Bouillon, Turenne & tous ceux qui s'étoient attachés à ſa deſtinée. On rappelloit toutes les anciennes calomnies de la

1669.

Fronde, lues autrefois avec avidité, désavouées avec horreur depuis que l'esprit de faction n'animoit plus la Nation. On lui reprochoit la hauteur & l'indignité avec lesquelles il avoit traité le Sénat François : on l'accusoit d'avoir payé les assassins & les incendiaires de l'Hôtel-de-ville : enfin voici le trait le plus mortel qu'on pût lui porter vis-à-vis d'un peuple aussi attaché à la religion qu'à la liberté de ses pères. Il ne cherchoit qu'à déchirer d'une main indiscrete & téméraire le voile dont la foi a couvert les mystères du christianisme. On ne l'avoit jamais vu aux pieds d'un Prêtre, à la table sacrée ; il égayoit sans cesse ses amis aux dépends des pratiques de la religion : les Evêques, les Cardinaux n'étoient pas plus à l'abri de ses railleries que les moindres Ministres des autels : il ne rougissoit pas de se faire servir en gras les jours prohibés par l'Eglise, & de danser les Fêtes : enfin la France ne vouloit l'élever au trône que pour se défaire d'un enfant qui lui avoit déchiré le sein.

1669.

Ibidem.

Il falloit bien compter ſur l'aveugle crédulité des Polonois pour leur présenter ce tiſſu d'accuſations, la plupart fauſſes & contradictoires. C'étoit dans le temps qu'il réduiſoit la Franche-comté, au milieu des frimats & des pluies, qu'il faiſoit une guerre de ruſes & de ſtratagêmes qui demande tant de vigilance & d'activité, qu'on prétendoit qu'il n'avoit pas la force de ſe ſoutenir. Comment un homme qui n'avoit point de jambes pour marcher, en trouvoit-il pour danſer? Comment le Prince de ſon temps qui témoignoit le plus de tendreſſe à ſa famille, & qui eut toujours autant d'amis que d'admirateurs, avoit il l'ame inſenſible & inhumaine? Cet écrit, qui n'étoit fait que pour la multitude, ne fit auſſi impreſſion que ſur elle. Les Grands, qui le mépriſoient, ne s'en préparoient pas moins à couronner Condé; ils ne redoutoient que ſes refus.

1669.

Ce fut alors que les factions oppoſées, qui s'étoient prévalues du libelle, qui l'avoient commenté & répandu

avec une eſpèce de fureur, eurent recours à d'autres armes auſſi mépriſables ; tant il eſt vrai que l'ambition ne connoît point de moyens bas & vils quand il s'agit de régner.

1669.

Mémoires de Chavagnac, p. 287.

Il y avoit alors à la Diéte un gentilhomme appellé Pétreski, autrefois Jéſuite. On ne ſçavoit qu'admirer le plus en cet homme, ou ſon éloquence, ou ſon audace, ou ſon goût pour l'ivrognerie & l'intrigue. Un habit en lambeaux couvroit à peine ce malheureux, dont la pauvreté n'eût pas été honteuſe ſi elle n'eût été le fruit & la récompenſe du vice & de la baſſeſſe. L'indigence, l'effronterie, la corruption des mœurs, les mêmes penchants & la même deſtinée rendoient Pétreski cher à la petite nobleſſe. Le parti du Prince dédaigna d'acheter un homme mépriſable ; il offrit ſon miniſtère à la faction de Lorraine, pour exclure Condé du trône. On lui compta une ſomme de cent ducas, à l'aide de laquelle Pétreski acheta un habit & ſe préſenta à l'Aſſemblée. Là il invective ſans ménagement & ſans

pudeur contre le Prince. Il l'accuſe d'avoir corrompu le Sénat & preſque tout l'ordre équeſtre. Cet homme de bien demandoit ſi c'étoit par la ſéduction ou la vertu qu'on devoit aſpirer à gouverner une Nation libre & magnanime. Il conclut enfin en conjurant ſes Compatriotes d'exclure un étranger du trône, où il ne vouloit monter que ſur le débris des loix. A ces mots on voit briller mille ſabres en l'air, on n'entend que ces cris ſiniſtres : *Qu'il ſoit exclus comme un corbeau.* On marche à la Szoppa où le Sénat étoit aſſemblé. Le Primat, qui avoit proteſté tant de fois qu'il périroit plutôt que de proclamer un autre Roi que Condé, voit le fer ſuſpendu ſur ſa tête, & céde en frémiſſant. Sobieski, Leczinski, Morſtein, Lubomirski, Sapioha, Pazzi, Jablonowski, n'échappent aux coups & à la mort qu'en ſouſcrivant à l'arrêt prononcé par l'infâme Pétreski.

1669.

Ibidem.

Mémoires de Chavagnac.

Mais ni le prince de Lorraine, ni le duc de Neubourg, ni la Reine Chriſtine ne profitèrent d'une diſ-

1669. grace à laquelle ils avoient travaillé par des voies si honteuses. Cette dernière avoit pourtant pour protecteur le Pape Clément IX, Pontife éclairé, sage, magnifique, qui ne respiroit que la paix & la félicité publique. Son autorité étoit grande en Pologne, elle eût mérité d'influer dans tout l'univers; mais il n'osa seulement proposer une Princesse qui eut été condamnée à l'oubli & peut-être au mépris, sans sa noble passion pour les arts.

Les Polonois allèrent chercher un Roi dans la foule des Piastes, & jamais choix plus indigne & plus funeste ne déshonora les suffrages d'un Peuple libre. On diroit que les hommes assemblés perdent autant en lumières & en sagesse, qu'ils gagnent en autorité & en pouvoir. Michel-Wiesno-Weski, qui ne subsistoit que des aumônes de la feue Reine, étonné de se voir élu, levoit les yeux & les mains au Ciel, en attestant son ignorance & son incapacité. Il fallut le traîner au trône, dont l'éclat & les devoirs l'épouvan-

toient. La Pologne ne tarda pas à rougir d'un chef sous lequel elle connut la honte & l'opprobre d'un tribut envers le Grand Seigneur. Une partie de la Nation se préparoit à profaner & à briser l'autel sur lequel elle venoit de sacrifier. Condé eût pu régner encore s'il eût voulu se prêter aux vœux d'une puissante confédération. Il les détermina en faveur du duc de Longueville son neveu. On n'attendoit plus que le jeune Prince pour lui donner le trône & la femme (*a*) de l'imbécile Michel, lorsqu'il fut enlevé par une mort funeste & précipitée.

1669.

Condé se consoloit, dans le sein de l'amitié, de l'injustice des hommes & des caprices de la fortune. On lui adressa des vers qui méritent d'autant plus d'être conservés qu'ils peignent en peu de mots son

(*a*) Eléonore d'Autriche, sœur de l'Empereur Léopold.

caractère. Ils étoient inscrits au bas de son Portrait.

1669.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

J'ai le cœur comme la naissance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ai de la foi, de la constance,
Je suis prompt, je suis fier, généreux & vaillant;
Rien n'est comparable à ma gloire:
Les plus fameux Héros qu'on vante dans l'Histoire
Ne me le sauroient disputer.
Si je n'ai pas une Couronne,
C'est la fortune qui la donne;
Il suffit de la mériter.

Mais ce Prince si supérieur aux événements, qui disoit, *je fuyois*, avec la même grace & la même simplicité que, *nous battions l'ennemi*, souffroit plus impatiemment le dérangement de ses affaires que la perte d'un trône; il étoit chargé de plus de neuf millions de dettes exigibles, triste fruit de l'honneur funeste d'avoir partagé la Nation entre le Roi & lui. Il y avoit plus de six ans que sa maison n'étoit payée; presque toutes ses terres étoient saisies, & il n'avoit pas deux cents mille écus par an pour soutenir

l'éclat de la représentation la plus légitime. 1669.

Condé, qui avoit tant de fois bravé la mort & l'adversité, n'avoit pas la même résolution contre ses créanciers. Il ne sortoit jamais sans en trouver une troupe dans son antichambre qui, se rangeant sur deux lignes, imploroient les uns sa justice, les autres sa compassion. Le Prince ému passoit rapidement, appuyé sur deux Officiers ; il jettoit un regard timide, honteux & embarrassé sur ce bataillon plus terrible pour lui que tous ceux qu'il avoit eu à combattre en pleine campagne, & il donnoit des espérances qu'il étoit intérieurement au désespoir de ne pouvoir remplir.

Mémoires de Gourville, t. II, p. 58.

Tel étoit le cahos où l'ignorance, l'usure, un secret brigandage peut-être avoient plongé ses affaires, que le Conseil n'avoit pas voulu permettre au duc d'Enguien de consacrer la riche succession qu'il avoit recueillie de la Reine de Pologne, à la liquidation des dettes de sa Maison. On avoit préféré l'acquisi-

tion de quelques terres qui avoient
1669. été portées une fois au-delà de leur valeur. Cet état de gêne, de contrainte & de perplexité, si sensible à une ame honnête & magnanime, répandoit le poison de l'amertume sur les jours de Condé ; & il eût langui toute sa vie sous le poids de l'inquiétude & de l'affliction, sans le secours généreux & intrépide de Gourville.

On a perdu de vue cet ancien & fidèle serviteur du Prince qui avoit tant de fois bravé la mort pour soutenir sa querelle. Il n'abandonna Condé que lorsque le ressentiment, la défiance & la haine l'eurent conduit à Bruxelles. Mazarin employa à son tour les talents & les ressources de Gourville. Il le récompensa de ses services en l'initiant dans les Finances. Une fortune rapide fut le fruit de l'application de Gourville, dans cette science alors mystérieuse & funeste à la Patrie. Il gouverna le Sur-Intendant Fouquet ; mais enveloppé dans la disgrace de son ami, condamné à être pendu,

exécuté en effigie, Gourville se sauva dans les Pays étrangers. Là 1669.
son génie lumineux & fertile en expédients le mit à portée d'être utile à l'Etat. Il ménagea à Louis XIV l'alliance de la puissante maison de Hanovre, & mérita le titre d'Envoyé extraordinaire du Roi auprès des Princes de la basse Allemagne. Ainsi par une contradiction presque inouie, Gourville, mort civilement, avoit l'honneur de représenter le Roi. Cependant, malgré ses services, Colbert vouloit lui faire acheter son retour en France six cents mille livres. Il n'y eut que Condé qui lui tendit une main secourable dans son naufrage, & lui ménagea la permission de rentrer dans sa Patrie.

Gourville offrit de consacrer ses talents au service de son bienfaiteur. Il entreprit de débrouiller le cahos de ses affaires. Elles étoient tellement désespérées que Condé le regarda d'abord comme un fou & un visionnaire. Mais enfin entraîné par son estime & son goût pour un hom-

me dont il connoiſſoit l'ame & les
1669. ſentiments, il lui abandonna la conduite de ſa maiſon, ſans réſerve & ſans reſtriction.

L'adminiſtration de Gourville fut un chef d'œuvre de ſageſſe, d'application, de zèle & de déſintéreſſement. Il avança d'abord de ſes propres fonds tout ce qui étoit néceſſaire à la ſubſiſtance du Prince. Il alla enſuite réclamer à Madrid la ſomme de plus de ſix millions qui étoient dûs à ſon maître. L'Eſpagne avouoit que la dette ne pouvoit être plus ſacrée & plus légitime ; mais les circonſtances étoient très-malheureuſes. Les affaires du Roi Catholique étoient auſſi délabrées que celles de ſon Créancier. Gourville ne ſe découragea point. Il ſe prévalut avec tant d'adreſſe de la vénération attachée au nom d'un Prince qui avoit ſauvé la Monarchie qu'il arracha d'une Cour indigente trente mille piſtoles, & la promeſſe d'être mis en poſſeſſion de beaucoup de bois & de fiefs en Flandre, & du comté de Charolois. Mais le

Gouverneur des Pays-Bas n'eut garde de livrer ces domaines à un Prince 1670.
du Sang, à la veille de la guerre qui *Ibidem*,
étoit près d'éclater entre les deux p. 109.
Nations. Condé eut recours à la force pour s'emparer du comté de Charolois qui n'étoit guère évalué qu'à cinq ou six cents mille livres : ainsi l'Espagne doit encore aujourd'hui à la Maison de Condé plus de cinq millions, sans compter les arrérages de plus d'un siècle.

Au-reste, il ne tint pas à Gourville que son voyage en Espagne ne fût encore plus utile à la France qu'à Condé. Il observa tout en homme de génie & d'Etat, & il acquit une connoissance profonde du revenu, des forces, de la population, de la culture, du commerce & de la situation de l'Espagne. Ses Mémoires éclairerent le Conseil de France qui, après tant de guerres & de si grands intérêts avec l'Espagne, n'en connoissoit guère mieux l'intérieur que celui de la Chine. C'est d'après les Mémoires de Gourville que Condé forma le projet de pénétrer jusqu'à

Madrid en une ſeule campagne. 1670. Louvois applaudit au plan, mais il n'eut garde de l'exécuter; la guerre eût été terminée en trop peu de temps; il ne fit agir ſur les frontières d'Eſpagne que de petites armées, auxquelles l'ennemi en oppoſa encore de plus foibles.

Animé par le ſuccès, Gourville ſe livra ſans réſerve à une adminiſtration pénible & difficile. Il arrêta le pillage & rétablit l'ordre; il fit deux états des detres de la Maiſon. Le premier renfermoit les dettes légitimes & inconteſtables; l'autre les dettes douteuſes & uſuraires: celles-ci montoient à plus de ſix millions. Il falloit que le brigandage eût été porté à l'excès, puiſqu'avec quinze cents mille livres il trouva le ſecret d'éteindre cette créance *Ibidem, p. 138.* énorme; & que loin d'eſſuyer des plaintes & des reproches de ceux dont il réduiſoit les prétentions, il n'en reçut que des remerciments & des bénédictions. On jugera par le trait ſuivant de l'idée que les Grands doivent avoir de la plupart

des petits qui les servent. Le Tailleur, dont le mémoire montoit à cent mille écus, n'avoit pas eu honte de porter la façon d'un seul habit à six mille livres. 1670.

En voyant disparoître les Créanciers de son anti-chambre, Condé se sentoit soulagé d'un poids qui l'accabloit : il renvoyoit tout l'honneur de la victoire à son Intendant. *Ah! Gourville*, lui disoit-il, *quel plaisir tu m'as fais en mettant en déroute ce bataillon qui ne me laissoit pas respirer.*

Il n'y avoit que l'estime & la confiance qui pussent toucher un homme tel que Gourville, supérieur aux récompenses. Le Prince le traitoit en ami nécessaire; le duc d'Enguien lui demandoit des conseils. La jalousie s'irrita de la faveur du fidèle & laborieux économe. L'Evêque d'Autun l'accusa auprès de Condé de se vanter de le gouverner; c'étoit le trait le plus mortel qu'il pût lui porter vis-à-vis d'un Prince fier & délicat, lequel s'étoit moqué toute sa vie des Grands qui laissent pren-

dre à leurs domestiques un ascen-
1670. dant honteux. Mais Condé ne donn
pas dans le piège. *Monsieur*, dit-i
au Prélat, *si cela est, il faut avoue
qu'il me gouverne bien.* Il repoussa pa
des railleries toutes les attaques de
envieux de Gourville, & les réduisi
enfin au silence.

Pendant ce temps-là Gourvill
réparoit tous les débris du naufrage
Il augmentoit les revenus du Clermontois de quatre-vingt mille livres de rente; il étendoit la valeur & la recette des autres domaines; il mit enfin Condé à portée de créer Chantilli, de briller à la tête des armées, & de soulager les malheureux.

Le désintéressement, les talents supérieurs & les succès de Gourville parvinrent au trône, & lui méritèrent l'estime & les applaudissements du Roi. Après la mort de Colbert, Louis XIV le regardoit comme le seul homme capable de remplacer le plus grand de ses Ministres. M. le Tellier l'emporta, & fit nommer M. le Pelletier, son parent. M. le Pelletier étoit tout à la fois un hom-

Ibidem, p. 283.

me de bien, un habile Magiſtrat, un excellent Citoyen ; mais il n'avoit ni la capacité, ni la reſſource, ni l'expérience de Gourville. Celui-ci vit en Philoſophe la préférence accordée à un autre ; & s'il n'eut pas la gloire d'adminiſtrer les Finances d'un vaſte Empire, il eut au-moins celle d'éclairer de ſes vues & de ſes conſeils ſon rival & ſes ſucceſſeurs. 1670.

Ce caractère de déſintéreſſement, de patriotiſme & d'élévation ne réunit pourtant pas tous les ſuffrages en faveur de Gourville. Le miſantrope la Bruyère a tracé un portrait de cet homme célèbre, dicté par l'injuſtice & l'envie. Le Financier Gourville a fait plus de belles actions dans ſa vie, que le Philoſophe n'a étalé de belles maximes dans ſon livre.

Cependant le Roi méditoit en ſecret l'humiliation de la Hollande, & la conquête des Pays-Bas. Il traitoit Condé & Turenne en hommes qui devoient être les principaux inſtruments de la victoire ; il ſavoit

1670. les entretenir, les écouter & profiter. Condé répondoit avec modestie aux caresses de Louis XIV, & il ne se servoit de son crédit naissant que pour lui donner des conseils dignes d'un Roi.

Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, t. II.

Mademoiselle de Montpensier, qui avoit refusé & manqué tant de têtes couronnées, la plus haute & la plus fière de toutes les Princesses, avoit vu disparoître tout son orgueil à l'aspect de Lauzun, plus célèbre par sa faveur auprès des femmes & du Roi, que par son mérite. Elle n'eut pas honte d'offrir sa main à un homme qu'elle eût peut-être dédaigné autrefois pour son premier domestique. Louis XIV approuva les feux de sa cousine-germaine. Les Empereurs Romains & tous les Rois avoient autrefois donné leurs filles à leurs principaux Sujets; mais d'autres temps, d'autres mœurs: ce qui n'eût pas été remarqué en Asie devenoit un affront en France pour le sang royal. La Reine, Monsieur, les Ministres, les jaloux, le cri public s'éle-

vèrent contre la fortune de Lauzun.
Le Roi ne parut touché que des 1670.
remontrances fortes & respectueuses de Condé. Il rétracta son approbation, & défendit aux deux amants, en présence du Prince, de terminer leur hyménée. Mais en même-temps, pour ménager la haute noblesse dont il alloit prodiguer le sang dans la guerre, il déclara que si la petite-fille d'Henri IV jettoit les yeux sur un autre homme de qualité que Lauzun, il la meneroit lui-même à l'Autel. Mademoiselle de Montpensier & Lauzun éludèrent les ordres du Roi en se mariant secrétement. De-là la prison, l'exil, les écarts & les fautes de Lauzun. Mademoiselle de Montpensier, après avoir vécu la moitié de sa vie au milieu des hommages & des applaudissements, passa l'autre dans la honte & le mépris. Elle ne pardonna jamais au Prince d'avoir pris plus d'intérêt à la gloire de la Maison royale, que le chef même de la Maison; & elle conçut pour lui autant d'aversion qu'elle lui avoit

autrefois témoigné d'eſtime & d'attachement.

1671. La prospérité du Prince fut troublée par un accident domeſtique, dont on ſçait à peine les circonſtances. Condé avoit été marié en premier Prince du Sang, c'eſt à-dire, que ſon hyménée avoit été l'ouvrage de la politique & de l'autorité paternelle. Il s'étoit bien dédommagé de la contrainte qui lui avoit été impoſée, non en ſe livrant à une vaine galanterie qu'il mépriſa preſque toujours, mais en s'abandonnant à toute la violence de l'amour qu'il ſentît ſucceſſivement pour deux femmes d'un mérite diſtingué. Sa paſſion l'égara au point qu'il fut tenté plus d'une fois de briſer des nœuds légitimes. Mais il fut retenu, tantôt par les remontrances d'un père ſage, tantôt par la vue d'un fils qui enfin raſſembla toute ſa tendreſſe. Cependant Madame la Princeſſe, jeune, bien faite, ne manquant ni de graces ni d'attraits, dévoroit ſes larmes en ſecret. Non-ſeulement ſa vertu ne ſe démentit jamais

Ibidem, t. VI, p. 237.

jamais au milieu des infidélités & des mépris qu'elle essuyoit; mais elle 1671.
porta l'attachement à son époux jusqu'à l'héroïsme. Elle vola de Province en Province pour lui chercher des vengeurs pendant sa prison. Elle soutint avec un courage intrépide tout le poids de la première guerre civile en Guienne; &, à la fin de la seconde, elle aima mieux s'embarquer mourante pour aller trouver, dans les pays étrangers, un époux fugitif & proscrit, que de jouir en France de tous les avantages que Mazarin offroit à la nièce de Richelieu, son bienfaiteur. Tant de sacrifices émûrent à peine l'ame insensible de Condé; il ne put jamais vaincre le dégoût qu'il avoit conçu contre sa femme. Le sentiment profond de la douleur altéra le tempérament de Madame la Princesse : elle fut attaquée de longues & cruelles maladies qui la conduisirent plusieurs fois au bord du tombeau. De retour en France, la solitude à laquelle elle s'abandonna, aigrit encore ses maux, &

l'aventure ſuivante y mit le comble.
1671.

Madame la Princeſſe, malheureuſe, aimoit à ſoulager les malheureux. Ses charités indiſcrètes la réduiſoient quelquefois à manquer, pour ainſi dire, du néceſſaire. Elle ſe trouvoit dans cet état de gêne, lorſqu'un Officier de l'hôtel s'adreſſa à elle pour en obtenir quelques ſecours; il n'en eſſuya que des refus auxquels il n'étoit pas accoutumé. Cet homme s'oublia au point de s'emporter contre la Princeſſe. Un Page, indigné de ſon inſolence, le menaça du châtiment le plus ſévère. L'Officier entre en fureur, & met l'épée à la main; le Page fait le même mouvement, & le combat s'engage. La Princeſſe éperdue ſe jette au milieu des combattants pour les arrêter : elle tombe percée d'un coup d'épée à la cuiſſe, & évanouie dans ſon ſang. Un accident ſi terrible fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit de Condé. Il ſaiſit cette occaſion pour ſouſtraire ſa femme aux regards avides & téméraires du public.

Ibidem.

blic. Il la fit transporter, de concert avec le Roi, à Château-Roux, où elle mourut en 1694. 1671.

Plus le Roi voyoit Condé de près, plus le souvenir de la guerre civile s'effaçoit de son cœur. Il ne lui avoit donné jusqu'ici que des marques de distinction, il voulut lui en donner de confiance & de faveur : il l'alla visiter à Chantilli, suivi de toute sa Cour. Condé reçut avec transport cet Hôte, le plus grand de l'univers. Il déploya une magnificence qui ne le cédoit qu'à celle du Monarque. L'ordre & le goût présidèrent à toutes les fêtes qu'il lui donna pendant trois jours : il avoit appellé à Chantilli le cortège brillant de tous les arts & de tous les talents. Paris se trouva pendant trois jours sans musique & sans spectacle. La Cour entière, défrayée aux dépens du Prince, trouvoit par-tout des plaisirs nouveaux & variés : elle n'avoit pas le temps de respirer. A la chère la plus délicate succédoient la chasse, le jeu, la comédie, les feux d'artifice. L'air

Mémoires de Gourville, t. II, p. 126, & suiv.

1671. retentissoit jour & nuit de concerts de musique militaire qu'on avoit disposée dans les jardins, les bosquets & la forêt. Des soldats Suisses servoient à toutes les tables ; car il falloit que tout se ressentît du génie guerrier du maître de Chantilli. Mais le spectacle qui frappa le plus la multitude des citoyens & des étrangers, que la curiosité avoit attirés de toute part, fut le plus puissant des Rois, au milieu des Héros & des Beautés de sa Cour, déposant le faste de la grandeur, & se livrant aux charmes de la société. La gaieté des paysans & des paysanes de Chantilli, qui formoient à l'envi des danses & des concerts rustiques, se communiqua à l'ame du Monarque, & la délassa de la représentation pénible de Versailles.

Ibidem. La joie publique fut troublée par un accident imprévu. Vatel, Contrôleur de la Maison du Prince, apprit que le rôt avoit manqué à une des vingt-cinq tables qu'on dressoit sous des tentes magnifiques. Les soins divers dont il étoit agité,

Lettres de Madame de Sévigné, t. I.

l'excès du travail, une insomnie de huit jours avoient affoibli sa raison; 1671.
il déclara qu'il ne survivroit point à un pareil affront. Condé, alarmé de l'état d'un serviteur chargé de détails immenses & nécessaires, fut le trouver pour le consoler. *Vatel*, lui dit-il, *je suis très-content, & le Roi aussi. Ah!* *Monseigneur*, lui répondit Vatel, *votre bonté achève de me tuer : je suis un homme déshonoré.* Le lendemain Vatel sort à la pointe du jour, & ne voyant point arriver la marée qu'il attendoit, il remonte chez lui, ferme sa porte au verrou & se perce de son épée. Il n'avoit pas rendu le dernier *Ibidem.*
soupir qu'on voit paroître la marée. On appelle Vatel, on vole à lui, on enfonce la porte, & on le trouve noyé dans son sang. Sa mort déplorable pénétra de douleur Condé & Enguien. On plaignit sa destinée; on loua, on blama l'excès d'honneur qui lui avoit été si fatal. Le Roi touché, déclara qu'il ne vouloit point une autrefois que M.

le Prince ſe chargeât du ſoin diſ-
1671. pendieux de nourrir toute la Cour.
Le Prince, dont les affaires n'étoient pas encore rétablies, dépenſa dans cette fête deux cents mille livres, qui en vaudroient aujourd'hui le double.

Cependant Louis XIV, ſi ſenſible à la mort d'un ſeul homme, la pré-
1672. paroit à des milliers, au milieu des fêtes, des plaiſirs & des arts. Ebloui de la vaine & fauſſe gloire de conquérant, à peine réfléchiſſoit-il ſur le tableau affreux des calamités que la guerre entraîne. Au-lieu des meurtres, des débris, de la deſtruction & des calamités de toute eſpèce, l'ambition ne préſentoit à ſes yeux faſcinés que des trophées, des lauriers & des victoires.

Il avoit voué aux Hollandois une haine mortelle depuis que ce Peuple, qui s'érigeoit en génie tutélaire de la liberté publique, l'avoit arrêté au milieu de ſes triomphes. Avant que de les vaincre par la force des armes, il eut le plaiſir plus piquant peut-être de les vaincre par la

ſupériorité de ſa politique. Il trouva le ſecret de faire ſouhaiter à toute l'Europe l'humiliation d'un Peuple qui, à peine échappé à la hache du duc d'Albe, s'étoit élevé par la ſageſſe de ſa conduite, au plus haut degré de puiſſance & de ſplendeur. 1672.

Le commerce de la Hollande étoit parvenu à ſon comble, & par conſéquent ſon opulence & ſa proſpérité. Ses négociations embraſſoient l'univers entier, & elle comptoit plus de vaiſſeaux dans ſes ports que tout le reſte de l'Europe enſemble. Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que l'or n'avoit pas corrompu les mœurs des Citoyens. Ils avoient la frugalité des Spartiates avec les richeſſes des Cartaginois. Mais la juſtice & la modération, dont la République faiſoit une vaine oſtentation, n'avoit pas toujours réglé ſes démarches & ſa politique. Elle avoit envahi des places ſur ſes frontières, & des Royaumes au bout de l'univers : elle ne ménageoit pas aſſez l'oreille délicate & ſuperbe des

1672. Rois, le ſtile de ſes écrivains; le langage de ſes Ambaſſadeurs, le faſte de ſes médailles : tout ſe reſſentoit de la hauteur & de l'ambition d'une République qui, après avoir vaincu ſes anciens maîtres, affectoit de les protéger. On connoît cette médaille dont Louis XIV ne pardonna jamais l'inſcription aux Hollandois. *Aſſertis Legibus ; emendatis Sacris ; adjutis, defenſis, conciliatis Regibus ; vindicatâ marium libertate ; ſtablitâ urbis Europæ quiete. Les Loix affermies ; la Religion épurée ; les Rois ſecourus, défendus, réconciliés ; la liberté etablie ſur la mer ; l'Europe pacifiée.* Et qu'eût dit de plus Rome victorieuſe de toutes les Nations ?

Hiſtoire de Hollande, par le Clerc, t. II.

Mais ce qui choquoit le plus les Peuples qui aſpiroient aux avantages du commerce, c'eſt qu'ils trouvoient des obſtacles inſurmontables de la part des Hollandois. Ils avoient fait échouer tous les projets de navigation & d'établiſſement des François dans l'Inde. Ce grief, à peine ſenti par Louis XIV, trop accoutumé à

rapporter tout à lui-même, eût suffi pour soulever une Nation de Négociants. Ce Monarque, plus indigné des traits indécents & satiriques lachés contre sa propre personne & celle de ses Ministres, demandoit à Condé les moyens d'enlever à la Hollande un commerce qui la rendoit si fière. *Je n'en connois qu'un*, répondit Condé, *c'est de la soumettre*. Son œil perçant avoit démêlé la foiblesse de la République dans le temps même qu'on respectoit le plus sa puissance. Il sçavoit que ce pays, autrefois l'école la plus illustre de la guerre, comptoit peu de soldats, & encore moins d'Officiers; que la haute considération due aux généreux dévouements des guerriers, étoit ignorée des Hollandois; que cette Nation, uniquement livrée à l'amour du gain, ne regardoit les défenseurs de la Patrie que comme des mercenaires, à l'égard desquels elle se croyoit quitte en payant; & enfin que l'honneur, la discipline, l'émulation & le courage, ces vrais soutiens des

1672.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

1672. Empires, étoient disparus des armées en même temps que la considération. Cet orgueil & ce mépris, dignes de Carthage, devoient entraîner tôt ou tard la honte, l'infortune & la servitude. Jamais la Hollande n'eût échappé au joug de Louis XIV, si enfin l'Europe n'eût pris les armes pour la liberté de la République.

Au premier bruit des préparatifs du Monarque, la fierté des Hollandois s'évanouit. Ils empruntèrent le langage de la soumission pour fléchir un Prince dont ils avoient trop bravé la puissance & le ressentiment. Louis XIV donna au célèbre Grotius une audience presque menaçante. Il avoit Condé à sa droite, Turenne à sa gauche, Créqui & Luxembourg derrière lui. l'Ambassadeur s'expliqua en peu de mots. Il dit que ses Maîtres, après l'examen le plus scrupuleux de leur conduite, osoient se flatter de ne s'être jamais écartés du respect qu'ils devoient à un si grand Roi : que cependant ils apprenoient avec douleur que l'appa-

Lettres de Madame de Sévigné, t. II.

reil de la guerre ne menaçoit que la République ; qu'ils etoient prêts 1672.
de se soumettre à toutes les satisfactions que Sa Majesté voudroit exiger ; qu ils la conjuroient seulement de se souvenir que la Hollande ne devoit sa liberté & sa grandeur qu'aux bienfaits de ses augustes Ancêtres.

La réponse du Roi fut plus laconique encore. Il répondit que les Hollandois, ayant tâché de soulever toute l'Europe contre lui, ils ne devoient point être étonnés de le voir armer sur terre & sur mer ; que ses forces seroient encore plus redoutables au mois de Mars ; & qu'alors il prendroit des résolutions convenables à sa gloire & à ses. intérêts. Tant de fierté annonçoit l'orage. La Hollande chercha des protecteurs & des défenseurs dans toute l'Europe, & ne trouva que des ennemis & des jaloux.

Le Roi d'Angleterre s'étoit joint à Louis XIV, à qui il vendoit tantôt son inaction, tantôt ses places, tantôt son alliance. Il cherchoit moins

1672. à élever sa Nation sur les débris de la Hollande, qu'à s'enrichir des subsides de son allié, & du pillage de l'ennemi. Son Chancelier, le célèbre Shaftsburi avoit beau crier au Parlement, *Delenda Carthago*, *Il faut détruire Carthage*; son maître ne vouloit que la rançonner.

L'Electeur de Cologne & l'évêque de Munster associèrent leurs armes à celles des deux Monarques. Le premier vouloit étendre la Religion catholique l'épée à la main; l'autre vouloit s'agrandir : il s'appelloit Van-Galen. Cet homme eût été le fléau de toute l'Europe, si sa puissance eût répondu à son ambition & à sa cruauté.

Mais le coup le plus funeste que Louis XIV porta aux Hollandois, fut l'achat de la plupart de leurs munitions. Comment ces Républicains si vantés pouvoient-ils ainsi vendre le gage de la victoire? C'est donc que l'amour de la liberté est subordonné à celui de l'or, chez un Peuple négociant. Les Hollandois n'aspiroient à l'empire des

mers que pour envahir celui du commerce. La puiſſance n'avoit d'attraits chez eux qu'autant qu'elle devoit les enrichir. Ils regorgeoient de tréſors, & cependant point de pays en Europe où l'argent de Louis XIV ait fait plus de traîtres. 1672.

La République n'avoit que trois hommes ſur qui elle pût compter : Jean de Witt, Ruyter & le prince d'Orange. Le premier, génie élevé, ſublime & profond, nouveau Fabricius, étoit plus flatté de commander à des hommes qui avoient de l'or, que d'en poſſéder lui même. On voyoit ce Chef d'un Etat puiſſant, dont le nom étoit tracé dans tous les traités ſur la même ligne que celui des Rois, ſervi par un ſeul laquais. Sa place de Grand Penſionnaire le rendoit l'ame de la République, le dépoſitaire de ſes ſecrets, l'exécuteur de ſes deſſeins & l'oracle des Citoyens ; place d'autant plus glorieuſe qu'on ne compta jamais pour la remplir la naiſſance ni les titres, mais la vertu, le génie & l'éloquence. La fin tragique de

Annales de Hollande, par Baſnage, t. II.

1672. ce Philosophe citoyen, à qui sa Patrie devoit des autels, déchiré par les mains des siens, celle de Barneveldt son prédécesseur & son modèle, expirant à soixante-dix ans sur un échafaud, font voir à quels revers sont exposés dans un Etat populaire, les pères & les protecteurs du Peuple.

Ruyter, de simple Matelot devenu Amiral, étoit aussi grand homme sur mer que Condé & Turenne sur terre. Sa modestie égaloit ses talents; mais la gloire de sauver la Hollande étoit réservée à un jeune homme de vingt-deux ans.

C'étoit Guillame de Nassau qui, sous l'extérieur le plus froid & le plus réservé, renfermoit toute l'ardeur du courage, toute l'élévation du génie, toute la fermeté, la patience & les ressources de ses ancêtres paternels, & de l'Amiral de Coligni, son aïeul maternel. Les Hollandois étoient si persuadés que la gloire & la fortune étoient attachées au grand nom d'Orange, qu'ils lui confièrent le salut de la

République, à un âge où un autre homme ne peut disposer de sa liberté. 1672.

La République étoit partagée en deux factions : celle de Witt & celle du jeune Prince. Le péril les invitoit à se réunir, la haine l'emporta ; & ce ne fut que sur les cadavres sanglants des deux de Witt, & les débris de leur parti, que Guillaume vint à bout d'établir le concert & l'harmonie qui sauvèrent enfin la Hollande.

Le mois d'Avril n'étoit pas encore écoulé que Louis XIV déclara la guerre à la Hollande, sans daigner en expliquer les motifs. Il délibéroit tous les jours avec Condé & Turenne sur son expédition, regardée alors comme la plus périlleuse & la plus terrible que la France eût entreprise depuis deux siècles. Il falloit traverser trois grands fleuves, presque à leur embouchure, la Meuse, l'Issel & le Rhin, & emporter plus de quarante Places, dont on exagéroit la force, avant que de pénétrer à Amsterdam. Con-

dé ſuppoſoit à l'ennemi un plan de
1672. guerre judicieux. Il croyoit qu'il
minimiroit les places qui bordent les fleuves, & qu'il défendroit l'Iſſel avec ſes principales forces. On ſçait ce qu'il répondit à un viſionnaire qui vouloit lui communiquer le ſecret de faire de l'or. *Mon ami*, lui dit-il, *je te remercie ; mais ſi tu ſçais un ſecret pour nous faire paſſer l'Iſſel ſans être aſſommés, tu peux compter ſur toute ma reconnoiſſance.*

Mémoires de Madame de Sévigné, t. II.

Cependant toutes les forces de la France s'acheminoient vers la Hollande. Le Roi, ſuivi de Monſieur, de Condé, d'Enguien & de Turenne, traînoit après lui cent dix mille hommes, une artillerie formidable, & des tréſors qui n'étoient pas les armes dont il devoit ſe ſervir avec le moins de ſuccès contre la République. L'ordre & la beauté des troupes excitoient partout la ſurpriſe, l'admiration & la terreur. Le Monarque donnoit l'exemple de la vigilance, de l'application & de l'activité. Laborieux, infatigable, levé preſque toujours à

trois heures du matin, l'hiſtoire n'auroit rien à lui reprocher s'il eût écarté des armées le luxe en même temps qu'il y établiſſoit la diſcipline. Mais il étoit trop touché de la pompe & de l'éclat; lui-même avoit chargé d'or & d'argent les troupes de ſa Maiſon. Bien différent d'Henri II qui, marchant au ſecours de la Germanie opprimée par Charles-Quint, fit, dit un Hiſtorien contemporain, très-expreſſes défenſes à ſes gens d'armes *de porter au camp précieux joyaux & habits, & commanda uſer ſeulement de communes victuailles, comme de bœuf & mouton, ayant regard que par la ſuperfluité d'habits & de délicates viandes, les corps humains ſont amollis & énervés, & le bien & le revenu d'iceux diſſipé & conſommé; de ſorte que par impuiſſance de continuer à la fourniture de tant lourde & exceſſive dépenſe, pluſieurs bonnes entrepriſes ceſſent & ſont rompues au grand deſhonneur & dommage de tels prodigues, & de leur ſouverain Seigneur.*

1672.

Chronique des Rois de France, p. 188.

C'étoit le maréchal d'Humières, plus célèbre par ſa magnificence que

1672. par ses exploits, qui avoit introduit dans les troupes la chère la plus délicate, la somptuosité du service & des équipages. Condé & Turenne blamoient ces excès, qui depuis ont été surpassés, & sont devenus si fort à charge à l'Etat & aux particuliers.

Lettres de Pélisson, t. I.

Louis XIV, dont l'ambition alloit faire tant de malheureux, ne passoit pas un jour sans répandre des bienfaits. Il recevoit avec des graces infinies, & combloit de présens tous les étrangers qui obtenoient l'honneur de le voir; ils s'en retournoient pénétrés de vénération, regrettant tout haut qu'un tel Roi ne leur eût pas été donné pour Souverain.

Les armées étant arrivées dans les plaines de Charleroi, où étoit le rendez-vous général, Louis XIV ordonna au Maréchal des-logis de marquer le plus beau logement pour Condé. On montra au Prince un Château magnifique où son équipage avoit été reçu, & son appartement tendu. Il demanda où étoit logé le Roi; on lui fit voir une maison très-

ſimple. Perſuadé qu'on ne cherche qu'à indiſpoſer ſon Maître contre lui, Condé va le trouver & ſe plaint amérement à lui de la malice ou de l'ineptie du Maréchal-des-logis. *Non, non mon Couſin*, dit le Roi, *il n'a rien fait que par mes ordres. Vous êtes mon Général, je ſers dans votre armée en qualité de Volontaire, & pour apprendre de vous le métier de la guerre; & il eſt juſte que vous acceptiez le logement qui convient à votre dignité.* Condé faiſoit les fonctions de Connétable; ſon armée ſervoit d'avant-garde à celle du Roi. Turenne & tous les Généraux prenoient ſes ordres, & il devoit être chargé des opérations les plus difficiles & les plus déciſives. Ses amis partageoient avec lui la confiance du Monarque. Luxembourg commandoit l'armée des alliés. Chamilli avoit la conduite d'un corps détaché : tous les autres étoient placés ſelon leurs talents.

1672.

Mémoires du prince de Tarente, p. 365.

Cependant Louis XIV avoit convoqué un grand Conſeil pour ſçavoir comment il entameroit la campagne. Animé par ce zèle noble &

généreux qu'on ne trouve que dans un
1672. grand homme ou dans un Citoyen ;
Condé rappella au Roi la faute qu'il avoit faite en Flandre, & qui en avoit fait manquer la conquête entière. *Sire*, lui dit-il, *Votre Majesté auroit soumis tous les Pays-Bas dans la précédente guerre, aucune place n'auroit échappée à vos armes victorieuses, si vous n'eussiez eu le malheur de séparer vos forces. Réunissez-les aujourd'hui ; fondez comme un aigle sur la Hollande ; accablez-la de tout le poids de votre puissance, & vous la subjuguerez avant que l'Europe pense à la sauver.*

Annales de Hollande, par Basnage, t. II.

Louis XIV profita de ce conseil qui fut la source de tous les succès. Les armées ne se séparèrent que pour ne pas s'affamer les unes & les autres sur la même route. Le Roi prit la sienne à travers les terres qui appartenoient à l'Espagne. Condé franchit les Ardennes à grandes journées. Parvenu aux bords de la Meuse il alla trouver le Monarque qui l'attendoit pour délibérer avec lui s'il attaqueroit la Hollande par la Meuse ou par le Rhin.

Le Prince ſe déclara pour le premier de ces deux moyens. Il propoſa le ſiège de Maſtricht où l'ennemi avoit jetté une garniſon de quatorze mille hommes. Il faiſoit voir qu'en prenant cette ville, on prendroit une armée & le Brabant Hollandois ; que le ſiège ne ſeroit ni long ni difficile ; qu'en attaquant la place du côté de la montagne de S. Pierre qui la domine, il répondoit d'un prompt ſuccès ; que les Catholiques, dont le nombre excédoit celui des Proteſtants, attendoient le Roi comme leur libérateur ; que Maſtricht deviendroit entre les mains de Sa Majeſté une place d'armes redoutable, d'où elle pourſuivroit ſes ſuccès en Hollande, & empêcheroit les Eſpagnols de ſe joindre au prince d'Orange : il ajoutoit que ſi le Roi, après s'être avancé juſqu'aux portes de Maſtricht n'en entreprenoit pas le ſiège, cette démarche ſeroit regardée de toute l'Europe comme un aveu tacite de foibleſſe & d'impuiſſance, capable de nuire à la réputation de ſes armes.

1672.

Ibidem.

Turenne combattit le ſentiment
1672. de Condé : les raiſons dont il appuyoit le ſien, étoient : Que le ſiège ſeroit long & difficile ; que le Rhingrave, connu par ſon courage, combattroit juſqu'au dernier ſoupir pour ſauver ſa Patrie, & mériter l'eſtime du plus puiſſant Roi du monde & de M. le Prince, le plus grand homme de guerre de l'Europe ; qu'il ne falloit pas laiſſer aux Hollandois le temps de ſe reconnoître ; qu'on devoit les aller chercher juſque dans leurs marais ; qu'en laiſſant Maſtricht bloqué on marcheroit aux places du duché de Clèves pour ſe frayer, par leur priſe, le chemin de la Hollande ; que cette Province une fois réduite, non-ſeulement Maſtricht, mais la République entière deviendroit une province de la Monarchie Françoiſe. Louis XIV préféra le ſentiment de Turenne qui flattoit plus ſon ambition. Mais la campagne ſuivante on fut obligé d'entreprendre le ſiège de Maſtricht. Le Roi l'emporta en treize jours de tran-

chée ouverte. Elle lui eût coûté encore moins de temps s'il l'eût assiègé au commencement de la guerre. 1672.

Cependant on entreprenoit quatre siéges à la fois, ceux de Wesel, d'Orsoy, de Rhinberg & de Burick. Condé, chargé de réduire la première de ces places, fut arrêté en chemin par l'indocilité des Suisses. Ils déclarèrent qu'ils ne marcheroient pas plus loin. Ils alléguoient d'anciens traités entre la nation Helvétique, l'Empire & la Hollande, en vertu desquels il ne leur étoit pas permis de passer le Rhin. Condé eut d'abord recours aux voies de la modération; il se servit du ministère de Stoup, qui de Ministre protestant & d'espion de Cromwel, étoit parvenu au grade d'Officier général dans les armées du Roi. Mais les Suisses, loin de se laisser ébranler, éclatent en reproches & jettent les armes. Condé frémissoit d'indignation; il avoit déjà fait investir les séditieux par toute son armée, résolu d'en faire un exemple effrayant. Les Suisses, *Ibidem.*

voyant qu'ils ne pouvoient échap-
1672. per à la mort, se soumirent enfin, & reprirent les armes. Condé passa le Rhin; il ne trouva sur le bord du fleuve que deux cents hommes retranchés, qu'il enveloppa & tailla en pièces. Ce furent les premieres victimes de la guerre. Il marcha ensuite à Wesel.

Cette ville passoit pour la clef des Provinces-unies & la dominatrice du Rhin; elle appartenoit à Guillaume, Electeur de Brandebourg, le créateur & le fondateur de la puissance de la maison de Hohenzollern. Il ne la laissoit au pouvoir des Hollandois que pour ménager l'esprit de ces Républicains, & obtenir un jour de leur reconnoissance le Sthatouderat auquel il aspiroit secrétement. Au reste, la force de Wesel ne répondoit point à sa réputation; cette place n'avoit pas plus de deux mille hommes de garnison, & il en eût fallu dix mille pour la défendre avec succès.

Le premier soin du Prince fut d'établir une batterie de canon entre

entre le Rhin & la ville, pour couper aux assiégés la communication du fleuve. Condé recueillit les fruits de sa prévoyance; il s'empara de plusieurs frégates chargées de troupes & de canons, qui s'avançoient au secours de la place. Cependant l'ennemi, qui avoit des magasins immenses de poudre & de plomb, prodiguoit le feu. Au milieu de ce fracas, Condé observa qu'on ne tiroit point du fort de la Lippe, situé à l'embouchure de la rivière du même nom, qui se décharge dans le Rhin, aux portes de Wesel. On se rendoit de la ville au fort, à couvert du canon; & ce poste étoit si avantageux qu'il eût arrêté longtemps les François si l'ennemi eût eu la plus légère teinture de l'art militaire.

1672.

Ibidem.

Le Prince n'attendoit que la nuit pour détacher quatre cents hommes des plus déterminés, afin d'escalader le fort, sous les ordres de S. Abre, Lieutenant-Général. Celui-ci surprend le corps de garde, lui coupe

la gorge & disperse la garnison.
1672. Condé trouva dans le fort deux pièces de canon dont les assiégés n'avoient point fait usage, les ayant jugés hors d'état de servir. Il eut le secret de les rétablir, & la ville se vit foudroyée de l'artillerie même destinée à sa défense.

Le lendemain, au lever de l'aurore, la terreur & la consternation s'emparèrent de tous les esprits, en voyant flotter les drapeaux de la France sur le rempart du fort. Trente femmes de qualité, effrayées des suites du siège, envoyèrent demander au Prince un passe-port pour se retirer en Hollande; mais Condé, persuadé que la frayeur & les larmes de ces Dames acheveroient d'amollir le courage de la garnison, répondit qu'il n'avoit garde de se priver du plus bel ornement de son triomphe.

Cependant la ville étoit remplie de troubles & d'alarmes. Les habitants, qu'on avoit armés au nombre de plus de dix mille hommes, pour partager avec la garnison le péril &

les fatigues du siège, refusoient de marcher aux postes menacés. Les 1672.
femmes demandoient à grands cris qu'on eût à capituler afin de les préserver des horreurs dont elles étoient menacées si la ville étoit emportée d'assaut. Mais voyant la garnison insensible à leurs larmes, ces femmes entrent en fureur & parcourent la ville, le poignard & la corde à la main, menaçant d'égorger & d'étrangler tous ceux qui entreprendroient de résister aux François. Elles rencontrent sur le rempart le *Ibidem.*
Gouverneur, appellé Van-Santen, l'enveloppent, le renversent de cheval, le chargent d'opprobres & de coups, le foulent aux pieds & ne lui laissent la vie qu'après lui avoir fait promettre de perdre l'honneur, en rendant la ville.

Déjà les Bourguemestres traitoient à l'insçu du malheureux Gouverneur. Ils firent présent au Prince de plusieurs tonneaux de vin du Rhin. La garnison lui députa aussi deux Colonels: l'un d'eux, appellé Nieulant, en haranguant Condé, parla de la

1672. puiſſance de la République en des termes ſi fiers que le Prince, pour toute réponſe, le chaſſa de ſa tente. De nouveaux Députés furent trouver Condé à la tranchée pour implorer ſa clémence : ils ne lui demandoient d'autre grace que celle de laiſſer ſortir la garniſon libre ; mais Condé vouloit en même temps enlever à l'ennemi ſes places & ſes troupes ; il exigeoit que la garniſon demeurât priſonniere de guerre. Les Députés n'oſoient ſouſcrire à des conditions ſi honteuſes ; la place étoit à peine attaquée. Ils s'épuiſoient en raiſonnements pour prouver qu'ils méritoient un autre ſort. *Meſſieurs*, leur dit le duc d'Enguien en riant, *vous ne conteſtez que pour gagner du temps, & arrêter nos opérations. Si vous agiſſiez de bonne foi, vous nous laiſſeriez continuer nos travaux, juſqu'à ce que la capitulation fût réglée.* Les Députés portèrent la ſtupidité juſqu'à trouver la propoſition raiſonnable. On perce une digue & on ſe loge ſur le foſſé ſans trouver d'obſtacles de la part de la

Lettres de Péliſſon, t. I.

garnison. Condé alloit donner le signal de l'assaut; mais l'idée de tous les crimes & de tous les excès auxquels le Soldat victorieux ne manqueroit pas de se livrer, l'attendrit, & il consentit, à la prière de son fils, de laisser la liberté au Gouverneur & à huit Officiers. C'est ainsi que la lâcheté d'une part, & la trahison de l'autre, le rendirent maître en trois jours d'une place qui eût dû l'arrêter plus d'un mois. Van-Santen fut livré à la Justice, dégradé des armes & banni, après que le bourreau lui eut passé l'épée sur le cou; traitement pire que la mort. Cet Officier avoit autrefois brillé dans les guerres de Danemarck; il n'étoit point soupçonné de s'être laissé corrompre. Mais il eut dû périr de la main de l'ennemi ou du Citoyen révolté, plutôt que de céder ainsi la clef & le rempart des Provinces-Unies. Qu'un Gouverneur livre une place pour de l'argent, ou qu'il la rende sans résistance pour sauver sa vie, son crime est également funeste à sa Patrie: elle

1672.

Histoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

ne doit pas plus épargner le lâche
1672. que le traître.

Pendant ce temps-là Turenne prenoit Orſoi, & le Roi Rhinberg. Condé continua ſa route vers Emmerick. La garniſon aima mieux déſerter la place que de la défendre. Le Vainqueur laiſſa à la ville ſes Magiſtrats, ſes privileges & ſa police. Il réduiſit en deux jours les forts de Hulſt, de Dorkel & de Queſſel, dont il fit les garniſons priſonnieres de guerre. Celle de Doetckum n'évita le même ſort que par la fuite. Condé étoit déjà aux portes de Doesbourg.

Turenne aſſiégeoit Rées; le Gouverneur étoit réſolu de s'enſevelir ſous les ruines de la place pour donner le temps à ſa Patrie de reſpirer. Trahi par un Officier à qui il avoit confié la défenſe d'un fort, il fait tirer avec la même vigueur ſur le fort & ſur les aſſiégeants; ſa valeur arrêtoit les progrès des François. Condé, perſuadé que la terreur de ſes armes effrayera plus les habitants que les troupes campées

Annales de Hollande, par Baſnage, t. II.

à leurs portes, les fait sommer par un Trompette. Au seul nom de 1672.
Condé la frayeur s'empare des esprits, le peuple se soulève & attaque le Gouverneur qui n'évita la mort que par le prompt secours de la garnison. Cet accident ne ralentit point l'ardeur de cet homme intrépide. Il résista tout à la fois aux François & aux séditieux : mais enfin tous les dehors de la place ayant été emportés, il fallut succomber. Condé qui avoit toujours respecté l'honneur & la valeur dans ses ennemis, vouloit le traiter avec distinction. Le Roi pensoit comme lui ; mais Louvois, plus fier qu'un Prince du Sang & que le Monarque même, osa faire un crime à ce brave Citoyen de sa défense héroïque, & il ne put échapper à la honte d'être prisonnier de guerre, que tous les autres Gouverneurs n'avoient évitée qu'en trahissant ou en servant mal la Patrie.

Des succès si rapides en annonçoient de plus éclatants. Déjà Louis XIV les célébroit par des monu-

1672. ments dont les inscriptions ne respiroient que la menace & le châtiment. Il eût cru ne pas vaincre s'il n'eût fait sentir aux Hollandois tout le poids de la victoire & de la vengeance. On connoît cette médaille, dont le corps est un Soleil qui éleve les vapeurs d'un marais, avec ces mots : *Evexi, sed discutiam :* *Je les ai élevées, mais je les dissiperai* (a).

Histoire de Hollande, par le Clerc, t. II.

L'indignation du Monarque se seroit peut-être exhalée en de vaines menaces si la République, au-lieu de disperser ses forces dans plus de quarante places, les eût assemblées en un seul corps. Elle eût alors opposé à l'ennemi plus de cent mille hommes qui, combattant pour leurs propres foyers, eussent pu rendre le succès de l'invasion incertain &

Annales de Hollande, t. II.

(a) C'étoit sans doute pour répondre à celle que la voix publique attribuoit faussement à Van-Beuningen qui avoit négocié le traité de la triple alliance : en voici l'idée que Louis XIV regardoit comme un outrage. Le Ministre Hollandois étoit représenté vis à-vis d'un Soleil, l'emblême du Roi, avec ces mots : *In conspectu meo stetit Sol. Le Soleil s'est arrêté en ma présence.*

périlleux. C'étoit le plan du prince d'Orange qui, à vingt-deux ans, montroit plus de prévoyance, de courage & de fermeté que ceux qui avoient vieilli à la tête des armées & du gouvernement. Mais il ne lui fut pas permis de suivre l'impulsion du génie : on le réduisit à être spectateur, avec trente mille hommes, de la perte des villes & des troupes. Dans des circonstances si désespérées, il ne pensa qu'à retarder la chûte de l'Etat ; il alla camper derrière l'Issel, dans des retranchements auxquels on travailloit depuis long-temps. C'est de-là qu'il envoyoit des secours par-tout où le besoin l'exigeoit, & qu'il veilloit au salut de la Patrie, avec plus de vigilance que de succès. 1672.

Cependant toutes les places qui bordent le Rhin étoient tombées au pouvoir du Roi. Mais il ne pouvoit pénétrer en Hollande qu'en franchissant ce fleuve, quatre fois plus large & plus rapide que la Seine à Paris ; ou bien l'Issel dont

l'ennemi défendoit le paſſage avec
1672. toutes ſes forces.

Les avis étoient partagés : on exagéroit le péril des deux expéditions, mais plus particuliérement de la dernière. Le ſeul Condé en démontroit la facilité : il prétendoit que le Prince d'Orange, ayant un retranchement de vingt-cinq lieues à garder ſuccomberoit, quand même il auroit cent mille hommes à ſes ordres. Il vouloit parier qu'il n'en coûteroit pas cent hommes au Roi, s'il vouloit le charger de l'entrepriſe : mais ſon défi ne fut pas plus goûté que ſes raiſons.

Ibidem. Cependant il s'agiſſoit de pourſuivre la conquête. Le Roi ſe rendit à l'armée du Prince, pour en concerter les moyens avec lui ; il n'y eut que le duc d'Enguien d'admis à ce Conſeil, dont les ſuites devoient être ſi terribles pour la Hollande. Condé propoſa alors au Roi de paſſer le Rhin ſur un pont de batteaux de cuivre, dont on devoit l'invention à Martinet, homme dont le génie, le

zèle & la vigilance n'avoient pref-
que point de bornes; qui avoit in- 1672.
troduit dans l'Infanterie cette dif-
cipline admirable, à laquelle la
France fut redevable de prefque tous
fes fuccès. Les vues du Prince étoient
profondes; il faifoit voir au Roi
qu'en laiffant le Vahal à dos, & en
repaffant l'autre bras du Rhin, il
pourroit envelopper l'armée de Guil-
laume, la prendre prifonnière, ou la
précipiter dans les flots. C'étoit ac-
cabler du même coup le Prince d'O-
range & la Hollande. Le Roi & Tu-
renne à qui le projet fut communi-
qué, l'admirèrent.

Tandis que Condé s'appliquoit
à reconnoître les bords du Rhin, le
Roi faifoit filer des troupes vers
l'Iffel pour en impofer au prince
d'Orange, & l'obliger de réunir tou-
tes fes forces dans fon camp.

La fortune fervoit admirablement
la France. La féchereffe avoit été
fi grande cette année que les eaux
du Rhin en étoient confidérable-
ment diminuées. Deux Gentilshom-

1672. *Hiſtoire de Hollande, par Neuville, t. IV.*

mes du pays, attirés par l'eſpoir d'une riche récompenſe, furent trouver le Prince & lui découvrirent un gué vis-à-vis le Tolhuis, où il n'y avoit que vingt ou trente pas à nager. Condé étoit au comble de ſa joie ; mais il avoit peine à ſe fier au rapport de deux hommes qui trahiſſoient leur Patrie. Il chargea le comte de Guiche de ſonder ſecrétement le gué. Le courage, l'amour de la gloire, l'élévation de l'eſprit, l'induſtrie & les talents de Guiche lui auroient mérité une réputation éclatante, s'il n'eût détruit lui-même de ſi grands avantages par ſon inquiétude, ſes intrigues, ſa préſomption, ſon libertinage & ſes écarts. Exilé pluſieurs fois de la Cour, il avoit été chercher ſa grace en ſervant les alliés de la France. Il avoit fait des prodiges de valeur en Pologne contre les Turcs & les Tartares, & il s'étoit accoutumé dans ces guerres à paſſer les plus grands fleuves à la nage. Condé, à qui le fils de Grammont ne pouvoit manquer d'être cher, le chargeoit

des entreprises les plus brillantes, afin de le mettre à portée de recouvrer la faveur du Roi. 1672.

Guiche s'acquitta avec soin de sa commission ; il confirma la découverte des deux traîtres, & ajouta que l'autre rive du Rhin étoit d'un accès facile. Condé, qui se défioit de l'ardeur extrême du Comte pour la gloire, fit sonder de nouveau le fleuve. *Ibidem.*

Mais les Officiers qui reçurent cet ordre ne purent l'exécuter si secrétement qu'ils ne fussent apperçus par quelques Paysans. Ceux-ci, plus fidèles à la Patrie que les Nobles qui en obtenoient des charges, des honneurs & des récompenses, instruisirent le Prince d'Orange de leur découverte. Guillaume comprit alors que le mouvement des François sur l'Issel n'étoit qu'un stratagême pour l'arrêter dans son camp, pendant que Condé passeroit le Rhin. Aussi-tôt il détache le comte de Montbas, l'un de ses principaux Officiers, avec quatre régiments, pour veiller à la sûreté du

Rhin, ou pour se jetter dans Nimègue, selon les circonstances.
1672. Montbas étoit à peine parti que de nouveaux avis alarment le jeune Prince. Il mande à cet Officier de demeurer sur les bords du fleuve & d'y attendre de nouveaux secours. Montbas traita d'absurde & de chimérique le dessein que l'on supposoit aux François de passer un fleuve si terrible & si rapide, sur-tout vis-à-vis le Tolhuis, dont la Tour étoit à l'épreuve du canon. Il retourna au camp de l'Issel où le Prince le fit arrêter : il lui en eût coûté la tête s'il n'eût trouvé le moyen de se sauver.

Ibidem. Le maréchal de Wurts lui fut substitué. Ce Général arriva le 9 de Juin au Tolhuis, avec deux Régiments de Cavalerie, six compagnies détachées de différents corps, & quatre Régiments d'Infanterie. Il manda le jour même de son arrivée six mille hommes & quatorze pièces de canon, d'Arnhem, ville située dans le voisinage. Condé, bien servi par ses espions, apprit cette

nouvelle qui le confirma de plus en plus dans la résolution de brusquer le passage du Rhin, avant l'arrivée d'un secours, capable d'arrêter une armée deux fois plus nombreuse que la sienne. Il avoit tout préparé pour jetter un pont sur le fleuve. Il écrivit au Roi qu'il n'attendoit plus que sa présence pour frapper le coup décisif.

1672.

Louis XIV, avide de gloire, accourut au camp avec sa Maison militaire. Un secret profond couvroit l'entreprise. Les Courtisans ignoroient où le Roi les conduisoit à l'entrée de la nuit. Il descendit dans la tente de Condé à dix heures du soir.

L'armée n'étoit éloignée du Rhin que d'une demi-lieue : Condé avoit fait prendre les devants à l'artillerie & à une partie de l'Infanterie. On travailla pendant toute la nuit à construire des batteries de canon, & à élever des redoutes & des épaulements, à la faveur desquels un grand nombre de Mousquetaires devoient favoriser, par leur feu,

Lettres de Pelisson, t. II.

1672. l'établissement d'un pont. Condé, avare du sang du Soldat, à moins que la nécessité de vaincre ne l'obligeât de le prodiguer, avoit peine à consentir que la Cavalerie franchît le fleuve à la nâge. Louis XIV, touché de l'éclat d'une telle entreprise, accorda aux troupes de sa Maison l'honneur de se signaler ou de périr à ses yeux.

Ce jour-là même régnoit un vent impétueux qui, en soulevant les flots, rendoit l'aspect du fleuve plus terrible & plus majestueux; il sembloit opposer au courage une barrière impénétrable. On voyoit de l'autre côté les escadrons de Wurts rangés en bataille sur le rivage, & plus loin une Infanterie qui ne paroissoit pas nombreuse, à la vérité, mais dont un bois voisin pouvoit en cacher beaucoup plus qu'il n'en paroissoit. En un mot, le péril paroissoit digne de l'audace d'une Nation si célèbre par des actions uniques de valeur.

Histoire de Hollande. Le comte de Guiche entra le premier dans le fleuve; il étoit suivi

des Cuiraſſiers, à la tête deſquels étoit le comte de Revel. Les Courtiſans, les Gardes & les Gendarmes du Roi avançoient enſuite dans un ordre admirable. Tout ce qui paſſa en eſcadrons ne hazardoit preſque rien, tant à cauſe de l'émulation qui augmentoit la vigueur des chevaux les plus foibles, que parce que la maſſe d'un corps entier, briſant le fil de l'eau en diminuoit l'impétuoſité. Il n'y avoit que trente pas à nâger; mais ſi l'on venoit à s'écarter du gué à droite ou à gauche, on ne trouvoit que des gouffres qui engloutiſſoient les hommes & les chevaux.

1672.

par Néville, t. IV.

Condé, après avoir diſpoſé les troupes eût bien voulu les conduire lui-même à la nage; mais la goutte ne lui permettoit pas de mettre les pieds dans l'eau. Il s'embarqua dans un batteau de cuivre avec les ducs d'Enguien, de Bouillon, le prince de Marſillac & quelques autres. Il étoit déjà à quelques pas du rivage lorſqu'il apperçut un Cavalier, couvert de ſueur & de pouſſière, qui

Mémoires de l'Abbé de Choiſi.

crioit qu'on l'attendît, ſinon qu'il
1672. alloit ſe jetter dans le fleuve. Le Prince reconnut le duc de Longueville, & craignant qu'il ne pérît à cauſe de la laſſitude de ſon cheval, il vint le prendre & pourſuivit ſa route en côtoyant l'armée.

Cependant Wurts, qui avoit paſſé la nuit ſous les armes, entre lui-même dans le fleuve, à la tête de ſa Cavalerie, pour charger l'ennemi. Les Cuiraſſiers, qui ne pouvoient ſe ſervir de leurs armes mouillées, parurent incertains & étonnés; mais raſſurés par les regards intrépides de Guiche & de Revel, ils avancèrent ſuivis de nouveaux eſcadrons qui ſembloient couvrir toute la ſurface du fleuve. L'artillerie étoit tellement diſpoſée qu'elle prenoit les Hollandois en flanc. Wurts en ce moment apperçoit une poignée de François qui, ayant abordé le rivage, accouroient à lui l'épée à la main. Il ſe retira de l'eau ſans fuir. Cependant le péril augmente, les François ſe multiplient: c'eſt alors que l'eſpérance

manquant à Wurts, on l'entendit crier aux ſiens : *Retirons-nous, c'eſt une diable de Nation à laquelle il n'eſt pas permis de réſiſter.* 1672.

Guiche, parvenu le premier à l'autre bord, range en bataille la Cavalerie à meſure qu'elle prend terre, & la mene à l'Infanterie Hollandoiſe abandonnée par Wurts. Mais cette troupe, vaincue par ſa propre frayeur, demanda quartier à genoux. Condé, qui deſcendoit de batteau, le lui promit, à condition qu'elle mettroit les armes bas; en même temps il défendit aux ſiens de tirer ſur l'ennemi & de l'inſulter.

Tandis qu'il donnoit des ordres ſi ſages, les Volontaires, avides de combat, s'étoient échappés à ſes yeux. Ils marchoient aux Hollandois précédés par Enguien & Longueville dont la gloire & le péril excitoient depuis long-temps l'émulation. A l'aſpect de Longueville, qui ſe préſenta le premier à la barrière, l'ennemi crie quartier : *Non, non*, répondit le jeune

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, p. 157 & ſuiv.

Prince, échauffé par les fumées du
1672. vin, *point de quartier pour cette canaille.* En même temps il tire un coup de pistolet. L'insulte fut payée sur-le-champ par une décharge qui renversa Longueville mort, avec Guitri, Brouilli & Aubusson. Marsillac, Vivonne, Beauveau, Termes, Montauban, Coaslin, Dumesnil, Saulx & la Salle furent dangereusement blessés. Revel l'avoit été, mais à la tête de sa troupe dans le poste qui lui étoit marqué par l'honneur & le devoir.

Condé s'étoit apperçu de l'éclipse de son fils & de son neveu. Inquiet, tremblant pour les jours des deux Princes, dont il redoutoit l'excès de valeur, plain de pressentiments funestes, il montoit à cheval pour les arracher au péril. Un Capitaine de Cavalerie ennemie, appellé Offembrock, qui ne s'étoit point enfui avec les autres, l'apperçoit, accourt & lui appuie le pistolet à la tête.
Lettres de Pélisson, t. I. Un léger mouvement détourne le coup; Condé le reçut au poignet de la main gauche qui en fut fra-

cassé. La goutte rendoit la blessure extrêmement douloureuse : mais, malgré les maux qu'il ressentoit, Condé n'abandonna point le champ de bataille, qu'il n'eût immolé aux mânes de son neveu ce malheureux ramas d'ennemis qui ne s'étoit défendu que par désespoir. Le Régiment d'Aylva, qui accouroit au secours de Wurts, eut le même sort.

1672.

Annales de Hollande, t. II.

Condé se laissa alors descendre de cheval & conduire dans une grange située sur le fleuve. Il fit mettre à côté de lui le cadavre du duc de Longueville, couvert d'un manteau; ce lugubre objet ne faisoit qu'irriter sa douleur. La destinée déplorable de ce neveu chéri, à qui il avoit servi de père, qu'il formoit à l'héroïsme, moissonné à vingt-quatre ans; l'idée du désespoir de sa Sœur qui aimoit uniquement un fils doué de grandes qualités, déchiroient son ame. Son affliction augmenta, lorsqu'il vit arriver chez lui l'Envoyé de la Confédération Polonoise qui venoit saluer le Duc en qualité de Roi, & le

Ibidem.

conduire à Dantzick, où les Grands
1672. de la Nation l'attendoient pour le mettre en possession du trône & de la femme du foible Michel. L'Envoyé Polonois, témoin de la sensibilité de Condé, ne fut guère moins touché de l'état de l'oncle, que de la triste destinée du neveu. *Est-ce donc là*, s'écrioit-il tout haut, *ce Prince dont un libelle infâme nous a fait un portrait si difforme. C'est donc ainsi que la méchanceté calomnie l'ame des plus grands hommes.*

Cependant le Roi avoit passé le fleuve sur un pont de batteaux avec le reste de la Cavalerie, & toute l'Infanterie. Son premier soin fut d'aller rendre visite au Prince, étendu sur un lit, & en proie aux maux les plus aigus. Il le remercia d'abord dans les termes les plus touchans, du service signalé qu'il venoit de lui rendre; il lui témoigna ensuite un extrême regret de sa blessure & de la mort de son neveu. Condé n'avoit besoin d'être consolé que sur ce dernier événement; il méprisoit sa blessure, & en supportoit les

Lettres de Pélisson, t. I.

douleurs avec une constance magnanime. Mais le baume le plus salutaire que le Monarque versa sur tant de plaies, fut l'élévation du duc d'Enguien. Il donna à Turenne le commandement de l'armée de Condé, & à Enguien celui qu'avoit eu Turenne.

1672.

Mémoires de l'Abbé de Choisi.

Tel fut le succès du fameux passage du Rhin. On a comparé l'action de Condé à celle d'Alexandre au Granique. Le Granique n'est qu'un ruisseau, cependant le danger fut plus grand pour le Roi de Macédoine. Il avoit une armée à combattre, au-lieu que le Prince n'eut à disperser qu'une poignée de lâches & de misérables.

La victoire n'eut pas plutôt ouvert aux François le chemin du Betau, que le Prince d'Orange quitta avec précipitation les retranchements de l'Issel où il alloit être enveloppé; il se refugia derrière Utrecht. Le passage du Rhin fut l'action brillante & décisive de cette campagne. Il porta la terreur dans le cœur de tous les ennemis. Qua-

rante Places, parmi lesquelles on
1672. en comptoit beaucoup qui avoient arrêté autrefois de puissantes armées pendant des campagnes entières, tombèrent entre les mains du Roi, de Monsieur, du duc d'Enguien & de Turenne. Luxembourg, de son côté, conquit la Province entière de l'Ower-Issel. Les Hollandois, menacés depuis si long-temps se comportèrent comme si un orage soudain & imprévu étoit venu tout à coup fondre sur eux. Les uns imploroient la clémence du Roi & embrassoient ses genoux; les autres fuyoient dans des barques. On eût dit que Louis XIV combattoit des Indiens ou des Mexicains, & non une Nation qui ne devoit sa liberté qu'à son courage, & qui avoit porté plus loin qu'aucune autre la tactique de la guerre, & sur-tout l'art d'attaquer & de défendre les Places. Le Soldat François rougissoit lui-même d'une victoire si facile. Il s'écrioit en voyant défiler devant lui les garnisons éperdues & tremblantes

Lettres de Pélisson, t. I.

tremblantes : *O les lâches ! ô les traîtres !* 1672.

Condé avoit été transporté à Emerick pour être traité de sa blessure. Il apprenoit dans son lit les succès du Roi ; il demandoit sans cesse s'il étoit à Amsterdam ; il n'avoit rien tant recommandé au Monarque que de couronner tous ses exploits par la conquête de la Capitale. Impatient, il le conjure dans toutes ses lettres de détacher six mille chevaux à toute bride, pour s'emparer d'Amsterdam. Turenne eut le malheur de s'opposer à ce conseil. La Nature variée dans ses dons n'accorde pas aux grands hommes les mêmes qualités. Turenne avoit plus les talents d'un défenseur de la Patrie, que ceux d'un conquérant. Il représentoit que si l'on approchoit de cette ville florissante, elle lâcheroit ses écluses & submergeroit le pays avec les troupes du Roi. Il se trompoit. Amsterdam, en proie à la frayeur, n'osoit encore embrasser un parti si vigoureux. D'ailleurs la séche-

Histoire du prince de Condé, par Coste.

1672. resse étoit telle que les écluses n'eussent pu fournir assez d'eau pour inonder les environs de cette Capitale. Enfin la consternation étoit si grande dans le pays que les Juifs d'Amsterdam, persuadés qu'elle ne pouvoit échapper au joug, envoyèrent offrir deux millions de florins à Condé pour les garantir du pillage.

Mémoires de Gourville.

C'est donc avec raison qu'on blâma généralement Louis XIV de n'avoir pas plutôt fait usage *du feu de Condé, que du plomb de Turenne.* Toute l'Europe attribua le salut de la Hollande à la blessure du Prince. Il faut entendre la Reine Christine. *Les disgraces de la Hollande me touchent autant que si j'étois née Hollandoise.... Dieu pardonne les lenteurs des Espagnols, la négligence de la Suède, les manières Françoises de l'Angleterre, & l'imprudence des Allemands. C'est sur ce fondement que le Roi de France bâtit sa fortune. Mais si le prince de Condé est bien blessé, j'estime cet accident plus important pour la Hollande que si elle eût gagné une bataille com-*

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Mémoires de la Reine Christine, t. III, p. 428 & suiv.

plette. J'estime la personne de ce Prince plus que toutes les forces de la France. Après ce que j'ai vu arriver à la Hollande, je crois qu'il n'y a plus rien d'impossible au monde ; & si la ville d'Amsterdam est sauvée, elle ne doit son salut, après Dieu, qu'à la blessure du prince de Condé. 1672.

Amsterdam, sauvée par des conseils timides, le fut une seconde fois par la négligence. Personne n'ignore que le comte de Rochefort, détaché avec un corps d'armée, manqua la prise de Muyden faute d'activité, de prévoyance & de pénétration. Muyden pris, Amsterdam succomboit. Mais le Vainqueur devoit lasser la fortune à force de fautes. La plus grande, sans doute, celle dont Louis XIV a le plus rougi le reste de sa vie, fut d'avoir refusé la paix aux vaincus qui lui tendoient des mains suppliantes. Ils lui offroient Maëstricht, le Brabant Hollandois, dix millions & d'autres avantages. Le Roi exigeoit que la République ajoutât au Brabant toutes les places situées sur

Annales de Hollande, t. II.

l'une & l'autre rive du Rhin, Nimègue
1672. & d'autres Forteresses qui lui ouvroient l'intérieur du Pays, qu'elle lui comptât vingt millions; qu'elle rétablît l'exercice de la Religion Catholique; qu'elle laissât aux François la liberté du commerce, par terre & par eau, sans les assujétir à aucuns droits; qu'elle lui fît tous les ans l'hommage d'une médaille d'or, par laquelle elle reconnoîtroit ne tenir sa liberté que de la grandeur d'ame de son Vainqueur; & enfin qu'elle satisfît à toutes les prétentions des Alliés de la France qui n'étoient pas moins
Ibidem. exorbitantes. Ces conditions exigées, en faveur de la Religion & du commerce des Françoirs, blessoient trop sensiblement l'honneur, l'indépendance, la fortune & les principes du gouvernement Républicain. Louvois ne les proposoit même qu'à regret; il ne cherchoit qu'à rebuter & à écarter les Hollandois pour avoir le temps d'envahir le reste de leurs Provinces. On sçait que ce Ministre n'eut pas

honte d'insulter à la foiblesse, au malheur & au caractère des Hollandois. Il fit refuser audience à l'Envoyé du prince d'Orange, sous prétexte que son Maître n'étoit qu'un particulier avec qui la France n'avoit rien à démêler. Tant de fierté rendit le cœur aux Hollandois. Ils aimèrent mieux combattre & périr, s'il le falloit, que de vivre deshonorés & ruinés. 1672.

Dès-lors l'enthousiasme de la liberté fit éclore, dans un Peuple de Négociants, de Fabriquants, de Matelots, de Pêcheurs & d'Ouvriers, des vertus & des sentiments dignes de Rome même. C'est ainsi que l'homme réduit aux extrêmités du désespoir, trouve dans le désespoir même des forces, une vigueur & un courage invincible. Amsterdam, qui attendoit un Maître à genoux, donna l'exemple de la magnanimité. Un Magistrat, appellé Hassalaër, harangua la multitude avec une véhémence digne de ces Républicains, dont l'Histoire ancienne nous a conservé le caractère énergique. *Citoyens*, *Ibidem.*

disoit-il; *il n'est pas seulement ici question de combattre pour la liberté d'Amsterdam & de la Hollande, mais pour celle de toute l'Europe. Sa destinée est entre nos mains; elle dépend de nos résolutions. Nous conquis & subjugués, rien n'arrêtera les François; ils deviendront les maîtres de toutes les Nations. Souffrirons-nous qu'on nous reproche d'avoir entraîné la servitude générale, en souscrivant à notre esclavage particulier? Donnons, chers Citoyens, donnons à l'Univers des preuves éclatantes de constance & d'intrépidité. Laissons à la postérité un monument éternel de notre amour pour la liberté: combattons jusqu'au dernier soupir, & mourons, s'il le faut, pour notre religion, notre indépendance, nos biens, nos femmes & nos enfants.* Le cri du patriotisme passe dans tous les cœurs. Amsterdam détruit ses fauxbourgs & ses maisons de campagnes, rétablit ses bastions, couvre ses remparts d'artillerie, arme tous ses Habitants, &, comme si ces précautions n'eussent pas suffies contre un ennemi si redoutable, elle appelle la mer

1672.

Ibidem.

à son secours, & s'abandonne à la merci d'un élément dont elle tenoit 1672.
sa gloire, sa prospérité & ses richesses : en un mot, on perce les digues, on lâche les écluses. Les environs de la Capitale, la Hollande entiere submergée, ne présentent plus que l'aspect effrayant du vaste Océan sur lequel surnagent quelques Forteresses & quelques Vaisseaux. La République n'existoit plus que sur l'eau. Un parti si désespéré coûta des sommes immenses; presque tous les bestiaux périrent; les maladies contagieuses enlevèrent une quantité étonnante de familles entassées les unes sur les autres dans les Villes. Ce Pays, le chef-d'œuvre de l'industrie humaine, eût été ruiné, & peut-être anéanti sans les ressources d'un commerce immense.

Des deux factions qui déchiroient les entrailles de la République, l'une tomba sous le même coup qui fit périr les de Witt; l'autre triompha en la personne du prince d'Orange. Il acquit une puissance presque illimitée, & il ne s'en servit

que pour ſoulever toute l'Europe
1672. contre la France.

Les fautes ſe multiplioient dans le conſeil du Roi. Condé arrêté long-temps à Emerick, par une éréſipelle & une attaque de goutte qui s'étoient jointes à ſa bleſſure, ne les apprenoit qu'en gémiſſant. Il ſe fit tranſporter à Utrecht pour être utile par ſes conſeils, s'il ne pouvoit l'être par ſon bras. Le Roi ſe rendit chez lui & on délibéra ſi l'on garderoit les Villes priſes, ou ſi on les démanteleroit. Condé dit qu'il falloit ſacrifier les vains honneurs de la conquête à la ſûreté & à la gloire de l'Etat. Il fit voir que le Roi ne pouvoit contenir l'Allemagne, le Nord & l'Eſpagne, jaloux de ſes progrès, qu'en conſervant une armée formidable, toujours diſpoſée à fondre ſur celui qui oſeroit embraſſer la défenſe des Vaincus. Il concluoit en diſant qu'il falloit garder trois ou quatre poſtes importants & abandonner les autres, après les avoir démolis. Turenne adopta le ſentiment de Condé dans toute ſon

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Hiſtoire de Turenne, t. II.

étendue, & il n'y eut que le marquis de Louvois qui eut la témérité de combattre l'avis des deux plus grands hommes de guerre de leur ſiècle. Louis XIV eut la foibleſſe de ſouſcrire aux vues d'un Miniſtre ambitieux, qui ne multiplioit les places & les garniſons que pour avoir plus d'emplois à diſtribuer. Tel fut le conſeil imprudent où vint ſe briſer une puiſſance qui avoit menacé de tout engloutir. Qu'arriva-t-il ? On n'étoit pas encore au mois d'Août que le Monarque ſe trouva ſans armée. Toutes ſes troupes étoient éparſes & diſperſées dans plus de quarantes places, & il fut obligé de s'en retourner à Verſailles avec ſa Maiſon militaire, dont la retraite affoibliſſoit encore ſes forces en Hollande. Il trouva en arrivant à Paris tous les arts occupés à conſacrer la gloire de ſes exploits par des monuments qui ne furent achevés que lorſque la conquête lui eut échappé. 1672.

Avant que de reprendre la route de ſes Etats, le Roi alla rendre

1672. visite à Condé, toujours retenu au lit par la goutte & sa blessure. Il lui fit un aveu magnanime de ses fautes. *Ah! mon Cousin*, lui dit-il, *si j'avois suivi vos conseils, je ne me verrois pas réduit à sortir de la Hollande, au milieu de la campagne, faute de troupes pour poursuivre la victoire.*

Manuscrits de l'Histoire de Condé.

L'ascendant fatal de Louvois lui fit commettre une nouvelle faute, qui ne fut pas moins funeste. Il étoit tombé entre les mains du Roi plus de trente mille prisonniers dans le cours de ses conquêtes. Le Ministre se trouvoit incommodé & surchargé de cette multitude. Condé lui conseilla de l'envoyer en Languedoc pour achever le fameux canal de cette Province. Le Ministre aima mieux les relâcher pour cinquante mille écus, tant il méprisoit les troupes Hollandoises. Mais ces prisonniers, qui n'avoient connu que la honte & l'opprobre sous des Chefs lâches ou perfides, devinrent des hommes, des Soldats & des Citoyens entre les mains du prince d'Orange.

Annales de Basnage, t. II.

Dès que Condé se vit en état de soutenir le mouvement de la voiture, il prit le parti de traverser les Pays-Bas à petites journées pour achever de se rétablir à Chantilli. On le reçut partout avec des honneurs extraordinaires. Le Peuple accouroit en foule sur son passage. Il ne pouvoit se rassasier de la vue d'un Héros dont il conservoit le plus tendre souvenir. La haute noblesse lui formoit un cortège brillant, à la tête duquel on voyoit le comte de Montercy, Gouverneur des Pays-Bas. Condé, né observateur, pénétra les vues du Comte, & démêla sa politique & son caractère. Il rendit au Roi un compte exact des forces & des villes du Pays : enfin il trouva le secret d'enlever à l'Espagne le comte de Marsin, le seul Général sur qui cette Monarchie put compter. Il n'en coûta au Roi qu'une somme médiocre & une Compagnie de Gendarmes pour le fils du Comte. Mais la mort de ce Capitaine illustre, arrivée bientôt après, priva

1672.

Recueil de Lettres, pour servir à l'histoire militaire de Louis XIV, t. I, p. 87.

1672. le Roi des services qu'il étoit en droit d'attendre de son expérience & de sa valeur.

Tandis que le Prince respiroit à Chantilli, Turenne & Luxembourg soutenoient la fortune de la France en Allemagne & en Hollande. L'Europe s'étoit tue devant les victoires du Roi : elle laissoit périr la Hollande. Dans cet abattement universel, il n'y eut que l'Electeur de Brandebourg qui fut attendri par les cris plaintifs de la République, il vola à son secours avec vingt-cinq mille hommes. Son exemple entraîna l'Empereur Léopold : il envoya Montecuculli en Westphalie avec dix-huit mille hommes. Enfin, le vieux duc de Lorraine, errant & fugitif, trouva le secret de rassembler dix mille hommes, à la tête desquels il vouloit avoir encore une fois la consolation de combattre les François, avant que de rendre le dernier soupir. Turenne n'avoit que quinze mille hommes à opposer à un si grand nombre d'ennemis. Le Roi, craignant qu'il ne succombât,

Histoire du vicomte de Turenne, t. I.

jetta les yeux ſur Condé pour lui confier, conjointement avec le Vicomte, le ſalut de l'Etat. Le Prince étoit chargé de la défenſe du haut Rhin, de l'Alſace, de la Lorraine & du pays Meſſin. 1672.

Condé partit ſeul de Chantilli, avec le duc d'Enguien. Sa bleſſure n'étoit pas tellement guérie, qu'on n'appréhendât qu'il ne fût eſtropié de pluſieurs doigts. Il forma en peu de temps une armée de dix-huit mille hommes de troupes & de milices diſperſées en Lorraine & en Alſace. Turenne rendit le bas Rhin ſi reſpectable par la profondeur de ſes manœuvres, que l'ennemi, déſeſpérant de paſſer le fleuve à Coblents, prit le parti de le remonter pour pénétrer en Alſace par le pont de Strasbourg, dont les Habitants lui étoient dévoués. Mais Condé trouva le moyen de faire brûler ce pont avec des batteaux chargés de feux d'artifice. L'armée combinée erra pendant trois mois dans les Electorats de Mayence, de Treves & dans le Palatinat, ſans pouvoir s'ouvrir

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

un chemin en France. Ces contrées
1672. florissantes furent entiérement dévastées & ruinées. Les troupes Allemandes, épuisées de tant de marches & de contre-marches dans une saison rigoureuse, se virent en proie aux maladies qui enlevèrent plus d'hommes & de chevaux que la bataille la plus sanglante. L'Electeur de Brandebourg renonca à la diversion puissante qu'il avoit tentée en Alsace; il descendit vers l'Electorat de Cologne & l'Evêché de Munster, résolu de faire éprouver aux Alliés de la France les maux dont Condé avoit garanti sa Patrie. Mais il trouva sur sa route Turenne qui, fortifié d'une partie des troupes du Prince, lui opposa une barrière impénétrable. Bientôt, poursuivi lui-même par Turenne, il fut chassé de la Westphalie, & obligé enfin de demander la paix qui lui fut accordée l'année suivante.

Pendant ce temps-là Condé ravageoit l'Electorat de Trèves, où ses troupes firent un butin immense. Il détacha ensuite sa Cavalerie au

Annales de Hollande, t. II.

ſecours de Charleroi. Guillaume, vaincu dans ſa Patrie, avoit oſé transporter le théâtre de la guerre chez ſon ennemi. La fortune ne ſeconda pas ſon audace : réduit à lever le ſiège & à fuir, il ne rentra en Hollande que pour être témoin des ravages & des ſuccès de Luxembourg, que la victoire couronnoit par-tout. 1672.

Condé ramena ſon armée, diminuée par tant de détachements, dans le duché de Luxembourg. Il établit ſon quartier à Cirk. Cette campagne, commencée au mois d'Avril, & prolongée juſqu'à la fin de Décembre, avoit fatigué cruellement les troupes. De-là les maladies qui régnoient parmi elles. On comptoit dans le camp & les villages voiſins, plus de deux mille Soldats, luttants avec la mort, & hors d'état d'être tranſportés. Pour comble de malheur, la Moſelle & toutes les rivières étoient débordées ; les chemins impraticables, & les vivres rares & difficiles : chaque jour voyoit augmenter la mi-

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

sère & les incommodités de l'armée.
1672. Condé agit en père & en bienfaiteur de l'humanité. Il fit voir que s'il étoit le Général de son temps qui exigeoit le plus de discipline & de services des troupes, il étoit en même temps celui qui veilloit avec le plus de soin à leur conservation. Il prodigua l'argent & les secours de toute espèce en faveur des malheureux. On le pressoit de décamper & d'abandonner les malades & les blessés qui eussent été égorgés par la garnison de Luxembourg. Le Prince ne pouvoit s'y résoudre ; il n'opposa aux plaintes & aux murmures que la patience & le sentiment du patriotisme. *Je sais*, disoit-il, *qu'on est mal ici, qu'on y souffre beaucoup ; mais il s'agit de soulager & de consoler des malheureux, de sauver des Soldats à l'État, & de les préserver du désespoir.* Il recueillit enfin la plus douce récompense de son zèle paternel. Les rivières rentrèrent dans leurs lits & l'abondance dans le camp. Il ramena son armée entière à Metz, excepté une trentaine de Soldats

qui payèrent le tribut à la nature.

Cette action, moins admirée qu'une victoire, valut pourtant au Prince des hommages tendres & empressés. Elle lui mérita le titre précieux de père des pauvres Soldats. Le Royaume entier fut touché de tant de sensibilité. Le libérateur de deux mille Citoyens eût été plus chéri & plus honoré à Rome, que le destructeur de dix mille ennemis. 1672.

Louis XIV lui sut un gré particulier de ce dernier service; il ne pouvoit l'en payer qu'en le mettant à portée de lui en rendre de nouveaux. Il s'agissoit de rendre la frontière de l'Alsace, de la Lorraine & du pays Messin impénétrables aux débordements des armées Allemandes. Le Roi s'en rapporta sans réserve aux lumières & à l'expérience du Prince. Condé, suivi d'Enguien & de Vauban, visita tous les bords du Rhin, de la Moselle & de la Meuse; il condamna des postes, il en rétablit d'autres; enfin il donna des ordres si sages qu'ils mirent le Royaume à couvert d'une invasion pendant le reste de la guerre.

Recueil de Lettres, t. I, p. 143.

1672. Le Roi, non content de mettre ses frontières en sûreté, méditoit de porter le ravage & la terreur chez tous ses ennemis à la fois. Il avoit résolu d'envoyer Turenne en Allemagne; de faire pénétrer Luxembourg, à travers les glaces, jusque dans le cœur de la Hollande; de charger Condé de la conquête de la Franche-comté, & de fondre lui-même sur les Pays-Bas. Il soumit son projet à l'examen & aux réflexions de Condé qui possédoit alors toute sa confiance. Telle étoit la haute idée qu'il avoit conçue de ce grand homme, qu'il croyoit ne pouvoir louer avec énergie une belle action, ou un beau raisonnement, qu'en disant: *M. le Prince n'auroit pas mieux fait. M. le Prince ne se seroit pas mieux exprimé.* Condé admira le courage du Roi, mais il trouva son plan trop vaste. Il approuva les expéditions de Turenne & de Luxembourg. Quant à l'invasion de la Franche-comté & des Pays-Bas, il faisoit voir au Roi qu'il n'avoit pas assez de vieille Infan-

Ibidem, p. 152.

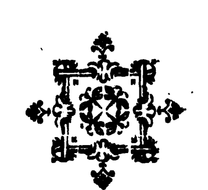
erie pour exécuter en même temps
leux entreprises si considérables. Il 1672.
ouvroit à son Maître de nouveaux
moyens de vaincre; mais il l'exhortoit à ne les employer que lorsque
les conjonctures seroient plus favorables.

La vérité & la sagesse de ses conseils frappèrent vivement le Roi; il les adopta entiérement, & le remercia de ses services & de ses travaux, avec une effusion de cœur bien capable de l'attendrir. *Je ne doute nullement*, lui marquoit-il, *que vous n'ayez eu bien de la joie de la levée du siège de Charleroi. Je crois que nous sommes ensemble de manière que tout ce qui nous arrive nous touche également. Tout ce qui me flatte*, ajoute-t-il, *c'est le concert & l'union qui régnent entre mes Généraux, & l'envie que tout le monde a que tout réussisse. Il ne tiendra pas à moi que tout n'aille bien.* Il finissoit ainsi: *Vous pouvez compter que toute mon amitié vous est assurée; dites à votre fils que je n'en ai pas moins pour lui: je crois que cette égalité ne vous déplaira pas.* C'étoit porter la

Ibidem, p. 167.

1672. vie & la joie dans le cœur de ce tendre père, que d'associer son fils à une amitié si glorieuse. Enfin le Roi mit le comble à la satisfaction du Prince en l'accueillant avec distinction à la fin de la Campagne. Il se leva avec précipitation pour aller au-devant de lui ; il se jetta à son cou, l'embrassa plusieurs fois & le tint long-temps serré dans ses bras. Il faut avouer qu'un Monarque aussi sensible étoit bien digne de commander à tous les grands hommes qui entouroient son trône.

Lettres de Pélisson, t. I.



SOMMAIRE

DU NEUVIÈME LIVRE.

CAMPAGNE de 1673. Condé commande l'armée en Hollande ; belle conduite de ce Prince ; il plaide les intérêts du Peuple conquis auprès de la Cour ; il tombe malade à Utrecht ; il attire auprès de lui les Gens de lettres ; il veut s'attacher Spinosa. Ouverture de la Campagne. Condé est arrêté par-tout par l'inondation ; ses efforts pour pénétrer dans l'intérieur de la Hollande ; il trouve des obstacles insurmontables ; il favorise la prise de Maëstricht. Le Roi quitte les bords de la Meuse ; il marche en Alsace. Condé prépare le siège de Bolduc. L'Empereur déclare la guerre à la France. Le Prince reçoit ordre d'entrer dans les Pays-Bas. Acte d'hostilité de la part de l'Espagne. La guerre éclate entre les deux Couronnes. Embarras de Condé ; il met la Flandre Françoise à couvert d'une

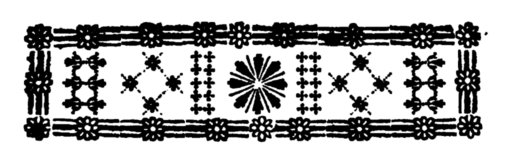
invasion. Le prince d'Orange prend Naerden & ensuite Bonn. La France évacue ses conquêtes en Hollande. Fin de la Campagne. Traits particuliers. La France est abandonnée de ses Alliés : fermeté de Louis XIV ; il entre en Franche-comté ; conquête de cette Province. Condé commande dans les Pays-Bas. Imprudence du maréchal de Bellefond. Le Prince marche à son secours sur la frontière de la Hollande & le sauve d'une défaite. Forces & projets des Alliés ; ils se flattent de conquérir la Champagne & de pénétrer à Paris. Condé les arrête par-tout. Bataille de Senef ; description de cette bataille. Les deux Partis s'attribuent la victoire. Condé fait lever le siège d'Oudenarde à l'ennemi ; il envoie l'élite de ses forces au vicomte de Turenne. Fin de la Campagne dans les Pays Bas. Beau trait du Roi envers Condé. Campagne de 1675. *Condé est déclaré Généralissime de toutes les troupes, depuis la mer, jusqu'à la Moselle. Le Roi ne prend que la qualité de Volontaire. Conquête de Dinant & de Hui ; siège de Limbourg ; le prince d'Orange marche au*

ſecours de la Place ; le Roi s'avance au-devant de lui ; Condé ſe partage entre le ſiège & l'armée. La perte de Limbourg entraîne la conquête de la Province du même nom. Condé porte le fer & le feu dans toute l'étendue des Pays-Bas ; il envoie une partie de ſes forces en Alſace au ſecours de Turenne. Le prince d'Orange devient ſupérieur. Belle conduite de Condé ; il fait échouer tous les deſſeins de l'ennemi & le bat en détail. Mort de Turenne ; le Roi confie à Condé le ſalut de l'Alſace. Triſte état de la ſanté du Prince, il part & laiſſe le commandement de l'armée de Flandre à Luxembourg. Combat d'Altenheim ; les François repouſſent l'ennemi & repaſſent le Rhin. Le maréchal de Créqui perd la bataille de Conſarbrick ; Soulévements en Guienne & en Bretagne ; étonnement du Royaume. Condé parvient en Alſace ; il raſſure l'armée & menace les Habitants de Strasbourg ; il fait lever le ſiège d'Haguenau à Montecuculli, & enſuite celui de Saverne ; il oblige l'ennemi de repaſſer le Rhin. Fin de la Campagne. Le Roi nomme Condé pour Général de

l'armée d'Alsace en 1676 ; *le Prince demande que son fils lui soit associé dans le commandement. Louvois engage le Roi à se passer des services du père & du fils. Condé consulté sur le siège de Philisbourg ; sa réponse. Paix de Nimègue. Retraite de Condé à Chantilli ; ses occupations & sa conduite. Divers traits particuliers. Conversion de Condé. La duchesse de Bourbon tombe malade à Fontainebleau. Inquiétude & tendresse du Prince ; il vole à son secours. Maladie du Prince ; sa mort ; regrets de toute la France. Divers traits qui servent à le faire connoître ; Anecdotes. Portrait de Condé, par la Bruyère. Fin de l'Ouvrage.*



HISTOIRE



HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,

Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE NEUVIÈME.

1673.

LOUIS XIV, dans ses plus grands succès, avoit déclaré qu'il aimoit mieux les Hollandois pour ses voisins & ses tributaires, que pour ses su- 1673. *Annales de Basnage, t. II.*

1673. jets. Il ne les avoit attaqués que pour les humilier, les affoiblir & surtout les empêcher de secourir les Pays-Bas, dont il dévoroit secrétement la conquête. L'Europe, attentive à ses projets les déconcerta. Il eut beau mettre de puissantes armées sur pied, il en eut de plus puissantes à combattre. Il accoutuma la République chrétienne à des guerres plus dispendieuses, plus sanglantes. Le sang & l'or des Nations furent prodigués. Il en eût moins fallu pour changer les déserts de l'Amérique en Colonies florissantes ; pour étendre par-tout la culture, le commerce, les arts & l'abondance ; & pour verser sur l'humanité tout le bonheur dont elle est susceptible. Eh ! qui, en réfléchissant sur le fruit amer que Louis XIV, ce Monarque d'ailleurs si grand, recueillit à la fin de sa pénible carrière, de tant d'application, de vigilance, de fermeté, & de tous ces préparatifs qui étonnent l'imagination, ne gémiroit sur le sort des Rois & des Peuples, ani-

més de la paſſion fatale de conquérir ! 1673.

Mais Louis XIV triomphoit alors. La Hollande, réduite à quatre Provinces preſque entiérement ſubmergées, paroiſſoit dévouée à l'anéantiſſement. Elle eût ceſſé d'exiſter ſi ſon ennemi eût employé autant d'induſtrie à profiter de la victoire qu'il en avoit apporté à la préparer.

Les fautes du Monarque, ou plutôt celles de Louvois, preſque inſéparables de la proſpérité, avoient ſuſpendu, ſur la fin de la campagne précédente, la chûte de la République. Le Conquérant, craignant de compromettre ſa gloire & ſa puiſſance dans un pays qui ne préſentoit plus à l'audace que des abîmes, jugea à propos de la laiſſer reſpirer. Il crut qu'en ne tentant rien, les Hollandois, en proie à tous les maux, n'en périroient pas moins. L'événement confondit ſes eſpérances. Attaqué de toute part, abandonné de ſes Alliés, il ſe vit obligé de lâcher ſa proie. La Hollande ſortit enfin *Ibidem.*

du ſein des flots, & les troupes
1673. qui l'avoient preſque aſſervie ne ſe retirèrent pas ſans peine d'un pays où elles étoient entrées en triomphe.

Voici quels furent les préparatifs & les projets du Roi. Il mit trois armées ſur pied; il ſe réſerva la conduite de la premiere, à la tête de laquelle il devoit attaquer Maëſtricht. Il donna le commandement des deux autres à Condé & à Turenne, chargés de contenir la Hollande & l'Allemagne : ce n'étoit, à proprement parler, que des armées d'obſervation. Condé ne put s'empêcher de faire ſentir au Roi combien il lui en coûteroit de ne pouvoir lui rendre des ſervices ſignalés dans des Provinces où tous les efforts du génie & de l'art échoueroient contre l'inondation. *Je ſçais bien, mon Couſin*, lui répondit le Monarque, *que vous ne vous diſtinguerez point par des exploits auſſi éclatants que par le paſſé, mais en tenant le prince d'Orange en échec, en le concentrant dans ſes Marais, vous mettrez le comble aux revers de la*

Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huillier.

Hollande, & vous assurerez mes succès.

On admira la modestie & le zèle de Luxembourg. Il avoit rendu de si grands services en Hollande, que le Roi lui avoit promis de ne le faire désormais commander qu'en chef. Mais il n'eut pas plutôt appris qu'il étoit destiné à servir sous Condé, qu'il en remercia le Roi comme d'une grace qui alloit le mettre à portée de s'instruire sous un si grand maître. Ce trait magnanime a peu d'exemples dans les Républiques, & presque point dans les Monarchies. 1673.

Lettres pour servir à l'histoire militaire de Louis XIV, t. I, p. 300 & suiv.

Le premier soin de Condé, en arrivant en Hollande, fut de visiter les places conquises. Le Roi, éclairé enfin par l'expérience, avoit compris qu'il ne pouvoit laisser de garnison dans toutes ces villes, sans diminuer ses forces de moitié. Condé vit d'un coup d'œil les postes qui méritoient d'être conservés, & ceux qui devoient être abandonnés à eux-mêmes. Il mit les uns en un meilleur état de défense, & fit détruire les fortifications des autres.

1673. Il agit avec tant de ſagacité & de diſcernement que l'ennemi n'oſa ſeulement eſſayer de s'établir dans aucune des places évacuées.

Ibidem, t. II, p. 13.

En parcourant les Provinces ſubjuguées, le Prince vit par-tout le tableau de la miſère, de l'abattement & du déſeſpoir. Les Bourgs, les Maiſons & les Châteaux étoient abandonnés par des Citoyens malheureux, qui ne redoutoient pas moins la licence & les outrages du Vainqueur que ſes rapines. Condé fut d'autant plus touché qu'à l'exemple d'Alexandre, il n'eût ſouhaité de conquérir l'Univers que pour le rendre plus heureux. On avoit ſuivi, la campagne précédente, des principes plus humains; on avoit traité avec douceur des Peuples qui avoient, pour ainſi dire, volé au-devant du joug : c'étoit ſans doute dans l'eſpérance de gagner ceux qui avoient encore les armes à la main. Mais Louvois, voyant que ceux-ci avoient préféré de ſe ſoumettre à l'empire de la mer, plutôt qu'à celui du Roi, ne garda

plus de ménagements envers leurs Compatriotes. Il entreprit de les dépouiller de tous leurs biens par des taxes continuelles. Les vexations des gens d'affaires ajoutoient encore aux malheurs des Vaincus. On ne voyoit qu'exécutions militaires; on n'entendoit que cris, que gémiſſements, que malédictions. Condé entreprit de déciller les yeux à Louvois ſur les ſuites de ſa politique infortunée. *Je ne ſçaurois m'empêcher*, lui écrivoit-il, *de vous dire que je trouve les eſprits de ces Peuples-ci tout autres que l'année paſſée. Ils ſont tous au déſeſpoir à cauſe des taxes inſupportables qu'on leur impoſe tous les jours. Il me ſemble que le profit qu'on en a tiré, au delà de ce qu'on auroit pu en tirer par douceur, eſt bien médiocre, & ne vaut pas l'averſion cruelle qu'on s'eſt attirée.* Mais Louvois n'eût pas cru être Miniſtre de la guerre, s'il eût eu des entrailles. Il avoit d'ailleurs voué aux Hollandois un mépris & une haine qu'ils ne méritoient pas : enfin il eût bien voulu ne pas laiſſer un florin dans

1673.

ces malheureuſes Provinces, ſi les
1673. circonſtances obligeoient la France
à les abandonner. Le ton léger, froid
& badin avec lequel il répondit au
Prince, annonce toute la dureté de
ſon ame. « Le Roi ſçait bien, lui
mandoit-il, « que les taxes qu'il a
» ordonné à M. Robert (*a*) de lever
» ſur les Peuples de Hollande ne
» peuvent les avoir mis de bonne
» humeur, ni leur faire ſouhaiter
» de reſter ſous ſa domination; mais
» Sa Majeſté a trouvé que de l'argent
» valoit mieux que leurs bonnes
» graces; & qu'outre cela il ſeroit
» fort utile de faire crier en Hol-
» lande tous les particuliers qui per-
» dent leurs biens. C'eſt pourquoi
» Elle deſire qu'on continue à tenir
» la même conduite, & que V. A.
» paroiſſe auſſi méchante & auſſi
» impitoyable à ceux qui viennent
» lui faire leurs repréſentations,
» qu'elle le ſeroit peu ſi elle ſuivoit
» ſon naturel ».

Ibidem, t. II, p. 13.

Condé ne ſe laſſoit point de plai-

(*a*) Intendant de la Province d'Utrecht.

der la cause de l'humanité. « Je ne » vous dirai plus rien après cette 1673. » fois-ci, écrivoit-il à Louvois, au » sujet des taxes dont vous me par- » lez : mais pardonnez-moi si je vous » dis que ce qu'on a tiré d'argent *Ibidem, t. I, p. 368.* » par cette voie-là, au-dessus de » ce qu'on en auroit pu tirer par » des voies qui n'auroient pas mis » les Peuples au désespoir, n'est » pas une chose fort considérable. » J'oserois même dire que cela est » d'un prix bien au-dessous de leurs » bonnes graces ; puisque par elles » on auroit peut-être vu quelques » révolutions plus grandes que celles » qui sont arrivées. Il n'auroit pas » même été difficile de faire crier » beaucoup de particuliers en Hol- » lande sans faire crier ceux qui » sont demeurés ici. Ç'auroit pu » être une chose fort utile d'en- » tendre louer ceux-ci, & crier ceux- » là. Je vais pourtant prendre mon » front d'airain, puisque vous le » voulez ainsi, & être le plus impi- » toyable du monde ».

Si Condé eut les mains liées pour

exercer ſa bienfaiſance dans toute
1673. ſon étendue, il fit au-moins tout ce qui dépendoit de lui pour ſoulager les vaincus. Sa préſence fut un bienfait pour eux; elle les laiſſa reſpirer. Les François s'étoient montrés depuis un an en Hollande, tels que l'Hiſtoire nous les préſente dans tous les ſiècles : le premier peuple de l'univers pour conquérir, & le dernier pour conſerver ſes conquêtes. On ne ſçavoit qui l'emportoit ou de la rapacité, ou de la licence, ou de l'indiſcrétion de l'impétueux Vainqueur. Son avarice ſacrilège n'avoit épargné ni les temples ni les tombeaux. Ses mœurs effrénées, ſa gaieté diſſolue, ſes entrepriſes galantes dont il faiſoit publiquement trophée, ſon air vain & railleur, le ridicule qu'il répandoit ſur le caractère ſimple des Hollandois, étoient bien capables de ſoulever contre lui non-ſeulement une Nation libre & vertueuſe, mais celles qui ſont avilies ſous le ſceptre du deſpotiſme.

Lettre du colonel Stoup, t. I, p. 124.

Pour comble de malheur la corruption, l'eſprit de rapine & de brigan-

dage avoient pénétré par-tout, & presque tous les principaux chefs, excepté Luxembourg & le colonel Stoup (*a*), n'en avoient été exempts. Il n'eût tenu qu'à Condé, maître presque absolu de ces pays autrefois si opulents, d'en achever la ruine, en s'en appropriant les dépouilles : mais il n'étoit touché que de l'amour de la gloire & de la justice. Il portoit le désintéressement au point que les commandements, si utiles à tant d'autres Généraux, n'étoient que dispendieux & ruineux pour lui ; il négligeoit jusqu'aux droits légitimes de sa place ; & c'étoit sur ses propres fonds qu'il prenoit ces dépenses sourdes que le bien du service exige si souvent des Généraux.

1673.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Si quelqu'un est en droit d'armer la discipline de toute sa rigueur, c'est sans doute un Général qui donne l'exemple de l'intégrité. Condé parvint à se faire autant redouter des siens que de l'ennemi ; mais en se déclarant le protecteur des opprimés, le ven-

(*a*) Commandant d'Utrecht.

geur des Loix de l'humanité, il se
1673. montra le père du Soldat que la licence exposoit à mourir de faim. Tout s'étoit anéanti sous ses impitoyables mains. Il avoit consommé, ou plutôt détruit toutes les subsistances du pays, & particuliérement les bestiaux qui, avant l'invasion, étoient innombrables. Il étoit presque réduit à ne vivre, avec le Peuple conquis, que de pain & d'eau. Condé obtint du Roi une augmentation de paye pour les corps auxquels il confia la défense des postes les plus avancés dans le pays ennemi.

Lettre de Condé à Louvois, t. I, p. 375 & suiv.

Après avoir rétabli par-tout l'ordre & la justice, Condé s'achemina à Utrecht où la réputation de sa fermeté & de ses vertus l'avoient précédé. On le reçut avec les honneurs qu'on rend aux têtes Couronnées, & des acclamations qui n'accompagnent pas toujours ces honneurs. Le colonel Stoup, avec les Magistrats & la Noblesse, fut au-devant de lui jusqu'au de-là des portes de la Ville, dont il lui pré-

Histoire du prince de Condé, par Coste.

ſenta les clefs dans un baſſin d'or. Le Prince entra dans Utrecht au bruit de l'artillerie & au ſon de toutes les cloches, au milieu d'une double haie de troupes, & ſuivi de tous les Citoyens. Il fut conduit en triomphe au Palais qui lui étoit deſtiné. 1673.

Le premier ſoin du Prince fut d'envoyer au Roi & à Turenne toutes les vieilles troupes qui avoient hiverné dans les conquêtes. Il reçut en leur place des régiments nouvellement levés, & preſque tous composés de jeunes apprentifs. On ſçait que Condé ayant demandé au célèbre Deſpréaux, qui aſſiſtoit à la revue de cette armée, ce qu'il en penſoit: *Je penſe*, lui dit le Poëte, *qu'elle ſera fort bonne lorſqu'elle ſera majeure*: mais l'émulation la rendit telle avant la fin de la campagne. Ces François, ſi jeunes, ſi peu aguerris, prirent un tel aſcendant ſur l'ennemi, qu'il n'avoit qu'à paroître pour être battu ou mis en fuite. Il n'étoit pas rare de voir cent d'entr'eux battre deux cents Hollandois.

Lettres de Madame de Sévigné, t. II.

1673. Condé alloit conduire cette armée en campagne, lorsqu'il fut surpris & arrêté par la plus violente attaque de goutte qu'il eût encore ressentie. Il charmoit ses douleurs par la conversation des gens de lettres dont la Hollande étoit alors remplie, & qui presque tous avoient choisi un asyle à Utrecht, pour y vivre sous la protection d'un Roi, ami & protecteur des arts. Le Palais de Condé leur fut ouvert à tous, il les entretint de tous les genres de littérature dans lesquels ils s'étoient exercés. Ces Citoyens de tous les siècles, étonnés de l'étendue & de la profondeur des connoissances du Prince, le trouvèrent plus grand que sa renommée. Ils l'appelloient hautement le plus sçavant des braves, & le plus brave des sçavants. La Religion fut principalement l'objet des conférences de Condé. Il y avoit long-temps qu'il faisoit une étude particulière de tous les cultes qui divisent les hommes ; & personne ne les examina jamais avec un esprit plus libre & plus

exempt de préjugés. Si l'on eût
apprécié ses sentiments par tout ce 1673.
qui lui échappoit dans le commerce de ses amis, on eût dit qu'il n'avoit recueilli de son application & de ses recherches, d'autre fruit que la tolérance. La plupart des sçavants qu'il entendit pensoient avec hardiesse : mais le plus audacieux de tous, le fameux Spinosa, manquoit à ses regards. Il lui écrivit pour l'inviter à se rendre auprès de lui. Spinosa, qui d'ailleurs n'aimoit que
la solitude & l'obscurité, ne résista *Ibidem.*
pas à l'honneur de voir un Héros qui n'eût pas moins brillé dans le licée qu'à la tête des armées. Il abandonna sa retraite. Mais la nécessité des affaires avoit déjà obligé Condé à sortir d'Utrecht ; & peu s'en fallut que le Philosophe, à son retour, ne fût traité par la populace en transfuge & en déserteur, pour être allé chez le Général ennemi.

On a prétendu que sur le portrait avantageux qu'on avoit fait à Condé

des mœurs & du caractère d'un
1673. homme qui, apostat de deux Religions, ne connoissoit que le plaisir funeste de les combattre, il conçut le dessein de se l'attacher. Les Prin-
Ibidem. ces avoient eu jusqu'alors à leur suite des nains, des bouffons, des fous, & quelquefois des Poëtes & des gens de lettres. Condé avoit payé le tribut à l'usage. On lui connoît le fameux l'Angeli, le plus sage, disoit-on, des fous qui l'avoient suivi dans les Pays-Bas, parce qu'il y avoit fait fortune. Mais on avoit vu rarement des Philosophes dans les Cours : c'est que la liberté de penser est incompatible avec la souplesse & les devoirs d'un Courtisan. On ajoute que Spinosa aima mieux vivre du travail de ses mains (*a*) que de devoir sa subsistance aux bienfaits d'un grand homme. Il répondit au Prince que, malgré sa puissante protection, il ne seroit

(a) Il travailloit à des télescopes, à des microscopes & à des lunettes.

peut-être pas à l'abri des persécutions en France ; mais qu'il l'accompagneroit à l'armée pour le délasser de ses travaux militaires par des entretiens libres & philosophiques. D'autres révoquent en doute cette anecdote. L'idée de fixer auprès de lui un homme si justement & si universellement décrié dans toutes les Nations, paroît peu convenir à la sagesse & à la retenue de Condé. 1673.

En effet, dans le temps qu'il avoit le malheur d'être en proie à tous les doutes, personne ne témoignoit au-dehors plus de décence & de respect pour le culte établi. Tandis qu'entouré des Sçavants dont on vient de parler, il osoit citer au tribunal de la Philosophie les mystères de la Religion ; c'étoit alors qu'il ordonnoit des prières & des processions publiques pour l'heureux succès de ses armes. Les Catholiques des Provinces conquises, dont le nombre égaloit celui des Protestants, se prêtèrent avec joie à ses ordres ; & tel étoit l'excès de zèle, que la conformité *Ibidem.*

de religion inſpiroit aux Catholi-
1673. ques en faveur des Conquérants; que, malgré la rigueur de Louvois, ils ne reſpiroient que l'éternelle durée de la nouvelle domination. Déjà ils brûloient d'établir leur culte ſur les débris de tous les autres, & preſſoient le Prince de les mettre en poſſeſſion de pluſieurs temples, & particuliérement en Gueldres. Condé, ſurpris d'une demande ſi imprudente, les fit rentrer en eux-mêmes. *Si le Roi*, leur dit-il, *demeure maître du pays, vous aurez plus d'Egliſes que vous n'en voudrez; & ſi nous ſommes obligés de l'abandonner, la grace que vous demandez vous ſeroit inutile, & peut-être funeſte.*

Cependant la Hollande entière étoit en action. L'amour de la Patrie & la néceſſité avoient fait de preſque tous les Citoyens, des ſoldats, des matelots & des ouvriers. Les riches ouvrent leurs tréſors; ceux qui ne le ſont pas offrent leurs bras. Les uns creuſent de nouveaux abîmes, coupent les digues, & ap-

pellent de plus en plus la mer à leur ſecours ; les autres veillent nuit & jour ſous les armes, à la ſûreté des Villes : ceux-ci élevent de nouveaux forts dans les endroits qui ne ſont qu'à demi ſubmergés : ceux-là couvrent les fleuves & les canaux de frégates, armées de canon & de petites piéces de campagne, & les conduiſent à travers l'inondation juſque ſous les murs des Villes, dont elles deviennent les citadelles flottantes. Par-tout l'induſtrie, le travail & la crainte forment des barrières impénétrables. Mais ces précautions ne parurent pas ſuffire encore à la République contre l'audacieux ennemi qui campoit à ſes portes. Elle réclame, par des jeûnes & des prières publiques, la protection de l'Etre ſuprême, le conjurant de confondre les deſſeins du Prince & de l'égarer dans le chemin de la conquête.

1673.

Ibidem.

Lettre de Condé à Louvois, t. II, p. 14.

Condé, la ſonde à la main, le cherchoit en vain ce chemin fatal avec Enguien & Luxembourg. Il ne

trouvoit par-tout qu'une mer vaste
1673. & profonde, des écueils & des gouffres. La peur excessive des Hollandois excitoit les railleries de la Cour de France. Le Roi ne deman-
Ibidem. doit à son Général que le soin d'entretenir cette frayeur ridicule par des démonstrations qui obligeassent l'ennemi à errer sans cesse au milieu des flots, & à creuser, pour ainsi dire, lui-même son propre tombeau. Mais Condé avoit peine à soutenir l'idée de se voir réduit à ne servir que d'un vain épouvantail à la Hollande. Il essaya tout ce que le génie de la guerre peut inventer pour accélérer la perte des Hollandois par des moyens brusques & rapides. Il est constant que la République n'eût jamais échappé à sa ruine, si Condé eût été secondé par Louvois.

Le prince d'Orange avoit cinq issues à défendre pour préserver d'une invasion l'intérieur du pays. Il avoit employé plus de cent mille
Lettres de Pélisson t. III. paysans à les fortifier. On ne pouvoit marcher vers lui qu'à travers

des digues très-étroites, très-resserrées, coupées en plusieurs endroits, & submergées au point que les François auroient eu de l'eau quelquefois jusqu'à la ceinture. Malgré des obstacles si effrayants, Condé avoit résolu d'attaquer à la fois ces cinq issues. Il prévoyoit que s'il en emportoit une, il ouvroit tous les passages & prenoit l'ennemi en queue: qu'en un mot, c'en étoit fait de la Hollande. Les moyens du Prince ne répondoient pas à la grandeur de l'entreprise. Il manquoit sur-tout d'Infanterie; il en demanda & n'en obtint point. Louvois dédaignoit de remporter des avantages sur la Hollande qui coûtassent du sang à la Nation, & des inquiétudes à son Maître. Il croyoit que pour dompter la République, il n'y avoit qu'à l'abandonner aux fléaux qu'il avoit rassemblés sur elle. Mais le caractère des Républicains étoit inconnu au Ministre: il ne se doutoit pas des dévouements & des sacrifices qu'inspire l'enthousiasme de la liberté: en un mot, la constance

1673.

des Hollandois fut plus grande que les maux qu'ils souffrirent.

1673.

Condé ne s'y étoit point mépris, mais les ordres de la Cour enchaînoient son génie. L'inaction à laquelle il se voyoit condamné étoit un état violent pour lui ; il soupiroit après les chaleurs de l'été qui, en desséchant l'inondation, le mettroient peut-être à portée de trouver l'ennemi ; car il ne demandoit qu'à le joindre pour le battre. Ses vœux furent encore trahis & confondus. Le Ciel sembla lui-même avoir pris la défense de la Hollande ; les éléments combattirent en sa faveur : le déchainement des vents qui s'élevoient du sein de la mer amena des pluies continuelles qui couvrirent toute l'étendue du pays d'une plus grande quantité d'eau.

Annales de Hollande, t. II.

Le beau temps ayant enfin succédé au désordre de la saison, Condé voulut en profiter pour porter le coup décisif à la Hollande. Il s'agissoit de prendre Nieuwer-Sluis ; c'est un fort situé sur la

petite rivière du Vecht qui se décharge dans le Zuyderzée, aux portes de Muyden. Amsterdam n'a d'eau douce que celle qu'il retire du Vecht par le canal de Wesop. En s'emparant du fort qui domine la rivière, le canal & l'écluse, Condé réduisoit la Capitale de Hollande à se rendre ou à périr de soif. Le succès de cette expédition demandoit beaucoup de secret & d'activité. On ne pouvoit traîner de gros canons à travers des lieux presque inaccessibles : il falloit emporter le fort d'emblée. Le projet transpira : presque tous les Habitants du pays conquis se faisoient gloire d'être les espions du prince d'Orange. Le Stathouder se hâta de prévenir les François ; il envoya le colonel Stocheim, avec l'élite de ses troupes, sur le Vecht. En deux jours le Colonel construisit un fort capable d'arrêter une armée ; ensuite il fit entrer dans le sein de la rivière onze frégates munies d'artillerie, qui servoient, en quel-

1673.

Ibidem.

que forte, de rempart aux forts & à l'écluse.

1673. Condé avoit ménagé à Luxembourg la gloire de cette expédition. Celui-ci arrive avec quatre mille hommes. Quel fut son étonnement lorsqu'il vit l'ennemi aussi fortifié en si peu de temps. Cependant ce Général intrépide n'en dispose pas moins ses troupes, résolu d'attaquer en même temps l'ancien & le nouveau fort; mais l'artillerie seule des frégates l'arrêta, & l'entreprise échoua. Condé ne put s'empêcher de s'écrier, en apprenant cette nouvelle, *Le prince d'Orange a fait un coup de maître.*

Cet essai infructueux n'étoit pas capable de rebuter un Prince que les difficultés ne faisoient qu'irriter. Il se porta à Naerden, où il prit des mesures pour s'emparer de Muyden, poste dont il n'avoit tenu qu'au comte de Rochefort de se rendre maître la campagne précédente, & dont la prise eût entraîné celle d'Amsterdam; Condé ne pouvoit

pouvoit investir la place qu'en desséchant le pays. Il entreprit des travaux immenses, & fit élever une digue dans le canal du Vecht, & au milieu de la digue une écluse qui arrêtoit les eaux du Zuyderzée, & faisoit refluer dans la mer celles qui couvroient la terre. Il eut à vaincre des obstacles terribles, dont les plus grands avoient été formés par Louvois même, qui, indigné de voir la Hollande échapper au joug de son maître, avoit ordonné qu'on coupât la digue de la Leck, pour achever de submerger ce malheureux pays. De leur côté les Hollandois, à mesure que les anciennes eaux s'écouloient, en introduisoient de nouvelles. On ne vit jamais plus d'ardeur & d'émulation entre deux armées. Les François ne croyoient vaincre qu'en triomphant de l'élément qui protégeoit l'ennemi. Celui-ci n'attendoit son salut que de ce même élément qu'il opposoit de plus en plus aux efforts des François. C'étoit l'activité, le courage & l'industrie qui luttoient contre l'audace & la

1673.

Ibidem.

1673. vigilance. Cependant Condé, qui d'abord sembloit avoir été condamné à l'ouvrage des Danaïdes, trouva le secret de pénétrer pas à pas jusqu'au Muydeberg qui commande Muyden. Il se vit obligé, faute de gros canon, d'établir de petites batteries de campagne; il éleva des redoutes, des épaulements, à la faveur desquels il alloit s'emparer de la clef d'Amsterdam, si le Magistrat de cette ville ne se fût hâté de marcher au secours de Muyden avec toute la grosse artillerie, & la jeunesse de la Capitale. Il n'eut pas de peine à démonter les petites batteries du Prince, & à renverser les travaux qu'il avoit construits.

Ibidem.

Tout le fruit que Condé recueillit de ses travaux, fut de ne pas laisser respirer l'ennemi, & de le tenir éloigné de Maëstricht dont le Roi fit la conquête en treize jours de tranchée ouverte. Cette entreprise, dans laquelle il déploya la prudence, la fermeté & le génie d'un grand homme, le couvrit de gloire.

La prise rapide du plus puissant boulevard de la République, sembloit être le signal de sa ruine entière. Louis XIV avoit quarante mille hommes, les meilleures troupes de l'univers. Sa flotte, jointe à celle d'Angleterre, préparoit une invasion en Zélande. Condé étoit aux portes d'Amsterdam, & l'Evêque de Munster en Frise. La Hollande, pressée, enveloppée de toutes parts, n'attendoit plus son salut que de la protection divine. Louis XIV sembloit n'en avoir différé la perte que pour la rendre plus certaine. 1673.

L'état déplorable de cette République, autrefois si florissante, excitoit la compassion & l'effroi de tous les Peuples. Le comte de Tott, Ambassadeur de Suède en Hollande, alla trouver le Roi jusque dans son camp. Il lui représenta que sa puissance & ses conquêtes n'intimidoient pas moins le Nord que le Midi de l'Europe; & que s'il n'étoit pas assez modéré pour mettre lui même des bornes à ses succès, il devoit Ibidem.

s'attendre à voir toute l'Europe
1673. se réunir contre lui. On a prétendu que cette menace influa sur les résolutions de Louis XIV, & l'arrêta ; ce qui paroît peu conforme au caractère d'un Monarque si fier. Il ne quitta la frontière de la Hollande que pour aller mettre lui-même en sûreté celles d'Alsace & de Lorraine menaçées par l'Empereur.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Condé l'exhortoit de profiter de la supériorité de ses forces pour envahir les Pays-Bas, dont le Gouverneur ne fatiguoit pas moins toutes les Cours de ses plaintes contre la France, que le prince d'Orange même. Louis XIV persévéra dans son premier plan. Il jetta douze mille hommes dans Maëstricht, en envoya autant à Condé, & emmena le reste en Alsace. Il s'empara de Schelestat & de Colmar ; on croyoit qu'il passeroit le Rhin pour prévenir l'Empereur & pour l'accabler : mais ce Prince ne porta jamais sa fortune aussi loin qu'il le pouvoit ; il avoit

plus l'éclat de l'ambition qu'il n'en avoit l'ardeur dévorante, & il étoit plus touché de remplir l'Europe de la gloire de son nom, que de la subjuguer. 1673.

Toutes les avenues de la Hollande étant impénétrables, Condé méditoit de soumettre la Frise qui n'étoit pas inondée, ou le Brabant qui ne l'étoit qu'à demi. Mais le Roi lui ordonna d'attendre le succès de la descente en Zélande. L'armée de débarquement, composée de vieilles troupes, étoit assemblée sous les ordres du comte de Schomberg. On ne vouloit plus porter aux Hollandois que des coups décisifs. Les flottes combinées, de France & d'Angleterre, allèrent chercher celles de l'ennemi jusque sur ses côtes. On en vînt trois fois aux mains. On dit que l'avantage fut incertain: mais, qui pourroit méconnoître le Vainqueur dans l'immortel Ruyter, qui, non-seulement ne succomba pas, mais encore sauva sa Patrie par des prodiges de valeur & d'ha-

Lettre de Condé à Louvois, t. I, p. 375 & suiv.

bileté. Les éléments vinrent aussi
1673. au secours de la République. Des tempêtes continuelles & affreuses écartèrent toujours les vaisseaux François & Anglois des parages de Zélande.

Tandis que les deux Nations les plus redoutables de l'Europe se consumoient sur mer en efforts impuissants, Condé, indigné de voir le temps de la campagne s'écouler dans l'inaction, accorda un secours de six mille hommes à l'Evêque de Munster, pour conquérir les Provinces de Frise & de Groningue. Le Prelat ne s'en servit que pour porter le fer & le feu dans ces malheureuses contrées, au secours desquelles on n'avoit point appellé l'inondation. Il fit la guerre en Tartare. Voyant un jour un de ses Officiers attendri sur le sort des Hollandois, il entra en fureur : *Quoi!* lui dit-il, *vous me servez & vous avez des entrailles? Apprenez de moi qu'un bon Soldat doit être aussi impitoyable que le Diable.* La campagne précédente il avoit fait

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny.

égorger au siège de Groningue tous les malades & les blessés de son armée qui ne donnoient plus d'espérance de vie, *afin*, disoit-il, *de leur épargner les douleurs d'une longue agonie.* 1673.

Condé n'apprit qu'en gémissant les exploits honteux du barbare Prélat. Il se hâta de rappeller son détachement, & de se porter dans le Brabant, dont le Roi lui avoit enfin permis de tenter la conquête. Déjà il préparoit le siège de Boleduc, que Louis XIV avoit respecté dans ses plus grands succès. On ne pouvoit en approcher qu'à travers une langue de terre. Condé avoit si bien pris ses mesures qu'il répondoit de l'événement.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Mais la face de l'Europe étoit changée. Chaque victoire de la France lui avoit suscité un nouvel ennemi. L'Empereur, qui s'étoit contenté, la campagne précédente, d'envoyer une armée au secours de la Hollande, prit le parti de consacrer toutes ses forces à la défense de la République, & de déclarer la

guerre à la France. Le ſtyle de ſon
1673. manifeſte ſurprit toute l'Europe. Il accuſoit Louis XIV d'aſpirer à la Monarchie univerſelle, & particulièrement à la dignité de Roi des Romains ; &, comme s'il s'étoit agi d'une Croiſade, on le vit aux pieds des Autels atteſter l'Etre ſuprême de l'innocence de ſes vues, & rejetter ſur le Monarque François tous les fléaux de la guerre qui alloient dévorer tant de Chrétiens. Il fit plus, il ſe montra le crucifix en main à la tête de ſes troupes, dans les plaines d'Egra, & leur recommanda, les larmes aux yeux, la liberté & le ſalut de l'Europe envahie, opprimée, ravagée par les armes d'un Conquérant ambitieux. Ce trait, digne de Pierre l'Hermite, donne une étrange idée du caractère & de la politique de Léopold, qui, ſans être jamais ſorti de ſon cabinet, entreprit plus de guerres & s'agrandit plus que Louis XIV.

Hiſtoire de Louis XIV, par Péliſſon, t. III.

Au-reſte, ſon exemple & ſes négociations entraînèrent preſque tout le corps Germanique. Au-lieu de ſonger à de nouvelles conquê-

tes, la France se vit obligée de veiller à la sûreté de ses propres frontières. Condé agit dans ces circonstances comme s'il eût été chargé du salut de l'Etat. A la première nouvelle de la révolution, il envoya à Turenne une grande partie de son Infanterie, & marcha lui-même à grandes journées avec sa Cavalerie dans le pays d'Alost, pour contenir les Espagnols. 1673.

La Cour de Madrid avoit laissé le comte de Montercy, Gouverneur des Pays-Bas, arbitre de la guerre & de la paix entre les deux Couronnes. Il étoit aisé de conjecturer que Montercy n'en profiteroit que pour attaquer la France. Déja il s'opposoit au passage de quelques Régiments Anglois qui venoient joindre Condé. Le Prince lui envoya le marquis de Lusson pour lui rappeller la foi des traités, & le menacer de représailles, s'il osoit les enfreindre. Montercy répondit avec autant de noblesse que de fermeté, que quelque respect qu'il eût pour le Prince, il ne pouvoit le regarder

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

que comme un illuſtre particulier
1673. avec qui il n'avoit rien à démêler ; qu'au-ſurplus les menaces de S. A. étoient bien inutiles, puiſqu'elle-même avoit rompu la paix par une invaſion dans le pays d'Aloſt. Il eſt conſtant qu'il ne manquoit de part & d'autre, pour rendre la guerre légitime, qu'une déclaration en forme ; cérémonie à laquelle les Nations ne peuvent ſe refuſer, ſans ajouter un nouveau poids à la chaîne des maux & des calamités qui affligent le genre humain.

Condé, pour toute réponſe, ſe répandit comme un torrent dans les Pays-Bas ; il les ſoumit à de grandes contributions. Cet avantage n'étoit pas capable de le ſatisfaire ; il eût bien voulu en entamer la conquête par la priſe de Mons ou de Namur ; mais toute l'Infanterie Françoiſe étoit en Alſace, en Hollande, ou dans les Places frontières ; il n'avoit qu'un corps de Cavalerie.

Le Prince d'Orange n'eut pas plutôt vu Condé s'éloigner des Pro-

vinces-unies, qu'il sortit de ses marais, & vint fondre, avec trente mille hommes, sur Naerden, d'où les François bloquoient en quelque sorte Amsterdam. Le Gouverneur, appellé du Pas, ne résista que quatre jours. Louvois, persuadé qu'un lâche n'est pas moins coupable envers la Patrie qu'un traître, vouloit qu'il fût puni avec la même rigueur. Du Pas n'évita le supplice que pour être dégradé des armes, & traîné, la pêle à la main, par le boureau, dans les principales rues d'Utrecht; affront pire que la mort. On le plaignit en France; on cria contre la sévérité d'un pareil jugement, surtout lorsque du Pas, devenu brave par désespoir, eût été chercher la mort au siège de Graves. Mais cet exemple rigoureux n'influa peut-être pas moins que l'honneur sur la conduite des Gouverneurs François; il n'y en eût pas un seul dans le cours de cette guerre qui ne fît des prodiges de valeur.

1673.

Cependant le Prince d'Orange, fier des premiers lauriers qu'il avoit

1673. cueillis, étoit allé chercher Condé dans les Pays-Bas. Il fut joint par douze mille Espagnols. La position du Prince devenoit critique ; il n'avoit que quinze mille hommes pour défendre la frontière. On lui envoya quelques Régiments d'Infanterie, mais dans un état de délabrement qui lui causoit de vives inquiétudes. « Je crains bien, écrivoit-il à Louvois, « que le prognostic que je fis au Roi en votre » présence ne soit que trop vrai, » & que je ne finisse cette campagne » sans rien faire, & sans pouvoir » rien entreprendre, comme je l'ai » commencée. Vous voyez bien que » cela n'est pas agréable ; mais il » faut servir le Roi comme il le » commande, & jamais personne ne » le fera avec plus de zèle que moi ». Et dans une autre lettre « Je vous » ai mandé l'état de l'armée ; elle » ne sçauroit être pire pour l'Infanterie, & il n'y auroit pas plaisir » à être à sa tête dans une grande » action. Je vous avoue que je n'aimerois pas à finir une campagne

Lettres de Condé à Louvois, t. I, p. 393 & suiv.

» où j'ai fait aussi peu que dans » celle-ci, par une vilaine démar- » che. Je prendrai toutes les pré- » cautions possibles pour que cela » n'arrive pas, & pour conserver » les troupes le mieux que je pour- » rai ». 1673.

Il tint parole : il choisit des camps si avantageux dans le pays ennemi ; il montra tant de résolution, de sagesse & de précaution, que le Prince d'Orange comprit qu'il perdroit la campagne en l'employant contre un Général dont le génie suppléoit à tout. Il sortit des Pays-Bas, & prit la route du Rhin qu'il remonta pour se joindre aux Impériaux. Turenne ne put s'opposer à cette jonction. L'armée combinée, forte de plus de soixante mille hommes, ne pouvant pénétrer en France, dont Condé & Turenne gardoient les avenues, alla porter les horreurs de la guerre chez les Alliés de la France. L'Electorat de Cologne, dont le Souverain avoit ouvert aux François les portes de la Hollande, en leur livrant Nuits

& Keyserverts, essuya des repré-
1673. sailles d'autant plus funestes, que les Généraux des Alliés mêloient leurs ressentiments particuliers à la vengeance générale. Ils assiégèrent Bonn, & le prirent après l'avoir presque réduit en cendres à force de bombes. Rhimberg subit le même sort; & le prince d'Orange ne rougit point de souiller sa gloire en faisant pendre le Bourguemestre de cette Ville; action infâme, puisqu'il ne pouvoit reprocher à ce Magistrat que trop de zèle pour l'Electeur son maître.

Annales de Hollande, p. II.

Ainsi finit cette campagne dans laquelle Condé ne se distingua pas par des expéditions brillantes. Il ne lui fut permis d'agir qu'après que les circonstances ou la supériorité de l'ennemi l'eurent réduit à ne rien tenter. Cependant il ne laissa pas de battre l'ennemi en détail; de conserver toutes les conquêtes du Roi en Hollande, tant qu'il demeura dans cette Province; de sauver la Flandre Françoise, & de ravager les Pays-Bas. Mais ces exploits, qui

eussent suffi à la gloire d'un autre Général, n'étoient pas capables de toucher Condé. Il n'y avoit que l'éclat d'une grande victoire ou d'une grande conquête qui pussent remplir son ame ; & il étoit secrétement indigné contre Louvois de l'avoir privé de tous les moyens de vaincre. 1673.

Turenne, de son côté, n'avoit pas été plus heureux dans le cours de la campagne. Louvois osoit même lui imputer, avec autant d'injustice que de témérité, la jonction du prince d'Orange avec Montecuculli, & les suites funestes qui en étoient résultées. Le ressentiment unit ces deux grands hommes contre le Ministre de la guerre. Ils lui reconnoissoient, à la vérité, de grands talents, beaucoup de prévoyance, d'ordre, de vigilance & de fermeté ; mais ils lui reprochoient de grandes fautes : la conservation de tant de conquêtes inutiles en Hollande qui avoient fait manquer au Roi la conquête entière de la République ; le relâchement des prisonniers de

Mémoires du marquis de la Fare.

Histoire de Turenne, par Ramsai.

1673. guerre, qui avoit valu une armée à l'ennemi; la dureté dont il usoit envers les vaincus; la hauteur avec laquelle il prescrivoit les ordres du Roi, qui n'étoient souvent que les siens: mais c'étoit sur-tout contre sa présomption qu'ils s'élevoient. Il prétendoit conduire les armées de son cabinet, & faire passer pour rebelles les Généraux qui ne se soumettoient pas assez promptement à ses vues. Il sembloit, en un mot, que le rang de Condé, sa réputation & celle de Turenne, gênassent un Ministre ardent, fier, impétueux, qui, à l'ame d'un Visir, en eût voulu joindre le pouvoir. Le résultat des conférences de Condé & de Turenne fut de porter ensemble aux pieds du trône des représentations justes & légitimes. Louvois eût succombé sous les attaques de deux hommes si nécessaires à l'Etat: mais le secret transpira. M. le Tellier, alarmé d'une résolution si funeste à son fils, fut trouver Condé. Les larmes & la douleur du vénérable vieillard at-

tendrirent le Prince ; il étoit père : Turenne, qui ne l'étoit pas, & qui 1673.
d'ailleurs avoit plus à se plaindre d'un Ministre qui interprétoit malignement ses actions, ses projets, son silence même, persévéra dans le dessein de le perdre, ou au-moins de l'humilier. Il fit entendre au Roi des plaintes amères. Le Monarque les trouva si justes qu'il obligea le jeune Ministre à aller demander pardon au vieux Général. On conçoit combien il en coûta à l'orgueil de Louvois pour se soumettre à une pareille démarche. Turenne, trop *Ibidem.*
épris peut-être de la faveur populaire, affecta de rendre public un fait qu'il eût été de l'intérêt du Roi de tenir enséveli dans le secret. Louis XIV blâma cette ostentation. Louvois, en proie à la douleur, ne se mit pas seulement en peine de dissimuler sa haine & son animosité contre Turenne. Il conserva aussi un ressentiment profond contre Condé, dont l'indulgence l'avoit pourtant garanti d'une disgrace éclatante.

1674. Les Alliés de la France lui échappoient. Les feux qui dévoroient l'Electorat de Cologne & l'Evêché de Munster, obligèrent enfin les Souverains de ces deux pays à abjurer une alliance qui leur devenoit si funeste. D'amis de la France ils en devinrent les ennemis. Leurs troupes, au nombre de plus de vingt mille hommes, passèrent sous les drapeaux de l'Empire. Les Anglois, las d'une guerre qui n'avoit été pour eux qu'un objet perpétuel de jalousie, d'inquiétude & d'alarmes à cause des succès de la France, dont ils n'avoient point partagé la gloire, renoncèrent à la confédération. Presque tout le corps Germanique associa ses armes à celles de son Chef. Louis XIV vit d'un œil intrépide l'orage qu'il n'avoit tenu qu'à lui de dissiper, en accordant la paix aux vaincus. Jamais il ne se montra plus grand & plus magnanime. De son côté, Louvois répara ses fautes par une prévoyance, une application & une activité sans bornes. Ce ne fut plus qu'un combat d'émulation entre le

Ministre & les Généraux, à qui porteroit plus loin la gloire du Maître : Louvois, en un mot, ne fut pas moins utile à l'Etat que les Condé & les Turenne. L'union & l'harmonie du cabinet & de l'armée ne font peut-être pas moins d'honneur au Roi que la victoire même. 1674.

Louis XIV avoit besoin de toutes ses forces pour résister au déluge d'ennemis qu'il s'étoit attirés. Il évacua ses conquêtes en Hollande. Luxembourg, chargé de ramener les troupes, les ôtages, les contributions & toute l'artillerie, sembloit ne pouvoir échapper, dans une longue retraite, à trois armées, dont la plus foible égaloit la sienne. Le Roi, inquiet de la destinée du Général & de ses troupes, jetta les yeux sur Condé pour aller le dégager. Le Prince partit, Enguien le suivoit avec Turenne qui avoit ordre d'obéir aux deux Princes.

Histoire du Maréchal de Luxembourg, t. I.

Lettres de Madame de Sévigné, t. I.

Mais Luxembourg ne fut redevable de son salut qu'à la sagesse de sa conduite. Il se joua de tous les efforts de l'ennemi, &, après l'avoir

continuellement repoussé & harcelé, 1674. il arriva en France, sans avoir perdu un homme. Condé apprit sur la frontière de Flandre le triomphe de son élève ; ce qui le combla de joie. Il retourna à la Cour où il concerta avec le Roi le plan de cette campagne, l'une des plus brillantes qui ait jamais été.

Tandis que l'Europe croyoit que la France alloit être réduite aux mêmes extrêmités dont la Hollande venoit à peine d'être garantie, Louis XIV entroit dans la Franche-comté. Condé lui fraya le chemin de la victoire en dressant le plan de cette expédition. Le duc d'Enguien commandoit l'armée sous le Roi ; Turenne fermoit les passages de l'Alsace ; Luxembourg ceux de la Suisse ; & Condé arrêtoit dans les Pays Bas, avec une poignée de troupes, toutes les forces de l'Espagne & de la Hollande.

Cependant Louis XIV eut de grands obstacles à vaincre. Il trouva les Villes mieux fortifiées, la Noblesse & les Milices plus aguerries ;

il eût à combattre des troupes réglées, & la trahison n'agit point en sa faveur : en un mot, l'entreprise étoit digne d'un grand Roi. Il fut secondé par le duc d'Enguien, comme il l'eût été par Turenne & Condé. Le jeune Prince se couvrit de gloire. La ville de Besançon, défendue par le prince de Vaudemont, fit une résistance incroyable. Le débordement de la rivière du Doux, joint à des pluies continuelles, submergea les travaux & le camp. Le Soldat avoit de l'eau jusqu'aux genoux ; à peine pouvoit-il soutenir le poids de ses armes ; il n'y eut que l'exemple du Roi & celui du duc d'Enguien, qui bravoient tous les périls, & l'argent qu'ils répandoient, qui rendirent le Soldat supérieur au danger & à la fatigue. Enfin la Ville capitula ; le Fort & la Citadelle succombèrent à leur tour. Les villes de Dole & de Salins, attaquées avec la même vigueur, subirent le joug ; & Luxembourg acheva la conquête en se rendant maître de tous les Châteaux

1674.

Histoire de Louis XIV, par Pélisson, t. III.

situés dans le cœur du Pays, & sur
1674. les frontières de la Suisse & de
l'Alsace.

Louis XIV n'avoit pas encore incorporé la Franche-comté à la Monarchie, que Condé projettoit dans les Pays Bas de se rendre maître de Mons. Son armée devoit être principalement composée des garnisons des villes d'Arnhem, de Zutphen, de Nimègue, de Wesel, de Réez & des forts de Schenck & de Saint-André que les François n'avoient pas encore abandonnés. On prétend que la Cour offrit au Sthatouder la souveraineté de ces Places. C'étoit donner un Roi à la Hollande, & ajouter le fléau d'une guerre intestine au fléau d'une guerre étrangère. Mais le prince d'Orange, fidèle à la haine qu'il avoit jurée à la France, fit part de ces offres aux Etats Généraux, pour exciter de plus en plus leurs ressentiments contre le Roi.

Annales de Hollande, II.

Le maréchal de Bellefonds étoit chargé d'évacuer toutes ces places, & d'en conduire les garnisons en

Flandre ; mais il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner tant de conquêtes, dont il n'y en avoit preſque pas une qui ne fût en état d'arrêter l'ennemi pendant une campagne entière. D'un autre côté il n'ignoroit pas que le Roi ne pouvoit les conſerver ſans ſe priver d'une partie des forces qui lui étoient néceſſaires pour mettre le Royaume à l'abri d'une invaſion. L'excès de ſon zèle lui inſpira la réſolution la plus téméraire. Il forma le deſſein de remettre les places à l'Evêque de Strasbourg. Le Roi n'apprit qu'avec indignation que le maréchal avoit eu l'audace d'interprêter ſes ordres. Il lui écrivit de ſe rendre à Maëſtricht avec ſon corps de troupes. Il fallut obéir ; ſon opiniâtreté manqua de lui être funeſte ; il avoit donné le temps à l'armée Impériale d'approcher de la Meuſe pour le combattre dans les plaines qu'il devoit traverſer. Sa perte paroiſſoit d'autant plus certaine qu'il n'avoit preſque point de Cavalerie à oppoſer à celle de l'ennemi, qui étoit formidable.

1674.

Campagne de 1674, par M. de la Bo-zière.

Condé attendoit avec impatience
1674. les troupes de Bellefonds pour ouvrir la campagne par un exploit éclatant. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit les fautes, la présomption & le danger du Maréchal. Les circonstances ne pouvoient être plus déplorables. Condé, en proie aux maux de la goutte, dont il ressentoit les attaques périodiques au printemps & en automne, étoit perclus des pieds & des mains. Son corps d'armée ne consistoit qu'en douze ou quinze mille hommes, dont la Cavalerie étoit dans un état digne de compassion. Cependant il se fait mettre en carrosse avec des douleurs inouies, & marche nuit & jour pour sauver les troupes du Roi. Il arrive en huit jours à Tongres; son approche fut un coup de foudre pour les Espagnols & les Hollandois, qui demeurèrent immobiles. L'armée Impériale, dont la tête étoit avancée jusqu'à Leckning, vaincue au seul bruit de son nom, se refugia à Limbourg, & Condé joignit

Actions mémorables du prince de Condé, par Bergier.

joignit Bellefonds ſans avoir trouvé un ennemi ſur ſa route : il aſſiégea & prit les châteaux de Novagne & d'Argenteau qui commandoient la Meuſe, & coupoient la communication de Maëſtricht avec Liège. 1674.

Il ramena enſuite ſon armée dans le Hainaut, toujours réſolu d'attaquer Mons. Mais en jettant les yeux ſur l'état des troupes, il les trouva ſi harraſſées qu'il changea de deſſein. Il ne pouvoit exécuter une grande entrepriſe ſans les affoiblir encore, & il prévoyoit qu'il auroit bientôt beſoin de toutes ſes forces pour contenir l'ennemi ; il préféra donc le ſolide honneur de ſauver le Royaume, à la gloire de l'aggrandir.

Lettre de Condé à Louvois.

Jamais les Alliés de la France n'avoient aſſiégé ſes frontières avec des armées plus redoutables. On comptoit en Alſace plus de ſoixante-dix mille hommes, & autant dans les Pays-Bas, ſans parler d'une armée Impériale qui agiſſoit entre la Meuſe & la Moſelle, ſous les ordres du Feldt-maréchal de Souche ; enfin

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

la Hollande avoit équippé une flotte
1674. formidable qui menaçoit Dunkerque & Calais. Le Roi n'opposoit que trente mille hommes à l'ennemi sur les bords du Rhin ; quarante-cinq mille dans les Pays-Bas contre le Prince d'Orange & Souche. Il avoit abandonné aux Hollandois l'empire de la Mer pour ne pas trop affoiblir ses forces sur terre. Mais, ce qui rassuroit le Royaume, c'est que la défense en étoit confiée à Condé & à Turenne.

Le prince d'Orange étoit entré dans le Brabant. Condé, quoiqu'inférieur, s'établit dans le Pays ennemi, aux dépens duquel il rétablit son armée. Il fit ensuite des mouvements qui inquiétèrent si fort le Sthatouder qu'il réclama le secours du comte de Souche, dont Condé avoit fait échouer tous les desseins sur Charleville & Mouzon.

Il est constant que si les ennemis eussent agi avec ce concert & cette harmonie, qui décident presque toujours de la victoire, la France eût été entamée. Mais, quoique réunis

par la haine contre une ſeule Nation, l'intérêt perſonnel les diviſoit. 1674.
La Hollande n'avoit d'autres vues que la conquête de Grave & de Maëſtricht, les ſeules places que la France eût conſervées de tant de conquêtes. C'étoit le ſeul fruit qu'elle attendoit des dépenſes les plus énormes; car il n'y avoit pas juſqu'à l'Empereur que cette petite République ne ſoudoyât. L'Eſpagne ne ſoupiroit qu'après la priſe de Charleroi, d'où les François portoient le fer & le feu dans toute l'étendue des Pays-Bas. Pourvu que l'Empereur recouvrât l'Alſace, il ſe mettoit peu en peine des progrès des Hollandois & des Eſpagnols. Il avoit donné des ordres ſecrets au comte de Souche de tenir les François en échec ſur la Meuſe, & de les empêcher de ſecourir l'Alſace. Ce ne fut pas ſans peine que le prince d'Orange détermina Souche à ſe joindre à lui pour accabler Condé, & s'ouvrir, par ſa défaite, le chemin de Paris.

Le prince d'Orange avoit été dé-

1674. claré Généraliffime de toutes les forces des Alliés. C'étoit à qui de l'Empereur & du Roi d'Efpagne combleroit le plus d'honneurs & de diftinctions le petit-fils de ce fameux Guillaume de Naffau, qui avoit été fi fatal à la Maifon d'Autriche. Ils lui avoient accordé le titre d'Alteffe Royale; il étoit l'ame & le Héros de la ligue. On ne vit peut-être jamais plus de Généraux & de Princes que dans l'armée qui lui obéiffoit. Le Feldt-maréchal de Souche, né à la Rochelle, d'une famille obfcure, commandoit les Allemands. Il avoit de l'expérience & de la valeur; mais on le croyoit plus occupé des moyens de s'enrichir que de ceux de gagner des batailles. Le duc de Villa-Hermofa étoit à la tête des Efpagnols. Les Hollandois avoient pour chef le comte de Waldeck. On voyoit enfuite le prince de Lorraine, devenu depuis fi grand homme de guerre; Sporck, qui de valet de tambour étoit parvenu à être Général, Comte de l'Empire, & riche de plus de fept

Annales de Hollande, t. II.

millions : il paſſoit pour le meilleur Officier de Cavalerie qu'il y eût en Europe. Le prince Pio avoit dans l'Infanterie la même réputation que Sporck dans la Cavalerie. Le comte de Souche, fils du Général, homme plein d'intrépidité & de talents : Chavagnac, qui avoit ſervi ſous Condé, & qui ſe montroit digne d'un tel maître ; le marquis de Grana, fameux par ſa haine contre la France ; Caprara, éléve & ami de Montecuculli ; le marquis d'Aſſentar, l'un des hommes les plus braves que l'Eſpagne ait produits ; les princes de Vaudemont, de Brunſwick, de Holſtein, d'Anhalt, de Naſſau & de Salm, rempliſſoient les principaux emplois de l'armée.

1674.

Mémoires de Chavagnac.

A la tête de tant de troupes le Sthatouder ne mettoit point de bornes à ſes eſpérances. Il commença par détacher quinze mille hommes qu'il envoya aſſièger Grave. Il lui en reſtoit encore ſoixante-cinq mille qu'il ne tenoit qu'à lui d'augmenter de plus de vingt mille, en ſe faiſant joindre par les gar-

1674. nisons que la supériorité de ses forces rendoit inutiles dans la plupart des villes des Pays-Bas.

Campagne de 1674, par M. de la Bozière.

Condé n'eut pas plutôt appris que tous les Alliés étoient réunis, qu'il alla camper sur la hauteur du Piéton, à deux lieues de Charleroi. Son armée, comme on a vu, ne montoit guère qu'à quarante-cinq mille hommes. Le duc d'Enguien la commandoit sous ses ordres. Les autres Généraux étoient Luxembourg, que Condé avoit demandé lui-même au Roi, comme le seul homme sur le génie duquel il pût compter, si les douleurs de la goutte ne lui permettoient pas de monter à cheval; Navailles, qui avoit commandé les armées en chef avec beaucoup de gloire & de succès; Rochefort qui n'avoit que du courage & de la faveur à la Cour; Fourilles à qui il ne manqua qu'une longue carrière pour augmenter le nombre des grands hommes de sa Patrie; Villeroi, Choiseul, Montal, Soubise, Genlis, la Cardonnière, le Suédois Konigsmarck, & beaucoup d'autres

que les bornes de l'Histoire ne permettent point de nommer. 1674.

Jusqu'ici Condé avoit fait échouer tous les projets des Alliés ; ses partis, ses détachements avoient toujours battu ceux des ennemis ; mais il ne regardoit que comme un foible avantage de ruiner en détail leur armée & leur pays : il s'agissoit de sauver la frontière, & de rendre impénétrables les chemins de la France.

Le prince d'Orange vint camper à Nivelle, d'où il menaçoit Courtrai & Oudenarde. Il étoit encore à portée de pénétrer dans le Royaume à la faveur de Mons & de Cambrai : mais quelque parti qu'il prît, Condé avoit tellement su choisir sa position qu'il pouvoit le prévenir par-tout où il porteroit ses pas. Si, pour surmonter un obstacle qui se présentoit sans cesse, le Sthatouder entreprenoit d'attaquer les François, Condé avoit si bien pris ses mesures que la victoire ne pouvoit lui échapper. Il avoit enfermé son armée dans une espèce d'Isle,

Mémoires de Feuquières, t. III.

1674. couverte d'une rivière qui n'étoit presque pas guéable. On ne pouvoit l'aborder qu'avec l'Infanterie, & si celle des Alliés l'emportoit en nombre, l'Infanterie Françoise étoit plus aguerrie. Mais rien ne touchoit plus Condé, à la veille d'une bataille où il ne s'agissoit pas moins que du salut de l'Etat, que la joie, l'émulation & l'ardeur qui brilloient dans les yeux du Soldat. On ne voyoit dans le camp que des fêtes & des réjouissances. La crainte sinistre d'un revers n'agitoit personne; en un mot, on se croyoit invincible sous les auspices d'un Héros qui avoit enchaîné la victoire, toutes les fois qu'il avoit combattu pour sa Patrie.

Les Généraux ennemis, après avoir reconnu le camp du Prince, le jugèrent inattaquable. Ils résolurent de s'avancer entre les places conquises dans la dernière guerre, par le Roi & l'armée Françoise, & de tomber sur le Quesnoi, dont la prise leur ouvriroit le chemin du Royaume. En conséquence ils mar-

chèrent à Senef, d'où ils décampèrent le 11 d'Août, à la pointe du jour. 1674.

L'inexpérience & la témérité guidoient leurs pas. Le Sthatouder, fier du nombre de ses troupes, ne jugea pas à propos d'employer toutes les précautions de l'art devant un ennemi inférieur. Il osa prêter le flanc à un vieux Général qui n'avoit jamais laissé de fautes impunies. L'armée des Alliés défiloit sur trois colones. Les Impériaux formoient la première; ils étoient suivis des troupes de Hollande : venoient ensuite les Espagnols, protégés par un corps de quatre mille chevaux d'élite. Ils avoient à traverser un pays serré & rempli de défilés, ensorte que la dernière division fut bientôt séparée des autres. *Ibidem.*

Condé ne les perdoit point de vue. Au moment qu'ils décampoient, il observoit d'une hauteur le développement & la direction de leurs colonnes. Il admiroit la témérité du prince d'Orange, dont il regarda bientôt l'arrière-garde comme sa

proie. Mais avant que de fondre
1674. sur elle il jugea à propos de courir
Mémoires de Gourville, t. II. au galop à un bois, sur la droite de l'ennemi, où il le soupçonnoit d'avoir posté de l'Infanterie. Ravi de n'y trouver personne, il retourna à sa troupe, les yeux étincelants de joie & d'espérance : *Il n'y a*, dit-il, *qu'à les charger pour les battre*. En même temps il forme son plan d'attaque, donne rapidement ses ordres, & les fait exécuter encore plus rapidement.

L'armée n'eut pas plutôt pris les armes qu'il envoya le comte de Choiseul à l'Hermitage de Notre-Dame des sept douleurs, pour observer les mouvements des premières colonnes. Il chargea le marquis de Montal de l'attaque de Senef. Fourilles eut ordre de charger six escadrons postés à la pointe d'un bois. Condé se mit à la tête des Gardes du Corps, des Gendarmes & des Chevaux légers de la Garde, avec Enguien, Navailles, Luxembourg & Rochefort, pour combattre le prince de Vaudemont qui

commandoit les quatre mille chevaux détachés de tous les corps ennemis, auxquels on avoit joint plusieurs bataillons. Vaudemont avoit formé sa troupe dans le poste le plus avantageux. Sa droite étoit appuyée d'un marais où se perd le ruisseau de Senef, & sa gauche d'un espèce de bois taillis.

1674.

Arrivé à la portée du mousquet, Condé tire son épée qu'un ruban tenoit attachée à son bras. A cet aspect Villars, tressaillant de joie, s'écria : *Enfin j'ai l'honneur de voir le grand Condé l'épée à la main.* Ce cri de l'héroïsme valut au jeune Guerrier un regard flatteur. Les trois attaques commencèrent en même temps & avec la même vigueur. Condé fondit comme un aigle sur les quatre mille chevaux de Vaudemont. Son choc fut si terrible que l'ennemi rompu, enfoncé, dispersé, chercha son salut vers le gros de l'armée qui s'étoit arrêté sur une hauteur, d'où elle fut témoin de la déroute de l'arrière-garde. Le village de Senef avoit été

Mémoires du maréchal de Villars, t. I.

emporté ; les six escadrons que
1674. Fourilles avoit combattus, taillés en pièces ; par-tout la victoire couronnoit l'audace & la conduite.

Mais des avantages si faciles ne faisoient qu'irriter l'ardeur du Prince. Il marche à la hauteur où la moitié de l'armée ennemie l'attendoit en bataille. On ne pouvoit la joindre qu'après avoir franchi des vergers, fermés de grosses barrières & de haies vives, & taillé en piéces un grand corps d'Infanterie que les Alliés avoient jetté dans ces vergers, pour favoriser la retraite des fuyards. Ce corps étoit soutenu de plusieurs bataillons postés à la tête des défilés qui aboutissoient à l'éminence sur laquelle on appercevoit une ligne immense de Cavalerie. Condé entreprit de détruire toutes ces troupes avant que le prince d'Orange & le comte de Souche, qui étoient beaucoup plus avancés, pussent les secourir. Déjà il avoit formé, à la vue de l'ennemi, sa Cavalerie victorieuse. A mesure que son Infanterie arrive, il en détache

Campagne de 1674, par M. de la Roziere.

des bataillons pour occuper les postes nécessaires : enfin il donne le signal de l'attaque. Les Alliés disputèrent le terrein avec fermeté; mais le Prince, à qui rien n'échappoit, ayant apperçu parmi eux un instant d'étonnement, se met à la tête des Gardes du Corps, & va les charger. Ce ne fut pas sans peine que Fourilles obtint de lui la permission de le précéder avec deux escadrons : Fourilles, soutenu de Condé & d'Enguien, ouvre les bataillons ennemis, les pénètre & les renverse. Il parvient à la hauteur, d'où la Cavalerie ennemie se préparoit à le précipiter. C'est alors que Condé, qui le suivoit de près, tombe lui-même sur cette Cavalerie & la met en fuite. Elle ne s'arrêta qu'au Prieuré de Saint Nicolas, situé à mi-côte, & environné de haies & de jardins, dans lesquels les Alliés avoient embusqué beaucoup d'Infanterie.

1674.

Ibidem.

Le Prince, ne voulant pas laisser à l'ennemi le temps de respirer, le charge de nouveau avec fureur ;

1674. mais il trouve une résistance étonnante. Enflammé de plus en plus, il ordonne à Fourilles de commencer une nouvelle attaque. *Monseigneur*, lui répondit cet Officier Général, *j'irai par-tout où V. A. voudra; mais je dois lui représenter que la position de l'ennemi est telle qu'on ne peut le battre sans verser bien du sang. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis apperçu*, répartit Condé en colère, *que vous aimez mieux raisonner que combattre; mais c'est de l'obéissance que je vous demande & non des conseils*. Le brave Fourilles, pénétré d'indignation & de douleur, marche tête baissée à l'ennemi, & reçoit une blessure mortelle. On dit qu'il ne demandoit à Dieu qu'une heure de vie de plus pour sçavoir comment son impétueux Général se tireroit d'affaire. Mais il vécut assez long-temps pour être témoin de son nouveau triomphe. Tout céda à la valeur de Condé & des Gardes du Corps. Le Vainqueur ne cessa de poursuivre l'ennemi que lorsqu'il se fut sauvé au village du Fayth.

Annales de Hollande, t. II.

La résistance opiniâtre du dernier corps des ennemis avoit donné le temps au prince d'Orange de revenir sur ses pas & de ranger son armée en bataille derrière le village de Fayth, dont il étoit encore maître. Le Village étoit environné de jardins, de houblonieres, de haies vives & de fossés. A droite régnoit une espèce de ravine ou de chemin creux qui communiquoit à un bois assez épais. A gauche ce n'étoient que marais & que vergers, clos de haies presque impénétrables. Si le Sthatouder eût choisi exprès dans toute l'étendue des Pays-Bas un champ de bataille, il n'en auroit pu trouver de plus avantageux que celui que la fortune lui présentoit. Aidé des lumières & de l'expérience du comte de Souche, il acheva de le rendre formidable. Il jetta dans Fayth l'élite de son Infanterie; il établit des batteries qui enfiloient toutes les avenues du Village, enfin il résolut de soutenir ce poste avec toute son armée, de vaincre ou de périr.

1674.

Ibidem.

1674. La victoire avoit déjà conduit Condé à la vue de Fayth. Il alla reconnoître la position du Sthatouder & la trouva digne d'un grand homme de guerre. Mais victorieux en deux grands combats, il croyoit n'avoir rien fait pour sa gloire, s'il n'en gagnoit un troisième qui décidât du sort de la guerre. Les Officiers Généraux lui représentèrent la grandeur des obstacles & du péril; Condé regardoit seulement comme difficile ce qui paroissoit impossible aux autres. Il avoit pris pour devise : *La sage & prudente témérité* ; enfin il n'avoit pas perdu cent hommes, & il n'avoit à combattre que des troupes battues ou consternées.

Campagne de 1674, par M. de la Rozière.

Déjà il avoit fait de nouvelles dispositions : Luxembourg avoit la droite, Navailles la gauche; Condé demeura au centre avec son fils. Il eût bien voulu attendre les troupes qui arrivoient successivement de son camp pour fondre sur l'ennemi avec une plus grosse masse d'Infanterie ; mais c'étoit donner aux Alliés le temps de fortifier de

Mémoires du maréchal de Navailles.

plus en plus leur position. Le succès dépendoit moins d'une force égale que d'une manœuvre rapide : le prince prit donc le parti de donner le signal d'un nouveau combat. Les François chargèrent avec la même vigueur que s'ils n'eussent pas encore combattu. Les Alliés qui avoient pour eux les avantages du poste & du nombre, se battirent en gens qui ne vouloient pas survivre à une nouvelle défaite : à mesure qu'un bataillon étoit enfoncé, un autre prenoit sa place ; le sang ruisseloit de tous côtés.

1674.

Relation de la bataille de Senef.

Tandis qu'au centre l'Infanterie faisoit de part & d'autre des prodiges de valeur, Luxembourg attaquoit la Cavalerie des Hollandois, & Navailles celle des Espagnols. Ils renversèrent plusieurs fois les escadrons ennemis, & culbutèrent quelques bataillons ; mais les avantages qu'ils remportèrent furent presque toujours imparfaits. L'armée combinée étoit une hydre dont on n'avoit pas plutôt abattu une tête qu'il s'en présentoit une autre à combattre.

1674. Au milieu du feu le plus terrible Condé forma une attaque qui sembloit devoir décider la victoire. Il disposa sa Cavalerie dans une petite plaine sur la gauche du Village, pour attaquer en flanc l'ennemi. Déjà il marchoit avec une nouvelle ardeur, lorsqu'il apperçut un grand corps de Cavalerie Impériale qui sortoit d'un bois pour le charger lui-même en flanc : il lui oppose soudain Luxembourg avec les Gendarmes, les Dragons & le régiment de Picardie. Le Duc se posta si rapidement sur la lisière du bois, que l'ennemi n'osant avancer, tout se réduisit de sa part à un feu épouvantable qui emportoit des rangs entiers de François. Ceux-ci soutinrent avec une intrépidité inouie un combat si inégal. A mesure qu'une file disparoissoit, une autre lui succédoit : on n'entendoit que ces mots de Luxembourg & des Officiers : *Ce n'est rien, enfans ; serre, serre.*

Mémoires de Chavagnac.

Le Prince s'étoit mis à la tête des Gardes du Corps. Il attaquoit l'ennemi en-deçà de la ravine qui,

d'un côté, ſe terminoit au village, & de l'autre au bois. S'il eut pu les chaſſer de ce poſte, il les coupoit du village de Fayth, dont il ſe ſeroit rendu maître, ainſi que d'une partie de leur Infanterie dont les bataillons étoient entaſſés les uns ſur les autres. Le ſucéès répondit d'abord à ſes vues. Il rompit la première ligne des Alliés; le prince d'Orange la remplaça avec la ſeconde. Condé, à la tête de la brigade de Caylus, fait un nouvel effort; il précipite l'ennemi au-delà de la ravine. Mais dans cet inſtant critique ſurvient le gros de la Cavalerie du Sthatouder pour ſoutenir un poſte d'où dépend le ſalut de l'armée. Condé avoit à combattre quatre fois plus de troupes qu'il n'en avoit amené. Il envoya demander du ſecours à Luxembourg qui détacha de ſon corps le marquis de la Fare, avec ſix eſcadrons de Gendarmerie. Il étoit temps qu'il arrivât; les Gardes du Corps & la brigade de Caylus avoient été repouſſés. Le Prince ſe met à la

1674.

Mémoires du marquis de la Fare.

tête du renfort, marche à l'ennemi
1674. & le renverſe encore une fois au-delà de la ravine : c'étoit le moment de la victoire. Il ordonne à deux bataillons de Suiſſes de ſe jetter dans la ravine ; mais les Suiſſes, oubliant leur antique valeur, ne font que plier les épaules ſans avancer ni reculer ; pluſieurs même d'entr'eux jettent leurs armes & ſe couchent par-terre. Il n'y a point de Général qui n'eût frémi en voyant ainſi échapper la victoire : mais Condé n'étoit jamais plus maître de lui-même, que lorſque la fortune le trahiſſoit avec plus d'éclat. Sans s'abaiſſer à des plaintes, à des mur-
Ibidem. mures & à des reproches indignes de ſa grande ame, il ſe contenta de dire : *Ceux-ci n'iront pas, il faut en aller chercher d'autres*. Il n'avoit pas achevé de proférer ces mots que ſon cheval eſt tué ſous lui : c'étoit le ſecond. Condé tombe dans un foſſé : Enguien, qui combat à ſes côtés, ſe jette ſur lui, l'embraſſe, le ſerre dans ſes bras & le relève froiſſé & ſanglant. Le jeune

Prince est lui-même blessé en s'acquittant d'un devoir si sacré. 1674.

Cependant l'Infanterie qu'on attendoit n'arrivoit point; le moment de la victoire s'étoit évanoui. La Cavalerie Françoise, exposée à tout le feu de l'artillerie des Alliés, ébranlée, rebutée de tant d'efforts inutiles & sanglants, demeuroit pourtant immobile: & la situation du Prince ne pouvoit être plus périlleuse. D'un côté, comment emporter, sans Infanterie & sans artillerie, des postes qui en étoient remplis? De l'autre, il ne pouvoit se retirer à travers tous les défilés qu'il avoit franchis & emportés, sans être battu. Il falloit donc se résoudre d'entretenir un combat si inégal jusqu'à la nuit qui approchoit.

On prépara de nouvelles attaques contre le Village même. Condé, Luxembourg, Navailles chargent chacun de leur côté, & presque toujours victorieusement. Mais ces succès ne pouvoient être décisifs, jusqu'à ce que l'Infanterie fût ar-

1674. *Ibidem.*

rivée. On est étonné de voir l'ennemi, dont toutes les forces étoient réunies, se retrancher toujours sur la défensive, contre Condé qui n'avoit pas la moitié des siennes.

Histoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

La nuit ne mit pas fin à une action si meurtrière. La lune qui lui succéda bientôt, sembloit ne prêter sa clarté aux deux armées que pour éclairer leur destruction. On combattit avec un nouvel acharnement. La plupart des Officiers Généraux des Allies étoient tués ou blessés; on les emportoit mourants, les uns sur des piques, les autres sur des planches. Le marquis d'Assentar, chargé de sept blessures, combattit tant qu'il lui resta un souffle de vie. Le comte de Waldeck, après en avoir reçu trois, tuoit encore des François de sa main. Le duc de Villa-Hermosa, le prince Charles de Lorraine, le prince Pio, le Rheingrave, le marquis de Grana, le prince de Vaudemont, le comte d'Erpach ne pouvoient quitter le champ de bataille, quoiqu'ils fussent tout cou-

verts de ſang. Le prince d'Orange leur donnoit l'exemple. On le vit 1674.
pendant plus de ſix heures au milieu du feu, agir en Général, & combattre en Soldat; il eut pluſieurs chevaux tués ſous lui, & il manqua pluſieurs fois d'être pris; ſon Capitaine des Gardes le fut à ſes côtés: on peut dire enfin qu'il ſauva l'armée & les Pays-Bas qui euſſent été la proie du Vainqueur.

Les Généraux François ne témoignoient ni moins de zèle, ni moins de courage. La plupart étoient hors de combat: Fourilles, Rochefort, Montal, Soubiſe, Villeroi, Genlis, la Cardonnière, & une foule d'autres. Condé ſe voyoit lui-même expoſé à de nouveaux & de plus affreux dangers. Au commencement de la nuit un Régiment François plie: le Prince changeoit de cheval; le palfrenier qui lui en préſentoit un autre, croyant que tout étoit perdu, s'enfuit & diſparut avec le cheval. Condé demeura à pied, ſoutenu Mémoires de
par deux Gentilshommes qui l'ac- Gourville,
compagnoient. Ses jambes enflées t. II.

par la goutte lui refuſoient le ſer-
1674. vice. *Courez, Monſeigneur, courez*, lui diſoit un de ſes compagnons. *Mais ne vois-tu pas bien*, lui répondit le Prince en riant, *que je ne peux courir avec mes jambes.* Il avoit réſolu de ſe jetter dans un foſſé, & de n'en ſortir que lorſque les ſiens auroient repouſſé à leur tour l'ennemi. Mais un cheval ſans maître qu'il apperçut l'arracha au danger d'être pris ou tué. Il monte deſſus, joint la troupe, la rallie & la ramene au combat.

L'action ne ceſſa que lorſque la lune ayant enfin diſparu ſur les onze heures du ſoir, les ténèbres épaiſſes qui enveloppoient l'horiſon ne permirent plus de diſcerner les objets. Les deux armées demeurèrent dans les poſtes qu'elles occupoient, à portée du mouſquet l'une de l'autre. Condé donna des ordres pour recommencer le lendemain, à la pointe du jour, un combat plus égal. Son artillerie qui étoit enfin arrivée avec le reſte de ſon Infanterie ; les poſtes excellents qu'il

qu'il avoit gagnés, & où il s'étoit maintenu, sembloient lui assurer la victoire. Mais il n'y avoit plus que lui dans l'armée qui se sentit encore animé du désir de combattre. Tous ceux qui l'entendirent, plus capables de l'admirer que de l'imiter, gardoient un morne & profond silence. On rapporte que quelqu'un lui ayant parlé de la quantité d'hommes qu'il avoit perdus, Condé, encore échauffé de l'ardeur du combat, répondit : *Bon, bon, ce n'est qu'une nuit de Paris.* Ce mot a été attribué à tant de Généraux François, qu'on n'ose assurer qu'il soit sorti de la bouche du Prince. Quoi qu'il en soit, il descendit de cheval où, malgré la foiblesse de sa santé, il avoit été pendant dix-sept heures. Il se coucha sur un manteau, au coin d'une haie, au milieu des morts & des mourants. Les réflexions tristes auxquelles il étoit en proie, l'agitation de son esprit, l'idée du nouveau combat qu'il préparoit, ne lui permirent point de fermer les yeux. A peine

1674.

Mémoires du marquis de la Fare.

1674. commençoit-il à goûter quelque repos qu'il entendit une salve générale de mousqueterie, à laquelle on répondit presque au même instant. C'étoit l'ennemi qui, désespérant le lendemain de la victoire, & voulant profiter des ombres de la nuit, masquoit sa retraite par cette décharge. Elle jetta le trouble & la terreur parmi les François, les deux armées fuyoient en même temps : mais rien n'étonna plus Condé que la frayeur de la Cavalerie Françoise qui, pendant la journée, s'étoit signalée par des actions héroïques ; tant il est vrai que les hommes les plus braves n'ont qu'une certaine mesure de courage, d'audace & de vigueur, au-delà de laquelle on ne trouve que foiblesse.

Ibidem.

Condé ne pensa plus à combattre avec une armée éperdue, découragée ; il la rallia & la ramena à travers les défilés, que la veille il avoit traversés en vainqueur. Il étoit neuf heures du matin lorsqu'il rentra dans le camp du Piéton. Le premier objet qu'il apperçut fut

Mémoires de Gourville, t. II.

Gourville qui accouroit au-devant de lui. *Ah ! Gourville*, lui dit-il d'une voix enrouée & presque éteinte, *sans les Suisses j'aurois achevé de détruire toutes les forces des Alliés.* 1674.

Il en étoit persuadé. Louis XIV le fut aussi, lorsqu'au commencement de la campagne suivante il alla visiter le champ de bataille qui avoit été jonché de plus de vingt-sept mille cadavres. On dit qu'à la vue de tant de postes inaccessibles qu'il avoit fallu forcer, le Roi s'écria qu'il n'y avoit point de lieux dans l'Univers où, avec le même Général & les mêmes troupes, il ne dût se regarder comme invincible. Mais lorsqu'il fut parvenu à cette ravine, qui avoit été pour les Suisses le terme fatal de leur audace, il admira les alternatives de courage & de foiblesse dont les hommes sont susceptibles presque dans le même instant ; & il comprit que le plus grand Général ne doit jamais compter sur la victoire, qui ne dépend pas moins des caprices de la fortune & des dispositions

Lettres de Pélisson, t. III.

de la multitude, que de ſon génie.

1674. Que ne fit point Condé pour la déterminer! Il chargea quinze fois à la tête de différents corps; il expoſa ſa vie comme celle d'un Grenadier: on le blâma de cet excès de courage, & ſur-tout d'avoir trop hazardé à la fin de cette terrible journée. Mais les détracteurs de ce grand homme n'auroient-ils pas été les premiers à l'accuſer d'avoir trahi l'Etat & ſa gloire, s'il s'étoit arrêté au milieu de ſa courſe victorieuſe? Peut-on nier que dans le dernier combat, qu'on reproche tant à ſa mémoire, il ne perdit pas plus que les Alliés, & qu'enfin la bataille de Sénef fut utile & glorieuſe au Royaume, puiſqu'elle le délivra de cette multitude d'ennemis qui ſe préparoient à l'entamer? Sans doute que ce triple & terrible combat coûta beaucoup de ſang à la Nation: mais on exagéra ſa perte. Il paroît par une lettre du marquis de Louvois qu'il n'y eut que ſept mille hommes tués ou bleſſés. On ſoupçonnoit même les Officiers d'avoir

Mémoires de Feuquières, t. II.

Recueil de Lettres militaires, t. II.

compris dans ce nombre les soldats qui, depuis le commencement de la campagne, étoient morts, ou avoient déserté. Parmi les principales victimes de la Patrie on remarquoit le marquis de Fourilles, Lieutenant-Général; MM. de Muret, Harlai-de-Chamvallon, de Bourbonne, de Razilly, d'Yliers & de Gacé, Colonels; le Brun & de Chémeraut, Officiers des Gardes du Corps. 1674.

La perte des Alliés doit avoir été immense, s'il est vrai, comme on l'a écrit, que les Curés du Pays enterrèrent vingt-sept mille morts dans l'espace de trois lieues; mais le comte de Monterey n'avouoit que vingt mille hommes tués ou pris.

Mémoires du marquis de la Fare.

Ces derniers montoient à plus de cinq mille, à la tête desquels on voyoit le prince de Salm, beau-frère du duc d'Enguien; le duc de Holstein, le prince Frédéric de Nassau; les comtes de Salm, de Solmes, de Staremberg, de Mérode; le marquis d'Assentar, Général de la Cavalerie Espagnole qui expira en-

Campagne de 1674, en Flandre, par M. de la Rozière.

tre les bras du Vainqueur ; le Capitaine des Gardes du Sthatouder ; quinze Colonels, & près de quatre cents Capitaines. Les autres marques de la victoire furent cent cinq drapeaux ou étendarts ; plusieurs timbales, deux mortiers ; quatre piéces de canon ; quatre mille chariots, caléches ou carosses ; cent pontons ; la caisse militaire, où il y avoit deux cents mille écus ; les équipages de tous les Généraux, & huit cents femmes qui suivoient l'armée des Alliés.

1674.

Lettre de Condé à Louvois, t. II, p. 74.

Le Roi parut si sensible à la gloire de cette journée qu'il fit distribuer aux Officiers & aux Soldats la même gratification que s'il eût été lui-même à la tête de l'armée. On a vu avec quelle opiniâtreté la victoire fut disputée. Condé se plaisoit à rendre justice aux Généraux ennemis, & particulièrement au Sthatouder. Il disoit de lui qu'il s'étoit comporté par-tout comme un vieux Capitaine ; mais qu'il s'étoit trop exposé. Condé ne méritoit-il pas le même reproche ? Au-reste, le prince d'Orange renchérissoit en-

Annales de Hollande, t. II.

core ſur les éloges de ſon généreux ennemi. Il faiſoit profeſſion de l'honorer comme un des plus grands hommes qui euſſent jamais été. *Ah! je voudrois bien*, diſoit-il, *qu'il m'en eût coûté la moitié de mon bien, & avoir fait quelques campagnes ſous lui.*

1674.

Mémoires de Gourville, t. II.

Condé traita les priſonniers avec magnanimité. Il renvoya les Princes ſur leurs paroles, & fit partir les autres pour Reims, où on les combla d'honneurs & de diſtinctions. On rapporte que le comte de Staremberg, dans un grand repas, s'aviſa de boire à la ſanté du prince d'Orange : *c'eſt un homme d'honneur*, ajouta-t-il, *à qui je me fierai toute ma vie. Il m'avoit promis de me faire boire du vin de Champagne en Champagne, & il m'a tenu parole.*

Hiſtoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

D'après la perte, la retraite & le renverſement de tous les projets des Alliés, on a peine à comprendre comment ils oſèrent s'arroger les honneurs de la victoire. Le prince d'Orange ordonna des réjouiſſances publiques en Hollande : on chanta

1674. le *Te Deum* à la Haie comme à Paris : étoit-ce pour raſſurer les Peuples découragés à la vue de tant d'efforts inutiles, ou bien pour remercier Dieu de ce que les Hollandois avoient combattu à Sénef avec cette même fermeté qui avoit fixé ſur eux les regards de toute l'Europe, dans leurs guerres contre les Eſpagnols.

Mais il falloit ſoutenir une démarche ſi hardie par un exploit éclatant. Le Sthatouder ſe hâta de remplir preſque tout le vuide de la journée de Sénef en ſe faiſant joindre par dix huit mille hommes qu'il tira des garniſons. Il marcha enſuite aux François, réſolu de faire oublier la dernière bataille par une plus ſanglante & plus déciſive. Mais Condé ſçut tellement choiſir ſes poſitions qu'il fit échouer les deſſeins de l'ennemi, ſans qu'il en coûtât à la France une goutte de ſang. Le Sthatouder alla inveſtir Oudenarde.

Cette Ville n'étoit qu'une place de médiocre défenſe. Le marquis

d'Argouges de Ranes, homme célèbre par sa valeur & par ses talents, la défendoit avec l'immortel Vauban, & deux mille Soldats. 1674.

Persuadé que le succès dépend de son activité, le Sthatouder ouvre la tranchée, dresse ses grosses batteries, & parvient en quatre jours à foudroyer la ville de toute son artillerie. La nuit même il attaque la contrescarpe & l'emporte au prix du sang de deux mille hommes. Le lendemain il prépare un assaut général : il eût volontiers hazardé toute son armée pour emporter la place avant que Condé fût en état de la secourir.

Mémoires de Feuquières, t. II.

Mais le Prince n'eut pas plutôt appris le danger d'Oudenarde qu'il attendit à peine quelques renforts que le maréchal d'Humières lui amenoit de la Flandre Françoise. Il partit du camp de la Bussière pour sauver Oudenarde à quelque prix que ce fût.

Du salut ou de la perte de cette Place dépendoit la réputation de la bataille de Senef. Si le prince

Sw

d'Orange s'en rendoit maître, le
1674. bruit de son triomphe se confirmoit & son crédit augmentoit. Si, au contraire il échouoit, il se couvroit de honte & de ridicule pour avoir voulu en imposer à l'Europe par sa prétendue victoire. Il s'agissoit donc de l'intérêt le plus délicat des deux Généraux, de leur gloire personnelle.

L'armée Françoise approchoit; elle étoit partagée en trois corps qui devoient en même temps attaquer les trois armées ennemies séparées les unes des autres par l'Escaut & par des hauteurs dont ils avoient négligé de s'emparer.

Le Sthatouder proposa alors aux autres Généraux de sortir des lignes & d'épargner au Prince la moitié du chemin. Mais le Feld-maréchal de Souche combattit son avis. « Quoi! dit-il en élevant la voix, « avons- » nous déjà oublié ce qu'il nous » en a coûté à Sénef pour avoir » attendu Condé? A quelles ex- » trêmités n'avons-nous pas été ré- » duits, malgré l'avantage du poste

» & du nombre ? Combien peu s'en
» est-il fallu que nous n'ayons été 1674.
» entièrement défaits ! Et nous se-
» rions aujourd'hui assez téméraires
» pour aller chercher ce même
» ennemi, fortifié de nouvelles
» troupes, & pour hazarder une
» nouvelle bataille dont la perte
» peut entraîner celle des Pays-
» Bas, la ruine de la Maison d'Au-
» triche, & la servitude de l'Eu-
» rope ! » En même temps il se leva pour ordonner aux Impériaux de se disposer à la retraite. Le découragement, la frayeur & la consternation se répandirent dans l'armée avec la discorde & l'esprit de vertige.

Condé étoit arrivé aux pieds des hauteurs qui dominoient les lignes des assiégeants. Il supposoit que le prince d'Orange avoit réservé ce poste excellent pour y former son armée. Sa surprise & sa joie furent extrêmes quand il le vit abandonné ; mais il se garda bien de s'en saisir avec la colonne qu'il conduisoit : c'eut été avertir l'ennemi de répa-

Campagne de 1674.

rer sa faute. Il alla manœuvrer plus
1674. loin vers le haut Escaut pour fixer
ailleurs les regards des Alliés ; puis
il attaqua l'Abbaye de Péthégem
dont il se rendit maître ; & la nuit
ne fut pas plutôt arrivée qu'il porta
sur la hauteur une partie de son
Mémoires de Feuquières. armée. Il n'attendoit plus que le
point du jour pour fondre avec Enguien & Luxembourg sur les Espagnols, tandis qu'Humières attaqueroit les Hollandois, & Navailles les Impériaux.

Ces avantages, ménagés avec tant d'art, sembloient assurer à Condé une victoire signalée ; mais le prince d'Orange ne pensoit qu'à fuir. La précipitation de sa retraite ne l'auroit pourtant pas garanti d'une déroute, si un brouillard obscur qui succéda aux ténèbres de la nuit, & ne se dissipa que sur les neuf heures du matin, n'eût dérobé ses mouvements. Condé le poursuivit avec
Ibidem. tant de rapidité qu'il parut bientôt à la vue de son arrière gard dont il se trouva séparé par un défilé impraticable. Tandis qu'il cherchoit

un chemin plus facile, le comte de Souche manœuvra avec tant d'art qu'on peut dire qu'il sauva l'armée des Alliés ; il ne perdit d'hommes que ce que le canon du Prince en emporta. Au-reste, les premiers corps des Alliés ne cessèrent de fuir que lorsqu'ils eurent trouvé un asyle sous les murs de Gand. Le désordre & la confusion furent tels que si les François eussent paru, cette armée eût été défaite sans combattre. Ils abandonnèrent douze mille sacs de farine & une quantité étonnante de boulets, de grenades & d'instruments propres à un siège.

1674.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Malgré le service que Souche venoit de rendre à la cause commune, le Sthatouder s'en prenoit à lui de la honte & des désastres d'une campagne dans laquelle il s'étoit vanté de rendre à la France tous les maux qu'elle avoit faits à la Hollande ; & ce Prince, naturellement haut, fier, sombre & despotique, fut sur le point de faire arrêter le Général de l'Empereur,

Mémoires de Chavagnac.

& de le traduire au Conseil de
1674. guerre comme un traître. La crainte de perdre un Allié puissant, qu'un si sanglant outrage n'eût pas manqué d'irriter, l'empêcha d'exécuter une résolution si hardie. Mais il porta contre lui des plaintes si vives, si amères, que Léopold le destitua du commandement de ses armées. Souche ne paroît pourtant coupable que d'avoir trop fidèlement rempli les ordres secrets de son maître.

Condé avoit garanti le Royaume d'une invasion ; il étoit le maître de la campagne. Les Alliés s'étoient retirés ; le prince d'Orange pour aller presser le siège de Grave ; les Impériaux pour prendre Dinant & Hui, villes du pays de Liège, alors presque dénuées de fortifications. Il ne tenoit qu'à Condé d'effacer de si foibles exploits par une grande conquête. Mais ce Prince citoyen préféra le salut de la Monarchie à sa gloire particulière. Il envoya quinze mille hommes au secours de Turenne qui luttoit en Alsace avec

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

une poignée de Soldats contre une multitude innombrable d'Allemands. 1674.
Ce détachement fut suivi de plusieurs autres qui formèrent au Vicomte une belle armée, & n'en laissèrent plus à Condé. Turenne, pendant l'hiver, détruisit en détail l'armée ennemie, dont les débris se sauvèrent en-deçà du Rhin, couverts de honte & de confusion.

Condé étoit retourné à la Cour, où il fut reçu en triomphe. Le Roi vint au-devant de lui jusque sur le grand escalier de Versailles. Le Prince le montoit lentement à cause de la goutte dont il étoit presque perclus. Dès qu'il apperçut le Monarque, *Sire*, lui cria-t-il, *je demande pardon à V. M. de la faire attendre si long-temps. Mon Cousin*, lui répondit le Roi, *ne vous pressez pas. Quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes, on a de la peine à marcher vîte.* Louis XIV le serra dans ses bras, & l'embrassa à diverses reprises.

Lettres de Pelisson, t. III.

Le Sthatouder, délivré d'un ennemi si redoutable, achevoit le

siège de Grave, commencé depuis long temps. Tout le monde connoît
1674. la défense de Chamilli, éléve de Condé ; elle passe encore aujourd'hui pour un chef-d'œuvre de l'art. Le prince d'Orange eût eu la honte de succomber si le Roi n eût enfin donné ordre au Gouverneur de rendre la Place, dont il vouloit conserver la garnison.

Tandis que Condé défendoit la Couronne avec tant de gloire & de succès, il s'en présentoit une à acquérir dans le Nord. Les Polonois, délivrés de Michel Wiénowiski, ce phantôme de Roi sous lequel ils n'avoient connu que la honte, la misère & l'opprobre, respiroient enfin, & lui cherchoient un successeur qui réparât tant de maux. Les mêmes Candidats, dont on a parlé plus haut, partageoient la Diéte. De-là l'intrigue, les cabales, la discorde & l'effusion du sang humain qui souilla plusieurs Assemblées particulières. Pour comble de malheur la République étoit à la veille de voir fondre sur elle toutes les

Histoire de Sobieski, t. I.

forces de l'Empire Ottoman, & celles de la Tartarie. Elle avoit besoin dans ces circonstances d'un Roi dont le nom seul lui servît de bouclier. Le grand maréchal Sobieski indiqua Condé, ce héros, disoit-il, que la dernière Diéte auroit dû couronner au mépris du libelle infâme publié contre lui, & dont les vils auteurs couvroient leur ignominie des ténébres de l'anonyme. 1674.

Condé étoit peu jaloux d'aller régner à un âge avancé dans les glaces du Nord, chez une Nation qui compte autant de maîtres qu'elle a de Citoyens & de voisins puissants. Il regardoit d'un œil indifférent un trône entouré d'écueils & de précipices, & n'avoit pas même daigné le solliciter. Cependant l'armée Polonoise le demandoit à grands cris, les Candidats, inquiets, alarmés des vœux de la Milice, n'eurent pas honte de renouveller les anciennes calomnies contre un Prince qui laissoit la carrière libre à l'ambition. La Noblesse de Lithuanie, séduite par la Veuve du dernier

Roi, menaçoit de la mort tous ceux
1674. qui s'opposeroient à l'élection du prince Charles de Lorraine. Les Partisans de Condé frémissoient d'indignation contre les Lithuaniens. Tout tendoit au schisme le plus sanglant, lorsque Jablonowski, également célébre par son éloquence & par sa valeur, entreprit de réunir tous les suffrages sur Sobieski. Il éleva Condé comme un des plus grands hommes qui eussent jamais existé. Il foula aux pieds le libelle qui l'avoit noirci aux yeux de la Nation; mais il peignit sous des couleurs si vives la délicatesse de sa santé, & l'épuisement total dont il étoit menacé, qu'il réfroidit sensiblement l'Assemblée. Ensuite il montra Sobieski tout brillant encore des rayons de la victoire qu'il venoit de remporter sur les Turcs. Il vanta la vigueur de sa santé, son âge florissant, son expérience dans l'administration des affaires de la République; enfin il vint à bout de décider l'Assemblée en faveur de son ami.

Sobieski, grand Capitaine, n'avoit proposé un grand Capitaine 1674.
étranger que pour se faire remarquer lui-même. Il fut proclamé Roi. Condé lui pardonna d'autant plus volontiers qu'il l'avoit toujours aimé, & que, ne prétendant plus au trône, il en voyoit exclure des Concurrents qui lui en avoient autrefois fermé l'accès par des manœuvres indignes. Il entretint avec le Roi Jean le même commerce qu'il avoit eu avec le grand Maréchal. Sobieski, de son côté, faisoit profession d'honorer le Grand Condé. Il n'entreprenoit point de campagne sans consulter un Héros que les guerriers de toutes les Nations regardoient comme le dispensateur des réputations militaires.

Le Roi n'avoit garde de confier le commandement de ses ar- 1675.
mées à d'autres Généraux qu'à ceux qui venoient de défendre le Royaume avec tant de gloire. Condé & Turenne partageoient entr'eux presque tout le poids de la guerre. Le premier commandoit dans toutes les

1675. Provinces qui s'étendent depuis la mer jusqu'à la Moselle. Les ordres du second étoient reconnus depuis Metz jusqu'aux montagnes de la Suisse. L'un & l'autre disposoient de toutes les forces de la Monarchie.

Mais ces forces n'approchoient point de celles des Alliés. Louis XIV ne pouvoit vaincre qu'en appellant à son secours l'industrie, la vigilance & l'activité. L'Europe n'apprenoit qu'avec étonnement qu'il eût enlevé des villes & des Provinces aux Alliés avant que ceux-ci fussent sortis de leurs quartiers d'hiver. Le Vainqueur laissoit alors une partie de son armée en Flandre pour veiller à la sûreté de ses nouvelles conquêtes. Il envoyoit l'autre en Alsace achever la campagne qui ne s'ouvroit qu'au milieu de l'été à cause de la lenteur des Allemands.

C'est à ce plan judicieux, qui doubloit en quelque sorte ses forces, que Louis XIV dut presque tous ses triomphes. Il en remettoit

la principale exécution à Condé & à Turenne. Ce Monarque, qui ne croyoit point leur céder dans l'art des siéges, avouoit sans peine qu'il leur étoit inférieur dans celui de disputer la campagne à l'ennemi. Aussi ne prenoit il jamais dans l'armée de Condé que la qualité de Volontaire. Il laissoit au Prince les soins & les honneurs de Généralissime. 1675.

Condé fondit sur les Pays-Bas avec soixante mille hommes qu'il partagea en plusieurs corps, à la tête desquels on voyoit le duc d'Enguien, les maréchaux de Créqui & d'Humières; les ducs de Luxembourg & de la Feuillade, & le comte de Rochefort. Le Roi en voulut aussi commander un vers Charleroi. L'ennemi confondu ne sçavoit où porter ses troupes. Cependant Créqui lui enlevoit Dinant; & Rochefort, Hui. Les garnisons de ces deux places, qui montoient à près de quatre mille hommes, demeurèrent prisonnières de guerre. Condé parut ensuite devant Limbourg, alors l'une

Campagne de 1675.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Annales de Basnage, t. II.

1675. des plus fortes places qu'il y eût dans les Pays-Bas. Un prince de Naſſau la défendoit avec quatre mille hommes, & le prince d'Orange ſe préparoit à la ſecourir avec quarante mille.

Le Roi réunit tous les corps de troupes épars dans les Pays-Bas, à la tête deſquels il couvroit le ſiège. Condé voloit perpétuellement de la tranchée à l'armée d'obſervation. Il dirigeoit en même temps les travaux du ſiège & les mouvements des troupes. Cependant le Sthatouder, qui venoit d'être renforcé par ſept mille hommes de Cavalerie Eſpagnole, approchoit; l'honneur de meſurer ſes armes avec celles du Monarque François ajoutoit à ſon ardeur.

Ibidem.

Le Roi paſſa la Meuſe & lui épargna la moitié du chemin. Une manœuvre ſi fière étonna le prince d'Orange : il n'oſa tenter le ſort d'une bataille, qu'il n'eût été joint par une armée de Lunebourgeois & de Lorrains qui s'avançoit en Flandre. Mais Condé ne lui donna

pas le temps de l'attendre. Il mit tant de vigueur & d'impétuosité dans les attaques de Limbourg qu'il en emporta bientôt tous les dehors. Il se retira ensuite pour ménager à son fils la gloire de cette conquête qui fut suivie de celle de la Province de même nom. 1675.

Le Sthatouder, n'eut pas plutôt appris que Condé étoit dans le camp du Roi qu'il ne songea plus à combattre : il s'éloigna avec tant de précipitation, que Luxembourg, détaché à sa poursuite, ne put l'atteindre. Le Prince, maître de la campagne, s'empara de Tirlemont, de Saint-Tron & de beaucoup d'autres Places. Il partagea l'armée en différents corps qui pénétrèrent en même temps dans toute l'étendue des Pays-Bas, & les soumirent à des contributions immenses. *Ibidem.*

Cependant il falloit une armée à Turenne pour défendre l'Alsace contre les Allemands qui paroissoient enfin sur le Rhin. Le Roi lui en composa une des troupes de

1675. Flandre ; il donna en même temps à Créqui quinze mille hommes pour arrêter l'armée du duc de Zell, sur la frontière du Luxembourg, & Condé demeura dans le Pays-Bas à la tête de trente-cinq mille hommes.

Le prince d'Orange en avoit plus de soixante mille. Ce Général hardi, entreprenant, avide de batailles & prodigue de sang, se flattoit que le temps étoit enfin venu de réparer avec usure les pertes de la campagne. Il formoit tantôt le projet d'attaquer Condé, tantôt celui d'assiéger Ath. Mais le Prince se joua de tous ses efforts. Il s'établit dans le Pays ennemi, battit & dissipa tous les partis & les détachements des Alliés.

Telle étoit la situation brillante des affaires dans les Pays Bas, lorsque la France éprouva en Alsace un revers plus irréparable que la perte d'une bataille. Turenne, après des manœuvres immortelles, touchant à la victoire, est emporté d'un coup de canon. Le secret de cette

cette journée qu'il devoit rendre triomphante, fut enseveli avec lui. 1675.
L'armée, épuisée de fatigue, en proie à la douleur & au désespoir, étoit, pour comble de malheur, aux ordres de deux Généraux divisés & jaloux l'un de l'autre. Elle eût péri si Jacquier, ce célébre Général des vivres, qui n'eut pas moins excellé dans l'art de conduire les armées, que dans celui de les faire subsister; l'ami & le conseil de tous les grands hommes de guerre, n'eût veillé à son salut.

Mémoires de S. Hilaire, t. I.

Montecuculli faisoit avancer des troupes sur Wilstett, où il n'y avoit que deux cents hommes de garnison. En se rendant maître de ce poste il coupoit aux François la communication du Pont d'Altenheim & de leurs magasins, & les réduisoit à périr de faim ou à rendre les armes sans combattre. Le péril échappoit à tous les yeux. Jacquier va trouver les Généraux, & leur fait voir que c'en est fait de l'armée s'ils ne préviennent l'ennemi à Wilstett. On profite d'un avis si salutaire. On se hâte d'envoyer

Ibidem

une brigade de Cavalerie au secours
1675. d'un poste si nécessaire ; il étoit temps qu'elle arrivât. Les Impériaux attaquoient Wilstett ; ils furent repoussés. L'armée, qui suivoit la Brigade, continua sa route vers Altenheim : elle fut poursuivie & attaquée par Montecuculli. Les François firent des prodiges de valeur ; il s'agissoit de venger Turenne. Lorge & Vaubrun ne témoignèrent de rivalité qu'en se signalant à l'envi l'un de l'autre. Le premier fut blessé & l'autre tué. L'ennemi repoussé perdit cinq mille hommes, & les François trois mille. Mais bientôt l'infidélité combattit en faveur de Montecuculli. Strasbourg lui livra son pont, au mépris de la foi des traités ; & l'Alsace se vit inondée d'une armée de plus de quarante-cinq mille hommes.

Une poignée de Soldats composoient toutes les forces de la France. On craignoit non-seulement pour l'Asace ; mais encore pour la Lorraine & la Franche-comté. Le Roi ne voyoit que Condé capable de

rassurer le Royaume & d'arrêter l'ennemi. Il lui écrivit d'aller se mettre à la tête de l'armée d'Alsace. 1675.

La santé du Prince étoit si chancelante qu'il étoit réduit à craindre le changement d'air, le travail, la fatigue, & sur-tout l'intempérie de l'automne. Il ne lui restoit pour ainsi dire, qu'un souffle de vie qu'il ne prolongeoit que par le secours de l'art. « Je vous avoue, écrivoit-il à Louvois, « que je me crois peu » propre à bien servir le Roi dans » l'emploi que S. M. me destine. » C'est un Pays d'un travail extrê- » me, & ma santé est si peu affer- » mie que j'appréhende d'y succom- » ber, particuliérement si le froid » vient avant la fin de l'automne. » Vous sçavez que je vous en prévins » avant que de partir. J'obéis pour- » tant, & je ne ferai jamais de » difficulté d'exposer le peu qui me » reste de vie & de santé pour la » satisfaction & le service du Roi ».

Recueil de Lettres militaires, t. II, p. 17.

Il partit, laissant l'armée de Flandre désolée de son départ. Elle en eût été inconsolable s'il n'eût eu

Lettres de Madame de Sévigné.

pour ſucceſſeur le maréchal de
1675. Luxembourg. Le Maréchal, dépoſitaire des deſſeins, du génie & de l'ame de ſon maître, exécuta en grand homme le plan qui lui fut tracé par Condé. Il réduiſit le prince d'Orange à n'être que le ſpectateur du ravage des Pays-Bas.

La route de Condé en Alſace devoit être de vingt-deux jours, au milieu des plus grandes chaleurs de l'été. Il conduiſoit un détachement; le duc d'Enguien & le maréchal de la Feuillade le précédoient avec un autre. La Nation étoit dans des inquiétudes mortelles jusqu'à ce qu'il eût joint l'armée: chaque jour éclairoit de nouveaux malheurs. L'Alſace étoit envahie; la Guienne & la Bretagne s'étoient ſoulevées: la mort de Turenne sembloit être le terme fatal des proſpérités: on ne preſſentoit que des malheurs. Arrivé à Metz, le Prince apprit la défaite entière du maréchal de Créqui à Conſarbrick. Ce revers jettoit le Royaume dans de nouveaux périls, & Condé dans de

cruels embarras : mais ſon front n'étoit jamais plus calme qu'au milieu des dangers. Tandis que tout le monde ſe déchaînoit contre Créqui, & accuſoit ſon imprudence & ſa témérité, Condé ſeul voyoit dans ce Général malheureux, un homme qui feroit bientôt rougir la fortune de ſes caprices. *Il ne lui manquoit*, dit il, *que d'être battu pour devenir l'un des plus grands Capitaines de l'Univers*. Créqui étoit né avec des talents ſublimes, mais ſes diſcours & ſa conduite reſpiroient trop la préſomption & le mépris de l'ennemi. Le malheur lui apprit à être plus circonſpect : il juſtifia avec éclat l'oracle de Condé ; il entra dans Treves, réſolu de s'enſevelir ſous les ruines de cette Place, plutôt que de la rendre. La trahiſon livra l'une & l'autre au Vainqueur : ce fut la dernière diſgrace qu'il eſſuya ; ſa vie ne fut plus qu'un tiſſu d'actions héroïques & de ſuccès brillants.

1675.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Le Prince, ayant donné rapide-

ment des ordres pour réparer la
1675. diſgrace de Créqui, continua ſa
Lettres de Madame de Sévigné. route. Il ne formoit qu'un vœu : c'étoit *d'entretenir une heure ſeulement l'ombre de Turenne.* Ce vœu d'un rival eſt peut-être l'éloge le plus magnifique qui ait été fait du grand Turenne. A l'aſpect du Prince, l'inquiétude, le trouble & le découragement diſparoiſſoient ſur la frontière. Les Peuples ſe croyoient ſauvés, pourvu qu'il gagnât l'Alſace, & qu'il fût en état d'agir. Il arriva enfin à l'armée où il fut reçu avec des larmes de joie. Il la trouva plus affoiblie, plus délabrée encore qu'il ne s'y étoit attendu.

Le maréchal de Duras l'avoit commandée depuis la journée d'Altenheim. Ses diſpoſitions avoient été dictées par la ſageſſe : il avoit abandonné une partie de l'Alſace pour ſauver l'autre ; il s'étoit retranché à Chatenoi, d'où il veilloit au ſalut de la Lorraine & de la Franche-comté. Mais la face des affaires étoit changée depuis que le duc de Zell,

Vainqueur à Consarbrick, s'étoit emparé de Treves. Il étoit à portée d'entrer en Lorraine, & delà en Alsace, & d'envelopper l'armée françoise entre la sienne & celle de Montecuculli. Déjà celui-ci assiègeoit Haguenau, place foible : Mathieu de Castellas, à la tête du Régiment de la Marine, dont il étoit Colonel, la défendit avec un courage digne du nom François. Condé n'avoit garde de laisser succomber un si brave Officier : il quitta le camp de Chatenoi pour l'aller secourir. Aussi-tôt le bruit se répand qu'il va combattre Montecuculli, ou bien lui couper sa communication avec Strasbourg. La terreur de son nom sauva Haguenau : Montecuculli se hâta de lever le siège. Les Habitants de Strasbourg, effrayés d'une révolution si rapide, envoyèrent au Prince une députation célèbre pour se justifier d'avoir livré leur Pont à l'ennemi. Condé la reçut fièrement : *Je connois vos sentiments*, leur dit-il d'un air irrité & menaçant,

1675.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

1675. *je cours au plus pressé; après quoi j'irai vous rendre visite, avec la permission du Roi.*

Montecuculli, plus jaloux de la gloire de combattre Condé, que de celle de prendre une place, accouroit avec toutes ses forces. Condé, qui n'avoit que vingt-cinq mille hommes l'attendit de pied ferme, & le défia au combat. L'artillerie, servie de part & d'autre nuit & jour sans interruption, sembloit être le prélude d'une action terrible. Les deux armées n'étoient séparées l'une de l'autre que par la petite rivière, ou plutôt le ruisseau de Bruch. Mais tandis que Montecuculli avoit recours à toutes les démonstrations de l'art pour en imposer à Condé, & lui persuader qu'il n'avoit d'autre dessein que de lui livrer bataille, il faisoit filer sur sa droite une partie de ses troupes, afin de gagner les montagnes qui séparent la Lorraine d'avec l'Alsace. Ce mouvement étoit décisif; il coupoit à l'armée la communication de la France & de ses

Mémoires de S. Hilaire.

magasins ; mais il n'échappa point au Prince qui fit échouer le projet en regagnant Chatenoi, d'où il couvroit la Lorraine, la Franche-comté & une partie de l'Alsace.

1675.

Il y fut suivi de l'ennemi. Montecuculli, persuadé que l'armée Françoise ne pouvoit subsister dans un poste où elle avoit déjà campé pendant six semaines, & dont les environs étoient ravagés, ne pensa qu'à la resserrer de plus en plus, & à l'affamer. Condé se vit obligé d'envoyer sa Cavalerie fourager à plusieurs lieues de son camp : mais il prit tant de précautions, pour assurer ses convois & ses fourages, que Montecuculli eut le chagrin de voir tous ses efforts déconcertés par un art supérieur. Ses détachements ne rentroient au camp que battus & dispersés. Cependant le flegme & la patience de Condé, assiégé, pour ainsi dire, dans ses lignes, défié chaque jour au combat, étonnoient également les François & les Alliés : on l'avoit tou-

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

jours cru plus propre à l'attaque qu'à la défenſe. *Comprenez un peu*, écrivoit Madame de Sévigné, *ce que c'eſt que le grand prince de Condé qui ſe retranche & enviſage le mois d'Octobre & la goutte.* Mais lorſque Condé ne pouvoit être Annibal, ou lui-même, il ſçavoit être Fabius ou Turenne. Il trouva le ſecret de demeurer près de deux mois dans un camp où Montecuculli avoit jugé qu'il ne pouvoit ſubſiſter plus de quinze jours. Sa conſtance triompha de celle des Alliés, à qui les vivres manquèrent les premiers. Montecuculli, au déſeſpoir de voir les avantages d'une campagne, qu'il s'étoit flatté de rendre déciſive, ſe réduire à une invaſion inutile, ne voulut pas s'en retourner ſans avoir pris Saverne. Il envoya la moitié de ſes troupes devant cette Place. Condé, de ſon côté, détacha quatre mille chevaux pour aller porter le fer & le feu dans le Briſgaw. Le ſuccès des deux entrepriſes fut bien différent : les Alliés échouèrent de-

1675.
Lettre de Madame de Sévigné.

vant Saverne, & les François revinrent chargés des dépouilles d'une riche & fertile contrée : enfin Condé & la disette obligèrent Montecuculli à ramener au-delà du Rhin une armée épuisée de fatigue, & en proie aux maladies contagieuses. Le Prince ne termina cette longue & pénible campagne qu'à la fin de Novembre. On le reçut par-tout à son retour comme le libérateur de l'Etat. Son génie avoit triomphé en Flandre comme en Alsace. 1675.

Ainsi finit la carrière militaire de Condé. Il eut des graces à rendre à la fortune de lui avoir ménagé, pendant cette campagne, les moyens de déployer de nouveaux talents. Ce n'est plus ce Conquérant, dont le génie ardent & rapide semble s'élancer au-delà des principes de l'art, & dont le courage invincible domine & entraîne la fortune : c'est un Général qui n'attend le salut de la Patrie, que de la sagesse de ses mesures, de la précision de ses manœuvres, des ressources & de la lenteur de son

art. Ses derniers succès, moins
1675. éblouissants que des victoires, &
plus estimés des connoisseurs, montrèrent
en lui le mêlange des qualités
qui semblent les plus incompatibles :
en un mot, ils mirent le comble
à sa gloire.

1676. La santé du Prince, qui ne se soutenoit plus que par un régime austère, le laissoit en proie depuis quelque temps à de tristes & importunes réflexions. Il appréhendoit de ne pouvoir désormais fournir la carrière du commandement avec cette mâle vigueur & cette vigilance auxquelles il devoit tant de triomphes. L'exemple du Connétable Wrangel, qui, tourmenté par la goutte & les mêmes infirmités, venoit de perdre en une campagne la réputation qu'il s'étoit acquise en trente, le faisoit frémir. Mais si le Prince craignoit un échec pour sa gloire, il le craignoit encore plus pour l'Etat. D'un autre côté, quoiqu'il eût défendu, aggrandi & sauvé la Patrie, il croyoit n'en avoir pas encore assez fait pour expier le mal-

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

heur qu'il avoit eu de porter les armes contre elle ; & il résolut de lui sacrifier les restes d'une vie usée par le feu dévorant des passions, & les travaux de trente campagnes. Mais il tâcha de rendre ce sacrifice utile à l'élévation du duc d'Enguien. C'est ainsi qu'il répondit au Roi, lorsque Sa Majesté le nomma Général de l'armée d'Alsace. « Sire, mes forces sont épui- » sées, & ma santé entiérement » détruite : il ne me reste que du » zèle. J'ai besoin d'être aidé dans » l'emploi que V. M. veut bien me » confier, par quelqu'un sur qui je » puisse me décharger d'une partie » du fardeau. Daignez, Sire, daignez » m'associer mon fils. Ne me re- » fusez pas la consolation de le voir » en état d'acquérir de la gloire. Il » n'agira qu'après mes ordres & mes » conseils ». Le Roi parut étonné de ces vives instances ; il crut entrevoir dans le Prince quelques restes de cette ancienne hauteur qui, pendant la minorité, avoit si souvent fait trembler la Régente &

1676.

Histoire manuscrite du prince de Condé, par l'Huillier.

Mazarin. Il lui répondit froidement
1676. qu'il y penſeroit, & il conſulta Louvois qui étoit alors dans la plus haute faveur.

Louvois n'avoit vu qu'en frémiſſant l'union intime de Condé & de Turenne. La mort l'avoit délivré du premier, & il s'étoit flatté que les maladies le déferoient bientôt de l'autre. Il avoit peine à ſe prêter aux juſtes égards & au reſpect qu'il
Ibidem. devoit au premier Prince du Sang. Il craignoit de ne point aſſez participer à la gloire des ſuccès, tant que les armées ſeroient commandées par un Général blanchi ſous les lauriers, & par un Prince que ſes victoires avoient rendu preſque auſſi grand que le Roi. Il inſinua au Monarque que Condé, d'ailleurs le plus grand Capitaine de l'Univers, avoit plus d'égards à ſa gloire particulière, qu'aux avantages de l'Etat. Il lui reprochoit le ſang François prodigué à Senef; il ajoutoit que les Alliés ſouhaitoient tous les jours à la France de ſemblables victoires pour la voir bientôt enſevelie

sous ses propres triomphes : enfin il lui représenta que c'étoit manquer à la Majesté Royale que d'entreprendre de lui arracher des graces. Ce dernier trait fut celui qui pénétra le plus avant dans l'ame fière & sensible du Monarque. Il eut toute sa vie la foiblesse de se défier des Princes du Sang, & de les craindre ; comme si l'autorité suprême, qu'il avoit rétablie dans son ancienne splendeur, eût pu être ébranlée par des sujets qui ont tant d'intérêt à la conserver ; comme si les progrès de la raison & des lumières ne lui eussent pas répondu de la soumission & du zèle d'un Peuple qu'il gouvernoit avec tant de gloire !

1676.

Cependant il s'agissoit de sauver Philisbourg, le rempart de l'Alsace, de la Lorraine & de la Franche-comté, la terreur de l'Empire. Le maréchal de Rochefort, qui commandoit pendant l'hyver sur la frontière de l'Alsace, avoit laissé bloquer cette Forteresse. Le Roi, jugeant que Condé étoit seul capable de

Mémoires de Feuquières, t. III.

1676. la sauver, ou d'en réparer la perte, le pressa encore une fois, malgré sa répugnance, de marcher en Alsace, & affecta de se taire sur le duc d'Enguien. Il étoit résolu de se passer des services du père, plutôt que de voir, en quelque sorte malgré lui, le fils à la tête des armées. Le Prince répondit modestement que dans l'état où étoit réduite sa santé, le fardeau surpassoit ses forces. Il cita le Connétable Wrangel, dont les infirmités avoient été si funestes à son Roi & à lui-même : il ajouta qu'un homme sage devoit profiter de cet exemple. Le Roi ne répliqua point, & Luxembourg se rendit bientôt à l'armée d'Alsace dont il avoit été nommé Général.

Histoire manuscrite du prince de Condé, par l'Huilier.

En le voyant partir, Condé s'écrioit : *Ah ! le beau poste ! ah ! le joli commandement jusqu'au mois de Juillet !* C'est à cette époque que le Prince avoit fixé la perte de Philisbourg. Il alla rétablir sa santé à Chantilli, & y demeura jusqu'au milieu de la campagne. Alors le Roi l'appella pour lui demander ses conseils sur

Lettres de Madame de Sévigné, t. I.

les moyens de sauver Philisbourg.
On prétend que Condé répondit : 1676.
Il falloit, Sire, que le maréchal de Luxembourg empêchât l'ennemi d'assiéger Philisbourg. La faute étant faite, il devoit la réparer en forçant les retranchements des ennemis, aux dépens de mille vies s'il les eût eues. Ces paroles sont démenties par les lettres de Condé à Luxembourg. Il ne cessa de l'exhorter à prendre Strasbourg ou Fribourg. C'étoit le plan de Turenne qui avoit déclaré plus d'une fois que si Philisbourg étoit assiégé, il ne tenteroit pas même de le secourir.

Annales de Hollande, t. II.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Luxembourg ne laissa pas de marcher à l'armée ennemie : elle étoit commandée par le duc de Lorraine. Montecuculli avoit renoncé à la guerre depuis que Condé s'étoit retiré. Il disoit qu'un homme qui avoit eu l'honneur de mesurer ses armes avec Turenne, le grand Condé & le Visir Kuprogli, ne devoit point compromettre sa gloire avec de jeunes Généraux.

Malgré des obstacles insurmon-

tables, Luxembourg étoit sur le
1676. point d'attaquer les lignes des Alliés. Mais le Roi, qui ne vouloit pas perdre à la fois son armée & Philisbourg, lui ordonna de se retirer. Il avoit préparé le siège de Strasbourg : les ordres de la Cour lui lièrent encore les mains. Tout ce qu'il put faire fut de sauver l'Alsace & de prendre Montbéliard.

Lettres de Madame de Sévigné. Philisbourg succomba. Le Royaume entier se déchaîna contre Luxembourg. On se plaignoit tout haut qu'on n'éprouvoit de revers que depuis que *Turenne étoit à S. Denis, & Condé à Chantilli.* Mais le Roi fit bientôt rougir ces Censeurs à force de succès & de victoires. Les armées confiées à Luxembourg & à Créqui,
1677-78. élèves de Condé & de Turenne, favorisées par la diversion puissante, quoique malheureuse de la Suède,
1679. & dirigées par Louvois, dont l'expérience avoit mûri les grands talents, furent par-tout triomphantes. Louis XIV se surpassa lui-même; & après avoir vaincu presque toute l'Europe les armes à la main, il eut

la gloire de lui dicter des Loix dans le traité de Nimègue. 1679.

Condé s'étoit partagé pendant la guerre entre la Cour & Chantilli. Le Roi le consultoit sur toutes les opérations militaires. Les Généraux ne cessoient de lui demander des conseils ; & s'il ne servoit plus l'Etat de son bras, il avoit encore le plaisir secret de le servir de ses lumières. Mais dès qu'il l'eut vu délivré de tous ses ennemis, & au comble de la gloire, il demanda au Roi la permission de passer le reste de ses jours dans la retraite, au milieu de ses amis & des arts, dont il avoit toujours fait ses délices. *J'y consens, mon Cousin*, répondit le Monarque ; *mais ce n'est pas sans regret que je me verrai privé des conseils du plus grand homme de mon Royaume.*

Histoire manuscrite du prince de Condé, par l'Hüilier.

La retraite de Condé fit autant de bruit que ses actions les plus éclatantes. On avoit peine à croire que l'amour du repos, la satiété des honneurs & des plaisirs, eussent conduit à la campagne un homme d'un génie vif, ardent, impé-

Traité du Magnanime, par le P. Rapin, p. 51.

1679. tueux, accoutumé à l'action & aux grands événements. On chercha à approfondir les motifs de sa résolution. Les uns prétendoient que sa santé ruinée, ne lui permettant plus de rendre assiduement au Roi tous les devoirs auxquels sa naissance & le rang l'assujettissoient, il appréhendoit qu'on ne fît passer sa réserve pour hauteur, & ses absences pour mécontentement. D'autres ont cru que Condé, toujours traité par Louis XIV avec la plus haute distinction, avoit peine à voir dominer dans les Conseils la politique dure & ambitieuse de Louvois. Quelques-uns enfin ont écrit que Condé se trouvoit déplacé dans une Cour dont il ne partageoit plus avec le Roi les hommages & les regards, où il n'étoit plus grand que par son nom. Mais pourquoi un grand homme, après avoir triomphé des ennemis de l'État, ne chercheroit-il pas à dompter ses passions, & à régner sur lui-même?

A force de réflexions le Prince avoit acquis cette raison mâle, pure

& droite, la source des vrais biens & des grandes vertus. Tout étoit 1679.
devenu au-dessous de lui, parce qu'il avoit eu la force & la grandeur d'ame de s'élever au dessus de tout. Peut-être ne pouvoit-il sauver la gloire de ses belles actions des traits de l'envie, & se faire pardonner sa haute réputation, qu'en abandonnant aux autres le théâtre sur lequel il représentoit depuis si long-temps. Si ce motif fut un de ceux qui le déterminèrent à la retraite, on peut dire qu'il recueillit le fruit de sa modération. La France s'occupa plus de lui dans sa solitude *Ibidem.*
que de ceux qui étoient à la tête des armées & du Ministère.

Cependant ces prétendus sages de la Cour, ces brillants esclaves de la fortune, du crédit & des honneurs, osèrent condamner cette retraite presque absolue, ce détachement si rare & si philosophique. Ils ne pouvoient croire que Condé pût soutenir dans l'inaction la grandeur de sa renommée. Ils ne doutoient point que l'ennui & le dégoût

[redacted] d'une vie tranquille & uniforme ne
1679. vinssent bientôt agiter ou appesantir son ame. Mais Condé avoit sondé son cœur & combiné ses forces; & l'on peut dire que de tous les grands hommes anciens & modernes qui ont su, comme lui, balancer entre la vie active & la vie privée, aucun ne soutint sa résolution avec plus de noblesse, de grandeur d'ame & de succès.

Scipion n'abandonna sa Patrie que pour se dérober à l'ingratitude de

Ibidem, p. 47. ses Concitoyens. Retiré à Linternes, il y vécut & mourut presque obscur. On ne parla plus à Rome du libérateur de Rome, du vainqueur d'Annibal. La retraite de Charles Quint fut celle d'un Monarque dont le génie étoit affaissé & l'ame flétrie. Il étoit las de lutter contre la fortune, cette courtisanne qui ne prodigue, disoit-il, ses faveurs qu'à la jeunesse. Sa vie, en Estramadoure, fut un mélange de grandeur & de foiblesse. S'il pensa encore quelquefois en Empereur, il agit souvent en Moine: le repentir &

les regrets ternirent l'éclat de son sacrifice. 1680.

Ce n'étoit point pour éviter les hommes, dont il avoit appris à supporter les défauts & à excuser les foiblesses, que Condé s'étoit arraché au tumulte de la Cour & de la Ville; c'étoit pour jouir de lui-même & du calme de la nature. Il porta dans sa retraite une ame pure, modérée, également éloignée de l'ostentation & de la fausse modestie: en un mot, il se retira en Philosophe, & vécut en grand homme.

Son premier soin fut de se créer un séjour digne de lui. Il forma le projet de rendre Chantilli le Château le plus magnifique du Royaume, après celui de Versailles. Il n'est rien dans l'étendue immense de Chantilli, qui ne donne la plus haute idée du goût de Condé. On découvre par-tout, dans l'ordre & la distribution des ornements, des traits de son génie & de la noblesse de son ame: tout devint entre ses mains gracieux ou sublime. La beauté & la symétrie de l'édifice; les bo-

Actions mémorables de Louis de Bourbon, Prince de Condé, par le P. Bergier.

cages, les berceaux, les allées, 1680. les ruisseaux, les jardins; cette quantité étonnante des plus belles eaux qu'il y ait au monde; ce canal délicieux, ce nombre prodigieux de jets d'eau qui se font entendre nuit & jour, & qui entretiennent la fraîcheur de l'air; cette forêt superbe, si bien percée, si bien alignée; les beautés de la nature, aidées de celles de l'art, forment l'ensemble le plus majestueux. Si Condé, avec des moyens bornés, sçût faire naître tant de merveilles, que n'eût-il pas exécuté s'il eût eu en sa possession les trésors des Rois! Sa postérité, marchant sur ses traces, n'a rien épargné pour ajouter un nouvel éclat à une maison plus chère à son cœur par la retraite du grand Condé, que par la magnificence qui l'entoure. L'un de ses Petit-Fils a élevé l'arc de triomphe, & bâti ces écuries plus superbes que les Palais de plusieurs Souverains. Par-tout le même goût a produit de nouvelles beautés.

C'est

C'est là que Condé, livré à lui-même, remplit, sans s'en appercevoir, toute l'idée qu'Aristote nous a tracée du Magnanime. 1680. Chantilli devint le temple de la gloire, de l'honneur, de la vertu & des arts. Sa Cour, ou plutôt sa société, car il aimoit mieux avoir des amis que des protégés, étoit la plus illustre des Académies, puisqu'elle réunissoit tout ce qui portoit l'empreinte du génie, sans distinction d'état. On voyoit des Généraux illustres, des Magistrats profonds, des Négociateurs éclairés, mêlés & confondus avec les plus célèbres Artistes & Littérateurs. Eh! qui, mieux que Condé, méritoit d'être entouré du siècle de Louis XIV? La conformité des goûts, l'élévation de l'ame, un penchant déterminé lui rendoient chers tous les grands hommes. Son accueil, ses applaudissements, ses caresses les encourageoient tous. Molière se surpassoit lui-même, lorsqu'en jouant ses chefs-d'œuvres, il avoit pour spectateur le

Traité du Magnanime, p. 91.

1681.

Vie de Molière.

grand Condé. C'étoit son suffrage
1681. principalement que Racine & Despréaux recherchoient comme la plus douce récompense de leurs veilles. Mais Corneille excitoit encore plus son admiration : en entendant ces scènes admirables de Pompée, de Sentorius, de Nicomède; *Où Corneille*, disoit-il, *a-t-il appris la guerre & la politique!* Mais il ne pouvoit retenir des larmes héroïques, lorsque dans *Cinna*, Auguste, après de longs & pénibles combats, triomphant enfin de sa colère, & pardonnant à l'ingrat Favori qui avoit voulu l'assassiner, s'écrie :

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

» Je suis maître de moi comme de l'Univers :
» Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
» Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
» Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
» De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
» Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Ces sentiments exprimés avec tant de noblesse étoient gravés profondément dans le cœur de Condé. La générosité & la clémence formoient

principalement

principalement son caractère. Personne, avec plus de motifs & de moyens de se venger, ne méprisa plus la vengeance : le mot seul de *vengeance* le faisoit souffrir. « Quoi, disoit-il, avant même qu'il se fût jetté entre les bras de la Religion, » quoi ! nous implorons l'Être suprême ; nous le conjurons de jetter sur nos offenses un œil de commisération, & vils mortels que nous sommes, nous oserions poursuivre nos frères, & étendre sur eux une vengeance implacable ! Ah ! n'est-ce pas prononcer nous-mêmes notre arrêt au tribunal de la justice Divine ! » 1681.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Personne ne sçut peut-être mieux allier la dignité au repos, & la simplicité à l'héroïsme. Voici le plan de vie qu'il se traça, & dont il ne s'écarta presque jamais. A la place de la chasse, de la paume, de la danse, & de tous les exercices du corps qui avoient fait les délices de sa jeunesse, & dans lesquels il avoit excellé, il substitua la lecture, la conversation & la

y soulageoit la Veuve & l'Orphelin.
1681. Les malheureux en approchoient avec une confiance que l'événement ne trahissoit jamais. Condé fit plus, il ordonna qu'on procédât contre lui avec rigueur, & qu'on usât d'indulgence envers des Créanciers dont les droits étoient douteux. *Gourville*, disoit-il, *j'aime mieux voir mon bien entre les mains d'autrui, que le bien d'autri entre les miennes.*

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

On a vu dans le cours de cette histoire qu'il y a eu peu d'hommes en faveur de qui l'amitié ait fait de plus grands sacrifices. S'il n'eût été lui-même fidèle observateur des loix de l'amitié, il n'eût trouvé que des Courtisans & des Admirateurs. Il ne croyoit pas que la naissance, le rang & la fortune pussent dispenser des devoirs qu'exige le titre sacré d'ami. La confiance de ceux qui lui étoient sincérement attachés, pénétroit son ame de joie. Dépositaire de tous leurs secrets, il entroit avec eux dans le détail de toutes leurs affaires; il leur prodiguoit ses conseils, ses

soins, ses secours, & son crédit qui s'étendoit dans toutes les Cours de l'Europe. On le voyoit changer de visage, s'attendrir au récit de leurs infortunes. Arbitre & pacificateur de leurs querelles, ce Prince, naturellement vif & impatient, écoutoit avec un flegme incroyable leurs plaintes & leurs reproches. Il avoit l'art de les rapprocher, de les réconcilier. S'il étoit assez heureux pour accorder des graces, on voyoit éclater dans ses yeux une joie vive & pure. Le bonheur d'autrui faisoit le sien : on eût dit que c'étoit lui-même qu'on obligeoit.

1681.

Traité du Magnanime, p. 46.

Parmi une infinité de traits qui peignent sa sensibilité, on ne peut oublier celui-ci. Il apprend à Chantilli que le maréchal de Grammont, le compagnon de ses victoires, son ami dans l'une & l'autre fortune, & l'un des hommes les plus estimables de son siècle, est tombé malade à Versailles, & qu'on désespère de sa vie. Condé part sur-le-champ, & descend à l'hôtel de Grammont. Il trouve son ami, lui-

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

tant contre la mort ; une famille
1681. dans les pleurs & dans l'accablement ; les Médecins étonnés, incertains &, pour comble de malheur, divisés & jaloux l'un de l'autre. Il s'établit à l'Hôtel, & ne quitte jour & nuit le chevet du lit du Maréchal ; il console la famille & interroge les Médecins : à force d'adresse & de patience il les concilie & les fait agir de concert : le succès couronna ses soins. Au bout de treize jours il eut la joie de rendre son ami à la vie. Quand on sçait aimer ainsi, quel est l'homme, & à plus forte raison le Prince, qui ne soit adoré !

Personne ne plaça ses bienfaits avec plus de discernement. On l'accusoit de ne pas les prodiguer. Mais le dérangement de ses affaires, occasionné par la guerre civile, par sa disgrace & la confiscation, ne lui eût permis d'être libéral qu'aux dépens de la justice ; & il étoit trop éclairé pour préférer la plus agréable des vertus à la plus solide. Un présent médiocre lui sembloit in-

digne de lui. Il eût rougi de répandre de modiques ſommes; mais lorſque, par une noble économie, il eût réparé les brêches de ſa fortune, il en prodigua de très-conſidérables. On découvrit, ſeulement après ſa mort, qu'il donnoit chaque année cent mille écus à la vertu & au mérite indigent. Ce caractère d'humanité étoit celui de ſa Maiſon. La Princeſſe ſa mère conſacroit tous les ans la ſomme de deux cents mille livres à l'entretien des pauvres de la Capitale. Le Prince de Conti avoit épuiſé ſa fortune en charités. La ducheſſe de Longueville, en une ſeule année, avoit délivré neuf cents malheureux détenus en priſon pour dettes, & avoit nourri juſqu'à quatre mille pauvres. Enfin les biens de cette branche de la Maiſon Royale ſe feroient trouvés conſidérablement diminués à la mort du Chef, s'il n'eût mérité par ſes ſervices le Clermontois.

1681.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, ſeconde Partie, p. 139.

Néanmoins il n'eût tenu qu'à Condé de rendre ſa fortune la plus éclatante qu'on n'eût jamais vue.

1681. Mazarin eût mieux aimé partager avec lui les trésors de l'Etat pendant la Minorité que de l'avoir pour ennemi. Mais loin de ſonger à s'engraiſſer du ſang de ſes Concitoyens, le Prince dédaigna même de profiter des dépouilles de l'ennemi. Ce fut dans le temps même qu'il parcouroit en conquérant la plus grande & la plus riche partie de l'Allemagne, qu'il ravageoit tous les Pays-Bas, plus opulents encore, qu'il trouva le moyen de dépenſer plus de deux millions pour ſoulager l'Officier & le Soldat indigents. Il portoit ſi loin le déſintéreſſement que l'Abbé d'Orléans, dernier héritier de la Maiſon de Longueville, lui ayant propoſé de lui faire une donation entre-vifs de la principauté de Neuf-Châtel & de pluſieurs terres conſidérables, Condé lui répondit qu'il avoit aſſez de biens, & l'engagea à jetter les yeux ſur le prince de Conti, dont la fortune ne répondoit pas à la naiſſance.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Une des occupations les plus agréables de Condé dans ſa retraite,

& qui remplit le plus son ame, fut de former le cœur du duc de Bourbon, son petit-fils. Il voulut lui rendre les mêmes soins qu'il avoit reçus de son père, & qu'il avoit prodigués au duc d'Enguien. C'étoit sous ses yeux que Deschamps, qui nous a laissé une relation si estimée des deux dernières campagnes de Turenne, donnoit des leçons militaires au jeune Prince. On sçait combien le duc de Bourbon profita des instructions de son aïeul. Les fastes de l'Histoire n'oublieront jamais les prodiges de valeur & d'habileté qu'il fit à Steinkerque. Il détermina la victoire à Néerwinde. Malgré les talents les plus brillants, aidés de la sagesse, de la modération & de la modestie, il ne parvint jamais au commandement des armées, tant Louvois avoit sçu inculquer au Roi cette maxime si fausse, qu'il est dangereux de mettre les Princes du Sang à portée d'acquérir de la gloire; comme si les héritiers du trône, chez une Nation mili-

1681.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

taire, n'en devoient pas être les
1682. appuis, les défenseurs & l'ornement.

Condé étendit ses soins paternels sur les princes de Conti ses neveux, dont les Loix lui avoient confié la tutelle. Ils répondirent à ses leçons avec le même succès. L'aîné mourut à la fleur de son âge, généralement regretté ; le second parvint à une réputation égale à celle des plus grands hommes de guerre de son temps. Elle lui mérita le trône de Pologne, dont il ne fut écarté que par l'ascendant de la force & de l'injustice. Il eut pour les lettres & les arts le même amour que Condé, Enguien & Bourbon. Conti, doué de tous les dons de la nature, ne fut pas plus heureux que Bourbon. Louis XIV les refusa constamment l'un & l'autre aux vœux de toutes les armées, qui, presque toujours battues, ne demandoient qu'à réparer la honte & les désastres de la France, sous les auspices de l'héroïsme.

Condé ne quittoit Chantilli que lorſque le devoir ou l'amitié l'en arrachoit. Quatre fois l'année il alloit rendre au Roi de juſtes hommages. Il ne venoit à Paris que lorſqu'il s'agiſſoit d'aider ſes amis de ſon conſeil, de ſes ſoins & de ſon crédit. Il aſſiſta en 1679 aux Noces du prince de Conti, avec Mademoiſelle de Blois, légitimée de France. Il avoit conſervé juſqu'alors l'ancien coſtume de la Nation, & particuliérement la barbe à la lévre ſupérieure & au milieu du menton; il s'en défit à l'occaſion de cette cérémonie. La magnificence dont il ſe laiſſa entourer étonna toute la Cour. « Je vous dirai, écrivoit Madame de Sévigné, » une » nouvelle la plus grande & la plus » extraordinaire que vous puiſſiez » apprendre; c'eſt que M. le Prince » fit faire hier ſa barbe, il étoit » raſé; ce n'eſt point une illuſion » ni de ces choſes que l'on dit en » l'air; c'eſt une vérité; toute la » Cour en fut témoin: & Madame » de Langeron, prenant ſon temps

1682.

Traité du Magnanime, p. 66.

Lettres de Madame de Sévigné, t. IV, p. 418 & 419.

» qu'il avoit les pattes croisées com-
1682. » me le Lion, lui fit mettre un juste-» au-corps avec des bouttonnières » de diamants. Un Valet de cham-» bre, abusant aussi de sa patience, » le frisa, lui mit de la poudre & » le réduisit enfin d'être l'homme de » la Cour de la meilleure mine, & » une tête qui effaçoit toutes les » perruques. Voilà le prodige de la » Noce. Mais j'oubliois le meilleur: « c'est que l'épée de M. le Prince » étoit garnie de diamants :

» *La famosa spada,*
» *Cui valore ogni, vittoria è certa.*

Un lien plus tendre encore & plus étroit unit quelques années après le prince de Condé à Louis XIV. Le duc de Bourbon épousa Mademoiselle de Nantes, légitimée de France. On a écrit que le duc d'Enguien eut quelque peine à se résoudre à ce mariage, & qu'il demanda au Roi la permission d'en délibérer avec son père qui censura vivement son imprudence & son incertitude. Mais tous ces faits sont

Histoire du prince de Condé, par Coste.

démentis par les Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, mieux instruite de tout ce qui se passoit, que Coste & tous ceux qui l'ont suivi. Dès que Mademoiselle de Nantes parut à la Cour, elle fixa tous les regards par les graces de sa figure & de son esprit. Condé & Enguien la regardèrent comme le seul parti en France qui fût digne du duc de Bourbon. En effet Louis XIV avoit élevé si haut ses enfants légitimés qu'il n'y avoit au-dessus d'eux que les Princes du Sang. On voit encore dans les Mémoires de cette Princesse, que Condé avoit destiné au comte de Vermandois, grand Amiral de France, Mademoiselle de Bourbon, mariée depuis au duc du Maine. C'est cette Princesse, héritière du goût de son aïeul, que nous avons vue recueillir les Muses dans son Palais, & s'immortaliser par la protection éclatante qu'elle leur accorda toute sa vie.

1682.

Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, t. VII.

Louis XIV, en mariant ses enfants, agissoit avec la tendresse d'un père & la politesse d'un particulier.

Il faisoit des compliments à M. le
1682. Prince, & en recevoit de lui. D'un côté, le Roi ne pouvoit tempérer l'éclat du trône par plus de douceur & de bonté; de l'autre, Condé ne pouvoit en approcher avec plus de soumission & de respect. Il honoroit son Roi comme l'image de la Divinité; & le Monarque, flatté de trouver dans le premier Prince du Sang le plus grand homme de son Royaume, se plaisoit à prévenir ses désirs. Il accorda au duc d'Enguien les grandes entrées de sa Chambre, & au duc de Bourbon la survivance de la dignité de Grand-Maître de France & du Gouvernement de Bourgogne. Il étendit ses bienfaits sur les amis de Condé: enfin le Prince fut au comble de ses vœux, lorsque le Roi l'alla visiter à Chantilli avec toute sa Cour.

Condé le reçut avec une joie & une magnificence inexprimables. Il porta la grandeur d'ame jusqu'à faire des présents considérables à tous ceux qui l'accompagnoient. Le Roi examina en détail toutes les beautés

de Chantilli & les trouva ſupérieures à l'idée qu'il s'en étoit faite. 1685.

Il ne manquoit au bonheur de Condé que de couronner une vie ſi éclatante par une fin religieuſe & chrétienne. Le ſilence de la retraite & le calme des paſſions le livrèrent plus que jamais aux méditations les plus profondes ſur la religion. Non content de dévorer tous les livres qui l'attaquent & la défendent, il avoit voulu entretenir les hommes les plus éclairés de tous les cultes & de toutes les ſectes. Juifs, Sociniens, Anabatiſtes, Proteſtants, Déiſtes même & Matérialiſtes, rien n'échappa à ſes regards. Mais ſes efforts, loin de diſſiper ſes doutes, ne ſervoient qu'à les augmenter. La foi, ce don de la Divinité qui exige le ſacrifice de la raiſon, ſembloit s'éloigner de lui, & il vivoit dans un profond oubli des devoirs du Chriſtianiſme. Ceux qui avoient des ſentiments hardis ſe prévaloient de ſon exemple pour autoriſer leur conduite.

Mais au milieu de ſes écarts, le

1685. Prince conservoit un jugement sain; un cœur pur & droit; il ne pouvoit soutenir l'idée de voir insulter au Christianisme. Nul Général n'avoit protégé plus hautement les lieux Saints; il lui étoit arrivé plus d'une fois de courir l'épée à la main pour défendre les Monastères contre l'audace & la licence du Soldat. Son premier soin dans les combats & les assauts étoit de procurer les secours spirituels ainsi que les temporels, à ceux qui tomboient blessés à ses côtés; il visitoit exactement ses amis & ses domestiques malades, & les exhortoit à pourvoir au soin de leur salut; il ne nommoit aux bénéfices que des hommes irréprochables; enfin personne ne rendit jamais des hommages plus éclatants à la vertu & au mérite, sous quelques formes qu'ils se présentassent, sous le froc, comme sous le casque & le dais. De-là, la répugnance qu'il témoignoit lorsqu'on tournoit en ridicule les personnes qui faisoient une profession plus particulière de piété. Un jour

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

qu'en ſa préſence on traitoit d'imbécilles tous les dévots : *Je ne ſçais pas trop bien*, répartit le Prince, d'un air indigné, *ce que c'eſt que dévotion ; tout ce que je ſçais c'eſt que ma Sœur n'eſt pas une ſotte.* 1685. *Vie de la Ducheſſe de Longueville, ſeconde partie, p. 171.*

Jamais Cour ne fut plus fertile en converſions éclatantes, que celle de Louis XIV. Les Héros de la Fronde, dont la plupart l'avoient été de l'irréligion, le devinrent du Chriſtianiſme. Le duc d'Orléans, Retz, la Rochefoucault, expièrent des écarts paſſagers par de longs repentirs. La fin édifiante du prince de Conti ne toucha pas moins Condé, que le courage & la conſtance de la ducheſſe de Longueville, qui ne ſe démentirent jamais pendant vingt-ſept ans de retraite & de pénitence ; cette Princeſſe ne ceſſoit de demander à Dieu la converſion de ſon frère ; ſes vœux redoublèrent pendant la maladie qui l'emporta. Condé ne la quittoit point ; elle tournoit ſans ceſſe ſur lui des regards pleins d'une tendreſſe religieuſe. Quelques inſtants *Ibidem, p. 172.*

ſouffert de la guerre civile. C'eſt
1685. ainſi qu'il réparoit, autant qu'il
Ibidem. étoit en lui, des maux dont il n'a-
voit pas été ſeul la cauſe.

Dans les temps malheureux de la Fronde, ſi fertile en eſprits forts & en courages déterminés, Condé avoit contracté l'habitude d'une converſation hardie, licencieuſe, ſatirique & plaiſante. Le beſoin qu'il eut de ménager tout le monde, le guérit d'aſſez bonne heure de ſon penchant à la raillerie, beaucoup plus barbare & plus outrageante de la part d'un Prince, que d'un particulier : mais la ſeule Religion mit un frein à la licence de ſes paroles ; ſa maiſon n'eut beſoin que de ſon exemple, pour ſe renfermer dans les bornes de la ſageſſe & de la décence. Bientôt Condé tranſporté de zèle pour la Religion, entreprit de ramener à la Foi Catholique la plupart de ſes Gentishommes & de ſes Officiers, nés dans le ſein du Calviniſme ; il leur expliquoit les dog-
Ibidem. mes de l'Egliſe avec tant de clarté & de force, qu'il étoit preſ-

qu'auſſi

qu'auſſi impoſſible de lui réſiſter
dans une conférence, que ſur un champ de bataille. 1685.

Il y avoit près de ſept ans que Condé vivoit à Chantilli dans le ſein de la paix & de la vertu. Le calme de ſon ame n'avoit été altéré que par la diſgrace des princes de Conti. Les jeunes Héros avoient été chercher la gloire en Hongrie ; ils avoient fait des prodiges de valeur à la bataille de Gran & au ſiège de Neuhauſel ; leur exemple influa puiſſamment ſur la Nobleſſe Françoiſe, dont la fleur ſe préparoit à aller ſur leurs pas moiſſonner des lauriers : mais le Roi jugea à propos de réſerver pour la défenſe de la patrie un ſang ſi précieux. Etoit-ce aux François à cimenter le Trône de Léopold, & à aggrandir la puiſſance d'une maiſon, alors rivale & ennemie de celle de Bourbon ? Les princes de Conti prévinrent les ordres du Roi ; ils s'échappèrent de la Cour, & gagnèrent la Hollande. Il ne fallut pas

moins que les conseils & les remontrances de Condé, joints aux ordres du Roi les plus sévères, pour les obliger à revenir sur leurs pas;

1685.

il n'y eut que le prince Eugène de Savoye, qui, méprisé à la Cour, alla apprendre dans les combats le secret d'ébranler la Monarchie Françoise. Ce voyage imprudent des princes de Conti, & des lettres adressées au plus jeune, où la témérité & la calomnie étoient outrages, Louis XIV, leur attirèrent une disgrace éclatante. Pour comble de malheur, l'aîné, à peine rentré en grace, & la Princesse son épouse tombèrent malades à Fontainebleau de la petite vérole. Condé vola à leur secours; il trouva au chevet du lit de la Princesse Madame de Maintenon, qui lui prodiguoit les soins les plus tendres. Il ne manquoit alors à Madame de Maintenon que le titre de Reine. *Courage, Madame,* lui dit Condé, *courage, votre fortune n'est pas encore faite.* La Princesse recouvra la santé,

Mémoires de Madame de Maintenon.

mais son époux succomba sous les efforts du mal, & ses titres avec ses biens passèrent à son frère. 1685.

Le nouveau prince de Conti s'étoit retiré à Chantilli. Il en apprit peut-être plus dans les entretiens de son oncle, qu'il n'eût fait dans les campagnes de Hongrie. Condé touché des graces & du mérite du jeune Prince, le traitoit comme son fils. Conti essaya de profiter de la confiance de ce grand homme, pour l'engager à écrire les mémoires de sa vie, il lui offroit d'être son Secrétaire : mais ses efforts ne furent pas plus heureux que ceux du duc d'Enguien ; ni l'un ni l'autre ne purent réussir à vaincre sa modestie.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Tant que Condé avoit vécu dans l'indifférence à l'égard de toutes les Religions, on l'avoit exalté comme un des plus beaux génies du siécle ; la malignité s'étoit même tue, depuis qu'il s'étoit soumis au joug de la Foi ; mais bientôt elle se lassa de le respecter. Elle publia que son esprit étoit baissé ; on en vint

1686. même jusqu'à prétendre, les deux dernières années de sa vie, qu'il ne restoit plus rien du grand Condé. Il est vrai que tout respiroit chez lui l'innocence & la simplicité; mais ces vertus n'annoncent-elles pas le grand homme? Tous les genies du premier ordre qui l'environnoient, auroient-ils trouvé tant de charmes dans les entretiens d'un homme qui auroit survécu à son genie? Enfin, d'après les traits qu'il lui échappèrent dans ses derniers moments, & dont un témoin oculaire nous a tracé un fidèle tableau, le Lecteur pourra juger si Condé fut jamais plus grand que dans sa maladie & sa mort.

Relation de la maladie & de la mort du prince de Condé, par Bergier.

Il étoit à Chantilli, lorsqu'il apprit que la duchesse de Bourbon étoit tombée dangereusement malade à Fontainebleau de la petite vérole; ce funeste accident le pénétra d'inquiétude & de douleur; il se voyoit menacé de perdre une Princesse, dont les graces, les saillies & l'enjouement faisoient les délices de la Cour. La santé de Con-

1686.

dé étoit très-foible & très-chancelante ; mais accoutumé à s'oublier & à se sacrifier lui-même, lorsqu'il s'agissoit de la vie de ses enfants ; il se fit mettre en carosse, & partit pour Fontainebleau. Il rencontra sur sa route le duc de Bourbon & Mademoiselle de Bourbon, que le Roi avoit éloignés du péril, en les renvoyant à Paris. Les jeunes Princes, le voyant pâle & défait, employèrent les prières, les caresses & les larmes, pour l'engager à rebrousser chemin ; on n'attendoit plus que le dernier soupir de la Princesse : Madame de Montespan l'avoit déja abandonnée ; pourroit-il soutenir un spectacle si affligeant ? Condé ne laissa pas de poursuivre son chemin ; il arriva à Fontainebleau avec la fièvre. D'abord il prit toutes les précautions imaginables pour garantir sa famille de la petite vérole, ce fléau si contagieux ; mais en écartant les autres du danger, il s'y livra sans réserve & sans ménagement ; il se faisoit porter plusieurs fois le jour dans la

Ibidem.

chambre de la malade, où il passoit des heures entières, respirant
1686. un air empoisonné. Le Roi jaloux de partager avec lui des soins si tendres, se présenta à l'appartement de sa fille. Condé vole au-devant de lui, & ramassant tout ce qui lui restoit de forces, il l'arrête, le conjurant de ne point exposer sa personne sacrée à la malignité de l'air. Louis XIV portoit, pour ainsi dire, lui-même la mort dans le sein; il étoit attaqué d'une maladie d'autant plus terrible, que l'art de la guérir étoit alors presque inconnu. Ce ne fut pas sans peine que le Monarque se retira, vaincu par des instances si touchantes. Mais Condé foible, languissant, épuisé par les efforts qu'il avoit faits pour retenir le Roi, alla tomber à quatre pas de-là évanoui & mourant : on le transporta chez lui, la fièvre redoubla; les symptômes de la maladie varièrent plus d'une fois, & l'on flotta quelques jours entre la crainte & l'espérance.

Cependant Louis XIV ne retour

à Versailles, essuyoit l'opération de la fistule ; on vit alors entre le Monarque & Condé un combat de sensibilité & d'intérêt, qui fait également honneur à l'un & à l'autre. Le Roi, au milieu des douleurs les plus aiguës, qu'il supportoit avec une constance inouie, demandoit sans cesse des nouvelles du Prince, témoignant, pour la vie de ce grand homme, une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la sienne. De son côté, Condé ne s'occupoit que de la maladie & du courage d'un maître, qui avoit porté à son comble la gloire du nom François ; il renvoya quatre fois de Fontainebleau à Versailles le duc d'Enguien, qui, partagé entre les devoirs de fils & de sujet, auroit bien voulu n'abandonner, ni son père, ni son Roi. Condé, au bord du tombeau, ne voyoit qu'avec douleur les malheurs du prince de Conti ; il ne souhaitoit rien tant, avant sa mort, que de le rétablir dans les bonnes graces du Roi ; il conjuroit le duc d'Enguien d'épier toutes les occa-

1686.

Ibidem.

Ibidem.

[redacted] tions de faire valoir auprès du Monarque le repentir & la soumission de son neveu.

1686.

Le séjour de Chantilli étoit devenu insupportable au prince de Conti, depuis le danger qui menaçoit les jours de son oncle; il lui écrivit une lettre tendre & pathétique, par laquelle il le conjuroit de permettre qu'il se rendît auprès de lui; il ne craignoit point l'air de la petite vérole; le Roi pouvoit-il trouver mauvais qu'il quittât Chantilli pour voler où l'appelloit le plus sacré de tous les devoirs? Condé touché de tant de marques de tendresse, lui répondit qu'il alloit se faire transporter à Paris, où il le verroit; mais le terme fatal approchoit, & il ne devoit plus revoir la capitale.

Ibidem.

A mesure que le Roi & la duchesse de Bourbon recouvroient leurs forces, Condé s'affoiblissoit de plus en plus; il étoit la seule victime que la mort eût choisie dans la Maison Royale. Le duc d'Enguien n'apprenoit qu'en frémissant de si

tristes nouvelles; il dépêchoit tous [redacted]
les jours à Fontainebleau jusqu'à 1686.
cinq ou six Couriers; enfin, ne pouvant plus soutenir le poids de l'inquiétude & de l'absence, il conjura tous les amis de son père de lui obtenir la permission d'aller se jetter à ses pieds : *Ah! répondit* Condé à ceux qui lui peignoient toute la douleur du duc d'Enguien, *croyez-vous que je doute de la tendresse de mon fils? Je sçais combien il désire d'être ici, j'aurois aussi beaucoup de joie à le voir; mais il faut sacrifier ses désirs à son devoir, je le ferai avertir lorsqu'il en sera temps, ce sera peut-être plutôt que lui & moi nous ne voudrions.* Ces paroles annonçoient Ibidem.
combien il se trouvoit mal. Sur ces entrefaites les Médecins entrent, & lui tatent le pouls; ils le trouvent inégal, embarrassé; l'inquiétude étoit peinte dans leurs yeux; Condé s'en apperçut, & leur demanda s'il n'y avoit point de danger; *Parlez hardiment*, ajoute-t-il, *ne dissimulez rien.* L'un d'eux, appellé Morin, s'approchant, lui dit,

1686. *Monseigneur, il est temps de songer aux Sacrements.* Voilà ce qui s'appelle parler, continua le Prince. En même temps il éleva la voix; *O mon Dieu,* dit-il, *vous le voulez, je me soumets, je me résigne à tous les ordres de votre providence.* Il apperçut alors Gourville, qui étoit plongé dans l'affliction: *Eh bien! Gourville*, lui dit-il, *l'arrêt est prononcé, il faut nous séparer, mon ami.*

Tous les spectateurs fondoient en larmes. La duchesse d'Enguien, Princesse infiniment respectable par ses vertus, pénétrée d'amour & de vénération pour un beau-père qui la chérissoit tendrement, s'abandonnoit aux transports & aux éclats de sa douleur. Condé d'un air calme la pria de modérer son affliction, & de dépêcher deux Courriers, l'un à son fils, & l'autre à son neveu, pour les presser de venir recueillir ses derniers soupirs. La Princesse lui demanda si elle ne manderoit pas aussi le duc de Bourbon, qui l'aimoit tant, & qui étoit désespéré de se voir éloigné de lui

dans de si tristes conjonctures ? *Ma fille*, répliqua Condé, *vous ne devez pas douter de la joie que j'aurois de vous voir, je vous aime autant qu'un pere peut aimer ses enfans; mais c'est un fils unique, ses jours sont précieux, devons-nous les exposer à la contagion de l'air qu'on respire ici ?* Il écrivit une feuille entière, qu'il communiqua à la Duchesse & à Gourville; il s'agissoit de son épouse reléguée à Château-Roux; il conjuroit le Roi d'étendre ses soins paternels sur cette Princesse plus malheureuse que coupable, & déja oubliée de la Cour & de la Ville. [redacted] 1686. *Ibidem.*

Condé s'occupa ensuite de ses dernières dispositions; on le voyoit dans ces affreux moments tranquille, résolu, agissant sans inquiétude, donnant ordre à tout, & regardant la mort, qui s'avançoit à pas lents, du même œil qu'il la voyoit au milieu des combats. Son testament est un monument éternel de sa tendresse pour sa famille & ses amis, & de ses bontés pour ses Officiers, ses domestiques & les

[redacted] pauvres. Il y léguoit cinquante mille
1686. écus à *Gourville*, ce fidèle serviteur, chargé de dresser l'acte avec un Notaire & un Secrétaire des commandemens, n'oublia que la disposition qui le regardoit. Condé en se faisant lire le testament, s'apperçut du désintéressement de Gourville : *Quoi ! lui dit-il, en lui jettant un regard étincelant, après les services importans que vous m'avez rendus, vous m'enviez la consolation de vous donner quelques marques de ma reconnoissance ! Monseigneur*, lui répondit le généreux Intendant, *n'ai-je pas été trop payé par l'excès de vos bontés ? je ne veux d'autres graces, d'autres bienfaits que la bienveillance de Messeigneurs vos enfans.* Le testateur laissoit une somme de cinquante mille écus pour les malades des provinces qui avoient été le théâtre de la guerre civile, une somme pareille, pour faire construire une Eglise Paroissiale à Chantilly, & des sommes très-considérables, pour les pauvres de ses terres & de la Capitale.

Mémoires de Gourville, t. II.

Quelque temps après, le Prince [redacted]
essaya d'écrire au Roi, mais sa foi- 1686.
blesse étoit si grande, que la plume étoit devenue un fardeau pour ses mains tremblantes; il dicta la lettre qui suit:

SIRE,

» Je supplie très-humblement Votre Majesté de trouver bon que je lui écrive pour la dernière fois de ma vie; je suis dans un état, où je ne serai pas long-temps sans aller rendre compte à Dieu de toutes mes actions; je souhaiterois de tout mon cœur que celles qui le regardent, fussent aussi innocentes, que presque toutes celles qui regardent Votre Majesté. J'ai tâché de remplir tous les devoirs auxquels ma naissance & le zèle sincère que j'avois pour la gloire de Votre Majesté, m'obligeoient; il est vrai que dans le milieu de ma vie j'ai eu une conduite que j'ai condamnée le premier, & que vous

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

[redacted] » avez eu la bonté de me pardon-
1686. » ner. J'ai ensuite tâché de répa-
» rer ma faute par un attachement
» inviolable à Votre Majesté ; &
» mon déplaisir a toujours été de-
» puis ce temps-là, de n'avoir pu
» faire d'assez grandes choses, qui
» méritassent les bontés que vous
» avez eues pour moi ; j'ai au moins
» cette satisfaction de n'avoir rien
» oublié de ce que j'avois de plus
» cher & de plus précieux, pour
» marquer à Votre Majesté que j'a-
» vois pour elle & pour son Etat
» tous les sentiments que je devois
» avoir. Après toutes les bontés
» dont vous m'avez comblé, ose-
» rois-je encore vous demander une
» grace, laquelle, dans l'état où
» je me vois réduit, me seroit d'u-
» ne consolation très-sensible ; c'est
» en faveur du prince de Conti ; il
» y a un an que je le conduis, &
» j'ai la satisfaction de l'avoir mis
» dans des sentiments tels que Vo-
» tre Majesté peut les souhaiter. Ce
» Prince a assurément du mérite ;
» & si je ne lui avois pas reconnu

» pour vous toute la soumission ima- 1686.
» ginable, & une envie très-sincè-
» re de n'avoir point d'autre règle
» de sa conduite, que la volonté
» de votre Majesté; je ne la prie-
» rois pas, comme je fais très-hum-
» blement, de vouloir bien lui ren-
» dre ce qu'il estime plus que tou-
» tes choses au monde, l'honneur
» de ses bonnes graces; il y a plus
» d'un an qu'il soupire, & qu'il se
» regarde en l'état où il est, com-
» me s'il étoit en purgatoire; je
» conjure votre Majesté de l'en
» vouloir tirer, & de lui accorder
» un pardon général. Je me flatte
» peut-être un peu trop, mais que
» ne peut-on pas espérer du plus
» grand Roi de la terre, de qui je
» meurs, comme j'ai vécu, très-
» humble & très-obéissant serviteur
» & sujet ».

LOUIS DE BOURBON.

Le Prince ayant signé cette lettre, ordonna qu'on la tînt prête à l'heure qu'il jugeroit à propos de la faire partir; il vouloit qu'elle

[redacted]ne parvînt au Roi qu'après sa mort.
1686. Il fit ensuite appeller Gourville, avec qui il acheva de régler toutes ses affaires : on lui demanda s'il avoit pourvu à tout ; *Je crois*, dit-il, *n'avoir rien oublié, mais si cela étoit, il n'y auroit qu'à s'adresser à mon fils ; il m'aime, il a l'ame grande, il fera tout ce que j'aurois fait moi même, & au-delà.*

Relation de la maladie & de la mort du prince de Condé, par le P. Bergier.

Condé étoit dans un fauteuil auprès du feu ; il s'assoupit sur les onze heures du soir, & s'éveilla deux heures après : se trouvant plus mal, il demanda quand le P. Deschamp, son Confesseur, arriveroit ? on lui répondit que ce ne seroit que sur le midi ; *Ce sera peut-être trop tard*, répliqua Condé : *Il faut que vous me confessiez tout à l'heure*, ajouta-t-il, en regardant le P. Bergier. En même temps il leva les yeux au ciel ; *O mon Dieu*, s'écria-t-il, *ayez pitié de moi, faites-moi la grace de mourir chrétiennement !* Le Jésuite l'exhortant de pardonner à ses ennemis, *Ah ! pourquoi*, lui dit Condé, *me parlez-vous de pardon, vous qui sça-*

Ibidem.

vez que je n'ai jamais conservé le plus léger ressentiment contre personne. 1686.

Avant de recevoir le Viatique, il voulut expier par une réparation publique, ses fautes & les scandales qu'il avoit donnés : mais trop foible pour exprimer fortement ce qu'il désavouoit avec horreur, il emprunta l'organe du Confesseur. Le Ministre élevant la voix, déclara que M. le Prince s'avouoit coupable d'avoir long-temps donné des exemples pernicieux à sa famille, à ses amis, à ses domestiques & à son prochain ; qu'il s'en repentoit & en demandoit humblement pardon à Dieu & aux hommes. Sa chambre étoit remplie d'Officiers & de domestiques à genoux qui ne lui répondoient que par des sanglots & des gémissements. Il reçut le Viatique avec une foi vive & une profonde humilité. Il répondoit lui même à tous les passages de l'écriture qu'on lui citoit pour le consoler & le fortifier. *Ibidem.*

Les routes de Versailles & de Paris à Fontainebleau étoient cou-

vertes de couriers qui venoient
1686. chercher des nouvelles du Prince
expirant. Le duc d'Enguien qui étoit parti la nuit même arriva à six heures du matin. A la vue des ombres de la mort répandues sur le visage de son père, il eut peine à retenir un cri de douleur & de tendresse. Après s'être un peu remis, il apprit au Prince que le Roi, en sa considération, pardonnoit au prince de Conti. La joie brilla encore dans les yeux appesantis du mourant. Il répondit à son fils qu'il ne pouvoit lui apporter de nouvelles plus agréables & plus consolantes, & demanda la lettre écrite à Sa Majesté; il y ajouta ces paroles :

« Mon fils vient de m'apprendre » en arrivant la grace que V. M. a » eu la bonté de me faire en par- » donnant à M. le prince de Conti. » Je suis bien heureux qu'il me reste » assez de vie pour en faire mes » très-humbles remerciements à V. » M. Je meurs content si elle veut
Ibidem. » bien me faire la justice de croire » que personne n'a eu pour Elle des

» ſentiments ſi remplis de reſpect, 1686.
» & de dévouement, & ſi j'oſe le
» dire, de tendreſſe.

LOUIS DE BOURBON.

Condé, ſatisfait de voir ſes derniers regards tomber ſur un fils qui avoit toujours été la partie la plus ſenſible de ſon cœur, laiſſa éclater toute ſa tendreſſe. Enguien y répondit par des tranſports touchants: ce ſpectacle arrachoit des larmes. Après s'être entretenus plus d'une heure avec une effuſion de cœur, une confiance dignes de deux grandes ames, Condé appella la Ducheſſe, & fit ſortir tout le monde. Il n'y eut point de marque d'eſtime & d'amitié qu'il ne prodiguât aux deux époux; il les conjura de perſévérer dans cette union tendre & étroite qui leur avoit concilié les vœux & le reſpect de la Nation. Il leur donna des conſeils ſages & éclairés ſur l'éducation de leurs enfants, & ſur la conduite qu'ils devoient tenir envers Dieu, le Roi, les Gens de qualité & leur Maiſon,

[redacted] & les serra ensuite dans ses bras.
1686. Alors ils tombèrent à ses pieds, fondant en larmes, & lui demandant sa bénédiction. Le Prince la leur donna & à chacun de leurs enfans. Enguien lui prenant ses mains défaillantes les arrosoit de ses pleurs, & lui rendoit grace de ses bienfaits, de ses vœux, de son amour. Condé, ému de tant de marques de tendresses, lui dit d'un air triste : *Mon fils, vous n'avez plus de père.* Ces paroles percèrent le cœur du Duc ; il tomba évanoui, il ne se releva que pour s'élancer dans le sein de son père, dont il sembloit vouloir retenir l'ame. *Ah ! Monsieur,* lui disoit-il en sanglottant, *si jamais j'avois été assez malheureux pour vous avoir manqué dans le cours de ma vie, je vous en conjure, au nom de l'amour dont vous m'avez toujours prodigué les carresses, pardonnez des fautes échappées à l'erreur, à l'ignorance & à la foiblesse.* Condé avoit l'ame déchirée : *Non, non,* lui dit-il d'une voix entrecoupée, *non, mon fils, vous ne m'avez jamais manqué. Si je vous ai été bon père, vous*

Ibidem.

Ibidem.

m'avez été bon fils: Je meurs, comme j'ai vécu, rempli de tendresse & d'estime pour vous. 1686.

Un silence éloquent succéda à cette scène attendrissante. Le père & le fils confondoient leurs regards. Condé ne rompit cet entretien muet, que pour recommander au Duc ses Officiers & ses domestiques, dont il fit l'éloge : on les laissa entrer pour faire à leur maître d'éternels adieux. L'accablement étoit peint sur tous les visages. Il s'en falloit bien que Condé fût insensible à tant de marques d'attachement ; mais son ame s'élevoit au-dessus de tous les liens terrestres. L'espérance d'une vie immortelle soutenoit sa constance, & sans qu'il lui en coûtât un soupir, il voyoit disparoître la gloire, les honneurs & la fortune. Il appella Gourville & lui dit : *Mon ami, je t'en conjure par l'amitié que tu as toujours eue pour moi, informe-toi des Médecins combien j'ai encore de momens à vivre.* On lui répondit que sa vie étoit entre les mains de Dieu qui abrége ou

[redacted] prolonge à ſon gré celle des hommes. *Eh ! bien*, répondit Condé, *attendons patiemment tout ce qu'il lui plaira d'ordonner*. Il n'interrompoit des prières courtes & ardentes, que pour jetter de tendres & avides regards ſur ſes enfants, en proie à tous les mouvements de la douleur. *Ah !* diſoit-il, *que le bon cœur de mon fils & de Madame la Ducheſſe me touche ! Mon fils*, ajoutoit-il, *il n'y a plus de reſſource, je vais rendre mon ame à Dieu ; mais je ne peux vous exprimer combien je meurs pénétré de vos ſoins & de votre tendreſſe*. La jeune Ducheſſe de Bourbon, pour qui il avoit en quelque ſorte ſacrifié ſa vie, vouloit, malgré ſa maladie, voler aux pieds de Condé, & lui rendre les ſervices qu'elle en avoit reçus. Retenue dans ſa chambre, elle envoyoit tous les quarts d'heure demander des nouvelles. Le Prince ordonna qu'on laiſſât entrer tous les meſſagers, & les renvoyoit, chargés de lui dire les choſes les plus obligeantes.

1686.

Ibidem.

Sur ces entrefaites arrive le prince

de Conti, éploré, désespéré de la [redacted]
perte qu'il alloit faire. Condé, qui 1686.
l'avoit toujours regardé comme son *Ibidem.*
fils, le prend avec le duc d'Enguien ; & les serrant tous deux entre ses bras, il leur dit tout ce que la religion & l'héroïsme inspirent de plus touchant & de plus sublime. *Mes enfants, aimez-vous comme deux frères, ayez l'un pour l'autre une confiance sans réserve, & sur-tout n'oubliez jamais que vous ne serez de grands hommes qu'autant que vous serez fidèles à Dieu & au Roi.* Un Prêtre, craignant que des mouvements si affectueux n'achevassent d'épuiser le Prince, le conjura de prendre quelque repos & d'offrir à Dieu ses douleurs. *Mes douleurs?* répondit-il, *je n'en souffre point : plût à Dieu que j'en souffrisse d'assez grandes pour mériter le pardon de mes fautes!* Il congédia sa famille malgré elle, puis s'adressant aux Médecins, & leur montrant son Confesseur, le Curé de Fontainebleau, & les autres Ministres dont il étoit entouré, *Voilà maintenant*, dit-il, *mes vrais Médecins.* Le Curé,

étonné de la résignation & de la
1686. tranquillité du Héros, édifié d'ailleurs de tous les traits magnanimes & chrétiens qui lui échappoient, ne put s'empêcher de lui dire, *Monseigneur, vous nous offrez un spectacle dont nous sçaurons bien profiter pour instruire le Peuple & les Grands.* Blessé de cet éloge, Condé répondit : *Ce n'est pas pour les hommes, c'est pour Dieu & mon salut.*

On vint annoncer le P. Deschamps : la joie éclata dans les yeux du Prince ; il recueillit tout ce qui lui restoit de forces pour s'entretenir avec son Confesseur ordinaire. Bientôt sa famille sollicita la grace de rentrer encore une fois dans sa chambre & de recevoir sa dernière bénédiction. Condé eut peine à y consentir, il vouloit consacrer à Dieu ses derniers moments. Il parla bas quelque temps au duc d'Enguien : *Je vous laisse, mon fils,* lui dit-il, *le soin de ma sépulture ; je souhaiterois cependant que mon corps fût transporté à Valeri dans le tombeau*
Ibidem. *de mes Ancêtres, & qu'on déposât mon cœur,*

cœur auprès de celui de mon père, dans l'Eglise de Saint-Louis. Au-reste, continua t-il, *vous serez le maître, vous serez là-dessus tout ce qui vous paroîtra le plus convenable.* Quelques moments après il ajouta : *Mon fils, il n'y a dans ce monde que je vais quitter, qu'une chose solide & estimable, c'est d'avoir été toute sa vie homme de bien.* Il le pria ensuite de se retirer, sa douleur l'attendrissant trop. 1686.

Un Jésuite crut devoir lui dire : *Monseigneur, vous avez toujours vécu en grand homme, il faut mourir de même.* Condé, indocile aux éloges jusqu'au dernier soupir, lui répondit : *Vous me louez & vous sçavez que je ne le mérite pas.* Un autre, voyant que l'heure fatale approchoit, l'exhorta d'invoquer le secours de la Vierge & celui de Saint-Louis, dont il avoit l'honneur de descendre & de porter le nom. *Vous avez raison*, lui dit-il, *un grand pécheur comme moi a besoin de puissants amis auprès de Dieu.* *Ibidem.*

Le Prince, occupé de tous les actes que prescrivent la pénitence

& le repentir, se recueillit quelques
1686. instants, & élevant la voix proféra ces paroles : *Ah! que je vois les choses bien différemment que je ne les ai vues dans le cours de ma vie!* Il demanda encore s'il avoit long-temps à vivre? On lui fit la même réponse qu'auparavant. *Je me soumets*, dit-il; *tout ce que j'appréhende, c'est que mon esprit ne se soutienne pas, & que je ne puisse pas penser à Dieu jusqu'à la fin. Mais au-moins, Monseigneur*, lui répondit le Confesseur, *votre cœur ne vous abandonnera pas. Je vous réponds de lui*, répliqua le Prince en mettant la main dessus, *il ne respirera plus que pour Dieu.* Il lui rendit son ame à sept heures du matin.

Tout-à-coup un cri lugubre & perçant se fait entendre de la chambre où il venoit d'expirer ; *c'en est fait, il n'est plus.* Le duc d'Enguien n'avoit pu prendre sur lui d'abandonner la pièce voisine. Il se présente à la porte, plus mort que vif : on l'arrête de force & on le transporte dans son appartement, où il trouva la Duchesse son épouse.

Ils ne s'expliquèrent en s'embrassant, que par des cris, des sanglots 1686.
& des gémissements qui retentissoient dans tout le Palais. Il ne fut pas long-temps au pouvoir des serviteurs du duc d'Enguien de lui interdire l'entrée de la chambre où Ibidem.
Condé avoit rendu le dernier soupir. Il entre, il approche; le premier objet qui le frappe, c'est le cadavre de l'auteur de ses jours, étendu sur un lit, le visage couvert d'un linge. *Ah! que vois-je*, s'écria-t-il; *est-ce là mon père! Voilà donc tout* Ibidem.
ce qui reste de ce grand homme! La douleur lui coupe la parole; il tombe presque sans mouvement. A peine est-il revenu à lui qu'il s'élance sur le cadavre dont il baise les pieds en les arrosant d'un déluge de larmes. Il fallut l'arracher d'un lieu & d'un spectacle qui auroient pu lui devenir funestes. Il n'eut pas été le premier exemple d'un Prince de la Maison Royale, à qui la piété filiale eût coûté la vie. Le comte de Montpensier expira de douleur à Naples, sur le tombeau de son père.

1686. La Duchesse d'Enguien & le prince de Conti, qui accompagnoient le Duc, ne témoignoient pas moins d'affliction. On eût dit, qu'après la perte qu'ils venoient de faire, ils n'avoient plus de malheur à appréhender. Le fidèle Gourville les fit partir pour Paris, presque malgré eux. Ils rencontrèrent le duc de Bourbon & Mademoiselle sa Sœur. L'entrevue de la famille, désolée de la mort d'un Chef qui en étoit la gloire & les délices, fit verser des larmes à tous ceux qui en furent témoins.

Tandis que le Prince couronnoit à Fontainebleau une vie éclatante par une fin chrétienne, Louis XIV, malade à Versailles, lisoit la lettre de Condé mourant. L'aveu magnanime qu'il faisoit de ses fautes toucha le Roi jusqu'aux larmes ; & lorsqu'à la fin le Prince protestoit qu'il mouroit, comme il avoit vécu, plein de dévouement & de tendresse pour sa personne sacrée, il n'y eut aucun des assistants qui ne rendît justice à la vérité de ces paroles. Le

Monarque en étoit si convaincu, qu'il dit, en soupirant, *J'ai perdu le plus grand homme de mes Etats.* Dès que la douleur permit à Enguien de paroître devant Sa Majesté, & de lui rendre compte des derniers moments d'une vie si intéressante, le Roi l'accabla de marques de bonté & de tendresse. Toute la Nation partagea les regrets du Monarque; elle n'avoit pas attendu la mort de Condé pour l'honorer du nom de *Grand.*

1686.

Histoire manuscrite du prince de Condé; par l'Huillier.

Cependant les arts déployoient tout ce qu'ils ont de magnifique pour célébrer la mémoire d'un Prince qui en avoit été l'ami, plus encore que le protecteur. Son Catafalque à Notre-Dame, dont on a conservé les desseins, est un chef-d'œuvre d'élégance & de goût. Mais les Bossuet & les Bourdaloue élevèrent à sa gloire des monuments plus durables par les éloges immortels qu'ils lui consacrèrent.

Son corps fut transporté à Valeri & inhumé dans le tombeau de ses Ancêtres. On observa dans ces trif-

[redacted] tes & lugubres devoirs, les mêmes 1686. cérémonies qu'aux obséques des *Ibidem.* Rois. Son cœur fut porté avec la plus grande pompe à l'Eglise de Saint-Louis, & déposé dans cette Chapelle superbe où respirent la reconnoissance & la grandeur d'ame d'un (a) Serviteur, enrichi des bienfaits de la Maison de Condé.

Ainsi vécut & mourut Louis II, Prince de Condé. Le cardinal de Retz disoit que le Ciel en le donnant à un siècle de guerre lui avoit fait l'esprit aussi grand que le cœur. *Mémoires du cardinal de Retz, t. I.* Il ne lui reprochoit que de n'avoir pas sçu remplir son mérite dans son étendue; c'est-à-dire, selon les principes audacieux du turbulent Prélat, de n'avoir pas porté l'esprit de révolte aussi loin qu'il pouvoit aller.

Quoique le génie vif & pénétrant de Condé le rendît capable de tout, la guerre étoit son véritable élément. Au sortir du Collé-

(a) Le Président Perrault, Intendant des princes de Condé, Henri II & Louis II.

ge, il se sentoit déja l'ame d'un Conquérant; il avoit pris une devise, qui eût été moins goûtée dans un siècle plus éclairé; la voici: *Sicut catulus leonis exurget; non dormitabit, donec comedat prædam, & sanguinem vulneratorum bibat*: « Tel qu'un » jeune lion, il se lévera, & ne se » couchera point qu'il n'ait dévoré » sa proie, & ne se soit rassasié de » sang ». Dès le commencement de sa carrière, il éclipsa tous les Généraux de son temps, non en traînant ses pas sur des routes déja frayées, mais en s'en ouvrant à lui-même de nouvelles; il embrassoit d'un coup d'œil le plan universel & tous les détails de la guerre: ses batailles, ses combats, ses marches, son activité, la rapidité de ses conquêtes, n'avoient presque point d'exemple en Europe; les Nations étonnées, croyoient voir en lui un de ces hommes extraordinaires, nés pour ébranler les Empires, & changer la face de l'Univers; nulle expédition où il n'inventât quelque moyen d'accélérer la victoire, où

1686.

Manuscrits de l'Hôtel Condé.

l'application de celui-là. En lisant
1686. le détail de ses victoires, Louis XIV, la Reine Anne d'Autriche & Mazarin ne pouvoient s'empêcher de s'écrier : *A entendre M. le Prince,*
Ibidem. *il semble qu'il n'ait eu aucune part au succès !* Il n'y avoit pas jusqu'à la gloire du Soldat François, si susceptible d'honneur, qui ne lui fût chère : il proposa plusieurs fois d'établir dans les Régiments un registre, où seroient inscrites, non-seulement les belles actions des soldats, mais encore leurs paroles remarquables ; c'eût été le Code de l'Héroïsme.

La seule personne de Condé valoit une armée ; les forces ennemies s'affoiblissoient visiblement devant lui par la terreur de son nom ; entre ses mains, les troupes les plus foibles devenoient intrépides ; il gagna autant de batailles qu'il en livra, & prit autant de places qu'il en attaqua ; & si l'on excepte Lérida, où la politique de Mazarin le laissa manquer de tout, il fut par-tout invincible à la tête des

troupes du Roi. Ses principes dans l'art militaire, qu'il transmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquière, rendirent long-temps la France victorieuse & triomphante : peut-être n'est-il pas inutile d'observer que ce fut de Condé principalement que Louvois emprunta l'ordre, la discipline & l'art de faire subsister une armée. 1686.

Condé étoit d'un secret impénétrable, sobre dans un temps où régnoit l'intempérance, accessible, facile, & d'autant plus indulgent dans le commerce de la vie, qu'il avoit l'ame plus haute & l'esprit plus éclairé; il promettoit difficilement, mais il étoit rigide observateur de sa parole; il tempéroit par un accueil caressant le respect qu'il inspiroit; personne ne sçut mieux se mettre à la portée des autres; on ne se retiroit jamais d'auprès de lui sans ressentir une satisfaction secrete; on l'aimoit, non par politique ou par intérêt, mais par inclination, par choix, par

Mémoires de Bussi-Rabutin, t. II, p. 299.

estime, parce qu'il aimoit lui-même, & qu'il avoit enfin appris à
1686. préférer la conquête d'un cœur à celle d'une place.

Le vrai caractère de ce Prince étoit d'être fier dans le malheur, & modeste dans la prospérité. Après la conquête de Dunkerque, la Reine Anne d'Autriche voulut, en quelque sorte, renouveller en sa faveur les triomphes des Romains. En entrant dans Paris, il trouva les rues jonchées de fleurs, les maisons tendues de tapisseries, l'air retentissoit de cris de joie, d'acclamations & de chansons en l'honneur du jeune Conquérant; la Capitale entière s'étoit ébranlée au-devant de lui. Condé ne chercha qu'à se dérober aux éloges qu'il n'écoutoit par-tout ailleurs qu'avec peine & embarras. On eût pu le comparer aux Divinités impétueuses de l'air, qui abattent les autels qu'on éleve en leur honneur.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Il eut toujours des mœurs assez réglées, excepté du temps de la Fronde, qu'il se livra à la débau-

che ; peut-être moins pour satisfaire son goût, que pour se conformer aux mœurs de son siècle. Il s'amusa quelque temps du commerce de la moderne Léontium, la fameuse Ninon de Lenclos, qui, dans un âge très-avancé, eut encore l'honneur de voir à ses pieds tout ce qu'il y avoit en France de plus illustre & de plus aimable ; mais il l'abandonna bientôt à toute sa coquetterie.

[redacted]

1680.

Condé, avec un esprit universel, ne se piquoit de rien ; il avoit cultivé tous les genres de Littérature, mais il n'affectoit de briller dans aucun. Il s'étoit attaché surtout à la Tactique des anciens & des modernes, à l'Histoire & aux médailles. Son style étoit clair, précis, simple & quelquefois majestueux ; on remarque dans toutes ses dépêches des lumieres étendues, des connoissances profondes, une imagination vive, qui n'ôte rien à la sagesse & à la solidité des réflexions ; il ne chercha jamais à se distinguer par la finesse, mais par

1686. de grands & nobles efforts de raison, par de belles actions, par des vertus & par des soins utiles à la patrie.

Jeune, il avoit été inégal, brusque, impatient, chagrin, fier & immodéré dans ses désirs, voulant tout emporter de force; un sang trop facile à s'émouvoir ne lui permit pas toujours, même dans un âge plus mûr, de triompher des premiers mouvements de sa colère. Il étoit encore sujet à des saillies offensantes, mais il ne tardoit pas à en rougir, & tâchoit de les réparer à force d'honnêtetés. Un jour qu'il avoit piqué par quelques propos très-vifs le comte de Palluau, depuis le maréchal de Clérambault, le voyant triste & morne, il s'approcha de lui : *Palluau*, lui dit-il, *attache-moi, je te prie, ma casaque.* Le Comte, qui connoissoit son caractère, lui répondit, *je vous entends, vous voudriez bien vous réconcilier avec moi.* Condé éclata de rire, & l'embrassa tendrement.

Mémoires de Bussi-Rabutin, t. I.

Le zèle dont il étoit dévoré

pour la gloire de la patrie, ajoutoit encore à son ardeur naturelle. A la vue d'une faute, qui avoit pour principe la négligence, il ne pouvoit contenir son indignation, il ne ménageoit personne, & éclatoit sans distinction contre les coupables. On rapporte que dans une de ses dernières campagnes, le Prince malade & languissant, ayant été obligé de faire une longue marche, confia au duc d'Enguien le soin du nouveau campement. La chaleur étoit excessive, & le Duc épuisé de fatigue, ne prit pas toutes les précautions qu'exigeoit la sûreté de l'armée. Arrivé au camp, Condé apperçut d'un coup d'œil tous les défauts de la position; il envoie chercher son fils, on le trouva à table chez un Officier général, se délassant des travaux de la journée. Le jeune Prince pria l'Aide-de-camp de son père, de lui dire qu'il ne l'avoit pas trouvé: *Qu'on m'améne mon fils, mort ou vif*, s'écria Condé avec transport; il fallut paroître: *Est-ce ainsi, jeune témé-*

1686.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

1686. *raire*, lui dit Condé, *qu'on sert le Roi ; quoi ! vous oseriez exposer son armée à un affront inévitable !* Il lui fit voir tous les défauts du poste qu'il avoit choisi, & ne prit de repos qu'après lui avoir fait changer de camp, & pourvu au salut des troupes.

Il semble qu'il y ait une sympathie secrete qui unit les grandes ames, malgré la distance des siècles & des lieux. Le moment de la vie d'Alexandre, le plus beau aux yeux de Condé, est celui où le Héros Macédonien répond à ses troupes, qui vouloient l'abandonner : « Allez, ingrats, fuyez, lâches, je » dompterai l'Univers sans vous ; » Alexandre trouvera des sujets & » des soldats par-tout où il trouvera » des hommes ».

Portrait de Condé, par S. Evremont

Au commencement de la guerre civile, Condé fit attaquer en Berri une Place, dont les habitants, après s'être défendus jusqu'à l'extrémité, furent obligés de se rendre à discrétion. Le Maire, auteur d'une résistance si opiniâtre, fut traduit au Conseil de guerre, & con-

damné à être pendu ; le généreux Citoyen entendit, ſans pâlir, ſon 1686.
arrêt de mort ; il ſembloit qu'il s'applaudiſſoit de mourir pour ſon Roi ; ſa vertu toucha Condé juſqu'aux larmes ; non-ſeulement il lui fit grace de la vie, mais encore il l'attacha à ſon ſervice après les guerres civiles.

Le Prince ſçavoit dans l'occaſion ſe relâcher des droits de ſa naiſſance. Faiſant un jour la revue de ſon armée, il trouva une Compagnie en mauvais état : non content de caſſer le Gentilhomme qui la commandoit, il laiſſa échapper contre lui des paroles outrageantes. Celui-ci, au retour de la campagne, s'attache à tous les pas de Condé ; ſes triſtes regards ſe fixent conſtamment ſur le Prince, & il s'obſtine à garder un morne ſilence. Condé, qui avoit perdu le ſouvenir de cet Officier, étonné de ſa contenance, & plus encore de ſa perſévérance à le ſuivre, fait ſortir tout le monde, & lui demande qui il eſt : *Je ſuis*, repartit l'Officier,

en se faisant connoître, *un Gentilhomme, à qui votre Altesse a ôté*
1686. *l'honneur :* *Eh bien*, dit le Prince, *il faut vous satisfaire.* Condé lui donna rendez-vous à la campagne. Il y arriva seul & tira l'épée : aussitôt le Gentilhomme jetta la sienne aux pieds du Prince, en lui disant, *Monseigneur, je suis content, mon honneur est réparé.* Son courage plut si fort à Condé, qu'il eut soin de l'avancer.

On dit que Condé s'étant fait ouvrir la veine, Dalencé lui piqua l'artère. *Monseigneur*, lui dit le Chirurgien ému, *quel parti prendriez-vous, si en vous saignant votre Chirurgien avoit eu le malheur de vous blesser ? Si j'avois confiance en lui*, repartit froidement le Prince, *je le prierois de réparer le mal qu'il a fait.* Dalencé répara si bien sa faute, que le Prince ne fut point estropié. (*a*)

(*a*) Le Prince étant tombé malade en route, envoya chercher un Chirurgien de Village pour lui tirer du sang. *Ne trembles-tu pas*, lui dit-il, *de me saigner ? Ma foi, Monseigneur*, lui répondit

Comme on faisoit le récit d'une bataille navale, Condé témoigna 1686.
souhaiter avec passion d'en voir une : *Monseigneur*, lui dit un Officier de Marine, *il n'y a point d'Amiral qui ne se fît honneur de prendre vos ordres : Mes ordres !* reprit il brusquement, *je me donnerois bien de garde de dire mon avis, je me tiendrois sur le pont, & je regarderois tranquillement les manœuvres pour m'instruire.*

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Il est resté de ce grand homme quelques reparties, qui font regretter que ses contemporains n'en ayent pas conservé un plus grand nombre. Le Prince & la duchesse de Longueville étoient allés entendre le P. Bourdaloue : la Duchesse s'endormit ; l'Orateur venant à paroître, *Alerte, ma sœur, alerte*, lui cria Condé, *voilà l'ennemi.*

Un jour, après la représentation du Tartuffe de Molière, *Je suis*

le Disciple de S. Côme, *c'est à V. A. à trembler*. La fermeté de cet homme fut agréable au Prince, qui l'établit avantageusement dans ses terres.

1686. *bien étonné*, dit Louis XIV, *de voir les dévots ſe déchaîner contre cette pièce, tandis qu'ils ſe taiſent ſur celle de Scaramouche Hermite. Sire*, répondit Condé, *c'eſt que dans l'une on attaque la Religion, dont ces Meſſieurs ne ſe ſoucient guère, & que dans l'autre on les attaque perſonnellement, ce qu'ils ne peuvent ſouffrir.*

Vie de Molière.

Le duc de Candale étant chez le Prince, affectoit de ne jamais parler du duc d'Epernon ſon père, ſans ajouter le mot de *Monſieur*, que l'uſage ſembloit avoir conſacré aux Princes du Sang. Impatient de la vanité du Duc, qui étoit à peine Gentilhomme, Condé ſe mit à crier devant lui : *Monſieur mon Ecuyer, dites à Monſieur mon cocher de mettre Meſſieurs mes chevaux à mon caroſſe.*

Mélanges hiſtoriques de Vigneul, Marville, t. III.

Enguien emprunta le ſecours de tous les arts, pour conſerver le ſouvenir des grandes actions de ſon pere. Chantilli eſt rempli de trophées, érigés en l'honneur de Condé; par-tout reſpirent la gloire du

pere & la piété du fils; on admire, entre autres, la statue pédestre du Prince, placée sous le péristyle du grand escalier. Enguien essaya aussi d'exciter le génie des Poëtes, la Poésie rentroit alors dans sa plus auguste fonction, celle de célébrer les grands hommes; mais ses efforts furent infructueux : on ne connoît rien en vers qui soit digne du grand Condé. (*a*) 1686.

La galerie de Chantilli, ouvrage du duc d'Enguien, offre un morceau qu'on ne peut passer sous silence. Le Duc, faisant peindre l'histoire de son père, ne pouvoit consentir à laisser ensevelies dans l'oubli les grandes actions qu'il avoit

(*a*) On avoit promis une récompense de mille écus au Poëte qui feroit la meilleure Inscription sur les victoires de Condé. Elle devoit être gravée sur le frontispice du Château. Un Gascon présenta celle-ci :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire,
Mille écus! Rien que mille écus!
Ce n'est pas un sou par victoire?

On lui compta la somme, & on ne fit point usage de ses vers.

faires à la tête des armées Espagnoles; d'un autre côté, il n'osoit exposer aux yeux de toute la France des exploits, dont Condé avoit rougi le premier. Le Peintre n'imaginoit rien qui conciliât les scrupules d'Enguien & ses désirs. Le Duc vint à son secours, & lui fournit l'idée la plus noble & la plus heureuse. On voit là Muse de l'histoire qui arrache des feuillets d'un livre qu'elle tient entre ses mains : on lit sur ces feuillets: *Secours de Cambrai, secours de Valenciennes, retraite de devant Arras :* au milieu du tableau Condé paroît debout, faisant tous ses efforts pour imposer silence à la Renommée, qui, la trompette à la bouche, publie ses autres exploits contre la France. Ce morceau excite l'admiration de tous les connoisseurs.

1686.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

On ne sçauroit mieux terminer l'histoire de ce grand homme, qu'en mettant sous les yeux du Lecteur le portrait qu'en a fait la Bruyère.

« Emile étoit né ce que les au-
» tres hommes ne deviennent qu'à

» force de règles, de méditations
» & d'exercice : il n'a eu dans ses 1686.
» premières années qu'à remplir des
» talents qui lui étoient naturels,
» & à se livrer à son génie ; il a
» fait, il a agi avant que de sçavoir,
» ou plutôt, il a sçu ce qu'il n'avoit
» jamais appris. Dirai-je que les
» jeux de son enfance ont été plu-
» sieurs victoires ? une vie accom-
» pagnée d'un extrême bonheur,
» joint à une longue expérience,
» seroit illustre par les seules ac-
» tions qu'il avoit achevées dans
» sa jeunesse ; toutes les occasions
» de vaincre, qui se sont depuis
» offertes, il les a embrassées, &
» celles qui n'étoient pas, sa vertu
» & son étoile les ont fait naître....
» Homme rempli de gloire & de
» modestie. On lui a entendu dire
» *Je fuyois*, avec la même grace
» qu'il disoit *Nous les battîmes*. Hom-
» me dévoué à l'Etat, à sa famille,
» au Chef de sa famille, sincère
» pour Dieu & pour les hommes ;
» autant admirateur du mérite que

» s'il lui eût été moins familier ;
1686. » homme vrai, simple & magnani-
» me, à qui il n'a manqué que les
» moindres vertus ».

FIN.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit formant le troisième & le quatrième Volume de l'*Histoire du Grand Condé*. Le style nerveux & intéressant de l'Auteur mérite les plus grands éloges ; & on ne peut lire cet Ouvrage sans être pénétré de la grandeur d'ame du Prince qui en est l'objet, tant pendant le cours de sa vie publique, que particulière : A Paris, ce premier Décembre 1767.

PONCET DE LAGRAVE.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné ; 1768.

